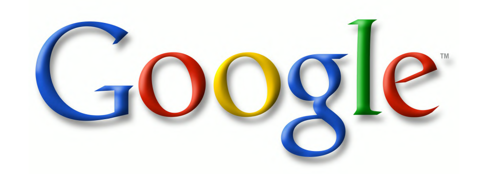
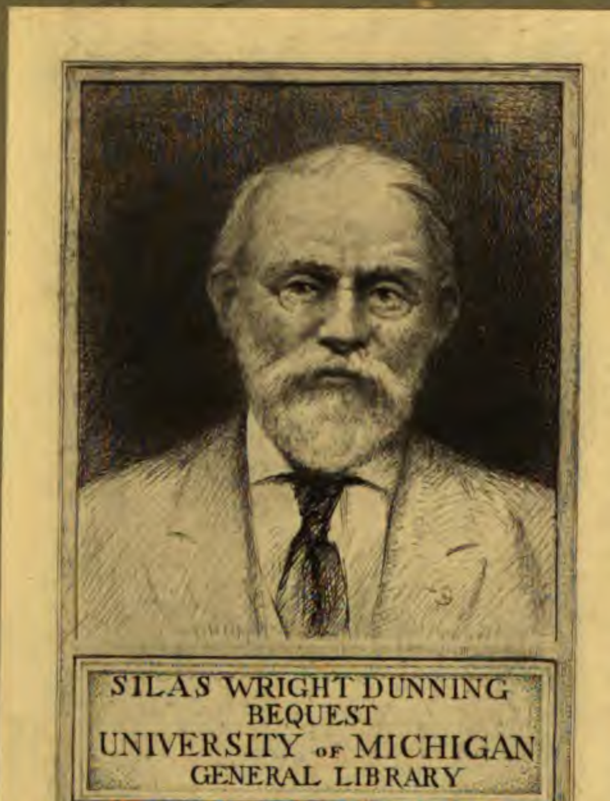



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



HISTOIRE

DES MONGOLS.



HISTOIRE

DES MONGOLS,

DEPUIS TCHINGUIZ-KHAN

JUSQU'A

TIMOUR BEY OU TAMERLAN.

PAR

M. LE BARON C. D'OHSSON,

Membre des Académies royales des Sciences et des Belles-Lettres de Stockholm, de la Société royale des Sciences d'Upsal, etc.

AVEC UNE CARTE DE L'ASIE AU XIIIe SIÈCLE.

TOME SECOND.

AMSTERDAM,
FREDERIK MULLER.
1852.



HISTOIRE

DES MONGOLS.

LIVRE II.

OGOTAÏ.

CHAPITRE PREMIER.

Apanages et troupes donnés par Tchinguiz-khan aux membres de sa famille. — Régence de Toulouï. — Assemblée générale. — Élection d'Ogotaï. — Premiers actes de ce prince. — Envoi d'une armée en Perse. — Guerre contre les Kins. — Occupation de tout le Schen-si. — Expédition de Toulouï. — Ses ravages dans le Sutchouan. — Son invasion dans le midi du Ho-nan. — Passage du fleuve jaune par Ogotaï. — Jonction des deux armées mongoles. — Défaite d'une armée kine. — Investissement de Pian-king. — Négociations de paix. — Départ d'Ogotaï et de Toulouï pour la Mongolie. — Siége de Pian-king par Souboutaï.—Levée de ce siége. — Mortalité dans Pian-king. — Départ de l'empereur kin de sa capitale. — Il passe au nord du fleuve jaune. —

Défaite de ses troupes. — Il repasse le fleuve et se retire à Koué-té-fou. — Second siége de Pian-king. — Trahison de Tsouï-li. — La capitale livrée à Souboutaï. — Sort des membres de la famille impériale. — Alliance des Soungs avec les Mongols. — Entrée d'une armée soung dans le Ho-nan. — Retraite de Ninkiassou à Tsaï-tcheou. — Siége de cette ville par les Mongols et les Soungs. — Prise de Tsaï-tcheou. — Mort de Ninkiassou. — Meurtre de son héritier Tching-lin. — Fin de la monarchie kine.

TCHINGUIZ-KHAN avait assigné un territoire (yourte) à chacun de ses fils et de ses parents. L'apanage de son fils aîné Djoutchi était situé au nord du lac Aral, et s'étendait, à l'occident, jusqu'aux confins du pays des Sacassines et des Bulgares. Selon l'expression d'Alaï-ud-din, le conquérant mongol avait donné à Djoutchi ces contrées occidentales, *jusqu'aux derniers lieux qu'avaient atteints les pieds d'un cheval tatare.* Les domaines de Tchagataï s'étendaient de Cayalig et du pays des Ouïgours aux rives du Djihoun. Ogotaï possédait le pays arrosé par l'Imil, et Toulouï devait hériter du territoire que son père s'était réservé entre les monts Caracouroum et les sources de l'Onan (1).

---

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

Ces dispositions étaient conformes à l'ancien usage des peuples turcs et tatares: un père de famille donnait à ses fils, devenus majeurs, des meubles et des troupeaux, afin qu'ils pussent quitter la hutte paternelle; ce qui restait avec cette habitation passait en héritage au plus jeune des fils qu'il avait eus de sa principale femme, lequel était appelé, *Utdjukén*, ou cadet. Aussi Tchinguiz-khan laissa-t-il à Toulouï ses ordous, ses effets les plus précieux, ses chevaux de selle et la plus grande partie de ses troupes, c'est-à-dire des tribus soumises à sa puissance.

Son armée était, à sa mort, de 129 mille hommes. Il en donna à Toulouï 101 mille, divisés en trois corps, le centre (coul), l'aile droite (baraoun-car), et l'aile gauche (tchaoun-car) (1). Le centre n'était composé que de mille hommes, qui formaient la garde de Tchinguiz-khan; c'était son propre régiment, commandé par le noyan Tchagan, né tangoute, dont il avait pris soin depuis l'âge de 13 ans, et qu'il appelait son cinquième fils. Tchagan était en même temps capitaine

---

(1) *Baraoun-car* et *tchaoun-car*, en mongol, signifient proprement la main droite et la main gauche.

de la première compagnie de cette garde. Les autres centeniers étaient attachés par des emplois aux quatre grands ordous, ou cours des quatre impératrices, femmes de Tchinguiz-khan, où ils remplissaient les fonctions d'intendants de la table, d'écuyers, etc. Ce régiment était tenu aux mêmes prestations, en chevaux de relais, en provisions de bouche, etc., que les autres de l'armée. L'aile droite, forte de 38 mille hommes, était commandée par le noyan Bourgoudji, de la tribu Erlate; il avait son propre régiment. L'aile gauche, de 62 mille hommes, obéissait à Moucouli, de la tribu Tchélaïre. Le conquérant mongol, qui faisait grand cas de ce général, lui avait accordé le commandement particulier des troupes tchélaïres, au nombre de trois mille hommes, avec la faculté de nommer leurs officiers, sauf l'approbation du souverain. Plusieurs autres généraux commandaient aussi les troupes de leur nation, et avaient le droit de nommer les chefs de mille: Coutouca, s'étant soumis, fut laissé à la tête de ses quatre mille Oïrates; Taritaï resta chef de dix mille Barines; Alacousch-tékin conserva le commandement de ses quatre mille Ongoutes; un corps de dix mille Khitans, et un autre de dix mille Tchourtchés demeu-

raient sous les ordres d'Oyar et de Togan, qui avaient passé au service du souverain mongol, lors de son invasion en Chine.

Il restait 28 mille hommes. Tchinguiz-khan en donna quatre mille à chacun de ses autres fils, Djoutchi, Tchagataï et Ogotaï; quatre mille à son cinquième fils Goulgan, cinq mille à son frère cadet Utdjukén, trois mille au fils de son frère Catchioun, trois mille à sa mère Ouloun, et mille aux fils de son frère Djoutchi-Cassar. Ces troupes et leurs familles passaient en héritage au chef de la branche qui les possédait, et ce chef commandait à tous les princes issus de la même branche (1).

(1) *Djami ut-Tévarikh.* — Raschid nomme les généraux, les chefs de mille et les tribus qui composaient les cent vingt-neuf mille hommes de l'armée de Tchinguiz-khan. Ces troupes mongoles, en petit nombre, que Tchinguiz-khan légua à ses fils, et à d'autres membres de sa famille formèrent le noyau de leurs armées, composées en grande partie, des indigènes des contrées qui leur avaient été données en apanages. Il laissa, par exemple, quatre mille Mongols à la branche de son fils aîné Djoutchi, dont les descendants régnèrent sur un vaste empire, au nord de la Mer Noire et de la Mer Caspienne, habité par diverses nations, qui servaient dans leurs armées. « Actuellement, dit Raschid, qui écrivait environ

En présentant à ses fils les officiers des corps de troupes qu'il leur donnait, Tchinguiz-khan les leur recommanda, et leur dit: « Si jamais il commettent des fautes, ne les

---

« 80 ans après la mort du conquérant mongol, une par-« tie des troupes de Tocota et de Nayan, se compose « des descendants de ces quatre mille Mongols, donnés « par Tchinguiz-khan à la branche de Djoutchi, et le « reste de leur armée consiste en troupes russes, cir-« casses, kiptchakes, madjares (hongrois) et autres, qui « ont été jointes à ce noyau primitif. » Le petit nombre des Mongols qui furent transplantés dans ces régions occidentales explique pourquoi la langue mongole n'a pas pu s'y naturaliser. La langue turque y est restée dominante, parce que la population des plaines au nord de la Mer Caspienne et de la Mer Noire, était turque kiptchaque. Raschid dit, pour prouver à quel point les familles mongoles se multipliaient, lorsque les circonstances leur étaient favorables, que l'empereur Coubilaï (qui règna de 1260 à 1294) ayant fait faire le dénombrement des descendants d'Utdjukén et de Catchioun, trouva que les premiers étaient au nombre de 600, les autres, au nombre de 700, et que les familles de leurs soldats s'étaient aussi fort augmentées. Un neveu de Tchinguiz-khan, fils de son cinquième frère Bilgouté, dont le rang était inférieur aux autres, avait cent femmes et cent enfants, ce qui lui fit donner le surnom de *Tchaoutou*, c'est-à-dire, *centenaire*. Sa postérité ne s'élevait pourtant, sous Coubilaï, qu'à 800 individus, tandis que celle

« punissez pas de votre chef; car vous êtes « jeunes, et ce sont des hommes de mérite; « mais consultez-moi, et lorsque je ne serai « plus, tenez conseil ensemble; exécutez en- « suite la loi. Que le délit soit mis en évi- « dence; qu'ils l'avouent eux-mêmes; qu'ils « soient obligés de reconnaître que la peine « est appliquée légalement; qu'elle n'est pas « infligée par la colère ou d'autres passions. »

---

de Djoutchi-Cassar, qui n'avait eu que 40 enfants, était aussi nombreuse. Coubilaï en parut étonné; on lui en dit la raison: la branche de Bilgouté était pauvre, au lieu que celle de Djoutchi-Cassar était riche. Ce dernier, en récompense des services qu'il avait rendus à Tchinguiz-khan, surtout dans la bataille contre les Naïmans, avait été élevé au rang de prince du sang, qui devait être transmis à ses héritiers. Les descendants des autres frères de Tchinguiz-khan ne prenaient place que parmi les généraux. L'historien Alaï-ud-din, qui écrivait en 1260, rapporte que, de son temps, la postérité de Tchinguiz-khan comprenait environ 10,000 individus.

Les territoires (yourtes) de Temougou Utdjukén et des fils de Catchioun étaient situés dans la partie orientale de la Mongolie, la plus voisine du pays des Tchourtchés, près du Calaltchin Alt, et de la rivière Olcouï; c'était l'ancien pays des Ikirasses. Celui des enfants de Djoutchi-Cassar était à l'extrémité nord-est de la Mongolie, aux environs de l'Ergouna, du lac Keulé et de la rivière Caïlar. (Raschid).

Après avoir rendu les derniers devoirs au conquérant mongol, les princes de sa famille et les chefs des tribus et des troupes se séparèrent pour retourner à leurs divers cantonnements. Ce ne fut qu'au bout de deux années, que dans la crainte des maux qui pouvaient résulter d'un plus long interrègne, ils convinrent de s'assembler pour élire un souverain.

Au printemps de l'année 1229, les princes et les généraux se rendirent, de tous les points de la Tartarie, au grand ordou de Tchinguiz-khan, sur la rive du Kéroulan (1). On y vit arriver, des pays situés au nord de la Mer Caspienne, Ourda, Batou, Schiban, Tang-coute, Berca, Bergatchar et Touca-Timour, tous fils de Djoutchi. Tchagataï y vint, avec ses fils et ses petits-fils, du pays arrosé par l'Ili; Ogotaï, des bords de l'Imil; Utdjukén, de la frontière orientale, voisine du pays des

(1) L'*Histoire des Yuans* ajoute : « dans le canton de « *Tsidal-Ola.* » Ce nom signifie, en mongol : *mont puissant.* (Trad. de Hyac., p. 149). Selon le *Kang-mou*, Ogotaï fut élevé au trône dans le canton de *Couïtun-Aral*, nom qui veut dire, en mongol, *île froide.* — (Ibid. p. 150).

Tchourtchés. Ces princes furent reçus dans les ordous de Tchinguiz-khan, par Toulouï, qui avait été chargé d'exercer la régence jusqu'à l'élection d'un nouveau souverain (1).

Après les trois premiers jours du Couriltaï, qui furent passés dans les festins et les plaisirs, les membres de cette nombreuse assemblée délibérèrent sur le choix d'un empereur. Comme beaucoup d'entre eux penchaient pour Toulouï, le ministre Yéliuï-Tchoutsaï le pria de travailler lui-même à réunir les suffrages en faveur d'Ogotaï, pour accomplir les dernières volontés de Tchinguiz-khan et prévenir les funestes effets de la division. Toulouï n'hésita pas à suivre ce conseil; il déclara dans l'assemblée qu'il fallait proclamer celui que Tchinguiz-khan avait nommé son successeur, et fit lire l'ordonnance de son père (2). Les princes, s'adressant alors à Ogotaï, lui dirent qu'il devait être leur souverain. Il répondit que ses frères et ses oncles étaient plus dignes du rang suprême; il désigna principa-

---

(1) *Djami ut-Tévarikh*, Vie d'Ogotaï.

(2) Mailla, tom. IX, pag. 131. — Selon *Djouvéinï*, Tchinguiz-khan avait exigé de ses fils leur engagement par écrit de reconnaître Ogotaï pour son successeur.

lement Toulouï, qui n'ayant jamais quitté son père, avait été plus que personne à même de se former sur ce grand monarque, de connaître ses maximes, de recueillir ses instructions. « *C'est Tchinguiz-khan*, s'écrièrent les « princes, *qui t'a choisi pour son successeur;* « *comment pourrions-nous agir contre sa volonté.*» Ogotaï se défendit encore d'accepter le pouvoir souverain, et quarante jours se passèrent en fêtes, sans qu'on pût vaincre sa résistance; mais le quarante-unième, qui avait été indiqué comme le plus propice par les magiciens et les astrologues, Ogotaï, cédant enfin aux vives sollicitations des princes de sa famille, fut conduit au trône par son frère Tchagataï et son oncle Utdjukén; Toulouï lui présenta la coupe, et, au même instant, tous ceux qui se trouvaient dans le pavillon et au-dehors, la tête découverte, la ceinture jetée sur les épaules, fléchirent neuf fois le genou devant Ogotaï (1), firent des vœux pour sa

---

(1) Le frère Oderic d'Udine, cordelier, qui fit, en 1318, un voyage en Tartarie, décrit, dans sa relation, qu'il dicta, quelques années après, à un frère Guillaume de Solanga, comment se faisaient ces prosternations. « Le « maître des cérémonies dit: *Inclinez vous devant notre* « *empereur, le grand seigneur;* alors tous les barons

prospérité, et le saluèrent du titre de *Caan* (1). Le nouveau monarque, suivi de toute l'as-

---

« frappent trois fois la terre de leur front et restent « prosternés jusqu'à ce qu'un autre mandarin s'écrie : « *Levez-vous*. Aussitôt ils se lèvent et font attention au « second commandement, qui est suivi d'un troisième.

C'était l'ancien cérémonial chinois, imposé même aux rois, vassaux de l'empereur de la Chine. Vang-yen-te, envoyé en 981, par l'empereur Soung-thaï-tsoung au roi des Ouïghours, qui résidait à Y-lo-lou, ville appellée ensuite Bisch-balik, rapporte, dans la relation de son ambassade, traduite du chinois en français, par Visdelou, (Supplément à la Bibl. or. de D'Herbelot, in-f°., p. 137), que lorsqu'il fut admis avec sa suite à l'audience de ce souverain, qu'il trouva environné de sa famille et de sa cour, « tous se tournèrent le visage vers l'Orient « et s'étant mis à genoux, le roi seul frappa la terre « avec le front neuf fois à trois reprises, les instruments « de musique marquant le temps de chaque cérémonie, « après quoi il reçut les présents de l'empereur de Chine. « Ensuite les fils et les filles du roi firent tous ensemble « le même salut, avant de recevoir les présents qui leur « étaient destinés. »

(1) *Caan* est la contraction de *Khacan*, titre qui, depuis Ogotaï, servit a distinguer le prince suzerain de ses grands vassaux, les chefs des trois autres branches de la famille tchinguizienne, lesquels ne prenaient que le titre de *khan*. — *Oegata* est un adverbe mongol qui signifie *en haut*. C'est aussi l'explication que donne de ce nom l'historien Raschid.

semblée, sortit de sa tente pour adorer le soleil par trois génuflexions, et la multitude qui couvrait les environs de l'Ordou rendit un semblable hommage à l'astre de la lumière. Rentrés dans le pavillon impérial, les chefs du peuple mongol célébrèrent par un festin ce jour solemnel; les princes étaient assis à la droite du trône, les princesses, à la gauche, et des essaims de jeunes esclaves des deux sexes leur offraient les mets et les boissons.

En élevant au trône Ogotaï, les membres de sa famille jurèrent de rester fidèles à ses descendants, et se servirent de ces expressions bisarres: « Nous jurons que tant qu'il « restera de ta postérité un morceau de chair « qui, jeté dans des herbages, empêcherait « le bœuf d'en manger; qui, mis dans de la « graisse, défendrait aux chiens de la prendre, « nous ne placerons pas sur le trône des « princes d'une autre branche. »

Ogotaï se fit apporter les trésors de son père, composés des dépouilles de l'Asie, et les distribua aux princes, aux généraux et aux troupes. Il ordonna que, suivant la coutume, des mets fussent offerts, pendant trois jours, aux mânes de son père. Il fit choisir, dans les familles des noyans et des

généraux, les plus belles filles, au nombre de quarante; elles furent parées de riches vêtements, de joyaux d'un grand prix, et, selon l'expression de Raschid, *on les envoya servir Tchinguiz-khan dans l'autre monde.* A cet hommage barbare fut joint celui de superbes chevaux.

Le premier soin d'Ogotaï, lorsqu'il s'occupa des affaires publiques, fut d'ordonner la stricte observation des lois (yassas) de Tchinguiz-khan; mais il accorda le pardon de tous les délits commis depuis la mort de ce prince (1). Yéliuï-Tchoutsaï, qui avait beaucoup de crédit sur son esprit, lui persuada de déterminer, par des réglements, le rang des diverses classes d'officiers, de fixer les prérogatives qui devaient distinguer les princes du sang des autres sujets, de régler l'étiquette qu'ils observeraient entre eux et envers le souverain. Il voulut aussi restreindre le pouvoir sans bornes des commandants mongols dans les pays conquis. Ces officiers disposaient arbitrairement de la vie des hommes,

---

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Djami ut-Tévarikh.*

et lorsqu'ils trouvaient un individu coupable, ils le faisaient mourir avec toute sa famille. Sur les représentations d'Yéliuï-Tchoutsaï, l'empereur établit des formes de procédure, que ses officiers durent suivre à l'égard des accusés En même temps les impositions annuelles furent fixées pour la première fois. Elles frappaient, dans les possessions occidentales, tout individu majeur, du sexe masculin; mais dans les provinces mongoles en Chine, on suivit l'usage établi, en ne les prélévant que par maison. Les Chinois donnèrent de l'argent, de la soie et des grains; les peuples mongols devaient livrer une tête sur cent de leurs chevaux, de leurs bœufs et de leurs moutons. On établit des magasins de grains et des stations de poste pour les messagers du khan.

Sur la proposition d'Yéliuï-Tchoutsaï, chargé de l'administration des finances dans les pays conquis sur les Kins, ces contrées furent divisées, au commencement de l'année 1230, en dix départements, dans chacun desquels on établit, pour l'assiette et la levée des impôts, un tribunal dirigé par un président et son substitut, où furent placés des lettrés chinois. Yéliuï-Tchoutsaï parla même, un jour, à Ogotaï, d'adopter les règles

d'administration du philosophe Coung-tsé, et lui dit : « L'empire a bien été conquis « à cheval ; mais il est impossible de le « gouverner à cheval » ; ce que le Caan entendit avec bonté. Dès-lors, les lettrés furent mis, peu à peu, dans les emplois publics (1).

Les Mongols, dès qu'ils eurent un chef, songèrent à poursuivre leurs conquêtes, d'après les vastes plans de Tchinguiz-khan. Trois grandes expéditions militaires furent résolues dans la diète d'élection. Une armée de trente mille hommes partit sous les ordres du noyan Tchormagoun, pour aller en Perse détruire la nouvelle puissance du sultan Djélal-ud-din, qui, revenu de l'Inde après la retraite du conquérant mongol, s'était mis en possession d'une partie des états de son père. Une seconde armée, égale en nombre, et commandée par les généraux Gueuktaï et Sounodaï, fut chargée de soumettre les pays habités par les Kiptchacs, les Sakassines et les Boulgares, que le prince Djoutchi, s'il eût suivi les ordres de son père, aurait dû

(1) Mailla, *ibid*, p. 132. — *Kang-mou*, *ibid*, p. 151.

conquérir. Ogotaï partit lui-même, accompagné de Toulouï et de plusieurs autres princes du sang, pour achever la conquête de l'empire kin (1).

L'empereur kin Ninkiassou, dont le nom chinois était Schou-siou, avait envoyé en Mongolie, dans l'année 1229, un ambassadeur, nommé Agouta, avec des offrandes pour les mânes de Tchinguiz-khan, à l'occasion de ses funérailles. Le nouveau khacan ne voulut pas les accepter, de la part d'un souverain qui avait toujours refusé de se soumettre au défunt empereur.

Malgré la mort de Tchinguiz-khan, les Mongols avaient continué leurs opérations dans le midi du Schen-si, et pénètré jusqu'à la frontière de l'empire Soung. Ils assiégèrent, à la fin de 1227, Si-ho-tcheou, ville située à une trentaine de lieues au sud-est de Coung-tchang-fou. Le commandant Tchen-in, bien secondé par la garnison et les habitants, défendit cette place avec valeur; mais, voyant que malgré ses efforts, elle allait tomber au pouvoir des Mongols, il invita sa femme, Lou-

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom I. — *Djami ut-Téva-rikh.* — Gaubil, p. 56.

schi, de songer à son propre sort. Elle lui dit : « Nous avons joui ensemble des bien-« faits de notre souverain; il est juste que « nous mourrions ensemble pour le trône ; » et prit du poison. Deux de ses fils et leurs femmes suivirent son exemple. Après avoir brûlé leurs corps Tchen-in se poignarda; avec lui moururent vingt-huit de ses clients.

Les Mongols ayant pénètré, en 1228, dans le canton de Ta-tchang-yuan (1), le général kin Ouanien Khada envoya contre eux Ouanien Tcheng-ho-schang, qui, avec quatre cent cavaliers battit complettement le corps ennemi, fort de huit mille hommes. C'était, depuis le commencement de la guerre, dans le cours de dix-huit ans, la première victoire remportée sur les Mongols par les Kins. Elle releva le courage de leurs troupes et valut de généreuses récompenses à ceux qui l'avaient gagnée. Cette avant-garde, commandée par Tcheng-ho-schang était composée d'Ouïgours, de Manéis (2), de Tangoutes, de To-

(1) Ce bourg était probablement près de King-yang-fou, dans le Schen-si.

(2) Le nom de *Manéis* désigne, sans doute, les habitants barbares des contrées montagneuses à l'ouest du Su-tchouan.

gantses et de chinois fugitifs, tous des brigands que ce général avait su discipliner, et qui, toujours les premiers au combat, animaient les autres troupes par leur exemple. Le général mongol Toucoulcou venait d'investir, en 1229, la ville de King-yang-fou, lorsque la cour de Nan-king envoya, pour la seconde fois, un ambassadeur en Mongolie avec des présents, que le Caan ne voulut pas accepter. Cette année, Ogotaï donna le commandement des troupes chinoises à trois officiers chinois, qu'il éleva au grade de chef de dix mille; c'étaient Schi-tian-tse, Lu-ho-ma et Siao-tcha-la. Il nomma les deux premiers gouverneurs de plusieurs départements dans le Pe-tcheli, le Schan-si et le Schan-toung.

févr. Les Mongols furent battus, en 1230, près du bourg Ta-tchang-yuan, par le général kin Yra-bouca, qui leur fit ensuite lever le siége de King-yang. Enflé de ce succès, Yra-bouca mit en liberté un officier, nommé Oniolo, que le prince Toulouï, pendant sa régence, avait envoyé dans le Schen-si pour traiter de la paix, et que le général kin avait retenu. En le congédiant il lui dit : « Nous « avons eu le temps de nous préparer à vous « recevoir. Si vous avez envie de vous battre,

« vous n'avez qu'à avancer; » paroles qui furent rapportées à Ogotaï.

Cet empereur partit pour la Chine avec son frère Toulouï. Ses troupes prirent d'assaut, en entrant dans le Schan-si, la forteresse Thian-tcheng-pou, située à dix-huit lieues au nord-est de Taï-toung-fou, et d'autres places fortes. Elles passèrent le fleuve jaune, pénétrèrent dans le midi du Schen-si, où elles détruisirent environ soixante forts, et allèrent investir Fong-tsiang-fou. août.

Le gouvernement kin se répentit alors du traitement fait à l'envoyé de Toulouï, et chargea un officier, nommé Fong-yen-teng de porter au camp mongol de nouvelles propositions de paix. Ogotaï voulut contraindre cet ambassadeur d'aller engager le commandant de Fong-tsiang-fou à se rendre, et n'ayant pu l'y déterminer, même par la menace de la mort, il lui fit couper la barbe et l'envoya prisonnier à Fong-tcheou.

La ville de Fong-tsiang-fou était assiégée par le général Antchar. L'empereur kin, voyant que ses généraux Ouanien Khada et Yra-bouca tardaient à secourir cette place importante, leur envoya son secrétaire Baï-coua, pour les presser d'agir. Ces généraux exposèrent qu'ils ne pouvaient pas se mesurer avec la

nombreuse armée du Nord. L'empereur leur ordonna de tirer des troupes de la forteresse Toung-couan, et de livrer bataille à l'ennemi, pour tâcher de dégager Fong-tsiang-fou. Ils partirent enfin, et attaquèrent les Mongols au nord du fleuve Hœi. La victoire fut indécise; mais le même soir Khada et Bouca se retirèrent et ne songèrent plus à la délivrance de Fong-tsiang-fou. Cette ville continua néanmoins à faire une si vigoureuse défense que le général Antchar jugea à propos de convertir le siége en blocus. Il alla prendre plusieurs villes du Schen-si, telles que Si-ho-tcheou, Ping-leang, King-yang, Pin-yuen et d'autres. Il revint ensuite devant Fong-tsiang-fou, qui ayant épuisé ses munitions
mai. et ses vivres, fut obligée de se rendre.

Ogotaï était resté dans le Pe-tche-li; il en partit au mois de juin, pour aller passer la saison des grandes chaleurs sur le bord du lac Yloun-oussoun, à cinquante lieues au nord de la grande muraille. Maître du Schen-si, ce prince voulut s'emparer du Ho-nan, la dernière possession de l'empereur kin; mais il était difficile de pénétrer dans cette province, bornée au nord, par le fleuve jaune, à l'ouest, par de hautes montagnes et la forteresse de Toung-couan. On cherchait les

moyens de vaincre ou d'éluder ces obstacles, lorsque Li-tchang-go, officier kin, qui avait passé au service mongol après la prise de Fong-tsiang-fou, proposa au prince Touloui d'entrer dans le Ho-nan, par le midi. Il fallait marcher de Fong-tsiang-fou à Han-tchong-fou, et s'emparer de cette ville, d'où l'on pourrait, en un mois de temps, arriver à Teng-tcheou, sur la frontière méridionale du Ho-nan, dans le département de Nan-yang-fou. Touloui reconnut l'identité de ce plan avec celui que son père avait tracé à son lit de mort. Il le proposa à Ogotaï qui, après avoir consulté ses généraux, l'approuva, et chargea Touloui de l'exécuter. Il fut convenu que l'armée du nord opérerait sa jonction avec celle du midi devant Nan-king, au mois de février de l'année suivante. L'empereur mongol envoya aussitôt Tchoubougan à la cour Soung pour demander le passage sur son territoire; mais arrivé à Tsing-yé-yuan dans le Su-tchouan, province frontière de l'empire Soung, cet ambassadeur fut tué par l'ordre août.
de Tchang-suan, gouverneur de Mian-tcheou.

Malgré cet attentat, qui surprit d'autant plus les Mongols, que la cour Soung avait sollicité leur alliance, et qui fut, dans la suite, le prétexte dont ils se servirent pour

attaquer l'empire chinois, Touloui se mit en marche de Pao-ki, ville située à 9 lieues au sud-ouest de Fong-siang, où il avait réuni une armée de trente mille cavaliers (1).

Il prit d'abord la forteresse de Ta-san-couan, détruisit la ville de Fong-tcheou (Fong-hien) et se fraya avec difficulté, une route à travers les monts Houa, qui séparant le bassin du fleuve Hoeï de celui du fleuve Han, formaient la limite des empires Kin et Soung. Ainsi, la partie méridionale du Schen-si appartenait à ce dernier empire. Touloui entra sur son territoire. Il y saccagea Yang-tcheou (Yang-hien) dans le département de Sing-youan (Han-tchoung-fou), et mit le siége devant cette
sept. ville, dont il se rendit maître. Il fit égorger la population du département de Han-tchoung-fou; beaucoup d'habitans périrent dans les lieux incultes où ils s'étaient réfugiés. Une division de l'armée de Touloui marcha de Han-tchoung-fou à l'ouest, traversa les monts Youï-pei, passa le fleuve Kia-ling, ravagea le district de Pao-ning-fou, et après avoir pris cent quarante villes et forts, alla rejoindre le corps principal. Au mois de novembre la par-

---

(2) Selon Raschid, il n'en avait que vingt mille.

tie septentrionale du Su-tchouan était soumise aux Mongols.

Toulouï prit en décembre la forteresse de Jao-fong, et posa son camp sur le bord du fleuve Han. A son apparition sur la frontière méridionale du Ho-nan où l'on ne s'attendait pas à voir l'ennemi, l'effroi se répandit dans cette grande province. On délibéra, dans le conseil de l'empereur, sur le système de défense qu'il convenait d'adopter. La plupart de ses membres furent d'avis de distribuer l'armée dans les villes voisines de la capitale, d'amasser une grande quantité de grains à Pian-king (1) et d'ordonner aux habitants du plat pays de se retirer dans les lieux fortifiés. Il leur paraissait vraisemblable, que les Mongols, harassés d'une si longue marche, ne trouvant pas l'occasion d'attaquer les troupes kines en rase campagne, se verraient forcés de se retirer, par le défaut de vivres et de fourages. Cet avis ne fut pas gouté de l'empereur. Il observa que ses sujets ayant tout sacrifié, depuis tant d'années, afin de pour-

(1) Cette ville, appellée aujourd'hui Caï-fong-fou, portait alors les noms de *Pian*, *Pian-king*, *Pian-kiang*, et celui de *Nan-king*, ou de résidence méridionale.

voir à l'entretien de l'armée, ne devaient pas être abandonnés au moment du danger. Il décida que les frontières du Ho-nan seraient défendues au nord et au midi. En conséquence, un corps d'armée fut assemblé à Siang-tcheou (Tchang-te-fou), ville du Pe-tche-li, un autre, à Tang-tcheou, sur la limite méridionale du Ho-nan. Ce dernier était composé des divisions d'Ouanien Khada et d'Yra-bouca, qui arrivèrent à Teng-tcheou, en janvier 1232, et y furent joints par les généraux Yang-vo-yan, Ouanien Tcheng-ho-schang et Vou-schan. Ce dernier, rentré en grâce deux années auparavant, avait été réintégré dans sa dignité de prince, et nommé gouverneur du département de Veï-hoï-fou, dans la partie du Ho-nan, qui est au nord du fleuve jaune; mais attaqué par le général Sché-tian-tse, il avait perdu Veï hoï-fou et s'était retiré au midi du fleuve, où il avait reçu un commandement. L'armée kine posa son camp à Schoun-yang, dans le département de Nan-yang-fou. Les généraux qui la commandaient discutaient encore s'ils attaqueraient Toulouï au moment où il passerait le fleuve Han, ou après son passage, lorsqu'ils apprirent que ce prince vejanv. nait de le traverser. Il marcha droit à l'armée ennemie qu'il trouva dans une bonne position

au pied des monts Youï, qui courent à neuf lieues au sud-ouest de Nan-yang-fou. Après un vif combat, les Mongols, trop inférieurs en nombre, se retirèrent, sans être poursuivis. Les Kins apprirent, au bout de quelques jours, qu'ils occupaient un bois de jujubiers; ils résolurent de retourner à Teng-tcheou, pour consommer les vivres en magasin dans cette ville et ménager ceux de l'armée. La route qu'ils suivaient s'approchait du bois. Les Mongols en sortirent et se rangèrent en bataille. Khada et Bouca se préparèrent à les recevoir; mais Toulouï ne fit qu'escarmoucher, et tandis qu'il amusait les Kins, un détachement de cent cavaliers enlevait une partie de leurs bagages. Les généraux kins de retour à Teng-tcheou, mandèrent à la cour qu'ils avaient remporté une grande victoire. L'empereur reçut des félicitations, donna des fêtes; mais cette joie ne fut pas de longue durée.

Tandis que Toulouï s'avançait sur le Honan, Ogotaï cherchait à s'emparer de la ville de Ho-tchoung (Pou-tcheou-fou), située à l'extrémité méridionale du Schan-si, près du fleuve jaune. Une tour pyramidale, haute de deux cents pieds, d'où l'on plongeait dans l'intérieur de la ville, des buttes de terre,

des chemins souterrains, menés dans toutes les directions, et d'autres ouvrages servirent à faciliter l'attaque. Bientôt les tours et les logements en bois sur les remparts furent détruits. On se battit une quinzaine de jours à l'arme blanche, et la ville fut prise d'as-
janv. saut, après un siége de trente cinq jours. Ogotaï fit mourir le gouverneur Tsao-ho Agué pris les armes à la main. Le commandant Ban-tsé Agué (1) se sauva avec trois mille hommes, dans des barques, et atteignit Ven-siang. Calomnié auprès de l'empereur par des eunuques, qui lui imputaient la perte de Ho-tchoung et de Fong-tsiang, il fut condamné à mort et exécuté à Pian-king où il s'était rendu.

Ogotaï, ayant été informé, par un courier de Toulouï, que ce prince avait passé le
févr. Han, se disposa à passer le fleuve jaune, qu'il traversa à Baï-po, près de Ho-tsing-hien; de sa rive méridionale, il manda à Toulouï de venir le joindre. Sur l'avis de ses préparatifs, le gouvernement kin, avait donné l'ordre d'inonder, par des coupures à la

(1) *Agué* est un titre mantchou, affecté aux princes de la maison impériale.

digue, les environs de la capitale, et le général Kiacoussaho fut chargé de garder la rive du fleuve avec trente mille hommes, infanterie et cavalerie; mais à peine arrivé à Fong-kieou, ce général ayant appris le passage du Khacan était revenu sur ses pas; et les Mongols, ne trouvant point de résistance, s'approchèrent inopinément de la digue où ils firent main-basse sur les travailleurs, qui étaient au nombre de plusieurs milliers.

Cependant, Toulouï avait divisé son armée en petits corps, qui entrèrent par diverses routes dans le Ho-nan, embrassant une grande étendue de pays; et forçant tout ce qui résistait. De Teng-tcheou, leur point de réunion, il se dirigea sur l'armée kine, qui se retirait lentement, observant sa marche. Les Mongols la surprirent au moment où elle dressait ses tentes, et la forcèrent d'abandonner son camp. Harcelée, sans cesse, dans sa marche rétrograde, retardée par les pluies et la neige, épuisée de fatigue et de faim, cette armée était arrivée à Hoang-yu-tian, à deux lieues et demi de Kioun-tcheou (Youï-tcheou), lorsqu'un eunuque du palais lui apporta l'ordre de marcher au secours de la capitale.

L'armée kine alla camper au pied des monts San-fong, près de Kioun-tcheou, ayant à peine

pris quelque nourriture depuis trois jours. Elle y fut cernée par les troupes de Toulouï et celles d'Ogotaï, qui venaient d'opérer leur jonction. Se voyant entourés, les Kins chargèrent les Mongols, pour s'ouvrir la route de Kioun-tcheou. Plusieurs de leurs généraux périrent en combattant à la tête de l'infanterie; Ouanien Khada se fit jour à travers l'ennemi, et se jeta dans la ville de Kioun-tcheou. Des renforts envoyés par Ogotaï à son frère, n'arrivèrent qu'après l'issue de cette journée. Toulouï mit aussitôt le siége devant Kioun-tcheou, qu'il fit entourer d'un large fossé, afin que personne ne pût s'échaper, et prit cette ville, où le général Khada fut découvert et tué (1). Fait prisonnier il avait demandé à être conduit à Souboutaï: « Toi qui n'as qu'un instant à vivre, lui « dit le général mongol, quel motif te fait « désirer de me voir? » — « Ton courage « répondit Oanien Hata; c'est le ciel, non « le hasard qui fait naître les héros. Puis« que je t'ai vu, je fermerai les yeux sans « regret (2). »

---

(1) *Kang-mou*, ib. p. 155 à 176.

(2) Notice biographique de Soubontaï dans les *Nouveaux Mélanges Asiatique* d'Abel Rémusat, tom. II, pag. 95.

Lorsque la fureur du soldat victorieux se fut rallentie, le général Ouanien Tcheng-ho-schang, qui s'était aussi caché dans cette ville, sortit de sa retraite, et se faisant connaître pour l'un des généraux de l'empire kin, il demanda à parler au chef de l'armée mongole. Mené à Toulouï, il répondit à ses questions : « Je suis le général Tcheng-ho-schang; « c'est moi qui ai remporté les victoires de « Ta-tchang-yuan, de Veï-tcheou et de Tao-« hoï-goa. Si j'avais péri dans la confusion de « la déroute, on aurait pu dire que j'avais « trahi ma patrie; maintenant on saura com-« ment je suis mort, et nul doute ne pourra « s'élever sur ma fidélité. » Après l'avoir longtemps pressé de se soumettre, sans pouvoir le faire fléchir, les Mongols lui coupèrent les pieds pour le forcer à s'agenouiller, et lui fendirent la bouche jusqu'aux oreilles; mais il ne cessa de répéter que jamais il ne s'humilierait. Des généraux mongols, frappé de sa constance, épanchèrent du *coumiz*, et lui dirent, d'une voix émue : « Illustre guerrier! « si jamais tu es rappellé à la vie, renais parmi « nous. »

Le général Yra-bouca, qui avait été pris fuyant vers la capitale, fut conduit enchainé au camp d'Ogotaï. Ce prince l'exhorta à se

soumettre et l'en pressa long-temps; mais Bouca se bornait à répéter : « Je suis un seigneur de « l'empire kin, je dois rester fidèle à mon sou- « verain. » Il fut mis à mort. Ainsi périrent les meilleurs généraux de l'empereur kin, et l'élite de son armée venait d'être détruite (1).

Quelques jours après la prise de Kioun-tcheou, Ogotaï arriva au camp de son frère, et entendit de sa bouche, avec plaisir, le récit de son expédition depuis Fong-tsiang-fou, dans laquelle Toulouï avait eu à vaincre des difficultés de tous genres, et surtout, une disette telle, que ses soldats avaient été réduits à manger de l'herbe et de la chair humaine. Le Caan loua Toulouï d'avoir aussi habilement exécuté cette périlleuse entreprise. Toulouï dit que le succès en était dû à la constance et à la valeur de ses troupes, ainsi qu'à la fortune attachée aux armes d'Ogotaï (2).

Sur la nouvelle que Toulouï était entré à Jao-fong-couan, l'empereur kin avait appellé

(1) *Histoire des Yuans* et *Kang-mou*, ibid., p. 152 à 177. — Mailla, *Hist. de la Chine*, t. IX, p. 133 à 156. — On trouvera, dans la note VIII à la fin du volume, ce que l'historien Raschid a rapporté sur cette campagne de Toulouï.

(2) *Djami ut-Tévarikh*. — Mailla, ibid., p. 156.

au secours de sa capitale les troupes chargées de défendre la frontière occidentale du Ho-nan. En conséquence, le général Touctan Oudeng, qui commandait à Ven-siang, sur le fleuve jaune, le général Bakhata Khéyouï, gouverneur de l'importante forteresse de Toung-coan, et le général Ouanien Tchounssi, commandant des districts de Tsin-tcheou et de Lan-tcheou, dans la partie occidentale du Schen-si, ayant réuni leurs forces, s'avancè- mars.
rent vers Schan-tcheou, ville située au midi du Hoang-ho, à quelques lieues au nord-est de Ven-siang, avec une armée de cent dix mille fantassins et de cinq mille chevaux. En évacuant le pays qu'ils avaient été chargés de défendre, ils voulurent transporter à l'est les magasins de vivres établis dans les villes de Thoung-tcheou-fou, Houa-tcheou et Ven-siang. Deux cent barques avaient été réunies pour descendre le fleuve; mais les Mongols vinrent enlever les grains avant qu'ils fussent chargés. A leur approche de Toung-couan, un officier, nommé Si-ping, qui y avait été laissé avec une faible garnison, leur livra ce boulevard du Ho-nan; il leur mars.
donna même les renseignements dont ils avaient besoin pour attaquer l'armée kine. Les Mongols s'avancèrent sur Schan-tcheou sans ren-

contrer d'obstacles. Les troupes kines, qui devaient couvrir de ce côté la capitale, Touctan Oudeng à leur tète, s'étaient retirées vers le sud-ouest, suivies d'une multitude d'habitants des deux sexes et de tout âge qui fuyaient le fer mongol. Elles se jetèrent dans les hautes montagnes de Thié-ling, où elles furent poursuivies; la neige, qui fondait pendant le jour, rendait les chemins presque impraticables; les vieillards et les enfants restaient en arrière; ils étaient impitoyablement égorgés par les Mongols. Épuisés de faim et de fatigue, les soldats n'avaient pas la force de se défendre. Ouanien Tchounssi se rendit; néanmoins les Mongols lui coupèrent la tête. Oudeng et Kheyoï furent atteints et tués.

Après s'être emparés de Kioun-tcheou, les
mars. Mongols avaient pris quatorze villes du Honan; mais ils ne purent se rendre maîtres ni de Koué-té-fou, ni de Lo-yang (Ho-nan-fou). Cette dernière place, dont la garnison se composait de trois à quatre mille hommes des débris de l'armée battue près des monts San-fong, fut vainement assiégée pendant trois mois par des forces considérables.

Maître de la plupart des villes situées autour de Pian-king, l'empereur Ogotaï, qui avait posé son camp près de Tcheng-tcheou,

à quatorze lieues à l'ouest de cette capitale, détacha, pour l'investir, le général Souboutaï avr. qui, peu d'années auparavant, ravageait la Perse, les rives du Dnieper et les bords de la Mer Noire.

La ville de Pian-king, de forme carrée, avait environ douze lieues de tour. Sa garnison, quoiqu'elle fut de quarante mille hommes, avait été jugée insuffisante pour sa défense. On y fit entrer les troupes postées le long du fleuve jaune, ainsi que la levée en masse de l'arrondissement de Peï-tcheou (Peï-hoï-fou) situé au nord de ce fleuve; elle était d'environ quarante mille hommes; enfin, l'on arma vingt mille jeunes gens parmi les habitants de la campagne qui s'étaient réfugiés à Pian-king. On put ainsi pourvoir à la défense des quatre côtés de la ville, et il y eut pour chaque côté une réserve de mille hommes, destinée à porter secours aux points les plus menacés. L'empereur, voulant exciter l'enthousiasme public, chargea l'académicien Tchao-vun-ping de rédiger une proclamation pathétique. Cette pièce produisit, en effet, une vive impression.

Le siége de Pian-king était à peine commencé, que le khan mongol, qui avait l'intention d'aller passer l'été au nord de la grande muraille, envoya de Tcheng-tcheou, un am-

bassadeur inviter l'empereur kin à se soumettre. Il demandait à ce prince de lui envoyer l'académicien Tchao-ping-ouen, un descendant de Confucius, nommé Coung-yuan-tsou, et plusieurs autres savants, de lui donner en ôtages vingt-sept familles des plus distinguées, de lui remettre les familles de ceux qui s'étaient soumis aux Mongols, ainsi que la veuve et les enfants du général Yra-bouca, de lui envoyer enfin des filles habiles dans l'art de broder, et des hommes exercés à la chasse de l'épervier. L'empereur consentit à tout; il offrit même en ôtage, pendant les négociations, son neveu Ouco, et chargea le procureur-général Foïmo Égoudé d'aller conclure la paix. Malgré ces marques de soumission, le général Souboutaï n'en continuait pas moins ses travaux d'attaque, disant qu'il avait reçu l'ordre d'assiéger la capitale, et qu'il ignorait le reste. Il faisait dresser les catapultes. Des milliers de captifs, femmes, filles, enfants et vieillards, étaient employés à apporter des fascines et de la paille pour combler le fossé. Craignant de faire rompre la négociation, le général Ouanien Bakssan avait défendu de tirer sur les Mongols. Cet ordre causait du mécontentement. L'empereur se montra dans la ville, suivi seulement de quel-

ques cavaliers. Une troupe de militaires vint à lui se plaindre de ce qu'on ne leur permettait pas de se défendre, quoique l'ennemi eut déjà comblé la moitié du fossé. L'empereur leur dit: « Je me suis résigné, pour le « salut de mes sujets, à devenir vassal et à « payer un tribut. J'envoye maintenant en « ôtage mon fils unique (1). Patientez jusqu'à « ce qu'il soit parti. Si alors les Tatares ne « se retirent pas, il ne sera pas trop tard pour « les combattre à outrance. » Ce même jour le jeune prince se mit en route, accompagné du ministre d'état Li-tsi.; et comme néanmoins l'attaque continua, l'empereur, indigné de la perfidie des Mongols, permit à ses sujets de se défendre.

Souboutaï avait fait dresser contre les murs de la ville un grand nombre de catapultes, en bois de bambou, qui lançaient des quartiers de meules. Au bout de quelques jours de tir sans relâche sur le même point, ces pierres s'élevèrent presque à la hauteur du rempart. Les tours et les vedettes qui le couronnaient, quoique bâties de poutres épaisses, tirées des vieux palais, furent bien-

(1) Peut-être fils adoptif.

tôt mises en pièces par ces énormes projectiles. Pour en amortir l'effet, on enduisit ces bâtiments de fiente de cheval, mêlée avec de la paille de froment, et on les recouvrit de feutres, fortement liés avec des cordes, ainsi que d'ais revêtus de peaux de buffles, semblables à des boucliers. Alors les Mongols firent jouer leurs balistes à feu qui les incendièrent. Mais leurs boulets ne faisaient que des trous dans l'épaisseur du mur, construit avec une argile qui avait acquis la dûreté du fer. Ils prirent le parti d'élever un rempart de terre près du fossé de la ville, et de le border d'un fossé large et profond de dix pieds. Ce rempart, qui avait quinze lieues de circuit, fut garni d'embrasures, et muni de tours ainsi que de corps de garde, placés à trente ou quarante pas de distance, lesquels pouvaient contenir chacun cent soldats.

Les assiégés faisaient usage de projectiles ignés; c'étaient des pots de fer, remplis d'une certaine poudre; on les lançait avec des balistes; la poudre prenait feu et son action s'étendait à la distance de cent vingt pieds; mais son explosion, semblable à un coup de tonnerre, se faisait entendre à dix lieues. Ces projectiles étaient appellés *Tchen-tien-li*,

c'est-à-dire *tonnerres*. D'autres machines lançaient des boulets de pierre.

Pour saper la muraille, les Mongols s'en approchaient, couverts de peaux de buffles impénétrables aux flèches; ils pratiquaient des excavations dans le mur et s'y logeaient. Les assiégés imaginèrent de faire descendre des pots à feu, attachés à de fortes chaînes, jusqu'au niveau des mineurs, qui étaient mis en pièces par l'explosion. Ils se servaient aussi de javelots à feu, chargés de poudre, qui brûlaient tout à dix pas de circuit. C'étaient ces deux espèces de projectiles que les Mongols craignaient le plus.

Au bout de seize jours d'attaques sans relâche, dans lesquelles il périt, dit-on, un million d'hommes des deux côtés, Souboutaï, désespérant de prendre la ville, manda aux mai.
assiégés qu'il était inutile de continuer les hostilités, puisqu'on négociait. L'empereur, satisfait de cette ouverture, chargea un membre du conseil des finances de porter au camp mongol des présents de route; c'étaient de l'argent, des soieries, et d'autres effets précieux qui devaient être distribués aux officiers de Souboutaï. Ce général promit de se retirer, et alla, en effet, poser son camp entre le fleuve jaune et la rivière Lo.

juin. Un mois après la levée du siége il éclata, dans la capitale, une maladie contagieuse qui dura cinquante jours, et y causa une grande mortalité. On compta environ neuf cent mille cercueils qui, dans cet espace de temps, passèrent par les portes de la ville; et dans ce calcul ne furent pas compris les indigents qui ne laissaient pas de quoi se faire ensevelir.

Pendant qu'on négociait la paix, un en-
août. voyé mongol, nommé Tang-tsing, fut tué par des soldats, avec les trente personnes de sa suite, dans l'hôtellerie où il venait de descendre à Pian-king. Cet attentat étant resté impuni, les négociations furent rompues, et Souboutaï reçut l'ordre de reprendre les hostilités. Les Mongols avaient un autre grief contre l'empereur kin. Il venait d'admettre à son service et même de décorer du titre de prince, un général mongol qui, s'étant attiré le ressentiment de son chef, avait passé aux Kins avec les villes où il commandait dans le Schan-toung.

Lorsque sa capitale était investie, l'empereur avait appellé à son secours le général Vouschan qui, après la défaite essuyée près des monts San-fong, s'était retiré à Nan-yang-fou, et y avait formé, des débris des troupes kines, une nouvelle armée, avec laquelle il

avait pris une position près des monts Lu. Le gouverneur de Teng-tcheou, Ouanien Célé, et celui de Coung-tchang-fou, dans le Schensi, Ouanien Khoutakhou, reçurent également l'ordre de marcher au secours de Pian-king. Vouschan s'étant avancé jusqu'au delà de Mi-hien, à 22 lieues de la capitale, et voyant devant lui des troupes mongoles, manda à Ouanien Célé qu'il l'attendait pour continuer sa marche; mais ce général, se dirigeant avec célérité sur Pian-king, ne voulut pas changer de route, et son armée, ayant rencontré les sept.
Mongols près de la rivière king, se débanda sans avoir combattu. Sur la nouvelle de cette dispersion, les troupes du général Vouschan prirent également la fuite, et retournèrent à leur position de Lu-schan, dans le département de Nan-yang-fou. Le général Tchiga-Katsika, qui avait été détaché de la capitale, avec un corps de troupes, pour renforcer Vouschan, ayant appris ces événements, abandonna de nuit son bagage, et revint précipitamment à Pian-king.

Ces déroutes suscessives enlevaient le dernier espoir d'un secours efficace; la disette augmentait dans la capitale, dont les communications étaient coupées par les Mongols. Après les pertes qu'elle avait essuyées, elle

paraissait d'ailleurs hors d'état de soutenir un second siége. L'empereur Ninkiassou se décida à la quiter. Il confia la défense de Pian-king au gouverneur Saniabou, qui avait sous lui un commandant de la ville intérieure, un commandant de la ville extérieure, et quatre autres, pour les quatre côtés de la ville. L'empereur donna aux officiers et aux soldats de la garnison des gratifications de son trésor, pour les animer à faire une courageuse résistance. Laissant dans Pian-king l'impératrice mère, l'impératrice régnante et les autres membres de la famille impériale, il prît la route de l'est, escorté par plusieurs corps de troupes. Le jour même de son départ, était arrivé le général Khouschakhou, commandant de Coungtchang-fou, avec son corps d'armée. Il apprit à l'empereur que le pays à l'ouest de la capitale, dans l'espace de trente lieues, était totalement dévasté, qu'il était impossible d'y voyager. En conséquence Ninkiassou se dirigea vers l'est; et après avoir fait venir de Koué-té-fou des grains qui fu-
1233 févr. rent distribués à ses troupes, il passa le fleuve près de Tsao-hien, à une vingtaine de lieues de Pian-king. A peine fut-il sur la rive septentrionale qu'il s'éleva un vent si impétueux, que les troupes restées sur l'autre bord ne

purent pas effectuer le passage. Alors survint une division mongole, envoyée par Souboutaï à la poursuite de l'empereur. Le combat fut vif et sanglant. Les Kins y perdirent deux généraux, dont l'un fut pris, l'autre se soumit aux Mongols, et environ mille soldats, qui la plupart se noyèrent.

L'empereur avait conçu l'espoir de recouvrer une partie de ses domaines au nord du fleuve et de faire, par ses opérations de ce côté, une diversion utile à sa capitale. Il chargea Bakssan d'aller s'emparer de Oueï-tcheou. Ce général permit à ses soldats de tout piller sur leur passage; des gens de la campagne se sauvèrent à Oueï-tcheou et y jetèrent l'allarme; aussi Bakssan eut-il beau arborer le drapeau impérial sous les murs de la ville, il ne put obtenir qu'elle lui ouvrit ses portes, et apprenant, au bout de quelques jours, l'approche des Mongols, il jugea prudent de se retirer. En effet, le général Sche-tian-tsé, ayant assemblé à la hâte les troupes du Pe-tche-li et du Schan-toung, arriva à Oueï-tcheou, suivit Bakssan, et le battit complètement près du couvent Pé-kong-miao. Bakssan alla lui-même porter à l'empereur la nouvelle de sa défaite, et le pressa de se retirer au-delà du fleuve, lui indiquant la ville de Koué-té-fou.

L'empereur suivit son conseil; il se jeta, de nuit, dans une barque avec le général Khorkho et six ou sept officiers, repassa le Hoang-ho, et arriva à Koué-té-fou. Le lendemain, les troupes instruites de son départ, se dispersèrent.

L'empereur chargea un de ses officiers d'aller chercher les deux impératrices à Pian-king. Ces princesses sortirent de la ville, mais ayant apperçu les feux de l'ennemi, elles retournèrent précipitamment sur leurs pas. Informé que Ninkiassou avait abandonné sa capitale, Souboutaï était parti de Jou-tcheou, ville située à quarante lieues au sud-ouest de Pian-king, dans le dessein d'investir, pour la seconde fois, cette résidence.

Les habitants de Pian-king s'étaient persuadés que l'armée du Schan-toung, encouragée par la présence de l'empereur, aurait des succès; en apprenant sa défaite, leur dernier espoir s'évanouit. Souboutaï resserrait la ville tous les jours davantage; bientôt les prix des denrées y haussèrent à l'excès; les indigents mouraient de faim; on voyait des fonctionnaires publics mendier avec leurs femmes dans les rues. Il y eut des individus qui mangèrent leurs femmes et leur enfants. On consommait le cuir bouilli. On démolissait

les maisons pour se procurer du combustible. Le peuple s'était indigné de ce que Ninkiassou avait envoyé chercher les impératrices; il en inférait que la capitale était abandonnée à son sort. Un homme pervers, Tsouï-li, commandant du côté occidental de la ville, profita de l'agitation publique et du découragement général pour s'emparer de l'autorité. Il commença par faire tuer, en févr.
sa présence, le gouverneur de la résidence Ouanien Saniapou, et le ministre d'état Ouanien Nassouhana, ainsi que dix autres grands fonctionaires; puis il répandit une proclamation où il les déclarait dignes de mort, pour n'avoir pas fait leur devoir. Tsouï-li entra dans le palais, à main-armée, et tint conseil sur la nécéssité de reconnaître un nouveau chef. Sur sa proposition, la régence fut déférée au prince Ouanien Tsoung-ko, qui se trouvait à l'armée du nord. Il chargea un de ses gens d'aller, au nom de l'impératrice mère, inviter ce prince de revenir à Pian-king. Tsoung-ko s'y rendit et fut proclamé régent. Tsouï-li se créa lui-même premier ministre, président du sénat et généralissime. Il donna à l'un de ses frères le poste de gouverneur de la résidence, et à l'autre, celui de commandant du palais im-

périal. Toutes ses créatures furent placées. Maître de l'autorité, il crut avoir besoin, pour la conserver, de la protection mongole, et envoya ses soumissions à Souboutaï. Ce général s'approcha de Tsing-tcheng, petite ville située à la porte de Pian-king, où Tsouï-li, revêtu d'habits royaux, alla à sa rencontre avec un brillant cortège, et le traita avec un respect filial. De retour en ville, pour mieux prouver aux Mongols sa sincérité, Tsouï-li fit mettre le feu aux tours de bois et aux vedettes construites sur les remparts. Peu après, il relégua dans l'un des palais, le régent et les autres individus de la famille impériale, qu'il fit garder à vue par des gens qui lui étaient dévoués. Il alla lui-même habiter le palais du souverain, et envoya à Souboutaï, les joyaux et autres effets précieux qui se trouvaient dans le trésor, et même les habits de cérémonie de l'empereur et de l'impératrice. Il se fit amener les femmes et les filles des seigneurs qui étaient partis avec Ninkiassou et retint celles qui lui plurent. Un édit ordonna aux habitants de la capitale de lui apporter leur or et leur argent. Cette injonction fut suivie de visites domiciliaires, et Tsouï-li fit périr dans les tourments un grand nombre d'individus qui

avaient tâché de soustraire une partie de leurs richesses à sa cupidité..

Dans une visite que Tsouï-li fit avec sa femme aux deux impératrices, qui pour le recompenser de ses prétendus services, lui donnèrent ce qu'elles avaient de plus précieux, il sut persuader à l'impératrice mère d'écrire à Ninkiassou, pour le presser de se soumettre aux Mongols. Après avoir expédié cette lettre à Koué-té-fou, par la nourrice de ce souverain, il se saisit de l'impératrice mère, Ouan-sché, de l'impératrice règnante, Touc-tan, du prince régent, Ouanien Tsoung-ko, du prince Ouanien Scheou-schoun, des princesses, enfin de tous les individus des deux sexes de la famille impériale, au nombre d'environ cinq cent, et les fit conduire, sur trente-sept chariots, à Tsing-tcheng où ils furent livrés à Souboutaï. Il lui envoya aussi un des descendants de Confucius, à la cinquante-unième génération, nommé Coung-yuan-tso, qui jouissait d'une haute réputationde sagesse, plusieurs individus versés dans la connaissance des lois, les plus savants lettrés des Tao-ssés, des Ho-schangs ou bonzes, des médecins, des artistes, des brodeurs, des commédiens. Souboutaï fit tuer les princes du sang. Les impératrices et les princesses furent conduites mai.

qui assiégeait la ville de Po-tcheou, située à une vingtaine de lieues au sud de Koué-té-fou, chargea Kouannou de lui insinuer que s'il voulait lui rendre sa mère, lui Kouannou forcerait l'empereur à accepter les conditions qui lui seraient imposées. Témoutaï lui renvoya sa mère et entama une négociation. Les deux généraux avaient souvent des entrevues; en attendant Kouannou préparait
juin. une expédition secrète; enfin, il alla, avec 450 hommes d'élite, surprendre, au milieu de la nuit, le camp de Témoutaï. Les flèches à feu dont il avait armé une partie de ses gens augmentèrent la confusion causée par cette attaque inopinée. Témoutaï leva le siége précipitamment et se retira au-delà de la rivière, où se noyèrent 3500 des siens, et Kouannou, après avoir incendié son camp, retourna à Koué-té-fou. Nommé généralissime, en récompense de ce coup de main, il s'empara des rènes du gouvernement, et ne laissa pas même à l'empereur une ombre d'autorité.

Sur ces entrefaites Oucoulunhao, gouverneur général des départements de Tsaï-tcheou (Ju-ning-fou) Si-tcheou, Yng-tcheou et de plusieurs autres, dans le midi du Ho-nan, fit proposer à l'empereur de transférer sa residence à Tsaï-tcheou. Ce prince y était dis-

posé; mais Kouannou ne voulut pas entendre parler d'un projet qui devait lui enlever la personne de l'empereur. Ninkiassou ne vit d'autre moyen de sortir de cette oppression que de se défaire de Kouannou; il le fit assassiner par deux de ses ministres, au moment où il entrait dans l'appartement impérial.

Ninkiassou avait d'ailleurs un motif puissant pour se rendre à Tsaï-tcheou. Le général Vouschan se trouvait à Schun-yang, dans le midi du Ho-nan, à la tête d'une armée de soixante-dix mille hommes. Il est vrai que Vouschan ne tarda pas à être vigoureusement attaqué par les forces de l'empereur soung. Ogotaï avait, l'année précédente, envoyé un ambassadeur à ce souverain, pour lui proposer une alliance offensive contre les Kins, et l'empereur chinois Li-tsong, jugeant l'occasion favorable pour détruire les anciens ennemis de sa maison, s'était engagé à envoyer une armée 1233 janv.
dans le Ho-nan, contre la promesse, qu'après la chûte des Kins, cette grande province serait réunie à son empire. L'armée soung, commandée par le général Meng-kong, battit Vouschan près des monts Ma-teng, prit neuf forts que ce général occupait dans les montagnes, et reçut la soumission des débris de ses

août. troupes. Après s'être emparé de la ville frontière de Teng-tcheou, Meng-kong reprit le chemin de Siang-yang-fou, dans le Houkouang.

Avant ces derniers événements, l'empereur kin était parti pour Tsaï-tcheou, avec une escorte de trois cents hommes, dont cinquante seulement étaient à cheval. A son arrivée dans cette ville, il mit à la tête des affaires Ouanien Houschahou qui aux qualités d'un bon général joignait celles d'un homme d'état. Le nouveau ministre s'occupa, sans relâche, à former une armée, et parvint, en peu de temps, à mettre sur pied un corps de dix mille hommes de cavalerie. Il avisait aux moyens de conduire l'empereur à Coung-tchang-fou, dans le Schen-si; mais les courtisans de ce prince répugnaient à s'éloigner du Ho-nan, et leurs représentations réitérées lui firent abandonner ce projet de retraite. L'éloignement des Mongols lui inspirait de la sécurité; il voulut se livrer à son penchant pour une vie efféminée, et ordonna qu'on plaçat de jeunes filles dans son palais, qu'on lui créât des pavillons et des lieux de plaisance. Houschahou lui persuada de renoncer à ces idées de mollesse, en présence des dangers qui le menaçaient,

et les Mongols ne le laissèrent pas jouir longtemps du repos qu'il s'était flatté de trouver à Tsaï-tcheou. Bientôt parurent dans les environs de cette ville, des troupes détachées du corps d'armée de Tatchar, qui n'attendait, pour l'attaquer, que la reddition de Lo-yang (Ho-nan-fou). On a vu que Lo-yang avait déjà soutenu un siége. Tsiang-schen y commandait, général qui avait rendu de grands services à l'empire, dans les campagnes au nord du fleuve. Lorsque Tatchar vint l'assiéger, cette place n'ayant plus que peu de vivres et une faible garnison, ne pouvait pas faire une longue résistance. Kiang-schen, réduit à l'extrémité, se mit à la tête de ses soldats les plus intrépides, et tenta de se frayer un passage à travers l'ennemi; mais il fut pris les armes à la main. Tatchar aurait voulu engager sous ses drapeaux un aussi brave officier. Ce fut en vain qu'il pressa Kiang-schen de rendre hommage à Ogotaï, en se prosternant vers le nord; ce général se tourna du côté du midi, pour saluer Ninkiassou; il fut mis à mort.

Tatchar, qui était fils du Noyan Borgoul, l'un des quatre preux de Tchinguiz-khan, se rendit alors devant Tsaï-tcheou, qu'il fit oct.
entourer d'un rempart. Il y fut joint par nov.

une armée chinoise de vingt mille hommes, sous les ordres de Meng-kong et de Kiang-haï, que l'empereur soung avait fait marcher, conformément à son traité d'alliance avec les Mongols, et ces auxiliaires apportaient à Tatchar trois cent mille sacs de ris.

Au bout de deux mois de blocus, la disette de vivres fut si grande dans la ville, qu'on y mangeait de la chair humaine. Des maladies y firent de grands ravages. On arma tous les hommes en état de servir, et les femmes les plus jeunes et les plus robustes, vêtues en hommes, furent employées à transporter les bois et les pierres nécessaires pour la défense. A la suite de plusieurs attaques, les Mongols et les Chinois livrèrent ensemble un assaut qui les rendit maîtres d'une partie de la muraille. Ils furent surpris de voir un second rempart, bordé d'un large fossé; mais à la vue des drapeaux ennemis, plantés sur le mur extérieur, Ninkiassou, déplorant la rigueur de son sort, fit connaître sa dernière résolution. Il dit à ceux qui l'entouraient qu'il croyait n'avoir montré pendant les dix années de son règne, ni de grands vices ni de grands défauts, et que néanmoins, il était près de subir le sort réservé aux plus méchants princes; que la mort n'avait rien qui l'effrayât;

mais de se voir le dernier souverain d'un empire si florissant pendant un siècle, et de penser que l'histoire le confondrait avec ces princes, qui par leurs méfaits avaient perdu leurs dynasties, c'était là ce qui causait son affliction. « La plupart des souverains, ajouta-« t-il, qui survécurent à la chûte de leur « empire furent réduits en captivité, ou livrés « au mépris public; je n'attendrai pas jusque « là; le ciel connaît ma résolution. » Toutefois Ninkiassou voulut faire une tentative pour se sauver. Ayant distribué ce qu'il possédait aux officiers de la garnison, il sortit de nuit, avec quelques troupes, par la porte orientale, vêtu en homme du commun; mais il ne put tromper la vigilance des avant-postes ennemis, et se vit contraint de rentrer dans la ville. Alors il fit tuer ses chevaux pour nourrir la garnison.

Le premier jour de l'an, les assiégés, 1234 févr.
épuisés de faim et de fatigue, entendirent les chants d'allégresse et les sons des instruments, par lesquels les Mongols avaient coutume de célébrer cette époque. Dans leur détresse, ils avaient fait bouillir, pour leur subsistance, tout ce qu'ils avaient trouvé en cuir: selles, bottes, vieilles tymbales; ils s'étaient nourris d'une pâte faite avec des os

humains, des os d'animaux et des herbes. Ils avaient mangé des vieillards, des infirmes, des prisonniers et des blessés. Meng-kong, instruit par des transfuges, de l'état où la place était réduite, résolut de la surprendre. Ses troupes s'avancèrent, le baillon à la bouche, avec les échelles d'escalade, penétrèrent dans la ville par cinq brêches faites au mur occidental, et livrèrent un vif combat qui dura jusqu'au coucher du soleil. Elles se retirèrent alors avec une perte considérable; mais les assiégés avaient vu périr leurs meilleurs officiers et soldats. Dans la nuit, l'empereur, ayant convoqué les grands fonctionnaires, céda le trône au prince Ouanien Tching-lin, frère de Bakssan, qui avait été mis à mort, et descendant en droite ligne de l'empereur Horipou; il était chargé de défendre le côté oriental de la ville. Le prince se prosterna, les yeux remplis de larmes; il ne voulait pas accepter ce funeste présent. « Ce n'est pas, lui dit l'empereur, « sans une impérieuse nécessité que je t'offre « le trône. Mon embonpoint ne me permet « pas de me fier à la vîtesse d'un cheval; « mais tu peux encore te sauver; tu as du « courage et de l'habileté; si tu réussis dans « cette tentative, tu pourras conserver notre

« dynastie et relever l'empire; telle est ma « pensée. » Tching-lin accepta le sceau impérial, et le lendemain il fut élevé au trône.

Les cérémonies de l'inauguration furent interrompues par une nouvelle attaque qui décida du sort de la ville. Meng-kong y pénètra, par la porte de l'ouest, avec Kiang-haï et Tatchar. Houschahou, à la tête de mille braves, combattait dans les rues. Ninkiassou ne voyant plus de salut, annonça à ses courtisans qu'il allait mourir, et leur ayant recommandé de brûler son corps, il se pendit. Alors Houschahou dit à ses officiers qu'il était désormais inutile de combattre; mais que, ne voulant pas recevoir la mort d'une main obscure, il allait se jeter dans la rivière Jou. Cinq officiers généraux et environ cinq cents soldats suivirent son exemple.

Tching-lin, qui s'était retiré dans la citadelle, pour la défendre, apprenant la mort de Ninkiassou, alla, suivi des grands dignitaires, lui rendre les derniers devoirs. Il n'avait pas achevé les libations que la ville était au pouvoir des assiégeants. Les officiers du palais se hâtèrent de brûler le corps de Ninkiassou; ils en recueillirent les ossements qui furent enterrés sur la rive du Jou. Meng-kong, étant entré dans le palais, ap-

prit d'un mandarin que l'empereur s'était ôté la vie. Ce général partagea avec Tatchar les ossements de Ninkiassou, et ce qu'on put trouver des ornements impériaux. Le même jour Tching-lin fut tué par ses propres soldats révoltés. Ainsi périt la dynastie Kin, qui avait régné, sous neuf souverains, l'espace de cent dix-huit ans. Alors toutes les places qui avaient appartenu à cette monarchie se rendirent aux Mongols, à l'exception de Coung-tchang-fou dans le Schen-si (1).

mai. L'empereur soung célébra par de grandes réjouissances la destruction de la dynastie Kin. Il alla offrir à ses ancêtres, dans le temple qui leur était consacré, les dépouilles et les cendres du dernier empereur de cette maison (2).

---

(1) *Thoung-kian-Kang-mou* et *Histoire des Yuans*, trad. par Hyacinthe, p. 177 à 239. — Mailla, *Hist. de la Chine*, t. IX, p. 156 à 207. — Gaubil, p. 59 à 88.

(2) Gaubil, p. 89.

CHAPITRE II.

Retour d'Ogotaï et de Toulouï en Mongolie. — Maladie d'Ogotaï. — Mort de Toulouï. — Couriltaï, suivi de trois expéditions militaires. — Fondation de Caracouroum. — Marque de faveur donnée à Yéliuï-Tchoutsaï, administrateur des finances de la Chine. — Apanages distribués en Chine aux princes et aux princesses du sang. — Admission des lettrés aux emplois en Chine. — Établissement en Chine de deux grandes écoles pour les enfants mongols. — Révolte de la Corée et sa soumission. — Invasion d'une armée soung dans le Ho-nan. — Assassinat de Tsoui-li à Pian-king. — Occupation de cette ancienne résidence par les Soungs. — Défaite des Soungs par les Mongols. — Leur retraite. — Tentative de la cour des Soungs pour conserver la paix. — Guerre déclaré aux Soungs. — Marche de trois corps d'armée mongols. — Envahissement du Su-tchouan. — Campagnes dans le Hou-kouang et le Kiang-nan. — Mort d'Ogotaï. — Ses résidences. — Son penchant pour la boisson. — Traits de sa prodigalité. — Tchagataï. — Troubles causés dans la Transoxiane par un imposteur mahométan.

On a vu que l'empereur mongol était parti du Ho-nan, avec son frère Toulouï, dans le mois de mai 1232, pour retourner en Mongolie. Ces princes prirent la route de

Tching-ting-fou et de Yen-king (Pé-kin), et passèrent la grande muraille à Cou-pé-keou. Au-delà de ce boulevard, Ogotaï fut atteint d'une maladie grave. Lorsque sa santé fut rétablie, les deux frères se rendirent aux sources de l'Onon. Ce fut là que Toulouï mourut dans le mois d'octobre de cette même année, à l'âge de quarante ans (1).

---

(1) Gaubil, *Hist. de Gengh.*, p. 74. — Il y est dit que lorsque les jours d'Ogotaï se trouvaient menacés par la maladie dont il vient d'être fait mention, « Toley se « mit à genoux, mit son nom dans un billet cacheté, « pria le ciel de conserver la vie à son frère, et s'offrit « à mourir à sa place. » Raschid fait également entendre que Toulouï se dévoua pour son frère. « Ce prince, « dit-il, étant allé voir Ogotaï malade, vit auprès de son « lit un vase de bois qui contenait une liqueur avec la- « quelle les *Cames*, appellés pour guérir le Caan par « leurs sortiléges, avaient humecté la partie douloureuse « de son corps. Toulouï prit le vase et fit au ciel cette « prière : *O grand Dieu, être éternel; si tu sévis, à « cause des péchés commis, tu sais que je suis plus cou- « pable que lui; car j'ai tué plus de monde à la guerre; « j'ai enlevé plus de femmes et d'enfants; j'ai fait couler « les larmes de plus de pères et de mères; mais si, au « contraire, tu veux appeller à toi l'un de tes serviteurs, « à cause de sa beauté et de son mérite, j'en suis plus « digne; prends moi au lieu d'Ogotaï, délivre le de*

Ce prince était le fils chéri de Tchinguiz-khan; jamais il ne l'avait quité; il s'était formé à son école, dans l'art de la guerre. On admira son expédition dans le Ho-nan. Il était encore enfant lorsque son père lui fit épouser Siourcoucténi, fille de Dja-gampou, frère d'Ong-khan, roi des Kéraïtes (1). Il eut de cette princesse quatre fils: Mangou,

---

« *cette maladie, et fais la passer en moi.* Il but en « même temps l'eau fatale. Ogotaï guérit; mais Toulouï « ne tarda pas à mourir. Ce trait, ajoute Raschid, est « bien connu. Siourkouktini Bigui, veuve de Toulouï, « le citait souvent. »

Djouvéini ne fait pas mention de cet acte de dévouement. Il se borne à dire que Toulouï, à son retour de la Chine, se livra avec excès à son penchant pour la boisson, qu'il tomba malade, et mourut au bout de deux ou trois jours. « Le Caan, ajoute cet historien, en fut « profondément affligé, et ne cessa de le regretter le reste « de sa vie. Chaque fois qu'il était ivre il se mettait à « pleurer, disant : *C'est le vif chagrin que j'éprouve de* « *cette perte, qui m'engage à boire ; je cherche dans* « *l'ivresse un soulagement à mon cœur.* »

(1) Dja-gampou avait trois autres filles : Abica, qui, comme on l'a vu, était l'une des épouses de Tchinguiz-khan; Bigtouïmisch Fo-djin, que Tchinguiz-khan fit épouser à son fils aîné Djoutchi; la troisième, dont on ne cite pas le nom, fut donnée en mariage au fils du chef des Ongoutes. — Raschid, article des *Kéraïtes*.

Coubilaï, Houlagou et Aric-Boga, dont les deux premiers parvinrent à l'empire, et le troisième fonda une dynastie en Perse. Il eut encore six fils de ses autres femmes et concubines.

Toulouï signifie *miroir* en langue mongole. Aprés la mort de ce prince, il ne fut plus permis de prononcer son nom, et pour désigner un miroir, les Mongols empruntèrent de la langue turque le mot de *gueuzugu*. Toulouï était d'ailleurs appelé le grand noyan (yéga-noyan).

A son retour de la Chine, l'empereur tint, en 1234, une assemblée générale dans un lieu de la Mongolie appellé Talan-tépé. L'année suivante, il convoqua un couriltaï dans sa nouvelle ville de Caracouroum (1), sur la

(1) Nous ne connaissons pas la position précise de Caracouroum. L'indication la plus positive du site de cette ville, qui ait été découverte jusqu'ici, se trouve dans l'histoire de la dynastie des Thangs en chinois (Thang-chou). Elle en a été extraite par M. Abel Rémusat et citée dans ses *Recherches sur la ville de Kara-koroum*, (Voyez *Mémoires sur plusieurs questions relatives à la géographie de l'Asie centrale*, Paris, 1825, in-4°). Voici la traduction qu'il donne de cet article :

« A l'orient de la ville (de Kara-Koroum) sont des

rive de l'Orcon, où il avait fixé sa principale résidence. Pendant le premier mois de cette diète, il ne fut question que de fêtes, et l'empereur signala sa munificence, en distribuant les richesses amassées dans son trésor depuis le commencement de son règne (1). Lorsqu'on s'occupa des affaires générales, il fut résolu que, pour reculer les limites de l'empire, suivant les préceptes de Tchinguiz-khan, on ferait à la fois plusieurs expéditions. Une armée fut destinée à attaquer l'empire Soung; une seconde, à réduire la Corée, qui avait secoué le joug mongol. Il fut arrêté qu'il partirait de chaque dixaine de l'ar-

---

« plaines incultes; à l'occident, elle *repose* sur le mont « Ou-te-kian; au midi, *elle s'appuie* sur la rivière Wen-« kouen (Orkhon). Au nord, à 6 ou 700 lieues on trouve « la rivière Sian'-o (Sélinga). »

Malgré ses recherches, dont les résultats sont consignés dans le dit Mémoire, M. Abel Rémusat n'a pas pu déterminer plus exactement la position de Kara-Koroum. On savait déjà que cette ville était sur le bord de l'Orkhon. — Ou-te-kian était aussi le nom de l'une des dix rivières, *On-orcoun*, dont les bords étaient anciennement habités par des tribus ouïgoures. Voyez la note V à la fin du 1er. volume.

(1) *Djami ut-Tévarikh.* — *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

mée mongole, un homme pour l'Ouest et un homme pour le Midi, et que dans la Chine septentrionale, il serait levé un homme par dix feux, pour la guerre au Midi, et un second pour l'expédition en Corée (1). Ogotaï avait proposé dans l'assemblée d'envoyer les troupes chinoises en Occident, et de faire passer en Chine les troupes mahométanes; le ministre Yéliuï-Tchoutsaï lui fit abandonner cette pensée, en lui exposant que les armées seraient ruinées, non moins par la longueur de la marche qu'elles auraient à faire, que par la différence du climat et de la nourriture dans des contrées si distantes de leur patrie (2). L'empereur annonça l'intention de se mettre à la tête de l'armée, qui devait marcher à la conquête des pays situés au nord de la Mer Caspienne et de la Mer Noire; mais plusieurs des princes de sa famille lui représentèrent, qu'élevé au rang suprême, il devait s'affranchir des fatigues de la guerre, et passer sa vie dans les douceurs du repos; sinon, que lui servirait d'avoir tant de parents et de généraux auxquels il

---

(1) *Kang-mou*, trad. par Hyacinthe, pag. 253.

(2) Mailla, tom. IX, pag. 212.

pouvait confier le commandement de ses armées? Ogotaï céda sans peine à ces observations, et nomma Batouï, second fils du prince Djoutchi, chef de l'expédition en Occident. Un corps d'armée, sous les ordres du général Houcatou, fut en même temps envoyé sur la frontière du Caschmire et de l'Inde. Déjà la Perse tout entière avait été reconquise par le général Tchormagoun; le sultan Djélal-ud-din avait péri dans l'année 1231; il n'existait plus de rejeton mâle de la dynastie des Khorazm-Schahs, et l'Iran était gouverné par des officiers mongols. Nous rendrons compte de ces événements au quatrième livre, dans l'histoire de la Perse sous la domination des princes tchinguiziens.

Il fut décrété, dans la même assemblée, que les propriétaires de troupeaux donneraient une tête par cent; et les cultivateurs, la dixme de leurs récoltes. Le produit de ces impositions fut destiné au soulagement des indigents. On statua que, pour accélérer la marche des messagers, des relais de chevaux seraient établis dans tout l'empire (1).

A son retour de la Chine, d'où il avait

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Djami ut-Tévarikh.*

emmené un grand nombre d'habiles artistes et artisans, Ogotaï se fit bâtir un vaste palais dans son nouveau yourte de Caracouroum, sur la rive de l'Orcoun. Il y avait là d'anciennes ruines; une inscription lapidaire qu'on y découvrit alors, fit connaître que c'étaient les restes d'un château, fondé, au milieu du huitième siècle, par Boucou, khan des Ouïgours, et devenu la principale résidence de ses successeurs. Le nouveau palais d'Ogotaï, richement décoré par des sculpteurs et des peintres chinois, était entouré d'un parc, et avait quatre entrées; l'une, réservée à l'empereur; la seconde, aux princes du sang; la troisième, aux dames de la famille impériale; la dernière donnait accès au public. Autour de ce palais furent bâtis des hôtels pour les princes et les Grands; il s'éleva bientôt une ville, que l'empereur nomma *Ordou-Balik*, ou la ville de l'Ordou, mais, qui fut plus connue sous le nom de *Caracouroum*, par lequel on désignait une chaîne de montagnes où la rivière Orcoun prend naissance (1). Cette

---

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — On trouve, dans l'*Histoire de la Tartarie*, par Visdelou (*Supplément à la Bibl. orient.* de D'Herbelot, in-f°., p. 86), qu'en 924,

nouvelle cité fut entourée, en 1235, d'un mur qui avait une demi-lieue de circuit. De là jusqu'à la Chine, furent établis des relais particuliers, au nombre de trente-sept, tous gardés par des détachements de cavalerie. Chaque jour il arrivait dans cette résidence, des différentes parties de l'empire, cinq cents chariots remplis de vivres et de boissons, que l'on déposait dans les magasins, pour la consommation de la cour et les distributions au peuple (1).

Ogotaï inaugura, en 1236, son nouveau palais par un grand festin, et donna, en cette occasion, à son ministre Yéliuï-Tchoutsaï une marque signalée de sa faveur. Il l'avait chargé, dès son avènement au trône, de l'administration des finances dans les provinces conquises en Chine. Lorsqu'il était arrivé, en 1231,

---

Apaki, fondateur de la monarchie des Kitans ou Léaos, campant, avec son armée, auprès de l'ancienne résidence des khans ouïgours, y fit ériger un monument de marbre, sur lequel fut gravé le récit de ses victoires, et qu'il ordonna de repolir l'ancien monument de Pi-gha-khan (Boucou) et d'y graver, en caractères khitans, turcs et chinois, une inscription qui contenait le récit de ses grandes actions.

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

sur la frontière de cet empire, Yéliuï-Tchoutsaï lui avait présenté un état des impositions levées depuis un an, tant en argent qu'en soieries. Ogotaï fut étonné d'y voir les mêmes sommes, les mêmes quantités d'étoffes qui lui avaient été annoncées d'avance. Cette exactitude augmenta son estime pour Yéliuï-Tchoutsaï; il lui confia, le même jour, avec son grand sceau, l'administration générale de ses possessions en Chine (1). Ogotaï, qui savait apprécier sa haute capacité, son amour de la justice, son zèle pour les intérêts du gouvernement, comme pour le bien des peuples, lui fit l'honneur, dans ce festin, de lui présenter la coupe et de lui adresser ces paroles : « Si j'ai employé vos talents, si je me « suis reglé sur vos lumières, je n'ai fait que « suivre les ordres du défunt empereur. Sans « vous serions nous les maîtres du Tchong- « yuen (Chine septentrionale). Si je dors main- « tenant sans inquiétude, c'est à vos veilles « que j'en suis redevable. » Puis, se tournant vers les ambassadeurs de l'Occident et du

(1) Mailla, ibid., p. 138. — Article de Yéliuï-Tchoutsaï, dans les *Nouveaux mélanges asiatiques*, de M. Abel Rémusat, tom. II, pag. 72.

Midi qui se trouvaient, en grand nombre, à sa cour, il leur demanda, en leur montrant Yéliuï-Tchoutsaï, si leurs pays possédaient un homme qui, pour l'habileté et la sagesse, pût lui être comparé (1).

En mars 1236, furent créées en Chine, pour la première fois sous la domination mongole, des assignations munies du sceau du trésor, appellées *Kiao-tchao*. Sur la proposition d'Yéliuï-Tchoutsaï, il en fut émis pour la somme de dix mille petits lingots, ou cinquante mille onces d'argent (2).

Au début de son administration, Yéliuï-Tchoutsaï s'était attiré de puissantes inimitiés, en voulant arrêter des abus intolérables. Ogotaï avait promis à ses généraux de leur distribuer les pays conquis. Son ministre lui fit sentir les inconvénients qui devaient en résulter et pour son autorité et pour ses peuples, et le détermina à leur donner, en récompense de leurs services, de l'argent, des soieries et d'autres effets précieux. Ce conseil souleva contre Yéliuï-Tchoutsaï un grand nombre d'individus. A leur instigation, le prince

(1) Mailla, ibid., p. 215.

(2) *Hist. des Yuans* et *Kang-mou*, ibid., p. 258 et 261.

Utchuguen, oncle de l'empereur, lui dénonça son ministre, comme un étranger qui avait des vues perfides. Les informations que prit Ogotaï lui firent connaître la véritable cause de l'animosité contre Yéliuï-Tchoutsaï; il sut qui avait conduit cette intrigue, et voulut que le ministre calomnié prononçat sur le sort de cet officier; Yéliuï-Tchoutsaï dédaigna de se venger.

Les Mongols, dans leurs conquêtes en Chine, n'avaient pas plutôt occupé un district, une province, que généraux et officiers s'en partageaient les habitants. Le moindre village avait son maître, et dès-lors, une administration séparée. L'empereur chargea, en 1236, un fonctionnaire, nommé Cadac, de faire le dénombrement de la population chinoise. A la suite de cette opération, les habitants furent divisés par districts, et certains districts formèrent un département. Il fut alors question d'établir un impôt personnel. Les ministres mongols entendaient qu'il fut perçu en Chine, comme il l'était dans les autres parties de l'empire, par tête d'individu mâle, en âge de puberté. Yéliuï-Tchoutsaï représenta que l'impôt personnel avait toujours été perçu, en Chine, par feu ou par famille. « Dans notre pays, comme

« dans les provinces d'Occident, lui dirent les « seigneurs mongols, tout individu mâle en « âge viril est sujet à la capitation. Abandon« nerions-nous la législation du grand empire « pour adopter le système de la monarchie « détruite? » Tchoutsaï répliqua que si l'on voulait introduire ce changement en Chine, on pourrait bien, la première année, percevoir la capitation; mais que, dès la seconde, les contribuables prendraient la fuite. Ogotaï fut de l'avis de son ministre et ordonna l'assiette de l'impôt personnel par feu ou maison. D'après les états que lui présenta Cadac, il y avait dans les possessions en Chine environ onze cent mille familles.

Il fut alors proposé, dans le conseil, de distribuer les provinces de la Chine en apanages aux princes du sang et aux seigneurs mongols. Yéliuï-Tchoutsaï représenta que ce mode de rétributions pouvait avoir, par la suite, de grands inconvénients, et qu'il était préférable de donner, en récompense, de l'or et des étoffes de soie. L'empereur dit que sa parole était engagée : « Alors, reprit Yéliuï-Tchoutsaï, « il faut placer, dans tous les lieux concédés « en fiefs, des employés chargés d'en percevoir « les droits fiscaux et de les remettre aux do« nataires, auxquels il sera sévèrement défendu

« de rien demander de leur chef aux contri« buables. » L'empereur approuva cette précaution (1).

En même temps l'impôt foncier et les droits de consommation furent fixés par une loi qui devait être invariable. Ces taxes s'élevaient à un trentième de la valeur des marchandises de toutes espèces, à l'exception du vin qui, consideré comme article de luxe, payait un

(1) Voici les apanages qui furent donnés aux princes et aux princesses du sang, dans les provinces conquises en Chine. Dans le Pe-tche-li, la province de Ta-ming-fou, au prince Couyouc, fils de l'empereur; celle de Sing-tcheou (Schoun-te-fou), à Borotaï; celle de Ho-kian-fou, à Khoulgué; celle de Couang-ning-fou (Tchang-li-hien), à Bourgoutt. Dans le Schan-si, la province de Ping-yang-fou à Ordou-Batou; celle de Thaï-yuen-fou, à Tchagataï. Dans le Su-tchouan, la province de Tching-ting-fou, à l'impératrice douairière; Ping-tcheou (Ping-hun) et Louan-tcheou, à Utchuguen noyan. Dans le Schan-toung une partie de la province de Y-tou-fou (Tsing-tcheou) et de celle de Tsi-nan-fou, à Ykho; Bin-tcheou et Laï-tcheou, à Adjitai. Le prince Koutan, Tchékou, gendre d'Ogotaï, la princesse Alikha, la princesse Gatchin, les princes Tchalakhou, Tchagataï Tankin, Mongou, Khantcha, et les noyans Angui, Tsing et Khoss-kissou, reçurent des terres dans la province de Toung-ping-fou du Schan-toung. — *Histoire des Yuans*, trad. par Hyacinthe, p. 260.

dixième. Ainsi les districts de la Chine furent répartis entre les princes, les princesses du sang, et les seigneurs mongols (1).

Yéliui-Tchoutsaï avait fait connaître à Ogotaï les préceptes de Tcheou-kong et de Confucius pour l'administration d'un empire, et proposé à ce prince d'en adopter dix-huit, qui devaient servir de règles au gouvernement et à ses agents. L'un de ces articles défendait aux fonctionnaires publics de recevoir des présents. Ogotaï se récria cortre cette sévérité, disant qu'on pouvait en recevoir, pourvu qu'on n'en demandât point, et qu'il fallait laisser à cet égard une entière liberté. Son ministre lui fit observer que dans ce cas on exigerait sans demander (2).

Les princes du sang étaient dans l'usage de prendre autant de chevaux de poste qu'ils voulaient, et partout où ils arrivaient, ils exigeaient beaucoup de prestations. Yéliuï-Tchoutsaï fit rendre, en 1237 une ordonnance qui prescrivait l'exhibition d'un passeport spécial pour obtenir des chevaux de relais, et fixait, d'après le rang du voya-

(1) *Kang-mou*, trad. par Hyacinthe, p. 264 et suiv.
(2) Mailla, ibid., 135.

geur, le nombre de chevaux qu'il avait le droit de requérir.

Ce ministre exposa à l'empereur mongol que si la confection d'ouvrages matériels exigeait d'habiles artisans, l'administration publique avait de même besoin d'employés instruits, et qu'il leur fallait bien des années d'études pour se rendre aptes à exercer les fonctions auxquels ils se destinaient. Ogotaï manifestant l'intention de donner des emplois aux Chinois qui auraient l'instruction nécessaire, Yéliuï-Tchoutsaï demanda qu'ils fussent préalablement soumis à un examen. En conséquence deux inspecteurs furent chargés d'établir, dans plusieurs villes, des concours pour les lettrés, qui, la plupart, étaient devenus les captifs des Mongols. Le patron qui empêcherait ses esclaves d'aller prendre ces examens, était menacé de la peine de mort. Il se présenta quatre mille trente lettrés, dont un quart fut affranchi de l'esclavage (1).

Yéliuï-Tchoutsaï travaillait, en même temps, à instruire les Mongols. Il institua deux grands collèges, l'un à Yan-king, l'autre à Pin-yang, dans le Schan-si, où les seigneurs mongols

(1) *Kang-mou*, trad. par Hyacinthe, p. 173 et 4.

envoyaient leurs enfants, qui étudiaient l'histoire, la géographie, l'arithmétique et l'astronomie, sous des maîtres choisis par le ministre lui-même (1).

Il y avait dans l'empire deux autres grands gouvernements: celui du Turkustan et de la Transoxiane, qui s'étendait depuis les monts Cangcaï jusqu'au Djihoun, confié à Mass'oud-Bey, fils de Mahmoud Yelouadj, et celui des contrées à l'ouest du Djihoun, jusqu'aux frontières du Diarbekir et du Roum, qui se trouvait entre les mains du général Keurgueuz (2).

L'expédition contre la Corée était provoquée par la révolte de ce pays, dont Ogotaï avait reçu la nouvelle, à son retour de la Chine. On a vu que Vang-toung, roi de Corée, s'était rendu, en 1218, vassal et tributaire de Tchinguiz-khan. Un ambassadeur d'Ogotaï fut tué dans ce pays, en 1231, et le gouvernement ne rechercha pas les coupables. Salitaï, général mongol, envoyé contre les rebelles, prit environ quarante villes, reçut la soumission du roi, et, avant de se retirer, plaça, au nom de son souverain, jusqu'à

(1) Mailla, *ibid*, p. 215.

(2) *Djami ut-Tévarikh.*

soixante douze *Darougas* ou préfets dans les districts de ce pays. Dès l'année suivante, le roi de Corée fit tuer tous ces préfets, qui abusaient de leur autorité, et se retira, suivi d'un grand nombre d'habitants de sa capitale et des autres villes, dans l'île de Tsiang-houa, située près de la côte occidentale de cette péninsule, laissant l'autorité dans son royaume à Hong-fou-yuen, qui fit aussitôt des préparatifs de défense. Salitaï étant rentré en Corée, fut atteint d'une flèche dans un combat, et mourut de sa blessure.

Avant de faire attaquer le roi de Corée, Ogotaï lui exposa ses griefs. Le premier tort du roi était de n'avoir envoyé personne à la cour du Caan, son suzerain, pour lui rendre hommage; le second, d'avoir mal accueilli un officier envoyé par l'empereur pour lui rappeller ses obligations; le troisième, d'avoir laissé impuni le meurtre d'un ambassadeur d'Ogotaï, commis par ses sujets; le quatrième, d'avoir éludé, sous différents prétextes, de joindre ses troupes aux troupes de son suzerain, et de lui donner l'état de la population de son pays; le cinquième, d'avoir fait massacrer ses préfets. Il le sommait de venir incessamment à sa cour lui rendre compte de sa conduite.

Le roi de Corée persista dans sa révolte;

mais Hong-fou-yuen, chargé de la défense du royaume, jugea qu'il ne pourrait pas résister aux Mongols et leur envoya sa soumission. Ogotaï lui donna le gouvernement général du pays de Toung-king.

D'après les résolutions de la diète de 1235, une armée composée de Mongols et de Chinois fut envoyée contre la Corée, sous les ordres du prince Coutchoun. Le roi Vang-toung qui, après la défection de son lieutenant, était revenu dans son pays pour le défendre, essuya plusieurs défaites, et se vit obligé, en 1241, de demander la paix. Elle lui fut accordée, à condition qu'il se soumettrait, comme par le passé, à payer un tribut. On voulait qu'il allât en personne rendre hommage à l'empereur mongol; il allégua des difficultés. Ogotaï se borna à exiger qu'il lui envoyât, en ôtage, un de ses parents; le roi fit partir le prince Schoun (1). août.

Après la destruction de la monarchie des Kins, les Mongols n'avaient cédé à l'empire Soung, malgré les stipulations du traité d'alliance, que la partie du Ho-nan située au sud-est des villes de Tching-tcheou et de Tsaï-

(1) Mailla, ibid., pag. 174, 207 et 233.

tcheou (Jou-ning-fou), et avaient réuni à leurs domaines le reste de cette grande province, dont ils donnèrent le gouvernement au général Liou-fou.

La cour Soung fut indignée de ce manque de bonne foi. Deux princes de la famille impériale, Tchao-fan et Tchao-koue, représentèrent combien il importait d'avoir pour limite septentrionale le fleuve jaune, et de posséder le midi du Schen-si. Ils pressèrent l'empereur de prendre, par la force des armes, ce qui lui était refusé, et de reconquérir les trois anciennes résidences impériales: Tchang-an (Si-ngan-fou) dans le Schen-si, Lo-yang (Ho-nan-fou) dans le Ho-nan et Pian-king. Des membres du conseil objectèrent que l'exécution de ce projet rappellerait les Mongols, qui s'étaient déjà retirés, et qu'on aurait à se répentir d'avoir envoyé des troupes au loin, pour occuper des villes désertes, qu'il faudrait approvisionner; enfin, que l'empire manquait de bons généraux, de troupes aguerries, de magasins et d'argent; mais l'empereur Li-tsong fut sourd à ces observations, et donna l'ordre au général Tsuan-tsé-tsaï, gouverneur de Lou-tcheou, de marcher sur Pian-king avec un corps de dix-mille hommes.

Tsouï-li continuait à exercer l'autorité dans

la résidence des derniers empereurs kins. Trois chefs militaires sous ses ordres, qui, indignés de son arrogance, avaient juré sa perte, n'eurent pas plutôt appris la marche du général soung, qu'ils l'assurèrent, par écrit, de leur soumission. Ils délibéraient, en même temps, avec Tsouï-li sur les mesures de défense. Pour pouvoir mieux exécuter leur complot contre ce chef, l'un des trois, Li-bo-yuan, fit mettre le feu à l'une des portes de la ville. Tsouï-li se rendit au lieu de l'incendie. Lorsqu'il en revint, Li-bo-yuan l'accompagna et lui porta soudainement un juil. 1234.
coup de poignard qui le fit tomber de cheval sans vie; des soldats apostés firent main-basse sur sa suite. Son corps fut attaché à la queue d'un cheval et traîné jusqu'au palais, où Li-bo-yuan, adressant la parole au peuple assemblé: « Tsouï-li, dit-il, « le sanguinaire, le pillard, le débauché et « le tiran, le traître et l'infame, dont le pareil « n'a existé ni dans l'antiquité, ni dans les « temps modernes, méritait-il, ou non, la « mort? » Mille voix s'écrièrent: « Le hacher « en pièces eut été encore trop peu. » Sa tête fut exposée et son corps offert en holocauste aux mânes de l'empereur Ninkiassou.

Tsuan-tse-tsaï alla paisiblement occuper Pian-

king, et ne tarda pas à y être joint par le général chinois Tchao-koué à la tête de cinquante mille hommes. Ils envoyèrent des
août. troupes prendre possession de Lo-yang.

Sur l'avis de cette invasion des Soungs dans le Ho-nan, les Mongols entrèrent en campagne et surprirent, près de Lo-yang, un second corps de quinze mille chinois, qui se dirigeant de Pian-king sur cette ville, avait posé son camp sur le bord de la rivière Lo. Ils le détruisirent et allèrent camper sous les murs de Lo-yang. Le premier corps chinois sortit de la ville pour les combattre; la victoire fut indécise; néanmoins les Soungs furent obligés, faute de vivres, d'évacuer Lo-yang. La disette força également Tchao-koué, et Tsuan-tsé-tsaï d'abandonner Pian-king; car les villes reconquises, presque toutes désertes, manquaient de subsistances: toute l'armée chinoise reprit la route du midi. Les deux généraux qui la commandaient, furent punis, par la perte d'un grade, du mauvais succès de cette campagne, qu'on imputait à leurs fautes.

janv. 1235 Ogotaï rappella le général Souboutaï, qu'il destinait à un autre commandement et envoya un ambassadeur, nommé Vang-tsié, à la cour Soung, pour lui reprocher la violation

de son serment. L'empereur Li-tsong chargea Tching-fei d'aller en Mongolie conjurer l'orage; ce fut en vain; la guerre venait d'être résolue dans le *Courîltai* dont il a été fait mention. Trois corps d'armée furent destinés à attaquer cet empire; l'un, commandé par Coutan, second fils d'Ogotaï, et par le général Tagaï, devait envahir le Su-tchouan; le second, sous les ordres du prince Coutchou, troisième fils d'Ogotaï, et des généraux Témoutaï et Tchang-jou, se dirigea sur le Hou-kouang; le troisième, avec le prince Khonbouca et le général Tchagan, devait agir dans le Kiang-nan. Ces armées étaient composées de bonnes troupes mongoles, khitanes et chinoises.

Coutan traversa le Schen-si et reçut, en passant près de Coung-tchang-fou, la soumission de Vang-schi-hien, gouverneur de cette ville, la seule de l'empire kin qui ne se fut pas encore rendue aux Mongols. Coutan lui laissa son gouvernement; mais il lui ordonna de le suivre avec ses troupes, qui formèrent l'avant-garde de son armée. Ce prince entra, par la route de Fong-tcheou (Fong-hien), dans le Han-tchoung-fou, département du Schen-si méridional, et s'empara de Mian-tcheou (Mian-hien), où fut janv. 1236.

tué le commandant Gao-kia. Tchao-yan-na, gouverneur du Han-tchoung-fou, alla se jeter dans la forteresse de Tsing-ye-yuen, qui était considerée comme la clef du Su-tchouan; il y fut investi; mais Tsao-you-vun, commandant de Li-tcheou (Couan-yuan-hien), marcha au secours de cette place, attaqua les Mongols et les força à la retraite. Il courut ensuite à Ta-an (Ning-tsiang-tcheou) assiégée par Vang-schi-hien, délivra cette ville, et après avoir battu un gros corps mongol, il se retira dans la forteresse de Sian-jin, au sud-ouest de Fong-hien.

Ces succès furent remportés sur l'avant-garde de Coutan. Lorsque les forces de ce prince eurent été réunies, les Chinois, très-inférieurs en nombre, cherchèrent à défendre les défilés des hautes montagnes qui séparent le Schen-si du Su-tchouan, mais ils
oct. furent complettement battus par Coutan, près de la forteresse Yang-ping, à quelques lieues au nord-ouest de Han-tchoung-fou, et leur chef Tsao-you-vun, qui était sous les ordres de Tchao-yan-na, fut tué dans la mêlée. Après cette victoire, les Mongols pénétrèrent, sans obstacle, dans le Su-tchouan, où ils prirent, en un mois, toutes les villes et les forteresses situées dans les districts de Li-tcheou, Toung-

tchuen-fou et Tching-tou-fou. Ils étaient ainsi les maîtres des deux tiers de ce gouvernement, dont ils avaient massacré une grande partie de la population, surtout dans la ville et le district de Tching-tou-fou.

Ven-tcheou fut assiégée. Liou-joui, gouverneur de cette place, désespérant de la conserver, fit mourir, par le poison, tous les membres de sa famille, brûla leurs corps, détruisit par le feu ce qui appartenait au trésor, ses propres richesses, son diplome de gouverneur, et se poignarda au moment où la ville fut prise. Son lieutenant Tchao-jou-siang fut coupé en morceaux. Les Mongols firent main-basse sur les militaires et les habitants.

Après avoir ruiné la partie occidentale du Su-tchouan, Coutan se retira dans le Schen-si, et les Chinois revinrent, au commencement de 1237, occuper Tching-tou-fou; mais deux ans après, le général mongol Tagaï rentra dans le Su-tchouan, prit neuf villes dans les environs de Tching-tou-fou, et s'empara encore de cette cité, qui pour la seconde fois fut saccagée.

Tagaï voulut alors pénétrer dans le Hou-kouang, par Kouei-tcheou, ville sur la rive septentrionale du grand Kiang, dont les Mon-

gols s'étaient précédemment rendus maîtres; mais le général Meng-kong mit la frontière occidentale du Hou-kouang sur un pied de défense qui fit échouer cette entreprise; il reprit même aux Mongols la ville de Koueï-tcheou.

Cependant, le prince Coutchou, qui avait établi son quartier-général à Tang-tcheou dans le Ho-nan, était entré, en 1236, dans le Hou-
mars. kouang. Les commandants de Siang-yang-fou lui livrèrent cette place importante, qui renfermait de grands magasins. Il prit ensuite
août. Tsao-yang et Te-ngan-fou; mais il mourut
nov. dans cette campagne. Coutchou était le fils chéri d'Ogotaï, celui auquel il destinait le trône. Témoutaï avait mis le siége devant Kiang-ling (King-tcheou); Meng-kong, envoyé par Sé-song-tchi, gouverneur général de la pro-
déc. vince, au secours de cette place, le battit sous ses murs, et délivra vingt mille captifs chinois.

Kiou-yo battit aussi les Mongols, commandés par le général Tchagan, devant Tchin-tcheou (Y-sching-hien), ville du Kiang-nan, qu'ils tenaient assiégée, et leur fit éprouver une perte considérable.

Le prince mongol Khon-bouca prit, à la fin de 1237, les villes de Kouang-tcheou, Ki-tcheou,

Souï-tcheou, qui avaient été abandonnées par leurs commandants, et s'avança jusqu'à Hoang-tcheou-fou, sur le grand fleuve Kiang, dont il commença le siége; mais le général Meng-kong le força de se retirer. L'année suivante il attaqua Ngan-fong (Schou-tcheou) qu'il ne put pas prendre.

Le général Tchagan investit, en 1238, Liou-tcheou-fou, dans le Kiang-nan. Une oct. sortie vigoureuse lui fit lever le siége, et il perdit, dans sa retraite, une partie de ses troupes.

En 1239, Meng-kong remporta trois victoires sur les Mongols, et reprit les villes de Sin-yang-kiun, Kouang-hoa-kiun, Siang-yang, ainsi que Fan-tching qui était située vis-à-vis de cette dernière place, sur la rive méridionale du fleuve Han. Dans le mois de février de l'année suivante plusieurs corps mongols, sous les ordres du général Tchang-jeou pénètrèrent par plusieurs routes sur le territoire de l'empire chinois, et l'ambassadeur mongol Vang-tsié vint, pour la cinquième fois, à la cour des Soungs, avec des propositions de paix, qui ne furent pas acceptées. Vang-tsié mourut sur ces entrefaites et le gouvernement chinois fit remettre son corps aux Mongols. L'histoire ne fait plus mention

de faits d'armes dans ces contrées jusqu'à la mort d'Ogotaï, dans l'année 1241 (1).

Tandis que ses armées envahissaient la Corée, ravageaient le midi de la Chine, dévastaient la Russie, la Pologne, la Hongrie, et répandaient l'effroi dans l'occident de l'Europe, Ogotaï se livrait à l'oisiveté, à son goût pour la chasse et pour la boisson. Il ne résidait à Caracouroum que pendant un mois du printemps, et habitait le reste de cette saison un palais situé dans un lieu, nommé *Kertchagan*, à une journée de cette ville; il avait été bâti par des architectes persans, qui voulurent rivaliser de talents avec les constructeurs chinois du palais de Caracouroum. En quitant cette maison de plaisance, Ogotaï passait encore quelques jours dans la ville qu'il avait fondée; puis, il allait se fixer pour tout l'été dans un lieu nommé *Ormektoua* (2). Il tenait

---

(1) Mailla, ibid., p. 212 à 231. — Gaubil, p. 91 à 97. — *Histoire des Yuans* et *Kang-mou*, trad. de Hyacinthe, p. 241 à 284.

(2) Il y a une montagne et une station, nommées *Ourmoukhtouï*, près de la rivière *Schara*, qui vient du sud-est se jeter dans l'Orgon, à environ 22 lieues au midi de Kiakhta, sur la route de l'Ourga. (*Voyage à Pékin*, par M. Timkowski, Paris, 1827, tom. I, p. 43).

alors sa cour sous une tente chinoise de feutre blanc, garnie intérieurement de tissus de soie brochés d'or, qui pouvait contenir mille personnes; on l'appellait *Sira-Ordou.* En automne, le prince demeurait une quarantaine de jours près du lac *Keusché*, à quatre journées de Caracouroum, d'où il se rendait à Ong-ki, pour y passer l'hiver; c'était la saison de la grande chasse. Ogotaï avait fait construire, dans ce canton, une enceinte formée de pieux et de terre, appellée *Tchehik*, qui avait deux lieues de circuit et plusieurs portes. Les troupes cantonnées à la distance d'environ un mois de chemin, recevaient l'ordre de s'avancer vers ce point central, en chassant devant elles le gibier, et une multitude d'animaux, poussés dans l'enceinte, tombaient successivement sous les coups de l'empereur, des princes du sang, des officiers de l'armée, chacun d'après son rang, et finalement des soldats (1).

Ogotaï buvait avec excès; son père l'en avait souvent réprimandé; ce vice altèra sa santé. Tchagataï, pour lequel il avait beaucoup de déférence, chargea un officier de

---

(1) *Tarikh Djihankuschai*, tom I. — *Djami ut-Tévarikh.*

veiller à ce qu'il ne bût qu'un certain nombre de coupes chaque soir. Ogotaï n'osa pas désobéir ouvertement à son frère aîné; mais il éluda sa défense, en se servant de coupes plus grandes, et la personne chargée de le surveiller ne s'y opposa point (1). Un jour, le ministre Yéliuï-Tchoutsaï fit voir au prince un anneau de fer qui avait été exposé à l'action du vin, et lui montrant des marques de corrosion, il lui fit sentir que si cette liqueur attaquait le métal, son effet sur l'estomac devait être encore plus énergique. Ogotaï fut frappé de cette preuve, mais ne put re-
1241 mars. noncer à son habitude. Il tomba malade au retour d'une partie de chasse qu'il avait faite dans les environs du lac Tchitchek-Tchagan. L'impératrice Tourakina, vivement allarmée, demanda à Yéliuï-Tchoutsaï ce qu'il fallait faire, pour obtenir du ciel le rétablissement de l'empereur. Ce ministre conseilla des actes de justice et de bienfaisance; il dit que les premiers emplois étaient confiés à des hommes qui vendaient les places et trafiquaient de la justice, et qu'une foule d'individus innocents gémissaient dans les prisons pour

(1) *Djami ut-Tévarikh.*

s'être élevés contre les extorsions dont ils étaient les victimes; qu'il fallait accorder une amnistie générale. Tourakina voulut la publier sur le champ. Le ministre lui représenta que cela ne pouvait se faire sans un ordre de l'empereur. Ogotaï ayant recouvré l'usage de ses sens, consentit volontiers à la demande que lui fit l'impératrice d'accorder un pardon général aux individus emprisonnés ou exilés. Ogotaï se rétablit; mais, au mois de décembre suivant, il fut atteint d'une nouvelle indisposition. Il alla néanmoins passer cinq jours à la chasse, malgré l'avis d'Yéliuï-Tchoutsaï. A son retour, il s'arrêta près du mont Eutégou-Coulan, où il s'amusa à boire jusqu'à minuit. Le lendemain matin, il fut trouvé mort dans 11 déc. 1241. son lit. Ogotaï était âgé de cinquante-six ans; il en avait régné treize. Il fut enterré dans la vallée de Kinien (1).

Ce prince avait, pour un mongol, une grande douceur de caractère. Il était libéral à l'excès. Lorsque ses officiers se récriaient contre ses largesses immodérées, il leur disait que tout étant passager dans ce monde, il fallait du moins tâ-

(1) Mailla, *ibid.*, p. 233 et 234. — L'*Hist. des Yuans* et le *Kang-mou*, dans Hyacinthe, p. 284 et 285.

cher de se perpétuer dans la mémoire des hommes. Il aimait à entendre citer des traits de princes célèbres dans l'histoire; mais lorsqu'on parlait des trésors que quelqu'un de ces souverains avait amassés: « Il était donc, disait-il, « bien dénué de bon sens; puisque les riches« ses ne nous préservent pas de la mort, et « que nous ne pouvons pas revenir de l'autre « monde, nous devons déposer nos trésors dans « le cœur de nos sujets. »

On rapporte beaucoup d'exemples de la prodigalité d'Ogotaï. Un homme étant venu lui offrir un bonnet fait à la persanne, ce prince donna l'ordre de lui compter deux cents balischs. Ses gens crurent qu'un pareil ordre ne pouvait provenir que des fumées du vin, et se dispensèrent d'obéir. Le lendemain, Ogotaï voyant le même homme, et apprenant qu'il n'avait pas été payé, lui assigna trois cents balischs; le jour suivant il voulut qu'on lui en donnât quatre cents; la somme fut encore augmentée; elle s'éleva enfin à six cents balischs. Alors Ogotaï s'emporta contre ses officiers, et leur dit qu'ils étaient ses vrais ennemis, puisqu'ils voulaient l'empêcher d'acquérir la seule chose qui fut durable dans ce monde, une bonne renommée. « Je vois bien, ajouta-t-il, « que vous ne vous corrigerez pas jusqu'à ce

« que j'aie puni un ou deux d'entre vous pour « l'exemple des autres. »

Lorsqu'on bâtissait Caracouroum, il entra un jour dans son trésor et le trouva plein de balischs. « A quoi me sert, dit-il, tout cet « argent, qu'il faut encore avoir la peine de « garder? » Il fit publier que ceux qui voulaient des balischs n'avaient qu'à se présenter. Aussitôt les habitants de la nouvelle ville accoururent au trésor, et chacun prit autant d'argent qu'il en put emporter.

Attirés par le bruit de sa générosité, des marchands venaient à sa cour de pays lointains. Il prenait leurs marchandises en bloc, pour en faire des présents. Il avait coutume de s'asseoir, après son dîner, devant son pavillon, et de donner des cadeaux à ceux qu'il voulait distinguer. Les marchands profitaient de sa facilité pour lui présenter ensuite des comptes fort exagérés; mais il voulait toujours qu'ils fussent acquittés, et même qu'on leur donnât un dixième en sus. On lui représenta un jour que cette addition était bien superflue, puisqu'il payait beaucoup au-delà des prix ordinaires. « Ces gens, « répondit Ogotaï, n'apportent ici leurs mar« chandises que dans l'espoir de faire de « gros profits; je ne veux pas qu'ils soient

« trompés dans leur attente, et d'ailleurs, « n'ont-ils pas toujours quelques petites dé« penses à faire pour vous autres. »

Ce prince ayant rencontré sur son chemin un vieillard étranger, le questionna, selon son habitude; il apprit qu'il était de Bagdad, et qu'il avait dix filles à marier, mais qu'il se trouvait dans l'indigence. « Pourquoi « le khaliphe, ton maître, ne te donne-t-il « pas des secours? » lui demanda Ogotaï. — « Toutes les fois que je lui expose ma misère, « lui répondit le vieillard, il me fait donner « dix pièces d'or; mais cette somme est bien« tôt dépensée. » Ogotaï lui fit présent de mille balischs d'argent. Ses officiers proposèrent de lui remettre une assignation sur les revenus de la Chine; le prince voulut que la somme lui fut comptée sur-le-champ en espèces. Lorsqu'on l'apporta au vieillard, il dit qu'il ne saurait comment transporter tout cet argent. Ogotaï lui fit fournir des chevaux et tout ce qu'il lui fallait. « Mais, ob« serva le vieillard, j'ai un si long voyage à « faire; Dieu sait si j'arriverai à Bagdad; et « si je viens à mourir en route, mes filles « seront privées des bienfaits de l'empereur. » Ogotaï lui fit donner une escorte de dix Mongols, et le vieillard partit; mais il mou-

rut en chemin. Les gens de son escorte en informèrent le Caan, qui leur ordonna de porter l'argent aux filles du défunt dans Bagdad.

Ce prince faisait souvent donner des fonds à des individus qui venaient lui en demander pour établir un commerce quelconque. Un marchand avait reçu de son trésor un emprunt de cinq cents balischs d'or; il revint au bout de quelque temps, et dit qu'il avait tout perdu. Le Caan lui fit compter une pareille somme. L'année suivante, il reparut dans un état voisin de la misère, et se plaignit des disgraces qu'il avait essuyées. Les officiers du prince lui dirent qu'un tel avait mangé tout l'argent qu'il avait reçu. « Comment peut-on manger des « balischs? » demanda l'empereur. Ils répondirent qu'il les dépensait à ses plaisirs. « Ils n'en « restent pas moins des balischs, reprit Ogotaï, « et ceux à qui il les a donnés étant mes « sujets, c'est comme si je les avais dans mes « coffres. Comptez-lui encore la même somme, « et dites-lui de ne plus être si prodigue à « l'avenir. »

Comme il était un jour à la chasse, un pauvre homme vint lui présenter trois melons. Ogotaï n'ayant rien sur lui, dit à Mouga, son épouse, de lui donner deux grosses perles qui

pendaient à ses oreilles. Elle observa que cet homme n'en connaissait pas le prix, et qu'il vaudrait mieux le faire venir le lendemain, pour lui donner des habits et de l'argent. « Croyez-vous donc, dit Ogotaï, qu'un homme « dans le besoin puisse attendre jusqu'au len- « demain ? et quant aux perles, elles me revien- « dront toujours. » En effet, cet homme les ayant vendues à vil prix, l'acquéreur les trouva assez belles pour en faire hommage à l'empereur, qui les rendit à son épouse.

Le frère du prince de Farss étant arrivé à Caracouroum avec des présents, parmi lesquels on distinguait deux vases remplis de perles fines, Ogotaï, qui n'ignorait pas qu'elles avaient une grande valeur en Perse, se fit apporter une cassette pleine de perles magnifiques, qu'il étala aux yeux de l'ambassadeur du Farss, et comme cet étranger en témoignait son admiration, l'empereur ordonna un banquet, où ces perles furent versées dans les coupes de vin, et distribuées ainsi aux convives.

Nous citerons encore quelques traits qui font connaître ce prince et les usages de sa nation. On a vu que chez les Mongols, il était défendu, pendant le printemps et l'été, de se baigner de jour dans une eau courante, d'y tremper les mains, d'y puiser avec des vases d'or et

d'argent, de faire sécher sur terre des vêtements blanchis; car ces peuples superstitieux croyaient que l'on attirait par là le tonnerre, qui est très-fréquent dans leur pays, et dont ils avaient une extrême frayeur (1). Lorsqu'un homme avait été frappé de la foudre, on faisait écarter sa hutte et sa famille, et personne des siens ne pouvait entrer de trois ans dans l'ordou d'un membre de la maison impériale (2); tout ce qui lui avait appartenu, hommes et meubles, devait être purifié en passant entre deux feux (3). Ogotaï revenant un jour de la chasse avec son frère Tchagataï, vit un musulman accroupi dans l'eau pour faire ses ablutions. Tchagataï, qui était strict observateur des lois et n'aimait pas les mahométans, voulut le faire mourir sur l'heure. Le Caan dit qu'il serait interrogé et jugé le lendemain. En attendant, il fit jeter secrètement un balisch à l'endroit où cet homme avait été trouvé, et le musulman fut averti d'alléguer pour excuse, qu'ayant eu le malheur de lais-

(1) *Djami ut-Tévarikh.*

(2) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

(3) Relation de Jean du Plan Carpin, dans Vincentii *Spec. Hist.*, lib. XXXI, cap. 7.

ser tomber dans la rivière le seul argent qu'il possédât, il y était descendu pour le chercher. Lorsqu'on l'interrogea, il répondit ce qui lui avait été suggéré, et les personnes envoyées pour vérifier sa déclaration, ayant rapporté le balisch, Ogotaï dit qu'on ne devait, dans aucun cas, trangresser la loi; mais qu'il faisait grace à cet homme, en considération de son indigence qui l'avait porté à exposer sa vie pour si peu de chose. A cet acte de bonté il joignit le don de dix autres balischs.

Au commencement de son règne, il avait fait publier la défense de couper la gorge aux animaux dont on mange la chair; il fallait, suivant l'usage mongol, et le *Yassa* de Tchinguiz-khan, leur fendre la poitrine. Cet édit contrariait fort les mahométans qui ne peuvent manger que la chair des animaux égorgés. Un d'eux ayant acheté un mouton, le conduisit dans sa demeure; il fut observé par un Kiptchac, qui suivit ses pas, monta sur le toit de sa maison, sauta à terre au moment où le musulman égorgeait l'animal, et traîna le coupable devant l'empereur. Ogotaï fit mettre ce dernier en liberté, et punit de mort le Kiptchac, parce qu'il s'était introduit dans une maison étrangère.

Un ennemi des musulmans se présenta de-

vant Ogotaï, et lui dit que Tchinguiz-khan, lui ayant apparu en songe, lui avait adressé ces paroles: « Va dire de ma part à mon « fils qu'il extermine les sectateurs de Maho- « met; car c'est une méchante race. » Après avoir réfléchi quelques instants, Ogotaï lui demanda si Tchinguiz-khan lui avait parlé par interprète; il dit que non. « Et sais-tu le « mongol, » reprit l'empereur. Il avoua qu'il ne savait que le turc. « Tu mens donc, poursuivit « Ogotaï; car Tchinguiz-khan ne parlait que « le mongol. » Il fit mourir cet homme.

Des Chinois qui donnaient le spectacle des ombres, furent admis en présence d'Ogotaï. Parmi ces figures qui représentaient des hommes de diverses nations, on voyait un vieillard coiffé d'un turban, portant de longues moustaches blanches, et attaché par le cou à la queue d'un cheval. Le Caan leur demanda ce que cela représentait. « C'est ainsi, répon- « dirent-ils, que les captifs musulmans étaient « traînés par les soldats mongols. » Ogotaï fit cesser le spectacle, et ordonna qu'on lui apportât de son trésor les productions les plus précieuses de la Perse et de la Chine. Il montra à ces Chinois que celles de leur pays ne pouvaient pas soutenir la comparaison avec les autres, et ajouta: « Il n'y a point de riche

« musulman dans mon empire qui n'ait plu-
« sieurs esclaves chinois, et pas un seigneur
« chinois ne possède des esclaves mahométans.
« Vous connaissez d'ailleurs la loi de Tchinguiz-
« khan, qui prononce une amende de quarante
« balischs d'or pour le meurtre d'un musulman,
« et ne taxe la vie d'un Chinois qu'à la valeur
« d'un âne. Comment, malgré cela, osez-vous
« insulter les mahométans; » et il les renvoya.

Il aimait beaucoup le spectacle de la lutte, et entretenait un grand nombre d'athlètes mongols, kiptchacs et chinois. Ayant ouï vanter les lutteurs persans, il manda à Tchormagoun de lui en envoyer. Ce général en fit partir une trentaine, sous deux chefs fameux, Pilé et Mohammed Schah. Lorsqu'ils furent présentés à Ogotaï, ce prince admira la bonne mine, la stature et la proportion des membres de Pilé.
« Ah, je crains bien, dit le général Iltchidaï,
« que les frais de leur voyage et de leur sa-
« laire ne soient perdus. » — « Eh bien, lui
« dit l'empereur, faites venir quelques-uns de
« vos lutteurs; qu'ils essaient leurs forces avec
« les persans, si les vôtres sont vainqueurs, je
« vous paierai cinq cents balischs; dans le
« cas contraire, vous me donnerez cinq cents
« chevaux. » Le pari fut accepté. Iltchidaï produisit dès le lendemain un homme de sa

division. Pilé s'avance; les deux champions se mesurent des yeux, et se saisissent au corps. Le mongol a l'adresse de renverser son adversaire et tombe sur lui. « Tiens-moi bien, lui dit Pilé, en plaisantant, prend garde que je n'échappe; » au même instant il l'enlève, et le jette à terre si rudement qu'on entend craquer ses os. Alors l'empereur s'élançant de sa place, dit à Pilé : « Tiens-le ferme, » puis se tournant vers Iltchidaï, il lui dit : « Eh bien, a-t-il gagné son salaire? » et il exigea du général le paiement de la gageure. Pilé reçut beaucoup de présents avec une somme de cinq cents balischs.

Ogotaï avait donné au même athlète une jeune fille d'une grande beauté; quelque temps après, il lui demanda, en riant, comment elle avait trouvé le *tazik;* car les Persans avaient, sous certain rapport, de la réputation parmi les Mongols. Cette fille donna à entendre qu'ils ne vivaient pas ensemble. Ogotaï en demanda la raison à Pilé, qui allégua pour excuse, qu'ayant acquis de la célébrité à la cour du Caan, et n'ayant jamais été vaincu, il voulait conserver ses forces pour continuer à mériter les bonnes graces du prince. Ogotaï lui dit qu'il voulait avoir de sa race, et qu'il le dispensait de combattre.

On rapporte aussi un trait de sévérité remarquable de la part d'Ogotaï. Le bruit s'était répandu parmi les Ouïrates que le Caan voulait marier leurs filles aux hommes d'une autre tribu. Dans la crainte de l'événement, les Ouïrates se hâtèrent de se promettre mutuellement leurs filles, et il y eut même plusieurs mariages conclus. Ogotaï, instruit de ce fait, ordonna de réunir toutes les filles de cette tribu qui étaient âgées de plus de sept ans, et toutes les femmes qui avaient été mariées dans le courant de l'année. Elles furent rangées sur deux lignes, au nombre de quatre mille. L'empereur choisit les plus belles pour son palais; il en donna un grand nombre aux officiers de sa cour; il en envoya d'autres dans des maisons publiques et des hôtelleries, et il permit à tous ceux qui étaient présents d'enlever celles qui restaient. Cette scène se passait sous les yeux des pères, des frères, des maris de ces femmes, et personne n'osait en murmurer.

Un Mongol venait de raconter à Ogotaï qu'un loup avait, la nuit précédente, détruit son troupeau, lorsque des athlètes musulmans amenèrent à ses pieds un animal de cette espèce, qu'ils avaient pris dans les environs. L'empereur l'acheta mille balischs, fit donner au

Mongol un troupeau de moutons, et voulut qu'on mit le loup en liberté, « afin, dit-il, qu'il « allât avertir ses compagnons du danger qu'il « avait couru, et les engageât à quitter le pays; » mais à peine le loup eût-il été relâché, qu'il fut assailli par une meute de chiens et mis en pièces. Ogotaï parut consterné de cet événement; il rentra, l'air morne, dans son pavillon; après avoir long-temps gardé le silence, il dit à ceux qui l'entouraient: « Ma santé « s'affaiblit, et en sauvant cet être de la mort, « je pensais qu'il plairait peut-être au ciel de « prolonger ma vie; il n'a pu échapper à sa « destinée; c'est pour moi un triste présage. » En effet, ce prince mourut peu de jours après.

Ogotaï eut plusieurs épouses et soixante concubines (*coumas*). La première de ses femmes en rang était Tourakina, de la tribu Ouhouse-Merkite, dont il eut cinq fils, Couyouc, Coutan, Coutchou, Caradjar et Caschi. Ses deux autres fils Cadan-Ogoul et Mélik étaient nés de deux concubines.

Après la mort d'Ogotaï, tous les yeux se tournèrent vers le prince Tchagataï, le seul des fils de Tchinguiz-khan qui vécût encore. Il était d'autant plus respecté que l'on connaissait la tendresse et la confiance de l'em-

pereur pour son frère. Ogotaï n'entreprenait rien d'important sans le consulter, et lorsque Tchagataï se trouvait dans le pays des Ouïgours, où il avait coutume de résider, il lui envoyait fréquemment des officiers pour lui demander son avis (1). Tchagataï était d'un caractère sévère; il tenait la main à la stricte observation des lois de Tchinguiz-khan; aussi, le conquérant mongol, qui connaissait la rigidité de son second fils, l'avait-il spécialement chargé de veiller au maintien de ses statuts. Les musulmans se plaignaient avec amertume de la rigueur avec laquelle il faisait exécuter dans ses domaines, qui s'étendaient depuis les monts Canghaï jusqu'au Djihoun, les ordonnances de Tchinguiz-khan les plus vexatoires pour les gens de leur religion, telles que la défense, sous peine de mort, d'égorger les animaux dont on mange la chair, de se baigner, de jour, dans une eau courante, et d'autres du même genre, qui forçaient les sectateurs de Mahomet de violer les préceptes de leur loi (2). On cite un trait de ce prince, qui prouve combien il était

---

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

(2) *Djami ut-Tévarikh.*

scrupuleux sur le point de la subordination. Étant un jour sorti avec l'empereur son frère, tous deux la tète échauffée par la boisson, il prétendit que son cheval devancerait à la course celui d'Ogotaï, et lui proposa de parier. En effet, il gagna la gageure; mais, le même soir, retiré dans sa tente, il réfléchit qu'il avait manqué de respect à son souverain, en lui proposant un pari et en le devançant; pour détruire l'effet de ce mauvais exemple, il se rendit le lendemain matin, suivi de tous ses officiers, devant la tente d'Ogotaï. Ce prince, malgré sa confiance en son frère, n'apprit pas, sans un sentiment d'inquietude, son arrivée de si bonne heure, avec un nombreux cortége; il lui fit demander quel motif l'amenait. Tchagataï répondit qu'il avait, le jour précédent, manqué de respect à l'empereur, et qu'il venait se livrer à sa justice, prêt à subir la peine qui lui serait infligée, méritant la bastonnade et même la mort. L'empereur, confus de cette excessive soumission de la part de son frère aîné, lui en fit faire de tendres reproches, et Tchagataï accepta enfin son pardon; mais il voulut accomplir les formalités prescrites aux criminels graciés: en faisant ses prosternations à l'entrée de l'ordou

impérial, il offrit au monarque un don expiatoire de neuf fois neuf chevaux, et voulut que les greffiers annoncassent à haute voix que le Caan avait fait grace de la vie à Tchagataï, afin que tout le monde sût qu'il se prosternait pour remercier l'empereur de sa clémence (1).

Tchagataï avait confié l'administration de ses vastes domaines à Mass'oud Bey, qui travailla avec zèle à réparer les maux que l'invasion de Tchinguiz-khan avait causés à la Transoxiane. Bokhara surtout ressentit les effets de ses soins pour ramener la prospérité dans ces belles contrées; elle vit sa population s'accroître, et redevint une ville florissante; mais elle faillit d'être, pour la seconde fois, ensévelie sous ses ruines, à la suite d'une émeute causée par le fanatisme d'une populace crédule. Un homme du village de Tarab, à trois lieues de Bokhara, qui gagnait sa vie à fabriquer des cribles, prétendait avoir des esprits familiers toujours prêts à exécuter ses ordres, et qui lui révélaient les secrets de l'avenir; son nom était Mahmoud. Il eut bientôt un grand nombre d'adeptes; car dans la Tran-

(1) *Djami ut-Tévarikh.*

soxiane et dans le Turkustan, on croyait généralement à la magie; beaucoup d'individus, surtout des femmes, exerçaient cet art trompeur; appelés pour guérir les malades, ils évoquaient les démons en dansant et s'agitant comme des furieux. Au bruit du pouvoir surnaturel de Mahmoud, des gens affligés de paralysie, d'épilepsie, et d'autres infirmités, vinrent implorer son secours; plusieurs prétendirent qu'il les avait guéris; il n'en fallut pas davantage pour attirer auprès de lui un grand concours de peuple. Ces rassemblements donnèrent de l'inquiétude aux commandants mongols dans Bokhara; ils en firent leur rapport à Mass'oud Bey, qui résidait à Khodjend, et résolurent de se défaire de l'imposteur. Étant allés le trouver à Tarab, ils lui baisèrent les pieds, et l'invitèrent avec respect de se rendre à Bokhara, pour faire participer à ses faveurs les habitants de cette ville. Ils avaient l'intention de le tuer en un certain endroit de la route; soit que Mahmoud devinât leur dessein, ou qu'il en eût été averti, lorsqu'il fut arrivé près du lieu fatal, il regarda fixement le principal officier mongol et lui dit : « Renonce à ton mauvais dessein; « sinon je te ferai arracher les yeux par une « main invisible. » Les Mongols, surpris de

cette apostrophe, et persuadés qu'il n'avait pu être instruit de leur projet que par une voie surnaturelle, craignirent d'attenter à sa vie. A Bokhara, Mahmoud fut logé dans un palais, et reçut de grands honneurs. Le peuple se portait en foule au quartier qu'il habitait, chacun voulant avoir part à ses faveurs; pour satisfaire cette multitude, il montait sur le toit de son hôtel et aspergeait les assistants avec de l'eau qu'il laissait tomber de sa bouche. Mais ayant su que les autorités de la ville, résolues de le faire périr, étaient seulement retenues par la crainte que leur inspirait le grand nombre de ses adhérents, il s'évada. Lorsqu'on s'aperçut de sa disparition, on envoya des cavaliers de toutes parts pour le chercher; on le trouva à quelques lieues de Bokhara. Le peuple se persuada qu'il s'y était rendu par les airs, et s'y porta en foule, pour le ramener en ville. Mahmoud harangua cette multitude: « Braves gens, leur dit-il, « qu'attendez-vous pour purger le monde des « hommes sans foi; que chacun de vous se « munisse d'armes et me suive. » Il fut conduit en triomphe à Bokhara, que les autorités mongoles crurent prudent d'évacuer; et le jour suivant, qui était un vendredi, on y prononça dans la prière publique le nom de

Mahmoud, de Tarab. Au sortir de la mosquée, les gens du nouveau souverain allèrent prendre dans les hôtels des riches les meubles et les effets qui étaient à leur convenance; le peuple y pénétra sur leurs traces et les mit au pillage. On raconte que Mahmoud ayant passé la nuit avec des femmes, ses adeptes recueillirent l'eau dont il s'était servi pour ses ablutions, se la partagèrent et la gardèrent précieusement dans des fioles, pour la donner en potion aux malades. Maître dans Bokhara, Mahmoud manda auprès de lui les principaux personnages, qu'il accabla d'injures, et dont il envoya même quelques-uns à la mort; il destitua le chef du clergé, le remplaçant par un de ses affidés; les hommes les plus marquants prirent alors la fuite.

Cet imposteur disait qu'il avait à ses ordres des légions d'êtres invisibles; que les uns volaient dans les airs et les autres habitaient la terre. Il ordonnait à ses disciples de les regarder; ceux-ci s'écriaient que les esprits leur apparaissaient vêtus de telle et telle couleur. Si quelqu'un disait qu'il n'apercevait rien, on le faisait voir à coups de bâton.

Cependant les autorités ayant rassemblé des troupes mongoles à Kerminiyé, entre Bok-

hara et Samarcand, s'avancèrent sur la ville insurgée. Mahmoud sortit à leur rencontre avec ses disciples qu'il rangea en bataille; il ne portait lui-même ni armes, ni cuirasse. Un ouragan qui s'éleva pendant le combat fut attribué par les Mongols au pouvoir de Mahmoud; dans leur frayeur superstitieuse, ils tournèrent le dos, et furent poursuivis, l'épée dans les reins, jusqu'à Kerminiyé; mais les vainqueurs, revenant sur leurs pas après avoir fait un grand carnage, furent bien surpris de ne plus revoir leur prophète; Mahmoud avait péri dans la mêlée, sans que les siens mêmes s'en fussent apperçus. Ses adeptes répandirent qu'il avait disparu momentanément, et reconnurent pour chefs, pendant son absence, ses deux frères, Mohammed et Ali.

Huit jours après cette victoire, les insurgés virent arriver un gros corps de troupes mongoles, auxquelles ils livrèrent un second combat, mais avec un succès tout différent; ils essuyèrent une défaite totale, et laissèrent, dit-on, vingt mille hommes sur la place. Les deux frères de Mahmoud qui, comme lui, s'étaient présentés à l'ennemi sans armes, furent tués dès le commencement de l'action. Le lendemain de leur victoire, les Mongols

firent sortir tout le monde de Bokhara; ils voulaient égorger les hommes, réduire à l'esclavage les jeunes femmes et les enfants, et piller la ville. Le ministre Mass'oud Bey s'opposa à cette cruelle exécution, disant que la faute de quelques individus ne devait pas retomber sur tous les habitants, et faire détruire une ville, dont on avait mis tant de soin à rétablir la prospérité. Ses vives représentations eurent l'effet de suspendre l'acte de barbarie que les chefs mongols voulaient commettre, suivant la rigeur de leur code militaire. Il fut convenu que l'on demanderait les ordres de l'empereur. Mass'oud Bey expédia à la cour et fit si bien qu'il obtint la grace des habitants de Bokhara (1).

Tchagataï passait ordinairement l'été dans le pays d'*Almalig*, dans le voisinage des hautes montagnes *Gueuk* et du mont *Cout;* le canton qu'il habitait l'hiver s'appellait *Mérouzik-ila.* Ainsi que ses frères, il était très-adonné aux boissons fortes, vice commun parmi les Mongols; il se livrait aussi sans modération aux plaisirs de l'amour; car les princes tchinguiziens croyaient ne pouvoir mieux jouir de leur

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

haute fortune qu'en se plongeant dans la débauche. Après la mort de l'empereur, Tchagataï, l'aîné de la famille impériale, d'accord avec les autres princes du sang, déféra la régence à l'impératrice Tourakina. Ce prince ne survécut que de quelques mois à son frère. Pendant sa maladie, son ministre favori, qui était turc, et son médecin, un persan, lui prodiguèrent les remèdes; lorsqu'il eut succombé, ces deux individus furent mis à mort, ainsi que leurs enfants, par l'ordre d'Yssouloun, l'une des épouses du défunt (1). Les descendants de Tchagataï règnèrent sur le Turkustan et la Transoxiane jusqu'au milieu du quatorzième siècle. Leurs guerres civiles pour la succession au trône avaient depuis long-temps miné cette monarchie, lorsqu'elle fut détruite par Tamerlan (2).

---

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — Il y avait dans l'armée mongole, un officier nommé Tchagataï Koutchouk (c'est-à-dire le *petit*). Après la mort du prince Tchagataï, il ne fut plus permis de porter ce nom. L'officier se fit appeller Sounataï, parce qu'il était de la tribu sounite. (Raschid, article des *Sounites*).

(2) Selon les historiens mahométans, postérieurs au fameux Timour, son cinquième ayeul, Caradjar, comman-

dait les troupes de Tchagataï, possédait toute la confiance de ce prince, et jouissait à sa cour de la plus grande autorité; cependant Caradjar n'est nommé ni par Alaï-ud-din, ni par Raschid, qui font mention de plusieurs personnages influents sous le règne de Tchagataï, tels que Mass'oud Bey, Habesch-Amid et d'autres. Caradjar mourut en 652 (1254), âgé de soixante-dixneuf ans. *Voyez* Mirkhond, tom. IV.

CHAPITRE III.

Expédition mongole dans les pays à l'occident du Volga.— Conquête de la Boulgarie; — du pays des Captchacs;— de la Russie septentrionale. — Soumission complète des peuples au nord du Caucase. — Conquête de la Russie méridionale. — Invasion en Pologne. — Bataille de Lignitz. — Dévastation de la Silésie et de la Moravie. — Invasion en Hongrie. — Déroute de l'armée hongroise.— Dévastation de la Hongrie. — Fuite de Béla vers la côte Adriatique.—Expédition des Mongols en Dalmatie.— Leur retraite. — Leurs nouvelles irruptions en Hongrie et en Pologne. — Leur domination en Russie.

Les princes mongols avaient arrêté, dans l'assemblée générale de l'année 1235, qu'une armée marcherait à la conquête des pays situés à l'occident du Volga. Lorsque la diète fut dissoute, les princes qui devaient faire partie de cette expédition, retournèrent dans leurs territoires pour s'y préparer. L'armée d'Occident fut composée de contingents fournis par les quatre branches de la famille impériale, et commandés par les princes Batou,

Orda, Schiban, et Tangcoute fils de Djoutchi; Baïdar et Bouri, l'un fils, l'autre petit-fils de Tchagataï; Couyouc et Cadan, fils d'Ogotaï; Coulcan son frère; Mangou et Boudjek, fils de Toulouï. Batou, l'aîné de ces princes, fut investi du commandement en chef, et l'empereur plaça auprès de lui, en qualité de lieutenant-général, Sonboutaï Bahadour, qui fut rappelé du centre de la Chine, pour employer en Occident ses talents militaires et sa longue expérience (1).

Au printemps de l'année 1236, les princes partirent de leurs divers cantonnements, pour se rendre avec leurs troupes au rendez-vous général, sur la frontière du pays des Boulgares. Ils commencèrent par soumettre ce peuple. Le général Souboutaï entra dans la Boulgarie avec une division de l'armée mongole, et saccagea la ville de Boulgar, capitale de cette contrée. Les chefs de la nation vaincue allèrent prêter hommage aux princes mongols. Ils ne tardèrent pas à se révolter; mais Souboutaï, chargé de les réduire à l'obéissance, acheva la soumission de la Boulgarie (2).

---

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Djami ut-Tévarikh*.

(2) *Djami ut-Tévarikh*.

1237. L'année suivante, au retour du printemps, les princes mongols attaquèrent les Kiptchacs. Une partie de cette nation fut détruite; une autre émigra; le reste se soumit aux vainqueurs. Un de leurs chefs, nommé Batchman (1), incommoda long-temps les Mongols par ses courses hostiles. Il les attaquait à l'improviste, disparaissait avec son butin, et savait échapper à leurs poursuites. C'était en vain qu'ils le cherchaient; caché avec sa troupe dans les forêts sur les rives du Volga, il changeait à tout moment de retraite. Le prince Mangou et son frère Boudjek résolurent enfin de cerner ces forêts. En les parcourant, les troupes mongoles virent les vestiges d'un campement, et apprirent d'une vieille femme malade, abandonnée en ce lieu, que Batchman venait de le quitter pour se retirer dans une île du Volga. Ils passèrent à gué dans cette île; les Kiptchacs y furent surpris et taillés en pièces. Batchman, amené devant Mangou, lui demanda seulement la grace de périr de sa main; ce prince ordonna à son frère Boudjek de le couper par le milieu du corps (2).

---

(1) Il est appellé Batzimak dans l'*Hist. des Yuans*, ibid. p. 304.

(2) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. II.

Les autres nations qui habitaient ces contrées septentrionales furent subjuguées par les Mongols. De ce nombre étaient: les Bourtasses et les Mokschas ou Mordouans, de race finoise, dont les territoires avoisinaient au sud-ouest celui des Boulgares; les Circasses, et un peuple que l'historien Raschid appelle Vézofinak. Les Saxines étaient déjà soumis. Maîtres des régions situées au nord de la Mer Caspienne et du Caucase, les princes mongols tinrent un courilitaï, où ils résolurent d'envahir la Russie (1).

Les Mongols se présentèrent, dans le mois de décembre 1237, sur la frontière du grand-

(1) *Djami ut-Tévarikh.* — Carpin fait mention de trois villes qui furent conquises par les Mongols sous Batou, avant leur invasion en Russie. La première est *Barthra* (var. *Barchin*), dont il n'indique pas la situation, non plus que de la seconde, appellée selon lui *Jakint* (var. *Sarguit*); la troisième *Orna*, ville riche, habitée principalement par des Chrétiens, Gazares, Russiens, Alains et autres, et où il y avait aussi quelques Sarasins, était située près de l'embouchure du Don; « c'était un port « célèbre, d'un grand abord et commerce de Sarasins et « d'autres. Les Tatares voyant qu'il était difficile de la « prendre de force, s'avisèrent d'arrêter la rivière qui « passe par cette ville, et ainsi la submergèrent avec « tout ce qui était dedans. De là ils entrèrent dans le « pays de Russie, etc. (Art. V).

duché de Vladimir, qui était borné, au nord et à l'ouest, par les territoires de Novgorod et de Smolensk; à l'est, un peu au-delà de Nijneï-Novgorod, par le pays des Boulgares; et au midi, par les plaines des Kiptchacs ou Polovtsis. Ils sommèrent les princes de Razan, Roman et George, qui étaient frères, de leur prêter obéissance et de leur livrer le dixième de leurs sujets et de leurs biens. Ces princes demandèrent du secours au grand-duc George, qui leur répondit avoir besoin de ses troupes pour défendre son propre territoire. Trop faibles pour tenir la campagne, Roman et George s'enfermèrent, l'un dans la ville de Colomna, l'autre, dans celle de Razan. Cette dernière fut investie par les Mongols, qui l'entourèrent d'une palissade, firent jouer leurs balistes, continuèrent l'attaque sans relâche, prirent la ville au bout de sept jours, et en passèrent les habitants au fil de l'épée. Le prince George, sa femme et d'autres princesses périrent dans le massacre général. Après avoir pillé Razan, les Mongols y mirent le feu et se portèrent sur Colomna.

Le grand-duc de Vladimir s'était enfin déterminé à envoyer son fils Vsévolod avec quelques troupes au secours de Razan; Vsévolod apprit en route que déjà cette ville

n'existait plus, et alla se joindre à Roman dans Colomna. Ce prince, étant sorti de la ville pour en défendre les approches, périt dans le combat. Vsévolod se sauva par une prompte fuite et retourna à Vladimir. Colomna fut prise. Moscou, qui était alors une ville peu considérable, ne fit guère de résistance. Ses habitants furent égorgés ou traînés en captivité; au nombre des prisonniers se trouva le prince Vladimir, fils du grand-duc George, qui défendait la place.

Alarmé par les nouvelles de ces désastres qui se succédaient avec rapidité, le grand-duc sortit de Vladimir pour hâter l'arrivée des secours qu'il avait demandés aux autres princes apanagés, confiant la défense de sa capitale à ses deux fils, Vsévolod et Mestislaw. Il alla poser son camp sur le bord de la Sitti, qui se jette dans la Mologa, et attendit en ce lieu les troupes de ses frères Yaroslaw et Sviatoslaw.

Les Mongols parurent devant Vladimir le 2 février 1238, et sommèrent la ville de se rendre, montrant au pied de ses murs le prince Vladimir leur prisonnier. Pendant qu'ils travaillaient à l'investir, un autre corps marcha sur Souzdal, la prit et la livra aux flammes; une partie de ses habitants fut égorgée, l'au-

tre réduite à l'esclavage. Ces troupes allèrent se joindre à celles qui assiégeaient Vladimir, dont les habitants, sans espoir de salut, se préparaient à al mort. Les plus notables d'entre eux, les princes et les princesses, voyant l'ennemi prêt à donner l'assaut, se réfugièrent dans les églises, et selon l'esprit du temps, se firent tonsurer pour mourir dans l'état mona-
8 fév. cal. Les Mongols escaladèrent le mur, et furent bientôt maîtres de la ville, où ils commirent leurs atrocités ordinaires. Les deux jeunes princes périrent dans le massacre général. La femme du grand-duc et les princesses de sa famille s'étaient enfermées, avec l'évêque et beaucoup de personnes de distinction, dans le chœur de la cathédrale; les Mongols ayant abattu les portes de cet édifice sacré, et tué tous les individus qui remplissaient la nef, crièrent à ceux qui étaient dans le chœur de se rendre, assurant qu'il ne leur serait fait aucun mal; mais voyant qu'ils ne se fiaient pas à leur parole, ils mirent le feu à l'église, et les firent périr dans les flammes. La ville fut enfin pillée et brûlée.

Ensuite l'armée mongole, divisée en plusieurs corps, saccagea, dans le courant de février, les villes de Rostow, Yaroslavl, Gorodetz, Youriew, Pereslavl, Dmitrew, Tver, Caschin,

Volok, Cosniatin, et d'autres. Le grand-duc George était encore, à la fin du même mois, sur le bord de la Sitti, attendant les secours qu'il avait demandés à son frère Yaroslaw, prince de Kiew, lorsqu'il fut attaqué dans cette position, et tué avec la plus grande partie de ses troupes.

Après cette victoire, les Mongols marchèrent sur Novgorod, dont le territoire, voisin des principautés de Vladimir et de Smolensk, s'étendait, au nord, jusqu'à la Mer Blanche et à la Permie; mais, à vingt lieues de cette ville, les Barbares changèrent de direction. On ignore ce qui, en détournant l'orage prêt à fondre sur Novgorod, sauva de la destruction générale cette république alors puissante dans le nord, par les avantages qu'elle retirait de son commerce avec l'Asie et la Baltique (1).

L'armée mongole retourna vers les contrées situées au nord du Caucase, pour achever la

---

(1) Michel Scherbatow, *Istoriia Rossiiscaya*, tom. II, pag. 555 à 575. — Karamsin, *Istoriia Gossoudarstva Rossiiskago*, tom. III, pag. 270 à 281. — Ce ne fut qu'en 1259, sous le règne du khan mongol Barcai et du czar Alexandre Nevski, que la ville de Novgorod dut se soumettre à payer une capitation aux Mongols. (Ibid., tom. IV, pag. 75).

soumission des peuples qui les habitaient. Les Circasses furent réduits, ainsi que les Marimes, peuple qui, suivant Raschid, faisait partie de la nation des Tchintchakes (1). Le prince Berca battit les Kiptchacs (2); un de leurs principaux chefs, Coutan, beau-père de Mestislaw, prince de Galitch, émigrant avec quarante mille huttes, alla chercher un asyle en Hongrie (3). Dans l'hiver de 1238, les Mongols firent le siége de Mangass (4), qu'ils prirent au bout de six semaines, et le printemps suivant ils conquirent les pays voisins du Derbend, défilé appelé par eux *Timour-cahalca*, ou porte de fer. Les princes Couyouc et Mongou ayant reçu de l'empereur l'ordre de revenir, quittèrent l'armée dans l'automne

---

(1) Le peuple de race tchoude ou finoise, que les Russes appellent Tchérémisse, se nomme lui-même *Mari;* c'est peut-être ce peuple qui est désigné ici sous le nom de *Marim*. Les Tchérémises habitent aujourd'hui les contrées arrosées par la Viatka et la Kama, au nord-est de Cazan.

(2) *Djami ut-Téoarikh.*

(3) Karamsin, tom. IV, pag. 8.

(4) Le nom de cette ville, qui nous est inconnue, manquant de point diacritique dans le manuscrit de Raschid, peut-être aussi lu *Mikess*.

de 1239; à leur arrivée en Tartarie, Ogotaï était déjà mort (1).

L'armée mongole ayant pourvu à sa sûreté par la destruction ou la soumission des peuples qu'elle laissait derrière elle, rentra en Russie. Elle ruina pour lors la partie méridionale de ce pays, dont les petits souverains n'avaient pas été distraits de leurs querelles intestines, par les horribles dévastations des Barbares dans le grand duché de Vladimir. Après leur retraite, Yaroslaw, prince de Kiew, frère de George, s'était rendu à Vladimir, et avait pris le titre de grand-duc; car les trois fils de George avaient péri avant lui. Dès que Yaroslaw eut quitté Kiew, Michel, prince de Tchernigow, s'empara de cette capitale; mais à l'approche des Mongols il se réfugia en Hongrie.

Après avoir saccagé Tchernigow et Pereyaslavl, les Mongols marchèrent sur Kiew. Cette ville, qui pendant trois siècles avait été la métropole de la Russie, et que son commerce avec l'empire de Byzance, par le Dniéper et la Mer Noire, rendait florissante, fut prise et en grande partie détruite. Les 1240.

(1) *Djami ut-Tévarikh.*

Mongols ravagèrent la principauté russe de Galitch ou Galicie, qui, bornée au nord par la Lithuanie, s'étendait jusqu'aux monts Carpathes et à l'embouchure du Pruth et du Siret. Daniel, descendant de Ruric, souverain de cette contrée, se retira en Hongrie (1). Après avoir dévasté la Galicie, une partie de l'armée mongole entra en Pologne par la province de Lublin (2).

La Pologne était bornée, au nord, par la Prusse encore payenne, et par la Poméranie citérieure; à l'est, elle confinait à la principauté de Galitch et au pays des Lithuaniens, encore idolâtres; au midi, les monts Carpathes la séparaient de la Hongrie; ses limites occidentales touchaient à la marche de Brandenbourg et à la Silésie, qui dépendait de la Pologne sans en faire partie intégrante. Depuis le partage de la Pologne entre les quatre fils de Boleslaw III, mort en 1139, ce pays était en proie aux fureurs de la guerre ci-

(1) Karamsin, tom. IV, pag. 6 à 14.

(2) Bar Hebræus rapporte que le Caan avait ordonné de couper l'oreille droite à tous les hommes tués dans cette expédition, en Boulgarie et en Russie, et que les Tatares se trouvèrent en possession de 270,000 oreilles. (Pag. 492).

vile; ses princes armés par l'ambition, animés par la vengeance, s'attaquaient mutuellement et ravageaient tour-à-tour leur patrie commune. A l'époque de l'irruption des Mongols, Boleslaw IV, arrière petit-fils de Boleslaw III, prince jeune et simple, surnommé le *Pudique*, à cause du vœu de chasteté qu'il avait fait en épousant Cunégonde, fille de Béla, roi de Hongrie, occupait le trône suzerain de Cracovie, ne possédant que la province de ce nom et celle de Sandomir. Sa suprématie n'était que titulaire; les autres princes ne reconnaissaient pas son autorité; aucun lien n'unissait les divers états qui partageaient la Pologne. La Mazovie et la Cujavie appartenaient à Conrad, oncle de Boleslaw, qui résidait à Plotsk. Henri II, autre descendant de Boleslaw III, règnait, depuis trois ans, sur la basse Silésie et sur la grande Pologne, composée des provinces de Gnesne, Posnanie et Calisch; Wratislaw ou Breslau était sa capitale. Son cousin Miézislaw possédait les duchés d'Oppeln et de Ratibor, ou la haute Silésie (1).

(1) Mart. Cromerus, *De Origine et rebus gestis Polonorum*, ap. Joan. Pistorium Nidanum. *Polonicæ Hist. Corpus*, tom. II.

Les Mongols pénétrant en Pologne, dans l'année 1240, ravagèrent la province de Lublin, et se retirèrent avec leur butin en Galicie. Ils revinrent au cœur de l'hiver, passèrent la Vistule sur la glace, saccagèrent Sandomir, et s'avancèrent, sans trouver de résistance, jusqu'à sept milles de Cracovie. Ils se retirèrent une seconde fois, au commencement du carême de 1241, chargés de dépouilles et chassant devant eux, comme des bestiaux, une multitude de captifs des deux sexes attachés l'un à l'autre; c'était l'élite de la population. Vlodimir, palatin de Cracovie, les suivit avec quelques troupes, surprit leur camp près de Polanietz, et leur tua du monde dans le premier instant; mais les Mongols ayant reconnu le petit nombre de ceux qui les attaquaient, les chargèrent et les mirent aisément en fuite. Cette action fut cependant favorable aux captifs qui, pendant le combat, ayant rompu leurs liens, se sauvèrent dans les forêts voisines. Les Mongols continuèrent leur retraite par Sedziszow, et rentrèrent en Galicie.

Ils ne tardèrent pas à revenir en Pologne avec de nouvelles forces. Arrivés près de Sandomir, ils se divisèrent en deux corps. Tandis que l'un marchait sur Lencisc et la Cujavie,

l'autre ravageait le palatinat de Sandomir. La noblesse de cette province et celle du palatinat de Cracovie, ayant rassemblé tous ses vassaux, s'avança contre l'ennemi sous la conduite de deux palatins, et l'attaqua le 18 mars près de la ville de Szydlow. Les Polonais furent battus; ils perdirent leurs chefs et beaucoup de monde; ceux qui purent échapper au fer mongol, se refugièrent dans les forêts voisines. Le prince Boleslaw, ne se croyant plus en sûreté dans la citadelle de Cracovie, se réfugia avec sa mère et sa femme, dans un château situé près de la ville de Sandecz, au pied des monts Carpathes, et, peu après, dans un monastère des Cisterciens en Moravie. Beaucoup de Polonais, surtout les plus opulents, allèrent, à son exemple, chercher un asyle en Hongrie ou en Allemagne; les habitants qui ne pouvaient émigrer, tâchaient de se soustraire à la mort, en se cachant dans les forêts, les marais, les montagnes.

Les vainqueurs se portèrent sur Cracovie, et après avoir mis le feu à cette ville, qu'ils trouvèrent déserte, ils entrèrent en Silésie. Les ponts sur l'Oder ayant été rompus, ils passèrent ce fleuve près de Ratibor, les uns sur des radeaux, les autres à la nage, en présence du duc Miézislaw, qui n'ayant

qu'une poignée de monde, se retira vers Lignitz, où son cousin Henri rassemblait une armée. Les Mongols marchèrent droit à Breslaw, capitale de la Silésie; mais ils la trouvèrent réduite en cendres; ses habitants, à leur approche, s'étaient réfugiés dans la citadelle, dont la garnison avait mis le feu à la ville, pour empêcher l'ennemi de s'y loger. Ils tinrent cette citadelle assiégée pendant quelques jours; puis ils s'éloignèrent pour aller joindre l'autre corps d'armée qui avait passé par la Cujavie, et marcher avec lui contre les forces rassemblées près de Lignitz.

Henri, duc de Silésie, surnommé le Pieux, fils de Henri le Barbu et de Sainte-Hedvige, se trouvait à la tête d'environ 30 mille hommes, divisés en cinq corps. Le premier, composé d'Allemands qui avaient pris la croix contre les Tatares, et d'une troupe d'ouvriers des mines voisines de Goldberg, était commandé par Boleslaw, fils du margrave de Moravie, Dipold. On voyait, dans le second, les troupes de la grande Pologne, et un petit corps de Cracoviens, sous les ordres de Sulislaw, frère de Vlodimir, palatin de Cracovie. Le troisième était formé des troupes de Miézislaw, duc d'Oppeln et de Ratibor; le quatrième, des chevaliers teutoniques, sous

leur maître Poppo d'Osternau, et le dernier, où se trouvait Henri, était composé de l'élite des guerriers de la Silésie et de la Pologne, et d'une légion d'étrangers, la plupart allemands. Les Mongols, commandés par un prince que les historiens polonais nomment Péta (1), s'étaient aussi divisés en cinq corps; mais leur armée surpassait en nombre celle de leurs ennemis.

Le duc Henri, les princes, les chefs chrétiens, après avoir entendu la messe et communié, sortirent de Lignitz le 9 avril 1241, et les deux armées se rangèrent, à une lieue de la ville, dans une plaine arrosée par la Neiss, où fut bâti depuis le village de *Wahlstadt*, nom qui signifie champ de bataille. Les croisés avaient obtenu du duc Henri la faveur de commencer l'attaque; ils s'engagèrent imprudemment à la poursuite de l'avant-garde mongole qui se retirait à dessein; lorsque cette infanterie mal armée, à demi nue, fut suffisamment éloignée des autres corps, la cavalerie mongole l'entoura, par une évolution subite, et la perça de flèches; presque tous ces Allemands périrent avec le duc Bo-

(1) C'est peut-être Baïdar, fils de Tchagataï.

leslaw leur chef. Les deux corps de Miézislaw et de Sulislaw, qui s'étaient avancés à leur secours, furent mis en déroute. Henri et Poppo chargèrent alors ceux qui poursuivaient les fuyards; mais leurs efforts n'eurent pas un meilleur succès; l'armée polonaise essuya une entière défaite. Henri s'éloignant du champ de bataille, et n'ayant auprès de lui que quatre de ses officiers, fut retardé dans sa fuite par la chute de son cheval blessé; ce prince venait d'en monter un autre, lorsqu'il fut entouré par un escadron ennemi; comme il avait le sabre levé pour se défendre, il reçut un coup de lance dans l'aisselle, et fut renversé. On lui trancha la tête. La perte des Polonais fut très-considérable; on rapporte que, pour faire connaître le nombre de leurs ennemis restés sur le champ de bataille, les Mongols coupèrent une oreille à chaque mort, et en remplirent neuf grands sacs (1).

(1) Dlugoss, *Hist. Polonica*, Lipsiæ 1711, in-f°, l. VII.— Math. de Michow, *Cronica Polonica*, lib. III, cap. 39. Idem, *Sarmatia As. atq. Europ.* — Mart. Cromerus, *De Origine et rebus gentis Polonorum*, lib. VII. — Joachim. Cureus Freistadiensis, *Gentis Silesiæ Annales*, Witebergæ, 1571, in-f°, pag. 68 et suiv. — *Assertiones tab. geneal. duc. Silesiæ* in *Silesicar. rer. scriptoribus*, t. I,

Les vainqueurs se présentèrent, avec la tête de Henri au bout d'une lance, devant la citadelle de Lignitz, et la sommèrent de se rendre; la ville avait été livrée aux flammes par les chrétiens. Voyant que leurs menaces étaient vaines, les Mongols dévastèrent toute la contrée environnante et se portèrent à Ottmuchow, près de Neiss, où ils restèrent campés une quinzaine de jours. Après avoir

---

p. 316. — Dubravius, *Hist. Bohemica*, lib. XVI. — Les historiens polonais et silésiens racontent que lorsque les deux corps de Sulislaw et de Miézislaw, accourus au secours des croisés allemands, soutenaient avec vaillance les efforts des Tatares, on entendit la voix d'un cavalier inconnu qui voltigeait sur les flancs des Polonais, criant en leur langue : *Fuyez, fuyez*, et que Miézislaw et ses troupes, croyant que c'était un avis salutaire, prirent subitement la fuite. Les mêmes historiens attribuent à une cause plus extraordinaire la déroute des deux dernières divisions. Comme elles combattaient avec succès, les Tartares recoururent, pour vaincre, aux ressources de la magie; ils déployèrent un étendard où l'on voyait un signe semblable à la lettre X, et une tête d'homme monstrueuse qui vomissait avec des nuages de fumée les vapeurs les plus fétides. Ces exhalaisons épaisses, en couvrant les Tartares, les dérobèrent à la vue de leurs ennemis, tandis qu'elles répandirent la terreur et la mort dans l'armée polonaise. — C'est ainsi que dans tous les temps les vaincus ont voulu sauver leur honneur.

ravagé, pour la seconde fois, le pays de Ratibor, et fait une halte de huit jours à Bolésisko, ils entrèrent dans la Moravie, qu'ils mirent à feu et à sang jusqu'aux frontières de la Bohême et de l'Autriche. Ce pays, qui faisait partie des états de Venceslaw, roi de Bohême, n'avait qu'un petit nombre de défenseurs. Venceslaw ne voulait dégarnir ni la Bohême, ni la Lusace, qui étaient également menacées par les Barbares; il n'envoya au secours de la Moravie qu'un corps de cinq mille hommes d'infanterie, avec quelques escadrons, sous la conduite de Jaroslaw de Sternberg, capitaine expérimenté, qui reçut l'ordre de ne pas s'exposer en rase campagne devant un ennemi si supérieur en nombre, mais de défendre la ville d'Olmütz, ou celle de Brünn. Sternberg trouva à Brünn quelques troupes qui avaient été rassemblées par les seigneurs de ce district; il en prit mille hommes, et laissant le reste en garnison dans cette ville, il courut se jeter dans Olmütz dont les Mongols approchaient. A peine y était-il entré qu'on vit paraître les premiers escadrons ennemis; et la nuit suivante un grand nombre d'incendies qu'on découvrait des remparts sur tous les points de l'horizon, attestèrent le voisinage de l'armée

tatare. Le troisième jour elle fut toute réunie devant Olmütz, qu'elle entoura de ses nombreux bataillons; mais elle ne voulut pas entreprendre le siége de cette place, dont la garnison était forte de douze mille hommes. Les Mongols se bornèrent à la harceler, tirant des flèches à tous ceux qu'ils apercevaient sur les remparts; à peine quelqu'un s'était-il montré, qu'il tombait percé de traits. Les assiégés, étonnés de la dextérité des Mongols, s'amusaient à exposer des mannequins sur la muraille, et à les voir aussitôt criblés de flèches. Quelquefois les Barbares, pour effrayer les citadins, lançaient à la fois une multitude de traits qui couvraient la ville comme un nuage, et y tombaient comme la grêle. Suivant leur usage, ils tâchaient d'attirer la garnison dans la plaine; mais Sternberg avait trop d'expérience pour donner dans le piége. Les assiégeants brûlèrent alors les faubourgs, et attaquèrent un couvent qui était occupé par quelques troupes. Ils mirent le feu à cet édifice, en y décochant des flèches chargées de matières inflammables, qui se fixaient au bois de la toiture; un grand vent favorisa l'incendie, et les traits des Mongols frappaient ceux qui voulaient l'éteindre. Les guerriers enfermés dans le monastère embrasé, près de

périr dans les flammes, se précipitèrent sur l'ennemi, et moururent tous les armes à la main. Les Barbares leur ayant coupé la tête, attachèrent à la queue de leurs chevaux ces trophées sanglants, qu'ils montrèrent avec bravade aux assiégés, en se promenant devant les remparts. A cette vue les défenseurs d'Olmütz, brûlant du désir de venger leurs compatriotes, demandèrent à grands cris qu'on les laissât sortir de la ville, et il fallut que leur commandant employât toute son autorité pour contenir leur fureur prête à éclater en sédition; Sternberg défendit, sous les peines les plus sévères, que personne ne quittât son poste, ni s'avisât de parler d'une sortie.

Pendant qu'une partie de l'armée de Péta restait campée devant Olmütz, plusieurs corps de ses troupes pillaient et dévastaient toute la province. Sternberg, apercevant moins de vigilance dans le camp ennemi, résolut de le surprendre; il exécuta son projet dans la nuit du 24 juin, et fit éprouver aux Mongols une perte considérable, avant qu'ils eussent le temps de se mettre sous les armes. Un de leurs chefs, qu'on crut être Péta, fut tué dans la mêlée, et l'on prétend qu'il tomba sous les coups de Sternberg. Ce général, faisant sa retraite au moment où il allait être enveloppé, rentra dans la ville,

avec une perte de trois cents hommes. Le lendemain on entendit les gémissements des Tartares qui rendaient les derniers honneurs à leur chef; ils eurent la barbarie de sacrifier à ses mânes tous leurs prisonniers. Trois jours après ils levèrent leur camp devant Olmütz, dont, selon toute apparence, ils avaient seulement voulu tenir la garnison en échec pendant que leurs troupes mettaient le pays à feu et à sang; et ils marchèrent vers la Hongrie, pour rejoindre la grande armée, sous les ordres de Batou (1).

(1) Joannis Pessina de Czechorod, *Mars Moravicus*, Pragæ, 1677, in-f°, pag. 343 et suiv. Cet auteur, qui était archevêque de Semendrie, ou Saint-André en Servie, dans l'année 1675, nous apprend que Sternberg, pour rendre graces au ciel du salut d'Olmütz, y fit bâtir une église dédiée à la Vierge, et que son souverain, le roi Venceslaw, lui donna, en récompense de sa prudence et de sa valeur, le gouvernement de la Moravie, la permission de mettre dans ses armoiries une couronne ducale et la propriété d'une terre près d'Olmütz, où ce général fit élever un château qui reçut le nom de Sternberg (pag. 348). Suivant un autre historien, la terre qui lui fut donnée comprenait le théâtre même du combat où le chef mongol avait péri. *Voyez* Bohuslai Balbini, societatis Jesu, *Miscellanea historica regni Bohemiæ*, Pragæ, 1687, in-f°, pag. 117. Au reste,

Tandis qu'une partie de l'armée mongole dévastait la Silésie et la Moravie, l'autre, commandée par Batou en personne, envahissait la Hongrie. Ce royaume, qui s'étendait alors jusqu'à la Mer Adriatique, obéissait, depuis cinq ans, à Bela IV, fils et successeur d'André. Batou, avant de l'attaquer, écrivit au roi Bela pour le sommer de prêter obéissance au souverain mongol, s'il voulait conserver sa vie et celle de ses sujets (1). Un Anglais, banni de son pays, et

---

le siége, ou plutôt le blocus d'Olmütz, est le seul événement de l'invasion des Mongols en Europe, que l'on trouve décrit avec quelques détails.

(1) Il est fait mention de cette circonstance dans une lettre de l'empereur Frédéric II au roi d'Angleterre, datée de Faenza, le 3 de juillet 1241, et dans une lettre d'un prêtre français nommé Ivon, à l'archevêque de Bordeaux, écrite de Neustadt, près de Vienne. Voici le passage de celle de Frédéric II, qui impute les malheurs de la Hongrie à l'ineptie de Bela. Après avoir fait mention des horribles ravages commis par les Tartares dans le pays des Russes, l'empereur ajoute : « Quod cum contermino regno Hungarorum fuisse debuit « ad cautelam, robur et munimen, sprevit negligenter. « Quorum rex deses, et nimis securus, per Tartarorum « nuncios et litteras requisitus, ut, si suam vitam cu-« peret et suorum, per suam et regni sui deditionem,

reçu au service des Mongols, fut chargé de porter cette lettre au roi de Hongrie (1). Quoique les hordes sanguinaires qui venaient de désoler les provinces russes, fussent déjà en Galicie, prêtes à fondre sur la Hongrie et la Pologne, la seule mesure de défense que prit, dans les derniers jours de l'année 1249, le roi Bela, prince doux et pieux, mais nullement guerrier, fut d'envoyer le comte palatin avec une poignée de troupes dans les gorges des monts Carpathes, pour les garder

---

« eorum gratiam festinus præveniret, nec sic perterritus, « aut edoctus, suis vel aliis præstitit documentum, ut « et ipse et sui se maturius ad eorum protecti præmu- « nirent incursus. » Math. Paris., *Hist. Angliæ*, tom. I, pag. 558.

(1) Un ecclésiastique français, qui se trouvait à Neustadt, près de Vienne, lorsqu'en 1242 un parti mongol vint de Hongrie menacer cette petite ville, raconte, dans une lettre à l'archevêque de Bordeaux, que ce détachement se retira à l'approche de forces considérables, et qu'on lui prit huit hommes, parmi lesquels était un Anglais, banni de son pays à perpétuité, qui ayant passé au service des Tartares, avait été envoyé deux fois par leur chef au roi Bela, pour le sommer à l'obéissance. Yvonis dicti Narbonensis *Epistola* ad Giraldum Burdegalensem archiepiscopum, ap. Math. Paris, *Hist. Angliæ*, tom. I, pag. 608.

et les obstruer par des abatis d'arbres. Ce ne fut que vers le carême de l'année suivante que, recevant de la frontière russe des nouvelles de plus en plus alarmantes, il convoqua une diète dans la ville de Bude, pour délibérer avec le clergé et la noblesse de son royaume, sur les moyens de le défendre.

Une partie de la noblesse était mécontente du roi Bela. Ce prince, à son avènement au trône, avait sévi contre des seigneurs qui n'avaient cessé de fomenter la discorde entre lui et le roi André, son père. Il s'était vu obligé d'en punir d'autres, après avoir intercepté des lettres où ils offraient la couronne de Hongrie au duc d'Autriche et à l'empereur Frédéric II. Quoique ces coupables n'eussent pas été traités selon la rigueur des lois, leurs familles n'en étaient pas moins animées contre Bela, qui d'ailleurs avait augmenté le nombre de ses ennemis, en reprenant les domaines royaux que ses prédécesseurs avaient trop libéralement accordés à des nobles, au préjudice des revenus de la couronne (1).

---

(1) On trouve dans la Géographie de Cazvini, intit. *Assar-ul-Bilad*, etc., art. *Baschguird*, 7e climat, le morceau suivant où il s'agit, sans nul doute, du mécontentement des seigneurs hongrois envers Bela. Les Hon-

Il existait une autre cause de mécontentement plus générale. Une partie de la nation des Kiptchacs ou Coumans, qui, pour se soustraire au joug mongol, avait émigré sous la conduite d'un chef nommé Coutan, avait, deux ans auparavant, obtenu du roi la permission de s'établir en Hongrie. Coutan était suivi de quarante mille familles, et promettait d'embrasser la foi chrétienne; l'acquisition de ces nouveaux sujets donnait au roi un accroissement de puissance, et l'espoir de convertir tant de payens lui causait une douce satisfaction. Les officiers qu'il envoya pour

---

grois y sont nommés, par erreur, *Baschkires*, au lieu de *Hongross*, nom sous lequel ils sont désignés dans le Dict. géogr. de Yacout, article *Baschguirde*, d'où Cazvini paraît avoir tiré le sien, à l'exception du paragraphe suivant, qui le termine :

« Chaque canton, dans le pays des Baschguirdes, est « un fief appartenant à quelque seigneur puissant, et la « plupart des contestations entre ces magnats s'élèvent au « sujet de ces fiefs. Pour les faire cesser, le roi des « Baschguirdes jugea à propos de leur retirer leurs fiefs, « et de leur accorder des traitements pécuniaires de son « trésor; ce qu'il fit; mais lorsque les Tatares vinrent « attaquer ce pays, et que le roi des Baschguirdes se « prépara à marcher à leur rencontre, les chefs de ses « troupes dirent : *Nous ne combattrons pas que vous ne*

annoncer à Coutan l'accueil favorable fait à sa demande, étaient accompagnés de missionnaires. Le roi alla lui-même, en 1239, à la rencontre de ce prince turc jusqu'à la frontière de ses états, et lui rendit de grands honneurs. Mais les Coumans, en traversant avec leurs nombreux troupeaux les provinces de la Hongrie, ne laissaient pas d'y faire du dégât ; ils avaient de fréquentes contestations avec les habitants; on les accusait d'attenter à la pudeur des femmes hongroises; des clameurs s'élevèrent de toutes parts contre ces

---

« *nous ayez rendu nos fiefs ;* à quoi le roi leur répondit : « *Je ne vous les rendrai pas de cette manière ; si vous* « *avez à combattre c'est pour vous mêmes et pour vos* « *enfants.* Alors ses troupes nombreuses se débandèrent, « et le sabre tatar les moissonna sans résistance. »

Guillaume de Nangis parle aussi de la désunion parmi les Hongrois, à l'époque de l'invasion des Tartares. « Li roys, dit-il, et li prince et li clergiez et li peu- « ples estoient en si grant discorde que il ne se vaudrent « apparillier, (qu'ils ne voulurent pas prendre les armes); « aincois furent li uns ça et li autres là, parquoi grant « multitude de eulz en fu occise. Après cette occision fu « si grant famine au roy[e]. de Hongrie que li homme vif « mangeoient les cors des mors hommes et chiens et « chas et toutes telles chouzes que ils povoient trouver. » (*Annales de St. Louis*, édit. de Capperonnier, p. 189).

nouveaux hôtes, et contre le roi qui les avait reçus; on se plaignit de les voir favorisés dans tous leurs démêlés avec les Hongrois. Voulant aviser aux moyens de faire cesser les griefs de part et d'autre, Bela convoqua, en 1240, le clergé et la noblesse de son royaume, ainsi que les chefs des Coumans. Il fut résolu, dans cette diète, que les Coumans seraient répartis dans les diverses provinces, et qu'on leur assignerait des districts incultes pour y faire paître leurs troupeaux. Le roi avait tenu Coutan sur les fonts de baptême; plusieurs chefs de tribus avaient eu pour parrains des seigneurs hongrois; néanmoins le peuple était animé contre ces étrangers, et sa haine éclata au moment de l'invasion des Mongols.

La première mesure que l'on crut devoir prendre, dans l'assemblée convoquée à Bude en 1241, fut d'arrêter comme suspects le prince Coutan et les autres chefs de sa nation qui avaient été appelés à la diète. On y délibérait encore sur les préparatifs de défense contre les Mongols, lorsqu'on vit arriver le comte Palatin, avec la nouvelle que, le 12 mars, sa troupe avait été taillée an pièces par les Tartares, et qu'ils étaient entrés dans le royaume. Cet événement répandit la con-

sternation parmi les Hongrois. Bela congédia les membres de l'assemblée, en leur recommandant de venir promptement le joindre avec leurs troupes. Des ordres furent expédiés aux Coumans pour les faire marcher sans délai. Le roi alla chercher lui-même les guerriers qui se trouvaient dans Albe et Strigonie, les amena à Bude, y passa le Danube, et, en attendant l'arrivée de ses vassaux, il établit son quartier-général à Pest, riche ville allemande située sur le même fleuve, à l'opposite de Bude. L'évêque de Vatzen fut chargé de conduire à la frontière d'Autriche la reine, ses enfants, et les effets les plus précieux de la couronne.

Batou pénétra en Hongrie par le défilé qu'on nommait la porte de Russie; Péta, venant de la Moravie, y entra un peu plus tard, par les gorges qu'on appelait portes de Hongrie; les corps d'armée du prince Cadan et du général Souboutaï arrivaient en même temps du côté de la Moldavie, appelée alors Coumanie.

Batou marcha droit à Pest, mettant à feu et à sang les provinces qu'il traversait. Ayant posé son camp à une demi-journée de cette ville, il en fit ravager tous les environs. Les escadrons mongols voltigeaient sous les murs

de Pest, pour en braver la garnison et l'attirer dans la plaine; mais le roi ne voulait pas qu'on fît de sorties; cependant le troisième jour, comme l'ennemi répétait sa manœuvre, l'archevêque de Colotcha, nommé Ugolin, ne put plus contenir son impatience, et, taxant le roi de pusillanimité, il sortit, malgré sa défense, avec une poignée de gens. Les Mongols se retirèrent lentement vers un terrain marécageux, qu'ils traversèrent avec rapidité; l'archevêque, ardent à les poursuivre, s'y engagea, sans s'en apercevoir, et bientôt sa troupe, pesamment armée, enfonçant dans la bourbe, ne put ni avancer, ni reculer. Alors les Mongols entourèrent le marais et tuèrent les Hongrois à coups de flèches. L'archevêque se sauva, lui quatrième, et rentra dans la ville, aussi confus de sa mésaventure qu'irrité contre le roi qui ne lui avait pas envoyé de secours.

Le peuple croyait que Coutan était secrètement d'intelligence avec les Mongols, et qu'il les avait attirés en Hongrie; il prenait même les Mongols pour des Coumans, parce qu'il y avait, sans doute, beaucoup de ces Turcs dans leur armée. On murmurait contre le roi Bela. « Qu'il combatte lui-même, disait-on, lui « qui, pour notre malheur, a introduit les

« Coumans dans le royaume! qu'il combatte « avec ceux auxquels il a donné nos terres! » La multitude, dont l'irritation croissait avec le danger, demanda à grands cris la mort de Coutan; des Hongrois et des Allemands coururent en fureur à l'hôtel où il était détenu. Le prince et ses gens se défendirent pendant quelque temps contre ces forcenés; mais enfin ils périrent, et leurs têtes furent jetées au peuple par les fenêtres. On reconnut dans la suite l'innocence de Coutan.

Le meurtre de ce prince ne servit qu'à aggraver les maux de la Hongrie. Dès qu'il fut connu dans les provinces, les paysans tombèrent sur les Coumans, qui se rendaient de toutes parts au rendez-vous général, et massacrèrent sans pitié ces étrangers qu'ils détestaient; mais bientôt les Coumans se réunirent, et passant de la défense à l'agression, saccagèrent le plat pays; un de leurs corps attaqua même une troupe de gentilshommes qui, avant d'aller joindre le roi, conduisaient leurs familles dans la haute Hongrie, et en tua le plus grand nombre. Puis, traversant le Danube, ces nomades battirent les habitants de la Marche, qui, pour les repousser, s'étaient rassemblés sur la lisière de leur province, et la mirent à feu et à sang. En tuant les Hon-

grois, ils disaient: *Reçois ce coup pour Coutan.* Après avoir détruit les deux villes principales de ce district, Franka et Saint-Martin, ils passèrent en Bulgarie, avec un butin considérable en argent, en chevaux et en bestiaux.

Le roi attendait à Pest l'arrivée de toutes ses troupes, résistant aux sollicitations de l'archevêque de Colotcha, qui le pressait de faire attaquer les partis ennemis répandus dans les environs, et occupés à les dévaster. Un corps mongol venait de détruire la ville épiscopale de Vatzen, sur le Danube, où s'étaient réfugiés un grand nombre d'habitants avec leurs effets les plus précieux. L'évêque de Varadin essuya un échec, en conduisant ses troupes à l'armée. Averti qu'un corps ennemi, qui venait de saccager la ville d'Agria, se retirait chargé de dépouilles, parmi lesquelles se trouvait le trésor de l'évêque et de l'église, il suivit ses traces avec célérité. Les Mongols, inférieurs en nombre, employèrent un stratagème qui leur avait souvent réussi; ils mirent en embuscade une partie de leur troupe avec des mannequins placés sur des chevaux; après avoir escarmouché avec les Hongrois, ils prirent la fuite vers ce lieu, et furent poursuivis par les gens de l'évêque; mais ceux-ci, apercevant tout-à-coup la nou-

velle troupe, qui paraissait deux fois plus nombreuse qu'elle ne l'était réellement, tournèrent le dos, et perdirent beaucoup de monde dans leur déroute. Le prélat rentra à Varadin avec quelques-uns des siens, et après s'y être arrêté quelques jours, pour réparer ses pertes, il se rendit au quartier-général.

Lorsque l'armée hongroise fut réunie, le roi sortit de Pest pour marcher contre les Mongols, qui aussitôt se concentrèrent, et se retirèrent lentement par la route qui les avait amenés. Bela plaça son camp sur la rive occidendale de la Sayo, non loin d'un pont qu'il fit garder par mille hommes; on croyait que c'était le seul point où des troupes pussent passer cette rivière large et limoneuse. Les Mongols, qui s'étaient arrêtés dans une plaine bordée de marais, à cinq milles au-delà de cette même rivière, ne tardèrent pas à surprendre le camp hongrois (1). Ayant traversé de nuit la Sayo, une partie à gué, l'autre sur le pont, d'où les Hongrois furent

(1) M. Rogerii Varadiensis Capituli Canonici *Miserabile Carmen*, seu *Historia super destructione regni Hungariæ* temporibus Belæ IV regis, per Tartaros facta, cap. 2, ad 28, ap. Schvandtnerum, *Scriptores rerum Hungaricarum*, tom. I, in-f° Vindob. 1746.

chassés par une batterie de sept catapultes; leurs nombreux escadrons entourèrent, dès le point du jour, le camp ennemi, sur lequel ils firent pleuvoir une grêle de traits. Attaqués à l'improviste, se voyant enveloppés par cette multitude, les Hongrois furent saisis de crainte; leurs chefs perdirent la tête, et la plus grande confusion se mit dans leur camp. Le duc Coloman, frère du roi, l'archevêque Ugolin et un maître des templiers furent les seuls qui chargèrent l'ennemi; mais les flèches des Mongols leur firent éprouver une grande perte. De retour au camp, Ugolin reprocha au roi et aux seigneurs leur manque de résolution; il put à peine engager quelques-uns de ces derniers à le suivre au combat. L'archevêque sortit pour la seconde fois avec le duc Coloman et le maître des templiers; cette tentative fut plus malheureuse encore que la première; après avoir fait des prodiges de valeur, Coloman et Ugolin revinrent blessés, mais tous les templiers restèrent sur le champ de bataille. Alors, ni les exhortations du roi, ni celles du courageux archevêque ne purent déterminer les Hongrois à sortir de leur camp, où ils restèrent entassés pêle mêle jusqu'au milieu du jour. Enfin, le duc Coloman retourna à la charge; tandis qu'il combattait

avec valeur, beaucoup de Hongrois quittèrent leurs retranchements, non pour suivre son exemple, mais pour prendre la fuite. Les Mongols ouvraient leurs rangs et les laissaient passer, sans même tirer sur eux. Dans l'espoir de se sauver de même, les autres troupes hongroises se pressèrent de sortir du camp. Pour en diminuer l'étendue, on avait placé les tentes très-serrées; ce fut un obstacle à l'écoulement de cette multitude, qui pouvait à peine se mouvoir dans d'étroits intervalles, coupés encore par les cordes des pavillons. Le roi, qui avait cru que ses troupes allaient charger l'ennemi, s'apercevant de leur déroute, se vit contraint de chercher aussi son salut dans la fuite. Il passa, sans être reconnu, par l'une de ces issues que les Mongols avaient ménagées à dessein. Ces barbares suivirent d'abord les Hongrois au pas, sans leur décocher de flèches, sans leur permettre non plus de se disperser; mais lorsqu'ils virent les fuyards épuisés de lassitude, ils les passèrent au fil de l'épée. Un grand nombre d'entre eux furent chassés dans un marais où ils périrent (1).

(1) L'empereur Frédéric, dans sa lettre au roi d'Angleterre, déjà citée, parle en ces termes de la surprise

La plus grande partie de l'armée hongroise fut moissonnée dans cette déroute. Un espace de deux journées de chemin était parsemé de cadavres. Parmi les morts se trouvaient les archevêques de Strigonie et de Colotcha, trois évêques et une foule de seigneurs. Le roi dut son salut à la bonté d'un cheval qu'on lui donna; il se réfugia dans le comté

---

du camp hongrois: « Sed hostium contemtores (Hungari) « elati, vel nescii, dum inimico vicinante segnes dormi- « tarent, loci nativo munimine confidentes, ipsi (Tartari), « more turbinis intrantes eos undique circumdabant re- « pentini. At Hungari ante exspectatum circumdati, et « oppressi velut imparati, ipsis objicere castra contende- « runt. Et cum distarent quinque tantum milliaribus hinc « exercitus Tartarorum, inde Hungarorum, irruerunt rap- « tim in auroræ crepusculo Tartarorum præambuli, et « subito castris Hungarorum circumdatis, interfectis primo « prælatis, et majoribus de regno, qui se objecerant, « cæsis, infinitam Hungarorum multitudinem gens inimica « trucidavit, stragem faciens inauditam, cui ex antiquis- « simi lapsu temporis, in uno belli conflictu vix recolitur « fuisse consimilis. Ex fugâ igitur rex vix elapsus equo « raptus velocissimo. » Frédéric ajoute qu'il tient ces détails de l'évêque de Vatzen, ambassadeur du roi de Hongrie, qui venait d'arriver à sa cour, et qu'ils lui ont été confirmés par les lettres de son fils Conrad, roi des Romains, du roi de Bohême, et des ducs d'Autriche et de Bavière.

de Thurocz, près des monts Carpathes, où il rencontra son gendre, Boleslaw, duc de Cracovie, qui était aussi venu chercher un asyle dans ces contrées (1). Le duc Coloman gagna Pest par des chemins détournés, et se retira dans son apanage, composé de la Dalmatie et de la Croatie, qui relevaient alors de la couronne de Hongrie. Il y mourut de ses blessures au mois de décembre de la même année (2).

Lorsque les Mongols, revenus de la poursuite des fuyards, recueillirent les dépouilles des vaincus, ils trouvèrent le sceau royal sur le chancelier, qui avait péri dans la déroute; Batou s'en servit pour tromper les Hongrois. Il fit écrire par ses captifs des lettres adres-

(1) Petr. de Reva, *de Monarchia et S. Corona regni Hungariæ*, centuria III ap. Schvandtnerum, t. II, p. 631.

(2) Thomas, archidiaconus spalatensis, *Hist. Solonitarum Pontificum atque Spalatensium*, cap. 37, ap. Schvandtner. *Scriptores rerum hungaricarum*, tom. III. — M. Rogerius, *Miserabile carmen*, cap. 28. « Le duc Coloman, dit l'archidiacre Thomas, fut enséveli dans un mausolée souterrain, parce que les Tartares détruisaient les tombeaux, surtout ceux des princes, et dispersaient leurs ossements. C'était un prince rempli de piété, mais qui n'était pas propre aux affaires publiques. » cap. 38.

sées, au nom du roi, aux seigneurs et au peuple, et conçues en ces termes : « Ne « craignez pas la rage et la férocité de ces « chiens, et gardez-vous de quitter vos habi« tations. Quoique nous ayons abandonné no« tre camp, à la suite d'une surprise, nous « comptons, avec l'aide de Dieu, le repren« dre bientôt, l'épée à la main; contentez« vous donc de prier Dieu qu'il nous permette « d'écraser nos ennemis. » Les Hongrois, abusés par cet artifice, se tinrent tranquilles, conservant un espoir que tout ce qui se passait aurait dû détruire; mais le pays étant inondé par les barbares, on ne pouvait se procurer aucunes nouvelles.

Après leur victoire, les Mongols marchèrent sur Pest, où s'étaient réfugiés un grand nombre d'habitants des bords du Danube. Le duc Coloman, en passant par cette ville, avait conseillé à sa population de se sauver par la fuite; elle préféra de s'y fortifier; on travaillait aux retranchements, lorsque les Mongols parurent devant Pest; ils la prirent d'assaut au bout de quelques jours, et la brûlèrent après avoir égorgé tout le monde.

Tandis que ces événements se passaient au cœur de la Hongrie, le prince Cadan s'avançait par la Transilvanie. Après avoir marché

trois jours à travers des forêts, il se présenta tout-à-coup devant Roudan, riche ville allemande, située entre de hautes montagnes, près d'une mine d'argent qui appartenait au roi. Les habitants de cette place sortirent bravement à sa rencontre. Cadan se retira pour les attirer à sa poursuite; mais ils s'en retournèrent triomphants, déposèrent leurs armes, et se mirent à boire (1). Pendant qu'ils s'enivraient, les Mongols, revenus sur leurs pas, entrèrent, sans éprouver la moindre résistance, dans cette ville qui était entièrement ouverte. Cadan emmena le comte Ariscalde avec six cents hommes armés, choisis parmi les Allemands, et poursuivit sa marche, par les montagnes et les forêts, jusqu'à Waradin. Une foule de nobles, de dames et de femmes du commun étaient venus de tous les environs se réfugier dans cette ville, l'une des principales de la Hongrie. Elle avait une citadelle défendue par de larges fossés et des murs flanqués de tours de bois. Les Mongols s'emparèrent aisément de la ville, la pillèrent, y mirent le feu, et en égorgèrent toute la

---

(1) *Prout Theutonicorum furia exigit*, ajoute le chanoine M. Roger.

population, sans distinction d'âge ni de sexe. Ils se retirèrent ensuite à la distance de cinq milles. Au bout de quelques jours, ceux de la citadelle ne les voyant pas reparaître, crurent qu'ils s'étaient éloignés, et allèrent s'établir dans les maisons de la ville qui n'avaient pas été détruites; mais un matin, les Mongols tombèrent sur eux à l'improviste, et tuèrent tous ceux qui n'eurent pas le temps d'atteindre le château. Ils investirent alors cette place, et battirent jour et nuit avec sept balistes une partie du mur qui venait d'être réparée. Lorsqu'elle eut été renversée, ils emportèrent le fort d'assaut. Les dames s'étaient réfugiées dans la cathédrale; les Mongols, voyant qu'ils n'y pouvaient pas entrer tout de suite, y mirent le feu, et toutes les personnes qui s'y étaient enfermées périrent dans les flammes.

Ces barbares profanèrent les autres églises par les plus abominables débauches; ils y traînaient des femmes et des hommes sur lesquels ils assouvissaient leurs infames désirs, puis ils les égorgeaient. Ils fouillèrent dans les tombeaux, foulèrent aux pieds les reliques, souillèrent les vases sacrés, et mirent les chanoines à la torture, pour leur faire découvrir tout ce qu'ils possédaient;

enfin, le peu d'habitants qui restaient, nobles, bourgeois, chanoines et militaires, furent impitoyablement massacrés dans la plaine. Bientôt l'infection des cadavres força les Mongols d'abandonner ce lieu réduit en un désert. Après leur départ, ceux qui s'étaient cachés dans les forêts voisines sortirent de leurs retraites, pour aller chercher quelque nourriture parmi les ruines et les morts; mais les barbares, qui les épiaient, tombèrent sur eux et les taillèrent en pièces. Ils répétèrent plusieurs fois la même manœuvre, et ne se retirèrent tout-à-fait que lorsqu'il ne resta plus personne à tuer.

Le pont Saint-Thomas, bourg allemand, éprouva le même sort que Varadin. Tchanad fut détruite par une autre division. Les Mongols dévastèrent toute cette province avant d'attaquer la ville de Perg, où s'étaient réfugiés les habitants de soixante-dix villages, et le monastère d'Égresch, de l'ordre des Cisterciens, qui ressemblait à un château-fort. Lorsque tout le plat pays eut été entièrement ravagé, Perg fut investi par un corps d'armée composé de captifs russes, coumans et hongrois, et d'un petit nombre de Mongols. Ceux-ci firent d'abord attaquer la place par les Hongrois, et lorsqu'ils eurent

péri, par les Russes, enfin par les Coumans. Ils se tenaient derrière ces malheureux, et riaient de les voir tomber, faisant main-basse sur ceux qui reculaient. Au bout d'une semaine d'attaque continue, la ville fut prise; on la fit évacuer. Les militaires et les dames, qui étaient en grand nombre, furent placés d'un côté dans la plaine et les paysans de l'autre. On les dépouilla, et puis on les massacra à coups de sabres et de haches. A l'exception de deux jeunes filles, que ces barbares réservèrent pour leurs plaisirs, il ne se sauva de cette boucherie, que ceux qui s'étant jetés subitement à terre et se trouvant teints du sang des autres, passèrent pour morts. Peu de jours après, les Mongols attaquèrent le couvent d'Égresch. Ceux qui s'y étaient enfermés se rendirent à condition d'avoir la vie sauve; mais ils furent égorgés, hormis quelques moines que les Mongols laissèrent en liberté, et les plus belles femmes qu'ils gardèrent pour leur usage (1).

Les Mongols prirent alors des cantonnements au milieu du pays qu'ils avaient dé-

---

(1) M. Roger, *Miserabile carmen*, etc., cap. 30, 31 et 34.

vasté, possédant un immense butin, en chevaux, en bétail, en effets de toutes espèces, et maîtres d'un grand nombre de captifs des deux sexes, qu'ils employaient à divers services (1). Beaucoup d'habitants de la province de Varadin s'étaient réfugiés dans les forêts. Les Mongols, après les avoir parcourues, ne pouvant atteindre tous ces malheureux, eurent recours à cet expédient: ils relâchèrent quelques-uns de ceux qu'ils avaient pris, leur disant que quiconque se fierait à eux et retournerait dans ses foyers avant une certaine époque, ne serait pas molesté. Sur la foi de cette promesse, tous ces fugitifs, qui mouraient de faim, retournèrent dans leurs demeures et repeuplèrent une centaine de villages. Chacun de ces villages fut placé sous l'autorité d'un Mongol, et comme c'était le temps de la moisson, les paysans s'occupèrent à récolter les bleds et à les serrer. Les Mongols et les Coumans étaient confondus avec les Hongrois, et l'on voyait souvent de ces derniers racheter leur vie au prix de l'honneur de leurs femmes, de leurs filles ou de leurs sœurs,

(1) Thomas, etc., *Hist. salon*, cap. 37.

dont ces barbares jouissaient même à leurs yeux ; on envoyait les plus belles filles aux commandants des villages, qui donnaient en retour du bétail ou des chevaux; mais après la récolte et les vendanges, ces chefs s'étant assemblés, ordonnèrent que les habitants de tous les villages vinssent, un certain jour, leur apporter des présents, et se fissent accompagner de leurs familles. Lorsque ces malheureux eurent offert leurs dons, on les conduisit dans une vallée où, après les avoir dépouillés, on les égorgea.

Les Mongols restèrent dans l'inaction l'été et l'automne de 1241. L'hiver suivant fut si rigoureux que le Danube gela, ce qui de long-temps n'était arrivé. Les Mongols voulurent profiter de cette circonstance pour attaquer Strigonie ou Gran, qui était la ville la plus considérable du royaume et l'ancienne résidence de ses souverains. Pour savoir si l'on pouvait traverser le fleuve sur la glace, ils abandonnèrent près de la rive des chevaux et des bestiaux, puis s'éloignèrent; au bout de trois jours, les Hongrois de l'autre bord ne voyant plus l'ennemi, crurent qu'il s'était retiré, et allèrent chercher ces animaux, qu'ils amenèrent sur la glace. Les Mongols passèrent alors le fleuve.

La ville de Strigonie était ceinte d'un fossé et de murs flanqués de tours de bois, derrière lesquels ses habitants se croyaient en sûreté contre l'ennemi. Les Mongols posèrent d'abord leur camp à une certaine distance de la ville, en attendant qu'on eût construit une trentaine de catapultes; ensuite ils investirent la place, et leurs prisonniers élevèrent sur le bord du fossé un parapet en fascines, à l'abri duquel ils dressèrent leurs machines qui jouèrent sans interruption. Lorsqu'une partie du mur eut été détruite, ils comblèrent le fossé avec des sacs pleins de terre, lancés par leurs engins. Alors les assiégés, parmi lesquels il y avait beaucoup de négociants français, allemands et lombards, mirent le feu aux faubourgs et aux maisons de bois, brûlèrent une immense quantité d'habits et d'étoffes, tuèrent leurs chevaux, enfouirent leur or, leur argent, ce qu'ils avaient de plus précieux, et se retirèrent ensuite dans les édifices en pierre pour s'y défendre. Les Mongols, furieux de se voir frustrés de leur proie, entourèrent la ville d'un enclos de pieux, enfin que personne ne put s'en échapper; puis ayant assailli ces édifices, ils tuèrent tous ceux qui s'y étaient retirés; les barbares brûlaient à petit feu les principaux habitants pour les forcer à déclarer où ils

avaient caché leurs richesses. Les premières dames de la ville, couvertes de leurs plus belles parures, s'étaient réfugiées dans l'un de ces hôtels; sur le point d'être massacrées, elles demandèrent à être conduites au prince mongol. Amenées dans son camp, au nombre de trois cents, elles implorèrent sa miséricorde, s'offrant à le servir comme esclaves. Ce barbare donna l'ordre de les dépouiller et de leur couper la tête.

Cependant les Mongols ne purent pas se rendre maîtres de la citadelle de Strigonie, qui était située sur une hauteur et vaillamment défendue par un Espagnol, le comte Siméon. Grace au dégel qui survint, ils ne prirent pas non plus Albe-Julie, entourée de marais, et tandis qu'ils assiégeaient le fort de Saint-Martin, ils reçurent un courrier du fond de la Tartarie avec la nouvelle de la mort d'Ogotaï et l'ordre de revenir. Ces trois places furent les seules qui échappèrent à la destruction; car Bude avait aussi été incendiée; mais le pays à l'occident du Danube ne fut pas entièrement ruiné comme l'autre partie du royaume; les Mongols n'y ayant pas cantonné, ne dévastèrent que les districts sur leur passage (1).

(1) M. Rogerius, *Miserabile carmen*, cap. 35, 36, 38, 39 et 40.

Ces barbares pénétrèrent même en Autriche; au commencement du mois d'août, un de leurs corps s'avança jusqu'à Neustadt près de Vienne (1). Il n'y avait dans Neustadt que cinquante hommes de garnison et vingt balistaires; mais les Mongols se retirèrent à l'approche d'une armée réunie par le duc d'Autriche, le roi de Bohême, le duc de Carinthie, le margrave de Bade et le patriarche d'Aquilée (2).

Après la destruction de Strigonie le prince Cadan fut détaché contre le roi Bela. Du comté de Thurocz ce prince avait passé à Presbourg, où Frédéric, duc d'Autriche, étant allé le trouver et lui ayant prodigué des témoignages d'intérêt et d'amitié, l'avait pressé de se mettre en sûreté au-delà du Danube. Mais dès qu'il le vit en son pouvoir, il exigea du roi une grosse somme d'argent, en restitution de celles que Bela, disait-il, lui avait extorquées les années précédentes, et en indemnité des contributions que ce prince avait levées sur les Viennois. Bela fut contraint de

(1) Pernoldus, *Chronicon*, ad an. 1242.

(2) Yvonis dicti Narbonensis *Epistola* ad Giraldum Burdegalensem archiepiscopum, apud Math. Paris, *Historia Angliæ*, tom. I, p. 608.

lui payer une partie de cette somme en argent comptant, en vases précieux, et de lui engager, pour le reste, trois comtés voisins de l'Autriche. Frédéric ne fut pas encore satisfait de cet acte de vengeance; il ravagea les provinces hongroises à l'ouest du Danube, tandis que celles à l'est étaient dévastées par les Barbares; il s'empara même de la ville de Raab; mais les habitants de ce district ayant couru aux armes, la reprirent, et brûlèrent tous les Allemands qui gardaient la citadelle (1).

Bela, quittant l'Autriche, se retira avec sa famille à Zagrab ou Agram en Croatie. Il y demeura pendant l'été, attendant l'issue des événements, et auprès de lui se réunirent beaucoup de Hongrois qui avaient échappé au fer mongol. Il envoya chercher, dans la ville d'Albe-Royale, le corps du roi Saint-Étienne, ainsi que les trésors des églises, et les fit conduire en Dalmatie avec la reine son épouse et son fils Étienne, âgé de deux ans. Ces dépôts si chers furent confiés à la garde de la ville de Spalatro; mais la reine préféra de se retirer dans le fort de Clissa.

---

(1) M. Rogerus, cap. 33. — Pernoldus, *Chronicon*, ad an. 1241.

Sur la nouvelle que le prince Cadan était en marche pour l'enlever, Bela quitta la ville d'Agram et se réfugia vers la côte de Dalmatie; les villes maritimes de ce pays furent bientôt encombrées d'émigrés hongrois. Le roi, accompagné d'un grand nombre de prélats et de nobles, se rendit à Spalatro, puis à Trau, d'où il passa dans une île voisine. Cadan traversa la Sclavonie avec une incroyable rapidité, franchissant des lieux qui n'avaient jamais vu d'armée et répandant la terreur dans cette contrée, dont les habitants se réfugièrent dans les montagnes et les forêts; mais lorsque le prince mongol eut appris que le roi avait atteint la côte, il ralentit sa course et s'arrêta quelques jours sur la rive du Sirbium. Alors il fit assembler dans une plaine les captifs hongrois des deux sexes et de tout âge, que l'armée avait menés à sa suite, et les fit égorger. Il traversa la Croatie, parut devant Spalatro et cerna le fort de Clissa; voyant que cette place située sur un rocher ne serait pas facile à prendre, informé d'ailleurs que le roi n'y était pas, il alla à Trau, et campa sur le rivage, en face de l'île où s'était réfugié Bela, qui ne se croyant plus en sûreté, fit embarquer sa famille et ses trésors. Après avoir demeuré pendant presque

tout le mois de mars dans ces contrées, les Mongols se portèrent sur les villes maritimes de la haute Dalmatie, laissant de côté Raguse. Ils saccagèrent Cattaro, Suagio et Drivasto, où ils ne laissèrent pas une ame vivante, et traversèrent ensuite la Servie pour aller rejoindre l'armée de Batou.

Lorsque les Mongols, qui s'en retournaient en Orient, furent sur le point d'évacuer la Hongrie, ces barbares publièrent dans leur camp que tous les étrangers, libres ou captifs, pouvaient, grace à la clémence des princes mongols, s'en aller chez eux. Une foule de Hongrois et d'Esclavons quittèrent l'armée au jour fixé; mais à peine ces malheureux s'étaient éloignés de trois milles, que des escadrons tartares vinrent fondre sur eux le sabre à la main et les taillèrent en pièces (1).

Les princes mongols s'arrêtèrent plusieurs mois dans le pays au nord du Caucase, pour réduire les Kiptchacs, qui avaient repris les armes et attaqué Sancor, frère de Batou. Continuant leur marche à la fin de 1243, ils arrivèrent l'année suivante dans la Tartarie (2).

---

(1) Thomas, *Hist. salonitar. Pontif*, cap. 39 et 40.

(2) *Djami ut-Tévarikh.* — *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. Voyez dans la note XI, à la fin du volume, la traduc-

Bela ne quitta l'île où il s'était refugié, et à laquelle on donna son nom (1), que lorsqu'il fut bien assuré de la retraite totale des Barbares. Alors il retourna en Hongrie; mais ce royaume éprouva, la même année, un fléau plus destructeur encore que la cruauté des Mongols; comme les champs, abandonnés pendant leur occupation, ne fournissaient aucun tribut, la famine acheva la désolation de ce malheureux pays (2).

---

tion des passages de ces deux histoires qui sont relatifs à l'expédition des princes mongols en Occident.

(1) Lucius, *de regno Dalmatiæ et Crotiæ*, lib. IV, cap. 5, pag. 163.

(2) Deux auteurs contemporains nous ont transmis les principaux détails de l'invasion des Mongols dans le royaume de Hongrie: l'archidiacre Thomas, de Spalatro en Dalmatie, mort en 1268, dans son Histoire des Pontifes de Salona et de Spalatro, et Roger, chanoine de Varadin, dans son récit intitulé *Miserabile carmen*, etc. Ce petit ouvrage est précédé d'une épître dédicatoire à Jean, évêque de Pest, où Roger l'assure, en ces termes, de la fidélité de sa narration: « Multa quidem invenietis in eo, « quæ meo subjacuerunt aspectui, plurimaque propriis « palpavi manibus; nonnullaque a fide dignis didici, in « quorum illa fuerunt præsentia perpatrata. » Il ajoute: « Et sciant cuncti, hæc me temerè non referre, quod « quisquis ad manus ipsorum devenerit Tartarorum, si

« natus non fuisset, melius esset ei; et sentiet, se non a « Tartaris, sed in Tartaro detineri. »

Voici ce que Roger raconte de ses propres aventures: « Tandis que les Tartares saccageaient Varadin, j'étais « caché dans une forêt voisine; je me sauvai de nuit à « Pont-Thomas, bourg allemand sur la rivière Kœrœsch, « et ne me croyant pas encore en lieu de sûreté, je me « réfugiai dans une île fortifiée de la Marosch. J'appris « bientôt le sac de Pont-Thomas, ce qui me fit dresser « les cheveux; je quittai l'île, et me jetai dans une forêt. « Dès le lendemain, cette île fut occupée par les Tartares, « qui firent main-basse sur tout ce qui s'y trouvait. Plu- « sieurs de ses habitants s'étaient sauvés dans les bois; « croyant, au bout de trois jours, que l'ennemi s'était « éloigné, ils y revinrent pour chercher de la nourriture; « mais ils y trouvèrent des Tartares qui y étaient restés « cachés et qui les massacrèrent. Cependant j'errais dans « les bois, dénué de tout. Pressé par la faim, j'étais obligé « d'aller la nuit dans l'île pour tâcher de découvrir, sous « les cadavres, de la viande et de la farine enfouies, que « j'emportais furtivement. Je vécus ainsi pendant plus de « vingt jours, me cachant dans les cavernes, dans les fos- « sés, dans les cavités des arbres.

« Quand les Tartares promirent de ne faire aucun mal « aux habitants qui reviendraient dans leurs foyers, je ne « me fiai pas à cette assurance, et mes soupçons n'étaient « que trop justes. J'aimai mieux aller droit à leur camp « que d'attendre mon sort dans un village; je me donnai

de l'Allemagne, avaient répandu la terreur dans l'Empire. On y prêcha la croisade con-

---

« donc à un Hongrois, qui était entré au service des « Tartares, et qui daigna, comme une grande faveur, « m'admettre au nombre de ses domestiques. A demi nud, « je gardais ses chariots; pendant que je restai chez lui, « j'eus toujours la mort devant les yeux. Un jonr je vis « un grand nombre de Tartares et de Coumans revenir « de tous les côtés avec des chariots chargés de dé- « pouilles, des troupeaux, et quantité de chevaux. J'ap- « pris que dans une nuit ils avaient égorgé les habitants « de tous les villages des environs; mais ils n'avaient « brûlé ni les grains, ni les fourrages, ni les maisons; « ce qui me fit juger qu'ils avaient l'intention de passer « l'hiver dans le pays, et ma conjecture se vérifia. Ils « n'avaient prolongé pendant quelque temps l'existence de « ces villageois, que pour leur laisser faire la moisson et « les vendanges; mais ils n'entendaient pas que ces mal- « heureux consommassent ce qu'ils avaient récolté. (Cap. 24 « et 36).

« Lorsque les princes eurent reçu l'ordre de retourner « en Tartarie, nous commençâmes à rétrograder avec les « chariots chargés de butin, les troupeaux et les chevaux. « Les Tartares parcouraient à pied les forêts, pour tâcher « de découvrir quelque chose qu'ils n'avaient pas aperçu en « venant. L'armée, qui se retirait ainsi lentement, trouva, « au sortir des forêts, une multitude de ses gens qu'elle « avait laissés en cet endroit, et des camps qui lui étaient « préparés. Lorsqu'elle eut quitté la Hongrie pour entrer « dans la Coumanie, il ne fut plus permis comme aupa-

tre ces barbares, que l'on croyait acharnés à la destruction du nom chrétien; ceux qui

---

« ravant de tuer du bétail pour les captifs; on leur abandonnait seulement les intestins, les pieds et la tête des animaux qui servaient à la nourriture des Tartares. Nous commençâmes alors à craindre qu'on ne fit main-basse sur nous tous; ce que les interprètes donnaient aussi à entendre. Je songeai à m'échapper. Feignant d'aller satisfaire un besoin, je m'écartai de la route, et m'enfonçai précipitamment dans la forêt, suivi de mon domestique; j'entrai dans une grotte, et me fis couvrir de branchages; mon domestique se cacha plus loin. Nous restâmes ainsi couchés comme dans le tombeau, pendant deux jours, n'osant pas lever la tête, entendant l'horrible voix des Tartares qui cherchaient les bestiaux dans la forêt, ou bien appelaient les captifs qui se cachaient. Enfin, pressés par la faim, nous sortîmes de nos retraites; bientôt nous aperçûmes un homme, et, saisis de frayeur, nous prîmes la fuite; il s'éloigna de son côté; puis nous nous regardâmes, et comme il était ainsi que nous sans armes, nous nous fîmes des signes pour nous appeler mutuellement. Nous nous racontâmes l'un à l'autre nos tristes aventures, et délibérâmes sur ce qu'il fallait faire. Nous étant fortifiés par notre confiance en Dieu, nous arrivâmes à l'extrémité de la forêt; nous montâmes sur un arbre élevé, et vîmes que le pays épargné par les Tartares, à leur arrivée, était entièrement désolé. O douleur! nous nous mîmes à traverser cette terre déserte, où les clochers des églises dirigeaient notre marche; heureux quand je pouvais

possédaient de la fortune, mais n'étaient pas propres à la guerre, devaient contribuer de

---

« trouver des poireaux, des oignons, de l'ail, dans les « jardins des villages ruinés, réduit d'ailleurs à me nourrir « de simples racines. Enfin, huit jours après être sortis « des forêts, nous arrivâmes à Albe (probablement Albe-« Julie), où nous ne trouvâmes que des ossements hu-« mains, que les murs des églises et des palais, qui « étaient encore teints du sang chrétien. A dix milles de « là, il y avait, près d'une forêt, une maison de cam-« pagne appelée vulgairement *Frata*, et à quatre milles « de la forêt une haute montagne où s'étaient réfugiés « beaucoup d'individus des deux sexes. Ils nous félicitè-« rent, les larmes aux yeux, et nous interrogèrent sur « les périls que nous avions courus. Il nous offrirent du « pain noir, fait de farine mêlée d'écorce de chêne, qui « nous parut le plus délicieux que nous eussions jamais « mangé. Nous restâmes un mois dans ce lieu, n'osant « pas le quitter; mais nous envoyions souvent à la décou-« verte les hommes les plus dispos, pour voir s'il n'était « pas resté de Tartares dans le pays, craignant toujours « que leur retraite ne fut simulée, et qu'ils ne revinssent « pour égorger ceux qui avaient pu échapper à leur bar-« barie; et quoique le besoin de vivres nous forçât sou-« vent de descendre dans les lieux qui avaient été habi-« tés, nous ne quittâmes tout-à-fait cette retraite, qu'après « le retour du roi Bela. » (Cap. 40).

Roger était né dans la principauté de Benevent. Il fut d'abord attaché, comme chapelain, au cardinal Jean de Tolède, qui l'envoya plusieurs fois en Hongrie pour ses

leurs biens à la défense commune (1). Les lettres que Grégoire IX adressa aux fidèles pour les exhorter à voler au secours des Polonais, peignent fortement sa douleur et ses alarmes. « Divers objets et tous très-graves, « y est-il dit, occupent sans cesse notre pen-« sée : les tristes affaires de la terre sainte; « les tribulations de l'Église; l'état déplorable « de l'empire romain; mais, nous le con-« fessons, nous oublions tous ces motifs d'af-« fliction, et ce qui nous concerne particuliè-« rement, en songeant aux maux causés par

---

affaires ou celles de l'Église. A l'époque de l'invasion des Tartares, il était chanoine du chapitre de Varadin. Après avoir échappé à la mort comme par miracle, il retourna auprès de son ancien patron, qui prit soin de son avancement, et lui procura les bonnes graces du souverain Pontife. Roger fut nommé à l'archevêché de Spalatro; revêtu de cette dignité, il se rendit en Hongrie auprès du roi Bela, avec des lettres de recommandation du pape. Le roi fut très-mécontent de cette nomination faite à son insu; néanmoins il dissimula sa colère, et permit au nouvel archevêque de se rendre à son siége, dont Roger prit possession en 1250 (Thomas, *Hist. salon.*, cap. 48). Il le conserva jusqu'à sa mort, en 1267 (*Series archiepiscopor. salon. et spalat. ecclesiæ.* ap. Schvandtner, t. III).

(1) *Chronicon Luneburgicum* ap. Eccard. *Corpus Historicum medii ævi*, tom. I, cap. 19.

« les Tartares; car l'idée que le nom chrétien « pourrait être détruit de nos jours par les « Tartares; cette idée seule brise tous nos os, « dessèche notre moelle, amaigrit notre corps, « détruit nos forces, et nous cause une telle « douleur, de si vives angoisses, que, pour « ainsi dire, hors de nous-mêmes, nous ne « savons de quel côté nous tourner (1). »

Cependant l'Allemagne échappa au danger d'une invasion. L'armée du prince Péta se dirigea vers la Hongrie, qui fut pendant près de trois ans un vaste théâtre de carnage et de destruction. Ce fut en vain que Bela implora le secours des souverains de l'Europe; l'empereur Frédéric II et le pape Grégoire IX se faisaient alors la guerre avec une extrême animosité. Le pontife romain, voulant délivrer l'Italie de la domination germanique, et précipiter du trône un prince qui, par ses lumières, supérieur à son siècle, ne fléchissait pas devant l'autorité spirituelle, lançait sur son ennemi les foudres de l'Église, déliait ses sujets du serment de fidélité, les excitait à la révolte, et s'efforçait d'animer contre lui toute la chrétienté. Frédéric, bravant l'orage,

---

(1) Dlugoss, *Hist. Polon.*, lib. VII, pag. 682.

employait ses armes à réduire ses états d'Italie, soulevés à l'instigation du pape. Il était occupé dans ce pays, lorsque l'évêque de Vatzen, envoyé par Bela, vint lui remettre les lettres de ce prince, qui le pressait de le secourir contre les Tartares, et s'offrait, à cette condition, de lui prêter hommage. Frédéric répondit à Bela: que s'il quittait l'Italie avant d'avoir terminé la guerre, l'Allemagne perdrait le fruit du sang et des trésors qu'elle avait sacrifiés pour maintenir ses droits; qu'en marchant contre les Barbares, il exposerait ses propres états à être envahis, puisqu'il avait tout à craindre de l'animosité du souverain pontife; mais qu'il espérait donner bientôt la paix au monde chrétien, et qu'après avoir rétabli le calme en Italie, et pourvu à la sûreté de son empire, il marcherait, avec une multitude de guerriers, pour vaincre les Tartares (1). Frédéric manda néanmoins à son fils Conrad, et aux princes de l'Allemagne de se tenir prêts à repousser les Barbares; il adjura les autres souverains, au nom de la religion, et pour leur propre sûreté, de concourir

(1) Petri de Vineis, cancellarii Friderici II, *Epistol.*, lib. I, cap. 29. Basilæ, 1566, in-8°.

aux mesures de défense contre un danger qui était commun; « car, écrivait-il au roi d'Angleterre, si les Tartares pénétraient en Allemagne, et n'y trouvaient pas de barrières « suffisantes pour les arrêter, les autres états « se verraient bientôt menacés par la tempête que la justice divine, nous le croyons, « a permis d'éclater, à cause des péchés qui « souillent le monde, et du refroidissement « de la piété parmi les hommes. Que votre « excellence use donc de prévoyance, et tandis que l'ennemi commun exerce ses fureurs « dans les pays voisins, qu'elle avise aux « moyens de lui résister; car ces peuples ont « quitté leurs pays avec l'intention de subjuguer tout l'Occident, et de détruire la foi « et le nom chrétien, ce que Dieu ne veuille « pas permettre; mais nous espérons dans « notre Seigneur Jésus-Christ, qui, par sa « grace et son assistance, nous a fait, jusqu'à « présent, triompher de nos ennemis, que « ceux-ci, qui se sont élancés des régions « tartares, rencontrant les forces de l'Occident, déposeront leur orgueil, et que les Tartares seront précipités dans le Tartare. (1) »

(1) Math. Paris, *Hist. Angliæ*, tom. I, pag. 558. C'est la lettre déjà citée du 3 juillet 1241.

En quittant la cour de l'empereur, l'évêque de Vatzen se rendit à Rome avec des lettres où son souverain implorait également l'assistance du siége apostolique; mais les réponses du pape ne furent guère plus satisfaisantes que celles de Frédéric II. Après avoir exprimé la profonde affliction que lui causaient les calamités dont les chrétiens étaient frappés par les mains des Tartares, et qui devaient être attribuées au courroux céleste, provoqué par l'excès de leurs péchés et de leurs crimes; après avoir exhorté ceux dont le cœur est touché de la crainte de Dieu, d'implorer sa miséricorde, couverts de cilices et de cendres, Grégoire IX conjure Bela de défendre vaillamment son royaume et la religion catholique, contre laquelle les Barbares, comme on le savait, étaient particulièrement animés, lui promettant de l'aider de ses conseils et de lui donner des secours efficaces. Il lui annonce que, recevant sa personne et sa famille sous la protection du siége apostolique, il lui accorde, ainsi qu'à tous ceux qui marcheront, sous la bannière de la croix, à la défense de la Hongrie, les mêmes indulgences et immunités qui avaient été concédées, en concile général, aux croisés de la terre sainte. En même temps Grégoire

écrivit à plusieurs souverains pour les presser de secourir la Hongrie, dans la crainte que ce pays étant conquis et dévasté, les autres contrées de l'Europe n'éprouvassent le même sort.

Dans une seconde lettre adressée à Bela, le pape exhorte ce prince à fonder son espoir en la miséricorde de Dieu, qui, après avoir lancé sur son peuple le fléau de sa vengeance, provoqué par l'intolérable atrocité des crimes, fait succéder à ses rigueurs la douceur de l'amour, et après avoir tenu la verge de la correction, étend une main consolatrice. Il l'invite au courage et à la constance, promettant de lui donner toujours des secours et des conseils: « Si Frédéric, « qui se dit empereur, ajoutait-il, revenait « d'un cœur contrit et pénitent, à l'obéis- « sance de la mère Église, elle serait prête « à faire la paix avec lui, ce qui tournerait « à la gloire de Dieu, et au bien de la re- « ligion; ce qui rendrait le repos au monde « chrétien et permettrait aussi de vous secou- « rir plus efficacement » (1).

(1) Odor. Raynaldus, *Annal. Eccles.*, tom. II, pag. 259 et 261. Ces deux lettres sont datées de Latran; la première du 16 juin, la seconde du 1er juillet 1241.

En Occident comme en Asie, les peuples se persuadaient que les Tartares étaient les instruments dont la providence voulait se servir pour les châtier de leurs iniquités. Les Fidèles craignaient même que ce ne fût le peuple, qui, selon l'ecriture, devait précéder l'arrivée de l'Anti-Christ (1); on le croyait sorti des extrémités de l'Orient pour anéantir le nom chrétien. Dans ce siècle, où l'autorité souveraine était affaiblie par l'aristocratie féodale, et l'Europe morcelée en petits états rivaux; où l'on ne pouvait prendre une mesure sans convoquer une diète, ni réunir ses efforts pour un intérêt commun, où l'esprit monastique, une dévotion puérile et de vaines superstitions, offusquant les lumières naturelles, s'opposaient au développement de la raison; la chrétienté fit à peine quelques préparatifs de défense contre les hordes barbares prêtes à la dévaster, et ne dut probablement son salut qu'à la mort d'Ogotaï, qui obligea Batou et les autres princes à retourner en Tartarie, pour participer à l'élection d'un nouveau souverain. Sans cette heureuse circonstance, il est à croire que la

(1) Thomas archid., *Hist. Salonita*, cap. 38.

supériorité des Mongols dans l'art de la guerre, eût fait éprouver aux autres nations européennes le sort déplorable des Russes, des Hongrois et des Polonais. Une funeste expérience avait prouvé que des troupes composées d'un petit nombre de cavaliers couverts de fer, et d'une multitude de paysans à demi nus; que des armées sans ordre, ni subordination, sans unité de commandement, ni usage de tactique, ne pouvaient résister à cette nombreuse cavalerie légère des Mongols, aguerris et disciplinés, fertiles en stratagêmes, habiles dans l'art des grandes opérations et des manœuvres sur le champ de bataille; qui, montés sur des chevaux agiles, et frappant de loin par leurs flèches, se jouaient de la bravoure et de l'adresse de guerriers habitués à combattre avec la lance, l'épée et la masse d'armes.

A peine Bela fut-il de retour dans son royaume, que des bruits sinistres annoncèrent une nouvelle invasion des Tartares. Leur empire s'étendait jusqu'à l'extrémité occidentale de la Galicie et de la Moldavie, d'où ils menaçaient la Hongrie et la Pologne. Le pape Grégoire était mort le 21 août 1241; Célestin n'avait occupé que peu de jours la chaire de Saint Pierre, qui resta vacante jusqu'au 25

juin 1243. Innocent IV venait d'être élevé au pontificat, lorsque Bela lui écrivit pour le conjurer d'avoir compassion de son royaume, et de faire marcher à sa défense des légions de croisés. Innocent ordonna sans délai au patriarche d'Aquilée, d'exhorter les peuples d'Allemagne à prendre la croix pour secourir les Hongrois; mais heureusement les craintes de Bela ne furent pas vérifiées (1).

Deux ans après, dans un concile général assemblé à Lyon, le pape Innocent IV cita, parmi les principaux motifs qui l'avaient déterminé à le convoquer, l'urgence d'aviser aux moyens de défendre l'Europe contre les Tartares. Pour appaiser la divinité, on ordonna des jeûnes et des prières solemnelles; il fut résolu que les peuples exposés aux irruptions des Mongols, recevraient le conseil de fortifier leurs villes, d'obstruer les chemins, et que des missionnaires seraient envoyés aux chefs de ces barbares avec des lettres du pape, qui les inviteraient à ne plus verser le sang chrétien, et à se convertir à la vraie foi; telles

---

(1) Odor. Raynaldus, ad. an. 1243. La lettre d'Innocent au patriarche d'Aquilée est datée d'Anagni, le 12 des calendes d'août (22 juillet) 1243.

furent les dispositions du concile de 1245, pour garantir la chrétienté d'un danger aussi menaçant (1).

En implorant l'assistance de Frédéric II, à l'époque où son royaume était à moitié dévasté par les Tartares, Bela s'était engagé à lui prêter hommage, si avant un certain terme, l'empereur venait à son secours, ou lui envoyait son fils Conrad, roi des Romains. Frédéric annonça que son fils marcherait à la défense de la Hongrie; mais cette promesse ne fut pas accomplie. Au bout de quelques années, Bela ayant communiqué au pape sa crainte que l'empereur ne fondât sur cette promesse éventuelle la prétention d'un droit de suzeraineté sur la Hongrie, le pontife romain le rassura par sa réponse où il déclarait que la condition n'ayant pas été remplie, l'engagement était nul, et qu'on ne pourrait jamais rien réclamer à ce titre, ni de Bela, ni de ses successeurs (2).

On apprend par une lettre que le pape

---

(1) Ibid., tom. II, pag. 332.

(2) Odor. Raynaldus, ad. an. 1245, tom. II, pag. 342. La lettre d'Innocent est datée de Lyon 12 calendes de septembre (21 août) 1246.

Alexandre IV adressa, en 1259, au roi de Hongrie, que Bela avait reçu des propositions d'alliance de la part d'un prince mongol. Le roi s'était plaint amèrement envers ce pontife de l'indifférence que la cour de Rome lui avait témoignée dans ses malheurs, et menaçait de s'en venger, en acceptant les propositions d'alliance, qui lui étaient faites par les Tartares. « Les plaintes contenues dans le dé-« but de votre lettre, lui répond Alexandre, « nous ont froissé le cœur. Il y est dit que, « lorsque votre royaume était cruellement dé-« vasté par les Tartares, vous aviez fait de-« mander du secours à notre prédécesseur « Grégoire, et que ce pontife, comme s'il eût « oublié votre insigne dévotion et celle de « vos ancêtres, n'avait pas voulu témoigner, « même par des paroles, encore moins par des « actions, qu'il compatissait au carnage de vos « sujets; et que, bien qu'après sa mort, pen-« dant la vacance du siége apostolique, les « cardinaux vous eussent donné la promesse « consolante, que le pape futur mettrait ses « soins à repousser les barbares de vos fron-« tières, cet espoir n'avait cependant pas été « réalisé. En demandant les secours et les « conseils de l'Église contre de nouvelles atta-« ques de la part des Tartares, vous exposez

« qu'elle vous a abandonné et dédaigné dans « le danger précédent; mais si vous voulez « considérer la malheureuse situation de l'É-« glise à cette époque, nous croyons que vous « l'absoudrez, et que vous conviendrez que « l'omission dont vous vous plaignez doit « être uniquement attribuée aux malheurs du « temps, et à l'iniquité de ceux qui troublaient « alors l'Église; car l'empereur Frédéric exer-« çait la plus violente tyrannie contre le siége « apostolique, l'attaquant de toute sa puis-« sance, afin que, lorsqu'il aurait été op-« primé, lorsque ses fils, privés de sa protec-« tion, auraient été subjugués, il pût recevoir « seul les honneurs suprêmes. Pour défendre « sa liberté et celle de ses fils, l'Église avait « fait de si grandes dépenses, elle était grevée « de tant de dettes, que, dans ses embarras, « elle ne pouvait prêter secours à autrui; et « ses ressources n'ont pu encore suffire à « acquitter toutes les dettes qu'elle a contrac-« tées. Si, après l'avénement d'un nouveau « pontife, les promesses, données par les car-« dinaux, n'ont pas été accomplies, c'est que « le secours n'était plus nécessaire, puisque les « Tartares avaient alors évacué vos domaines. « Vous ajoutez que, hors d'état de résis-« ter à de si puissants ennemis, s'il fallait que

« vous fussiez privé ultérieurement des secours « du saint siége, vous seriez forcé, quoiqu'en « gémissant, de faire avec eux un traité de « paix et d'alliance, qu'ils vous avaient pressé « plusieurs fois de conclure, vous proposant, « à ce que vous dites, de faire épouser à votre « fils la fille du prince tartare, ou à votre « fille son fils, selon votre choix; ce traité « de paix devant porter la condition expresse, « que votre fils, avec la quatrième partie de « la nation, formera l'avant-garde des Tartares, « dans une expédition qui sera entreprise pour « détruire le peuple chrétien, et que vous aurez « le cinquième du butin et des biens qui se- « ront enlevés aux chrétiens tués ou soumis; « que d'ailleurs vous ne paierez aucun tribut « aux Tartares, qu'ils n'entreront pas sur votre « territoire, et que, lorsqu'ils vous enverront « des ambassadeurs pour traiter d'affaires, « leur suite n'excèdera pas le nombre de cent « personnes; mais il aurait mieux valu taire « toutes ces circonstances; car si vous pensez « qu'il n'y a de secours à attendre contre ces « ennemis, ni du ciel, qui dans les guerres « soutenues pour la religion et la justice, « donne ordinairement la victoire au petit « nombre, ni de la terre, où le péril qui vous « menace est commun aux autres princes, un

« monarque très-chrétien devrait cependant « avoir horreur de conserver, à des conditions « si honteuses et détestables, non-seulement « le plus beau royaume du monde, mais sa « propre vie et celle des siens ». Le souverain pontife cite alors tous les motifs tirés des principes de la vertu, de l'honneur, de la religion, qui doivent engager le roi à repousser de pareilles propositions; il ajoute que son intérêt, même temporel, lui défendait de les accepter, puisqu'il ne pouvait pas attendre, de la part des Tartares, plus de bonne foi qu'ils n'en avaient montré envers d'autres nations, qu'ils avaient fait tomber dans les mêmes embûches, pour les mieux asservir; et après lui avoir annoncé que les calamités qui frappent les peuples sont des châtiments qui leur sont infligés par la divine providence, l'exhortant à les éviter dans son royaume, par son zèle pour y faire règner la justice et la piété, il s'excuse de ne pouvoir lui accorder sa demande d'un corps de mille balistaires, et lui assure que le saint siége, par ses concessions d'indulgences pour une croisade, lui donne un bien plus grand secours (1).

(1) Odor. Raynaldus ad. an. 1259. Cette lettre est datée d'Anagni II. id. oct. an. V, ou 22 octobre 1259.

L'Europe était toujours agitée par la crainte d'une nouvelle invasion des Mongols; le pape Alexandre IV invita les chrétiens à prendre des mesures pour repousser ces Barbares. Dans une lettre qu'il adresse, en 1260, à l'archevêque de Bordeaux, le souverain pontife invoque la réunion de toutes les forces chrétiennes, celles d'un seul état ne suffisant point pour réprimer les irruptions de cette multitude féroce, et prononce qu'il faut empêcher, par la menace de peines terribles, que des chrétiens ne commettent l'infamie de s'allier avec les Tartares; mais comme le danger n'était pas imminent, on se borna, du moins en France, à ordonner des processions, le premier vendredi de chaque mois, ainsi que des prières, des jeûnes, des aumônes et d'autres œuvres méritoires (1).

Au commencement de la même année, le pape ayant mandé au roi de France que les chrétiens de la Palestine étaient menacés par les Tartares, qui venaient de conquérir les

---

(1) *Alexandri IV. Litteræ ad archiepiscopum Burdegalensem et responsio concilii Burdegalensis*, ap. Martenne et Durand, *Veter. scriptor. et monumentor. amplissima collectio*, Parisiis, 1724, in-f°, tom. VII, pag. 168 et 170.

principales villes de Syrie, Louis IX assembla à Paris les barons et les prélats de son royaume, qui ordonnèrent, dit Guillaume de Nangis, *que on fett pourcession et que on deît litanies et oroisons, et que on se gardât de vilainnement jurer de nostre seigneur et des sains, et que on se tenît de pécher et de superfluités et de robes et de viandes* (1).

L'année suivante, Alexandre IV avait convoqué un concile général à Rome au temps de pâques; mais des bruits annonçant la marche d'une armée tartare vers l'Occident, lui firent différer la tenue de cette assemblée, qui n'eut lieu qu'à la fin de juin, après que ces alarmes eurent été dissipées par la nouvelle que les Tartares, entrés en Hongrie, y avaient été battus par le roi Bela avec une perte de cinquante-deux mille hommes (2). On délibéra dans ce concile sur les

---

(1) Guillaume de Nangis, *Annales de Saint-Louis* (édit. de Capperonnier), pag. 247.

(2) Harduinus, *Acta Conciliorum*, Parisiis, 1714, in-f°, tom. VII, pag. 546 et 7. L'invasion en Hongrie et la défaite des Tartares dans l'année 1261, dont il vient d'être fait mention, d'après les historiens des conciles, n'était, sans doute, qu'une fausse nouvelle; car les anciens histo-

mesures à prendre pour garantir la chrétienté des hordes féroces qui la menaçaient. Le pape exhorta, par ses lettres, les rois et les princes à faire des armements, et les peuples furent appelés sous la bannière de la croix pour repousser les ennemis du nom chrétien.

En 1265, le roi Bela ayant annoncé au pape Clément que les Tartares se préparaient à faire une irruption en Hongrie et en Pologne, le souverain pontife fit prêcher la croisade dans ces deux royaumes et dans les parties de l'Allemagne qui les avoisinent (1); toutefois l'ennemi ne parut pas. Ce ne fut que dans l'année 1285 que la Hongrie revit les Mongols qui, attirés dans ce royaume par des Coumans revoltés contre le roi Ladislas, le dévastèrent jusqu'à Pest, et se retirèrent chargés de butin (2).

La Pologne fut plus souvent ravagée par ces Barbares. Après avoir fait, en 1259, une

---

riens hongrois n'en parlent pas. Cependant George Pray l'a recueillie comme un fait avéré dans les *Annales regum Hungariæ*, tom. I, in-f°, p. 309.

(1) Odor. Raynaldus, ad an. 1265.

(2) Joh. de Thurocz, *Chronica Hungarorum*, cap. 78, ap. Schwandt. *Script. rer. Hung.*, tom. I, pag. 151.

incursion en Lithuanie, où ils égorgèrent tous les habitants qui ne purent pas se réfugier dans les bois ou les marais, ils entrèrent en Pologne avec des troupes russes et lithuaniennes qu'ils faisaient marcher sous leurs drapeaux. Ayant brûlé Sandomir, ils assiégèrent sa citadelle, où les habitants de la ville et des campagnes environnantes s'étaient retirés avec leurs effets les plus précieux. Les chefs des troupes russes, Vassilko et Léon, l'un frère, l'autre fils de Daniel, roi de Galicie, chargés de parlementer avec le commandant de cette place, Pierre de Crempa, lui persuadèrent qu'il obtiendrait aisément une capitulation, s'il voulait aller fléchir les généraux mongols, et le pressèrent de sauver, par ce moyen, la vie de tant de chrétiens renfermés dans la citadelle, garantissant la sûreté de sa personne. Trop confiant en leurs paroles, Pierre de Crempa se rendit au camp ennemi avec les principaux de la noblesse; mais comme ils se prosternaient devant les chefs mongols pour leur demander quartier, ils furent assaillis, dépouillés de leurs vêtements, et massacrés. Aussitôt les Barbares courent avec de grands cris à la citadelle, où l'on se croyait désormais en sûreté; ils s'en emparent, font main-basse sur

les hommes, épargnent les femmes pour les réduire à l'esclavage, et lorsqu'ils sont las de tuer, ils chassent le reste de la population dans la Vistule. Après avoir brûlé la citadelle, les Mongols se portèrent rapidement sur Cracovie, qu'ils trouvèrent sans défense et livrèrent aux flammes; Boleslaw le pudique s'était réfugié en Hongrie. Les Mongols ravagèrent le pays jusqu'à Bythom, dans le district d'Oppeln, et retournèrent en Russie au bout de trois mois chargés de dépouilles. Unis aux Russes et aux Lithuaniens ils firent encore dans la suite plusieurs irruptions en Pologne, où ils commirent toujours les mêmes cruautés (1).

La Russie, plus malheureuse que la Pologne et la Hongrie, après avoir été dévastée, demeura pendant plus de deux siècles sous l'affreuse domination des Mongols. Le grand-duc et les princes apanagés étaient les vassaux du khan, de la postérité de Djoutchi, qui règnait sur les contrées situées au nord de la Mer Noire et de la Mer Caspienne, et faisait sa principale résidence à Séraï, sur le Volga. Ces princes étaient souvent obligés de se rendre à

---

(1) Cromerus, *Rer. Polonicar.*, lib. X.

la cour de leur suzerain pour lui rendre hommage. Les fréquentes querelles qu'ils avaient entre eux pour la possession de leurs domaines, les obligeaient de soumettre leurs différends à la décision du souverain mongol, et pour réussir ils devaient être munis de riches présents; car rien n'égalait l'avidité de ces khans et de leurs officiers. A la mort du grand duc, ceux qui aspiraient à lui succéder, allaient briguer la faveur des successeurs de Batou. Sans cesse exposés à perdre leurs principautés et même leur vie, dont leur suzerain mongol disposait arbitrairement, ces princes étaient souvent forcés de comparaître à la cour de Séraï, pour se défendre contre les accusations de leurs rivaux. Ils y étaient soumis à un cérémonial humiliant, et traités en sujets avec la grossière insolence particulière à ces Barbares. Des gouverneurs mongols établis dans les provinces russes, y exerçaient impunément leurs tyrannies et leurs concussions. Lorsqu'un envoyé du khan arrivait à la cour du grand duc de Russie, ce prince sortait de la ville à pied pour aller à sa rencontre, se prosternait devant l'ambassadeur de son suzerain, et lui présentait une coupe remplie de coumiz. On étendait une peau de martre sous les pieds de l'officier, qui lisait à haute

voix les ordonnances du khan, et le grand duc l'écoutait un genou à terre (1). Les Russes payaient aux Mongols une capitation qui consistait en fourrures; souvent ceux qui n'avaient pas les moyens de l'acquitter étaient réduits à l'esclavage (2).

La domination des Mongols sur la Russie dura jusqu'à la fin du quinzième siècle. Les guerres civiles entre les descendants de Djoutchi, qui se disputaient la succession au trône, affaiblirent la puissance des khans de Séraï. Tandis que leur empire se divisait en plusieurs états, les grands ducs de Russie, dont la résidence était fixée à Moscow, devenaient de plus en plus puissants par la réunion sous leur sceptre, des principautés qui avaient servi d'apanages aux princes du sang; ils cessèrent enfin de payer le tribut aux khans mongols, et de reconnaître leur suprématie; puis ils s'emparèrent de leurs domaines.

Il paraît que les Mongols, dans les premiers temps de leur domination en Russie, étendirent leurs ravages dans le nord jusqu'à

---

(1) Karamsin, *Ist. Gossoud. Ross.*, tom. IV, V et VI. — Cureus, *Silesiæ Annales*, pag. 67.

(2) Carpin, *Voyage*, art. VII.

la Permie. Sous le règne de Hocan II, qui occupa le trône de Norvège depuis 1217 jusqu'en 1263, il arriva dans ce pays un grand nombre de Permiens, qui avaient émigré pour se soustraire aux cruautés des Tartares. Le roi les ayant fait instruire dans la religion chrétienne, leur donna des terres autour du golfe Malanger (1).

---

(1) Thormod. Torfœus, *Historia rer. Norvegicarum*, Hafniæ, 1711, in-f°, tom. IV, pag. 303.

CHAPITRE IV.

COUYOUC.

Régence de l'impératrice Tourakina. — Disgrace et mort d'Yéliui-Tchoutsaï. — Élection de Couyouc. — Actes de son règne. — Sa mort. — Missionnaires envoyés aux Mongols par le pape Innocent. — Mission du frère Jean de Plan Carpin en Tartarie. — Mission du frère Anselme en Perse. — Mission d'André de Lonjumel, envoyé par Saint-Louis en Tartarie.

A la mort d'Ogotaï, toutes les routes aux environs de la résidence furent gardées, afin que personne n'en pût partir, et des courriers, expédiés dans toutes les directions, obligèrent les voyageurs de s'arrêter à l'endroit où ils les trouvèrent. Ogotaï avait d'abord désigné pour son successeur Goutchou, son troisième fils, et celui qui lui était le plus cher; ce jeune prince étant mort, en 1236, à l'armée dans le Hou-kouang, son fils aîné Schiramoun hérita de la tendresse d'Ogotaï, qui le fit élever à sa cour, et le destina au trône; mais

l'impératrice Tourakina voulait y placer son fils aîné Couyouc (1). Celui-ci, né en 1206, avait servi dans la guerre contre les Kins, sous les ordres du général Adjitaï, et même fait prisonnier un prince de la famille impériale (2). Plus tard il suivit Batou dans son expédition en Occident. Ogotaï lui avait expédié, en janvier 1241, l'ordre de revenir avec ses troupes. Couyouc apprit, en route, la mort de son père.

Les princes du sang et les chefs de l'armée reçurent, avec la nouvelle de cet événement, une invitation, de la part de Tourakina, de se rendre à l'Ordou d'Ogotaï, pour élire son successeur. En attendant, Tchagataï et les autres princes déférèrent la régence à cette impératrice. Elle avait été l'épouse de Taïr-Oussoun, chef de la tribu Ouhouse-Merkite; prise avec son mari, qui s'était révolté contre

---

(1) *Djami ut-Tévarikh.* — Le nom de ce prince, qui se prononçait Couyouc ou Gouyouc, est écrit *Cuiuc* dans le *Miroir Historique* de Vincent; mais, dans les autres ouvrages qui parlent des Mongols, ce nom est transformé en *Cuinc*, par une méprise assez facile sur les deux dernières lettres.

(2) *Hist. des Yuans*, dans Hyac., p. 298.

Tchinguiz-khan, elle fut donnée par ce prince à son fils Ogotaï, et devint son épouse.

La régente commença par destituer le chancelier Tchingcaï. Ce ministre d'Ogotaï, né ouïgour, était chargé, indépendamment des fonctions de sa place, de consigner chaque jour, sur un registre, les paroles remarquables de l'empereur (1); usage que l'on voit établi, dès les temps les plus reculés, à la cour des souverains de la Chine.

Un mahométan, nommé Abd-our-Rahman, qui était arrivé jadis en Mongolie, avec des marchandises, possédait toute la confiance de Tourakina. Il avait proposé à Ogotaï, sur la fin de son règne, de prendre à ferme les revenus du fisc en Chine. Yéliuï-Tchoutsaï les avait évalués à la somme de 500 mille onces d'argent par an, lorsqu'il avait établi les impôts dans les provinces au nord du fleuve jaune; après la conquête du Ho-nan, les recettes s'élevèrent jusqu'à 1,100.000 onces. Abd-our-Rahman en offrit 2,200.000, dans l'année 1239. Yéliuï-Tchoutsaï dit qu'on

(1) *Djami ut-Tévarikh.* — Le prince Tchagataï avait pour chancelier un chinois, qui était aussi chargé de recueillir journellement ses discours. *Ibid.*

pourrait percevoir jusqu'à cinq millions; mais qu'on écraserait les contribuables, et, comme en combattant la proposition du mahométan, son air et sa voix s'animaient, Ogotaï lui dit: *On croirait que tu veux te battre!* Ce prince accepta l'offre du traitant. Le ministre en fut vivement affligé, et observa que c'était ainsi qu'on faisait naître un esprit de mécontentement qui éclatait tôt ou tard (1). Dès-lors son crédit alla en déclinant. La régente mit Abd-our-Rahman à la tête du département des finances de l'empire. Yéliuï-Tchoutsaï voyant que les moyens oppressifs employés par ce ministre, pour procurer à l'impératrice l'argent dont elle avait besoin, détruisaient le fruit de ses longs travaux, en conçut un profond chagrin. Il mourut à Caracouroum, en juin 1244, âgé de cinquante-cinq ans. On insinua à la régente que celui qui avait si long-temps administré les finances de la Chine devait avoir amassé une immense fortune. L'ordre fut donné de visiter sa maison. On n'y trouva que des instruments de musique, des livres, des cartes géographiques, des médailles, et des pierres chargées d'anciennes inscriptions.

---

(1) Mailla, *ibid.*, p. 321. — *Kang-mou*, ibid., p. 281.

Yéliuï-Tchoutsaï, au jugement des historiens chinois, possédait les plus hautes qualités, et surpassait de loin ses contemporains. Il servit la cour mongole avec droiture, mais sans jamais s'humilier devant le pouvoir. Toutes les fois qu'il exposait ce qui était utile ou nuisible à sa patrie, ce qui pouvait causer du soulagement ou des souffrances aux peuples, ses paroles étaient fortes et ses traits décélaient une vive émotion. Ogotaï, que ses remontrances importunaient quelquefois, lui dit un jour : « *Tu vas encore pleurer pour le peuple.* » Il s'était imposé une noble tâche, d'autant plus difficile à accomplir, qu'il se trouvait isolé au milieu d'étrangers ignorants investis du pouvoir. Un des successeurs d'Ogotaï honora sa mémoire, en lui donnant le titre de roi de Kouang-ning et le surnom de *Ven-tcheng* (1).

---

(1) Mailla, ibid., page 239. — *Kang-mou*, ibid., page 292 à 295. — M. Abel Rémusat a recueilli, (Voyez *Nouveaux mélanges asiatiques*, t. I, p. 64 et suiv.), quelques traits de la vie d'Yéliuï-Tchoutsaï, tirés de la Biographie de ce grand ministre, par l'auteur chinois de l'histoire des Yuans, et termine cette intéressante notice par le jugement suivant : « Les circon-« stances dans lesquelles vécut Yéliuï-Tchoutsaï, les belles

Mass'oud bey, fils d'Yelvadje, gouverneur du Turkustan et de la Transoxiane, crai-

---

« qualités dont la nature et l'éducation l'avaient pourvu, « ont fait de lui l'un des plus grands ministres dont l'Asie « occidentale se glorifie. Tartare d'origine, et devenu « Chinois par la culture de son esprit, il fut l'intermé-« diaire naturel entre la race des opprimés et celle des « oppresseurs; il se trouva placé près de Tchingkis et de « son successeur, comme une providence protectrice des « peuples vaincus, et sa vie se consuma tout entière à « plaider auprès de la barbarie triomphante, la cause des « lois, du bon ordre, de la civilisation et de l'humanité. « On ne saurait compter les millions d'hommes qui lui durent « la vie et la liberté. Il remplaça le joug de la force par « celui de la raison; la puissance du glaive, par celle des « institutions; le pillage, par un système régulier d'impôts; « la brutale autorité des conquérants tartares, par l'in-« fluence lente mais irrésistible des lettrés de la Chine; il « organisa la partie orientale de cet empire gigantesque « qui menaçait alors d'envahir le monde entier, et pré-« para de loin la révolution qui, en renvoyant les Mon-« gols dans leurs déserts, devait affranchir la Chine d'une « domination étrangère et lui rendre un gouvernement « fondé sur la base des mœurs naturelles et des traditions « nationales. »

« Près d'un siècle après la mort de ce grand ministre « (en 1330), ajoute M. Rémusat, l'empereur, par un usage « très-commun à la Chine, lui décerna solemnellement le « titre de roi de Kouang-ning, avec un surnom qui rap-« pellait les nobles qualités de son esprit et la droiture

gnant d'être arrêté, se réfugia auprès du prince Batou. Argoun fut envoyé en Perse,

« de son caractère. — Le fils d'Yéliuï-Tchoutsaï, nommé « Yéliuï-Tchu, lui succéda dans sa charge de vice-chan- « celier, et son petit-fils, Yéliuï-Thouhousse se distingua « sous les règnes de Khoubilaï et de ses successeurs. Il « mourut durant le règne de Yésun-Timour (en 1327), « laissant des travaux sur l'histoire des Mongols, et quel- « ques poésies. »

« Le tombeau d'Yéliuï-Tchoutsaï, dit le père Hyacinthe, « dans une note, pag. 294, est au pied du mont Ouan- « scheou, à trois lieues et demi de Pékin. Le gouverne- « ment lui fit bâtir, en 1751, un nouveau temple près « de son tombeau; on lui érigea aussi un monument en « pierre, avec une inscription. L'ancien temple était « depuis long-temps ruiné; cependant il existait encore en « 1628. On y voyait sa statue et celle de sa femme, l'un « et l'autre représentés assis; la barbe et les moustaches « d'Yéliuï-Tchoutsaï dépassaient ses genoux. »

Selon les historiens persans, Mahmoud Yelouadj était chargé, sous le règne d'Ogotaï, de l'administration générale des provinces mongoles en Chine; selon les historiens chinois, c'était Yéliu-Tchoutsaï. Après la mort d'Ogotaï, Mahmoud Yelouadj fut disgracié; il en fut de même d'Yéliu-Tchoutsaï; mais ce dernier mourut en 1244 et Mahmoud Yelouadj vivait encore au commencement du règne de Mangou, qui le nomma, en 1252, administrateur général des possessions mongoles en Chine. De plus, Mahmoud Yelouadj était mahométan; il avait un fils, Mass'oud bey, qui administrait, sous Tchagataï et ses

avec l'ordre de saisir Keurgueuz, gouverneur de ce pays; il l'amena à la cour de la régente, qui, pour satisfaire un ancien ressentiment contre cet officier, le fit emprisonner, et le remplaça par Argoun. L'impératrice se laissait guider par les conseils d'une de ses femmes, nommée Fathma, qui avait été prise par les Mongols au sac de Thouss, en Perse. On attribuait à l'influence de cette mahométane la disgrace que venaient d'éprouver plusieurs des personnages les plus marquants sous le règne d'Ogotaï.

Peu de temps après la mort de ce prince, son oncle Témougou Utchuguen fit une faible tentative pour s'emparer du trône; il s'approcha avec ses troupes de la résidence impériale. Tourakina lui fit demander amicalement pourquoi il venait auprès *de sa fille* avec une suite si nombreuse, et lui renvoya

---

successeurs, le Turkustan et la Transoxiane. Yéliu-Tchoutsaï, né Khitan, était ou de la secte de Confucius, ou de celle de Fo. Il avait suivi Tchinguiz-khan en Perse; Mahmoud Yelouadj l'accompagnait aussi; il fut nommé gouverneur de Ghazna. Nous ne savons comment concilier les données contradictoires de ces auteurs; mais nous présumons néanmoins qu'ils ont voulu désigner le même personnage.

son fils, qui avait demeuré à la cour d'Ogotaï. Comme on apprit alors l'arrivée de Couyouc dans son yourte, sur le bord de l'Imil, Témougou ne jugea pas à propos de poursuivre son dessein. Il retourna sur ses pas, mandant à la régente qu'il était venu dans l'intention de lui faire ses compliments de condoléance sur la mort de son époux.

L'assemblée générale, qui avait été convoquée dans un endroit (1), près du lac Gueuca, où le dernier empereur avait coutume de résider pendant l'été, ne put avoir lieu qu'au printemps de l'année 1246. Ce retard fut causé par les délais de Batou qui, n'aimant ni la régente ni son fils Couyouc, prétextait un mal de pied pour ne pas se rendre au Couriltaï; et comme il était l'aîné des princes du sang, les autres membres de la famille impériale ne voulaient pas procéder sans lui à l'élection d'un nouveau souverain. Sur les instances de l'impératrice, Batou promit enfin de venir; mais il ne parut pas, et la diète se tint malgré son absence. La convocation de cette assem-

(1) Cet endroit est nommé *Dalan-daba* (les soixante-dix collines), dans l'*Hist. des Yuans*.

blée avait mis en mouvement les princes de l'Asie; les routes qui conduisaient de toutes les parties de ce continent au centre de la Tartarie étaient couvertes de voyageurs; les princes du sang s'y rendaient avec une nombreuse suite militaire. On vit arriver au lieu fixé pour l'élection Utdjuken avec ses quatre-vingt fils; la veuve de Toulouï accompagnée de ses enfants; les descendants d'Ogotaï, de Djoutchi et de Tchagataï, suivis des noyans et chefs de leurs troupes particulières; les gouverneurs militaires et civils des possessions mongoles en Chine; Argoun et Mass'oud, l'un gouverneur général de la Perse, l'autre, du Turkustan et de la Transoxiane, ayant à leur suite les princes et les seigneurs de ces contrées; le sultan Seldjoukide du Roum, Rokn-ud-din; le grand duc de Russie, Yaroslaw; deux princes nommés David, qui se disputaient la couronne de Géorgie; le frère du souverain d'Alep, les ambassadeurs du khalife de Bagdad; ceux du prince Ismaïliyen d'Alamout, des princes de Moussoul, du Farss et du Kerman; tous apportant des offrandes magnifiques; et, dans cette foule de personnages qui paraissaient avec le brillant éclat du luxe asiatique, se faisaient remarquer, par leur simplicité, deux

moines européens. C'étaient des missionnaires envoyés par le pape, pour prêcher l'évangile aux Tartares, et les détourner de faire désormais la guerre aux chrétiens. On voyait en ce lieu, nommé *Sira-Ordou*, deux mille tentes blanches, à peine suffisantes pour loger cette affluence de princes, de seigneurs et d'ambassadeurs, qui n'attendaient que le moment de se prosterner devant le nouveau monarque. Des marchands y étaient accourus en grand nombre avec les productions les plus précieuses des diverses contrées de l'Asie. Une immense multitude couvrait les environs du camp impérial, et les vivres devenues rares se vendaient à très haut prix (1).

Les princes du sang et les généraux s'assemblaient dans une grande tente, qui pouvait contenir deux mille personnes; elle était entourée, à quelque distance, d'une balustrade couverte de peintures. Cette tente avait deux entrées: l'une, réservée pour le souverain seul, n'était point gardée; on supposait que

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Djami ut-Tévarikh*. Parmi les personnages qui se trouvaient présents au lieu de l'élection, les auteurs de ces deux histoires nomment des ambassadeurs francs; ils veulent sans doute parler des deux missionnaires envoyés par le pape.

personne n'aurait l'audace de passer de ce côté; l'autre était occupée par des militaires armés d'arcs et de sabres. Les membres de l'assemblée s'entretenaient d'affaires jusqu'au milieu du jour; puis ils se mettaient à boire avec excès de la liqueur de lait de jument, et chaque jour ils se vétissaient d'habits d'une autre couleur. Avant même son élection, Couyouc recevait des honneurs particuliers; toutes les fois qu'il sortait de son pavillon, on faisait retentir l'air de chants en son honneur, et l'on inclinait devant lui des baguettes terminées par des touffes de laine écarlate. Lorsque le moment de l'élection approcha, l'impératrice et les membres de l'assemblée se rendirent à un endroit situé à trois ou quatre lieues du Sira-Ordou, et tinrent leurs réunions dans une tente appelée l'*Ordou d'or*, parce qu'elle était soutenue par des colonnes couvertes de lames d'or, fixées avec des clous d'or (1). Les princes du sang et les chefs des tribus et des troupes, délibérant sur le choix d'un nouvel empereur, arrêtèrent, en premier lieu, qu'il serait pris

(1) Carpin, ap. Vincentium, *Specul. Hist.*, lib. XXXI, cap. 30 et 31.

parmi les descendants d'Ogotaï. Quoique Schiramoun eût été désigné par son grand-père pour lui succéder, les membres de l'assemblée, cédant à l'influence de la régente, furent d'avis, que ce prince étant encore mineur, il fallait élire Couyouc, et lui donnèrent unanimement leurs suffrages. Celui-ci, suivant l'usage, refusa la dignité suprême, nommant chacun des autres princes, comme plus digne du trône, et s'excusant sur sa faible santé. Après une longue résistance, se rendant enfin aux vœux de l'assemblée, il dit qu'il acceptait l'empire, mais à condition, que le trône serait assuré à sa postérité. Ils signèrent tous un acte, par lequel ils prenaient l'engagement suivant : « Jusqu'à ce qu'il « n'existe plus de ta race qu'un morceau de « chair tel que de la graisse ou de l'herbe « qu'on y aurait frotté, répugnerait à un « chien ou à un bœuf, nous ne donnerons à « personne autre la dignité de khan. » Ensuite ils ôtèrent leurs bonnets, détachèrent leurs ceintures, firent asseoir Couyouc sur un trône doré, et le saluèrent du titre de khan. Les membres de l'assemblée rendirent hommage au nouveau monarque par neuf prosternations, et la multitude répandue dans la plaine, les princes vassaux, les ambassa-

août 1246.

deurs étrangers, qui se tenaient respectueusement hors de l'enceinte du pavillon impérial, s'étendirent en même temps la face contre terre. Après avoir reçu l'hommage de ses nouveaux sujets, Couyouc sortit de sa tente, suivi des princes du sang et des généraux, pour saluer le soleil par trois génuflexions. Ces cérémonies furent suivies d'un festin. L'empereur était assis sur son trône; les princes à sa droite, les princesses à sa gauche, siégeaient sur des tabourets; le repas ne fut composé que de viandes; on servit à la ronde du vin et du coumiz, et les convives burent jusqu'au milieu de la nuit, au son des instruments, accompagnés de chants guerriers (1). Ce banquet se renou-

(1) Simon de Saint-Quentin qualifie le chant des Mongols de *hurlements : Cantibus, vel potius ululatibus* (ap. Vincent. *Spec. Hist.*, lib. XXXI, cap. 50). *Tartari*, dit Vincent dans sa description des mœurs de ce peuple (lib. XXIX, cap. 71) *modo interrogativo, clamoroso loquuntur, gutture rabido et horribili. Cantantes mugiunt ut tauri, vel ululant, ut lupi, voces inarticulatas in cantando proferunt.*

Deux voyageurs du treizième siècle parlent d'une cérémonie, pratiquée à l'inauguration des empereurs mongols, dont les historiens persans ne font aucune mention. Le frère Simon de St. Quentin, qui se rendit, en 1247,

vela sept jours de suite. Les fètes terminées, Couyouc fit distribuer l'or, l'argent, les étoffes et les bijoux qui composaient le trésor de son père, confiant la direction de ces largesses à la princesse Siourcoucteni, veuve de Touloui, qui était la personne la plus marquante du Couriltaï. Des présents furent donnés à chacun selon son rang, d'abord aux princes et aux princesses de la famille impériale, puis aux personnes attachées à leur service, aux noyans, aux généraux, à

---

au camp du général mongol Baïdjou, en Perse, rapporte qu'après l'élection de Gouyouc khan, les seigneurs mongols firent asseoir ce prince et sa femme sur un feutre, les élevèrent en l'air, et les proclamèrent empereur et impératrice. (Chap. IX du *Voyage de Carpin*, dans la collection de Bergeron). Comme ce frere de l'Ordre des Prédicateurs n'avait pas été en Tartarie, son récit pourrait être révoqué en doute s'il n'était confirmé par un témoin oculaire. Le prince arménien Haiton dit, dans son *Histoire orientale*, (collection de Bergeron, chap. XVI, p. 27). « Les chefs et les principaux des sept nations firent assembler les peuples, et leur firent jurer obéissance et fidélité à *Changius*, (Tchinguiz) comme à leur « seigneur naturel. Après cela ils mirent un siége au milieu d'eux, et ayant étendu par terre un linceul noir, « ils le firent asseoir dessus, et les sept chefs des nations « l'élevèrent en cette manière, avec de grandes démon-

tous les officiers, enfin aux rois des nations tributaires, à leurs ministres et aux individus de leur suite. Le nouvel empereur voulut passer son père en libéralité. Il acheta des marchandises pour la somme de 70 mille balischs, qui fut payée avec des assignations sur les pays conquis; ses officiers lui ayant proposé d'enfermer ces richesses dans les magasins de Caracouroum, attendu qu'il serait difficile de les transporter à sa suite, Couyouc dit qu'il était inutile de les garder,

---

« strations de joie, et le nommèrent empereur ou premier « cham, lui rendant leurs respects à genoux avec beaucoup « de révérence. Personne ne doit être surpris de la so-« lemnité ni de la cérémonie, que les Tartares observè-« rent à l'égard de leur premier empereur, non plus que « du linceul sur lequel ils l'élevèrent dans son siége, parce « qu'ils n'avaient point alors apparemment de plus belles « étoffes; ou bien ils étaient si grossiers qu'ils ne savaient « pas mieux; mais, ce qu'on doit admirer, c'est que les « Tartares, après avoir conquis plusieurs royaumes et des « richesses infinies (car ils possèdent toute l'Asie et ses « richesses jusqu'aux frontières de Hongrie), ils n'ont ce-« pendant pas voulu quitter cette ancienne coutume; en-« sorte qu'il faut, pour la confirmation de leur empereur, « que l'on observe cette ancienne manière pratiquée par « leurs ancêtres. Et j'ai assisté deux fois à la confirmation « de l'empereur des Tartares. »

et voulut qu'elles fussent distribuées, non-seulement aux troupes, mais aussi à tous les individus présents. On en donna d'abord aux tribus de l'aile droite et de l'aile gauche, avec une telle profusion qu'il n'y eut pas un enfant qui ne reçût un présent; ensuite les étrangers, jusqu'aux valets, eurent part aux largesses de l'empereur. Il restait encore, après cette distribution, une grande quantité d'effets; on en fit une seconde, sans pouvoir les épuiser. Enfin Couyouc, passant un jour devant les tas qui restaient, ordonna qu'ils fussent livrés au pillage (1).

La première affaire dont le khan s'occupa fut l'examen de la conduite du prince Utdjuken. Comme elle était d'un nature trop délicate pour être traitée publiquement, les princes Mangou et Orda furent seuls chargés de faire les informations nécessaires. Ce procès se termina par le supplice de plusieurs officiers d'Utdjuken.

---

(1) Carpin dit qu'à une petite distance des tentes impériales, il y avait, sur une colline, plus de cinq cents chariots, remplis d'or, d'argent et d'habits de soie, et que tout cela fut partagé entre l'empereur et ses princes et ducs, qui après en firent des présents aux leurs, comme il leur plut. (Chap. XII).

Pendant la régence, qui avait duré plus de quatre ans, les princes du sang avaient donné à leurs créatures des assignations sur les revenus des provinces; ils avaient accordé à toute sorte de personnes des brevets d'exemption des charges publiques. Couyouc leur en fit de sévères reprimandes, et annula toutes ces concessions. La princesse Siourcoucteni et ses fils étaient les seuls qui ne se fussent point permis de pareils abus; le khan mêla l'éloge de leur conduite aux reproches qu'il adressa aux autres membres de sa famille. En même temps il confirma toutes les ordonnances d'Ogotaï, de même que celui-ci avait confirmé les ordonnances de Tchinguiz-khan, et il sanctionna par sa signature tous les diplomes délivrés sous le règne de son père.

Tchagataï, en mourant, avait transmis ses états à son petit-fils Cara-Holagou, dont le père Moatougan, avait péri au siége de Bamian. Le nouvel empereur, qui avait de l'amitié pour Yissou-Mongco fils de Tchagataï, lui donna l'investiture des domaines de son père, trouvant étrange qu'on eut préféré le petit fils au fils. Couyouc continua la guerre contre les Soungs, et mit les généraux Souboutaï et Tchagan à la tête de l'armée qui devait agir

dans la Chine méridionale. Il fit marcher des troupes contre la Corée, qui soutenait son indépendance. Une armée fut envoyée en Perse, sous la conduite du général Iltchika-dai; pour la former, il fut ordonné que chacun des princes du sang fournît deux hommes sur dix de ses troupes. Iltchikadaï devait prendre le commandement des forces mongoles en Perse, et lever, dans ce pays, deux hommes sur dix. Les royaumes de Géorgie et de Roum, les principautés de Moussoul, de Diarbékir et d'Alep furent placés sous sa juridiction exclusive, et il fut autorisé à percevoir seul les tributs de tous ces états. L'empereur annonça la résolution de marcher lui-même en Occident; cette armée d'Iltchikadaï devait être son avant-garde (1). Argoun conserva le gouvernement général de la Perse; Mass'oud, celui du Turkustan et de la Transoxiane; ils furent munis de tablettes à tête de lion, marques de leurs dignités. Tous les grands fonctionnaires qui étaient sous la protection de ces deux gouverneurs, furent également confirmés dans leurs emplois par

août 1247.

(1) Carpin dit aussi que Couyouc avait l'intention de marcher à la conquête de l'Occident (lib. XXXI, cap. 36).

des diplomes et des tablettes, et plusieurs petits souverains de ces contrées reçurent des patentes qui leur en continuaient la possession. Abd-our-Rahman, le nouvel administrateur des provinces chinoises, fut mis à mort, et remplacé par son prédécesseur Mahmoud Yelvadje. Tchincaï obtint de nouveau la charge de grand chancelier.

Le royaume des Seldjoukides, dans l'Asie-Mineure, venait de subir le joug mongol, et selon une clause de son pacte de soumission, le sultan Yzz-ud-din Keï-Kavouss avait envoyé à la cour de son nouveau suzerain son frère cadet Rokn-ud-din Kilidj-Arsslan. Ce jeune prince plut à l'empereur qui lui donna le trône de Roum, et déposa son frère (1).

Deux jeunes princes géorgiens, nommés tous deux David, étaient venus à la cour du grand khan solliciter l'investiture du royaume de Géorgie; l'un était fils naturel de George Lascha, dernier roi de Géorgie; l'autre était fils de la reine Rhouzoudan, qui avait succédé à son frère George. Couyouc partagea la Géorgie entre ces deux compétiteurs; il donna le Khartli au premier et l'Imirette au se-

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Djami ut-Tévarikh*.

cond; mais le fils de Rhouzoudan fut obligé de rendre l'hommage pour ses états au fils de George (1). Sempad, frère de Hethoum I, roi arménien de la Cilicie, était venu porter au nouveau khan, avec de riches présents, l'hommage de ce petit souverain. Le grand juge Fakhr-ud-din, ambassadeur du khaliphe, fut congédié avec un message menaçant, à cause des plaintes portées contre ce pontife par les généraux mongols en Perse; et les envoyés du prince Ismaïliyen (2), traités avec mépris, emportèrent une réponse très-dure au mémoire qu'ils avaient été chargés de remettre. Les affaires générales ainsi réglées, l'assemblée fut dissoute, et les princes partirent pour faire les préparatifs des expéditions militaires nouvellement résolues (3).

Les deux religieux européens qui furent présents à l'élection de Couyouc, étaient les moines franciscains Jean de Plan Carpin et

---

(1) *Précis de l'Histoire d'Arménie*, par M. Saint-Martin, dans ses *Mémoires sur l'Arménie*, tom. I, p. 385, tom. II, pag. 294. — *Djami ut-Tévarikh.*

(2) C'était le chef de la secte des Bathiniyés, plus connus en Europe sous le nom d'Assassins, lequel résidait dans un château-fort du Deïlem en Perse.

(3) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Djami ut-Tévarikh.*

Benoit. On a vu que le concile tenu à Lyon dans l'année 1245, avait décrété l'envoi de missionnaires vers les Tartares, pour leur prêcher l'humanité et tâcher de les convertir au christianisme. Le pape Innocent IV écrivit au prieur des Dominicains à Paris, de choisir, parmi les religieux de son ordre, plusieurs frères qui pussent être chargés de cette mission. Le prieur ayant donné lecture des lettres apostoliques en plein chapitre, tous les religieux s'offrirent à l'envi; tous fondaient en larmes; ceux qui venaient d'obtenir la permission de se dévouer à la mort pour le salut de leurs frères, pleuraient de joie; les autres étaient pénétrés de douleur. Les quatre religieux qui furent choisis, Anselme de Lombardie, Simon de Saint-Quentin, Albéric et Alexandre, étant allés se jeter aux pieds du pape, reçurent de ce pontife des lettres adressées au chef des Tartares, et l'ordre de se rendre à la première armée de cette nation qu'ils trouveraient en Perse (1). Ils allèrent au camp du général Baïdjou. Trois autres religieux de l'ordre de Saint François, Benoit,

(1) Vincent. M. Fontana, *Monumenta Dominicana*, Romæ, 1675, in-f°, pag. 52.

polonais, Laurent de Portugal et Jean de Plan Carpin furent envoyés en Tartarie. Ces deux ordres mendiants étaient institués, depuis près d'un demi siècle, dans le but spécial de propager la lumière de l'Évangile parmi les infidèles (1).

Les deux missions partirent en 1246. Les franciscains traversèrent la Bohême, la Silésie et la Pologne. Ils apprirent à Lencisc que, pour être admis devant les chefs mongols, il fallait leur offrir des présents; et comme ces frères, qui vivaient d'aumônes, ne possédaient rien, le duc Conrad, son épouse, l'évêque de Lencisc, les nobles polonais vinrent à leur secours, en leur donnant des pelleteries, pour les employer en offrandes. Les missionnaires se rendirent à Kiew, d'où ils parvinrent en six jours aux avant-postes mongols, sur le bord du Dnieper. Ils furent conduits au quartier du prince qui commandait les troupes mongoles sur cette frontière; mais comme il n'y avait auprès de lui personne qui pût interpréter les lettres latines dont ils étaient

(1) Lucas Waddingus, *Annales Minorum*, Lugduni, 1647, in-f°, tom. I, pag. 641. — Odor. Raynaldus, *Annales Ecclesiastici*, tom. II, in-f°, pag. 258 et 393.

chargés, ce général envoya les missionnaires à la cour de Batou. Ils partirent le premier lundi de carême et après avoir couru à franc-étrier pendant trente-neuf jours, changeant de chevaux quatre ou cinq fois par jour, ils arrivèrent au camp de ce prince sur le bord du Volga. On leur dressa des tentes à environ une lieue du quartier-général. L'intendant de Batou leur ayant demandé ce qu'ils offriraient à son maître lorsqu'ils seraient admis à se prosterner en sa présence, ils répondirent que leur seigneur le pape, n'étant pas sûr que ses envoyés pussent arriver à leur destination, ne les avait pas chargés de porter des présents, et que d'ailleurs ils avaient eu à traverser des pays très-dangereux; mais qu'ils offriraient ce qu'ils avaient reçu pour leur propre compte. Lorsqu'ils eurent remis leurs présents et fait connaître le motif de leur voyage, ils furent conduits à l'audience de Batou. On les fit d'abord passer entre deux feux, pour détruire les influences malignes qui pouvaient résulter de leur présence. Deux lances plantées auprès de ces feux soutenaient une corde tendue, à laquelle étaient attachés des morceaux d'étoffe. Les personnes, les animaux et les effets qui devaient être purifiés passaient sous cette corde, et en

même temps deux femmes, chacune d'un côté, faisaient des aspersions d'eau en recitant certaines paroles. Les religieux durent fléchir trois fois le genou gauche devant la tente du prince, et furent avertis de n'en pas toucher le seuil. Batou était assis sur une estrade élevée, ayant auprès de lui une de ses femmes. Les membres de sa famille et ses principaux officiers occupaient un banc au milieu du pavillon, et derrière eux reposaient par terre les personnes d'un rang inférieur, les hommes à droite, les femmes à gauche. Les missionnaires durent se mettre à genoux pour adresser leur discours au prince. Ils lui remirent ensuite les lettres dont ils étaient chargés, et demandèrent des interprètes pour les traduire. Ils furent placés à gauche dans la tente du prince; on plaçait à droite les ambassadeurs qui revenaient de la cour du grand khan. Cette tente, qui était spacieuse et de toile fine, avait été prise au roi de Hongrie. On y voyait une table couverte de coupes d'or et d'argent, pleines de diverses boissons; chaque fois que Batou buvait, des chants mêlés au son des instruments se faisaient entendre (1).

---

(1) Relation de Plan Carpin dans Vincent. *Specul. Hist.*

Les lettres du pape, datées de Lyon le III des nones de mars 1245, étaient adressées au roi et à la nation tartare. Dans l'une de ces missives, après avoir expliqué les principaux dogmes de la religion chrétienne: la rédemption du genre humain opérée par le sacrifice du fils de Dieu, sa résurrection et son ascension, précédée de la désignation de son vicaire dans ce monde, qui est chargé du soin des ames et des clefs du royaume des cieux, le souverain pontife déclare que, successeur, quoique indigne, de ce vicaire, il veut opérer le salut du roi et de la nation tartare, et que, ne pouvant être présent partout, il délègue ses pouvoirs au frère Laurent de Portugal et à ses compagnons, porteurs des présentes, afin qu'ils leur fassent connaître les dogmes de la religion chrétienne. L'autre lettre était conçue en ces termes: « Comme non-seule-« ment les hommes, mais aussi les animaux « privés de raison, et même les éléments de « l'univers, sont unis ensemble par une certaine

---

lib. XXXI. Ce missionnaire dit que lorsque Batou montait à cheval, on tenait sur sa tête un parasol, ce qui se pratiquait aussi pour les autres princes du sang et même pour leurs femmes.

« affinité, à l'exemple des esprits célestes, que « l'être suprême a établis dans un état de paix « perpétuel, nous ne pouvons qu'être grandement étonnés que vous ayez envahi, comme nous l'avons ouï dire, tant de pays chrétiens et autres, que vous les ayez horriblement désolés, et que, dans vos fureurs « dévastatrices, vous ayez rompu tous les liens « de l'affinité naturelle, n'épargnant ni l'âge, « ni le sexe, et passant tout le monde indistinctement au fil de l'épée. Désirant donc, « à l'exemple du Dieu de paix, voir tous les « hommes réunis dans la crainte du Seigneur, « nous vous avertissons, prions et exhortons « de ne plus attaquer les chrétiens, et d'apaiser la colère divine fortement provoquée « par tant d'offenses, en vous soumettant à « une pénitence qui y soit proportionnée; « car si, jusqu'à présent, Dieu a permis que « les nations tombent sous vos coups, cela « ne doit pas vous enhardir à continuer d'exercer vos fureurs; il omet quelquefois pendant un temps de châtier les superbes; « mais s'ils ne songent pas eux-mêmes à s'humilier, Dieu ne manque pas de les punir « de leurs iniquités, dans ce monde, en leur « réservant dans l'autre une vengeance plus « complète. » Cette lettre se termine par la

prière de bien accueillir les religieux chargés de la présenter, et d'ajouter foi à ce qu'ils diront au nom du pape, surtout en ce qui concerne l'établissement de la paix. Le souverain pontife y demande enfin assez naïvement que les Tartares lui fassent connaître ce qui a pu les exciter à détruire les autres nations, et quels sont leurs projets pour l'avenir (1).

Quelques jours après la remise de ces lettres, qui furent traduites en langue mongole, russe et arabe, Batou fit dire aux envoyés du pape de se rendre au lieu fixé pour l'élection d'un nouveau khan. On leur proposa de renvoyer quelques personnes de leur suite; les missionnaires y consentirent et les chargèrent de leur rapport au pape; mais ces individus furent retenus près de la frontière russe jusqu'au retour des religieux.

Jean de Plan Carpin et ses compagnons partirent (2) du camp de Batou le jour de

(1) Odor. Raynaldus, *Annales Eccles.*, tom. II, p. 321.

(2) « Nous partîmes, dit Carpin (Lib. XXXI, cap. 23), « les yeux baignés de larmes, pensant que nous allions à « la mort; car nous étions si faibles, que nous pouvions « à peine nous tenir à cheval. Pendant tout le carême,

Pâques, accompagnés de deux Tatares, qui avaient l'ordre de les faire voyager en gran-

---

« nous n'avions eu d'autre nourriture que du millet cuit « à l'eau avec du sel, d'autre boisson que de la neige « fondue. »

Ce missionnaire rapporte quelques traits qui caractérisent la barbarie des Mongols. Un duc de Russie, nommé Michel, étant venu rendre hommage à Batou, fut conduit entre deux feux, et reçut l'intimation de se prosterner devant l'image de Tchinguiz-khan. Il répondit qu'il s'inclinerait volontiers devant Batou et les siens, mais que sa religion lui défendait de rendre cet honneur à l'image d'un homme mort. On insista; et comme il persévérait dans son refus, Batou lui fit dire, par le fils du grand duc Yaroslaw, que s'il n'obéissait pas, il serait mis à mort. Cette menace n'ayant pu ébranler la constance du prince russe, Batou l'en fit punir par un de ses gardes, qui lui donna tant de coups de pied dans le ventre et dans l'estomac, qu'il en mourut peu après. Ce même fait est rapporté dans l'*Histoire de Russie*, par M. Karamsin, tom. IV, pag. 34. On y voit que Michel était prince de Tchernigow, et qu'il avait reçu l'ordre, en 1246, de se rendre auprès de Batou; un de ses boyards, nommé Fédor, périt avec lui, et ils furent mis tous deux au rang des saints.

« Il arriva, dit ailleurs Plan Carpin (lib. XXXI, cap. 6), « comme nous étions sur les terres de Batou, qu'un certain André, duc de Sarvogle en Russie, accusé devant « ce prince d'avoir tiré des chevaux de Tartarie, pour

de diligence, afin qu'ils pussent arriver avant l'élection; néanmoins ils n'atteignirent le grand Ordou que le 22 de juillet, environ cinq mois

---

« les vendre ailleurs, quoique le fait n'eût pas été prouvé, « fut mis à mort. Le frère cadet et la veuve du défunt, « ayant appris cette nouvelle, se rendirent à la cour de Batou « pour le supplier de ne leur point ôter sa principauté. « Alors Batou ordonna que, suivant la coutume des Tar- « tares, le jeune prince épousât la veuve de son frère. « Elle répondit qu'elle se tuerait plutôt que de commettre « un acte aussi contraire à sa religion; néanmoins il la fit « livrer au jeune prince, et comme l'un et l'autre s'y re- « fusaient, les Tartares les conduisirent au lit, et mirent « le jeune homme sur la princesse, malgré les pleurs et les « cris de cette dame.

« Les Tartares, dit encore ce missionnaire (lib. XXXI, « cap. 5), sont les plus orgueilleux des hommes, et trai- « tent avec mépris les chefs des nations. Nous avons vu, « à la cour de l'empereur, le grand-duc de Russie, le « fils du roi de Georgie, beaucoup de sultans et d'autres « princes auxquels ils ne rendaient aucun honneur; et « même les simples Tartares qu'on leur donnait pour es- « corte, quelque misérables qu'ils fussent, passaient de- « vant eux, et prenaient toujours la meilleure place. »

Suivant Carpin (cap. 36), le grand-duc de Russie Yaroslaw mourut subitement, à la suite d'un repas où il avait été invité chez l'impératrice-mère, et, sept jours après, son corps était couvert de tâches livides, ce qui ne laissa aucun doute qu'il n'eût été empoisonné.

après leur entrée sur le territoire mongol, près du Dnieper. Ces religieux furent admis à l'audience de Couyouc, à la fin d'août, quelques jours après son élévation au trône, en même temps que plusieurs princes et ambassadeurs, dont les noms furent lus à haute voix par le chancelier Tchincaï. Tous fléchirent quatre fois le genou gauche (1); on les

(1) Ici, comme à l'occasion de son audience chez Batou, le frère Jean Carpin ne parle que de génuflexions; mais, selon l'étiquette mongole, qui avait sans doute été empruntée du cérémonial chinois, et à laquelle on ne dérogeait ni pour les ambassadeurs, ni pour les grands vassaux, quiconque se présentait devant le grand khan, un prince règnant de sa famille, et même un de ses lieutenants-généraux, devait le saluer par trois prosternations et neuf battements de tête, en se mettant à genoux, frappant la terre trois fois de son front, et se relevant pour recommencer. « L'oncle du prince d'Alep « et le frère du sultan de Moussoul, dit Simon de Saint-« Quentin, revenant de la cour de Couyouc, arrivèrent « au camp de son général Baïdjou en Perse, peu de jours « avant le départ des religieux dominicains que le pape « avait envoyés auprès de cette armée tatare. Les deux « princes firent de beaux présents à Baïdjou, *ipsumque « cum trina genuum flexione, capitumque in terram alli-« sione, secundum mandatum Chaani, adorantes.* » Relation de Simon dans Vincentii *Spec. Hist.*, lib. XXXI, cap. 50. — Les plus grands personnages, lorsqu'ils par-

fouilla soigneusement pour voir s'ils ne portaient point de couteaux, et on les avertit de ne pas toucher en entrant la pièce de bois qui était sur le seuil de la porte. Ces personnages avaient offert à l'empereur une immense quantité de présents, qui consistaient principalement en riches étoffes, en ceintures de tissu soie et or, en fourrures précieuses; il y avait aussi des chevaux et des mules bardés de fer ou de cuir. On demanda aux envoyés du pape quels présents ils apportaient; ils répondirent qu'ils ne possédaient plus rien.

Quelque temps après cette première audience, l'empereur fit dire aux religieux, par l'organe de Tchincaï, de mettre par écrit l'objet de leur mission. Avant de répondre aux lettres du pape, on leur demanda s'il y avait auprès de leur maître quelqu'un qui comprît le mongol, le russe ou l'arabe; ils répondirent négativement. Peu de jours après (11 novembre), Cadac, intendant de l'em-

laient à l'empereur, et pendant qu'il leur adressait la parole, restaient à genoux; mais, selon Carpin, jamais le grand khan n'adressait la parole directement à un étranger, quelque élevé qu'il fût par son rang (cap. 33). Sur ce dernier point le missionnaire se trompe.

pire, Tchincaï et Bela, accompagnés de plusieurs secrétaires, se rendirent auprès d'eux et leur interprètèrent la réponse du khan au pape, que les missionnaires écrivirent en latin. Les officiers de l'empereur avaient soin de se faire expliquer chaque mot que les religieux écrivaient, pour s'assurer qu'ils avaient bien compris; néanmoins, en leur remettant les lettres originales de l'empereur, scellées de son sceau, ils y joignirent une traduction en langue arabe (1). Deux jours après les

---

(1) On ne connaît pas le contenu de cette réponse aux lettres du pape; mais comme les Mongols se croyaient de droit les maîtres de la terre, qu'ils ne voyaient dans les ambassades que des actes d'hommage, et qu'ils n'imaginaient pas qu'il pût y avoir d'autre rapport entre eux et les nations étrangères que celui de suzerain à vassal, il n'est pas douteux que la lettre de Couyouc ne contînt une sommation au pape de se soumettre à sa puissance, et de lui rendre hommage. On pourrait citer, à l'appui de cette conjecture, le passage suivant d'une lettre que le roi de Chypre avait reçue du connétable d'Arménie, et qu'il communiqua à Louis IX pendant le séjour de ce prince à Nicosie, vers la fin de l'année 1248.

« Sachez aussi que notre seigneur le Pape a envoyé « un ambassadeur audit Caan, lui faisant demander s'il « était chrétien, et pourquoi il envoyait les gens de sa « nation pour fouler aux pieds et détruire l'univers. A

religieux furent conduits à l'audience de l'impératrice-mère, qui donna à chacun d'eux une pelisse de renard avec le poil en dehors, et une robe d'étoffe. Ils partirent, en novembre, de la résidence impériale (1), mais ils n'arrivèrent à la cour de Batou que vers la fin de mai de l'année suivante (1247). Ayant demandé à ce prince sa réponse au pape, ils apprirent que Batou n'avait pas autre chose à mander que ce qui était contenu dans les lettres de l'empereur, et les

---

« quoi le Caan a répondu, *que Dieu avait ordonné à* « *ses aïeux et à lui-même d'envoyer son peuple pour* « *exterminer les méchantes nations;* mais quant à la « question s'il était chrétien, il répondit : *que Dieu le* « *savait, et que si le Pape voulait le savoir, il n'avait* « *qu'à venir et voir.* » Voyez Vincentius, *Spec. Hist.*, lib. XXXI, cap. 92.

(1) Pendant un mois que ces religieux restèrent à la cour impériale, ils faillirent mourir d'inanition; car les vivres qu'on leur distribuait pour quatre jours suffisaient à peine pour un, et ils ne pouvaient rien acheter, le marché étant à une trop grande distance. Heureusement ils furent assistés dans leur besoin de provisions par un orfèvre russe, nommé Come, qui était au service de Couyouc, et bien vu de ce prince. (Voyez Relat. de Carpin, cap. 37).

missionnaires poursuivirent leur route, pour se rendre auprès du souverain pontife (1).

Le frère Anselme et ses compagnons, qui avaient reçu l'ordre de se rendre à l'armée tartare la plus proche, arrivèrent, en 1247, au camp du général Baïdjou, en Perse (2), avec une lettre du pape où ce pontife exhortait les Tartares à ne pas renouveler leurs

(1) Relation de Jean de Plan Carpin, dans Vincentii *Speculum Historiale*, lib. XXXI, cap. 19 à 25, 30 et 31, 33 à 39. Ce moine franciscain, et Simon de Saint-Quentin, de l'ordre de saint Dominique, furent les premiers qui donnèrent en Europe quelques détails sur les Mongols. Jean de Planocarpio ou Planocarpino, avait été disciple de saint François. Il fut d'abord custode en Saxe, puis provincial d'Allemagne; il propagea son ordre en Bohême, en Hongrie, en Norvège, en Dacie, en Lorraine, et remplit une mission en Espagne dans l'année 1225. (Vaddingus, *Annales Minorum*, t. I, p. 641). A son retour de Tartarie, il fut très-bien accueilli par le pape Innocent IV, qui le garda auprès de lui trois mois, et le fit évêque d'Antivari. (Paolo Pansa, *Vita del gran pontifice Innocencio IV*. Napoli, 1598, in-4°, p. 45).

(2) Ce camp était, selon le frère Simon, près du château de Sitiens, que l'on disait à la distance de cinquante-neuf journées de Saint-Jean-d'Acre. Nous ignorons où était situé ce château, dont le nom est sans doute altéré.

ravages dans les pays chrétiens et à se repentir de ceux qu'ils avaient commis. Ces frères dominicains ayant témoigné le désir d'être admis devant Baïdjou, pour s'acquitter de la commission dont ils étaient chargés, furent interrogés par les officiers de ce général sur le lieu d'où ils venaient. Ils se dirent les envoyés du pape, que les chrétiens regardaient comme supérieur à tous les autres hommes, et révéraient comme leur père et leur maître. Ces paroles causèrent une vive indignation aux officiers mongols, qui demandèrent à ces étrangers, comment ils avaient l'insolence de prétendre que celui qui les envoyait fût au-dessus de tous les autres hommes. « Ne sait-il pas, dirent-ils, votre « maître, que le khan est le fils de Dieu? « que Baïdjou noyan est son lieutenant? Leurs « noms doivent être connus en tous lieux. » Le frère Anselme, chef de la mission, répondit que le pape ignorait qui était le khan, qui était Baïdjou, et qu'il n'avait jamais entendu prononcer leurs noms; qu'il avait seulement ouï dire qu'une nation, appelée Tartare, sortie des confins de l'Orient, avait subjugué beaucoup de contrées et fait périr une multitude d'hommes innombrable; que si le pape eût connu les noms du khan et

de son lieutenant, il n'aurait pas omis de les écrire dans les lettres dont il les avait chargés; que ce pontife, affligé de tant de carnage et principalement du meurtre des chrétiens, leur avait ordonné, de l'avis de ses frères les cardinaux, de se rendre promptement au premier camp tartare qu'ils pourraient rencontrer, pour exhorter, en son nom, le chef de cette armée et tous ceux qui lui obéissaient, à s'abstenir désormais d'égorger les hommes, surtout les chrétiens, et à expier par la pénitence leurs crimes atroces, comme la teneur même des lettres le leur ferait connaître plus parfaitement.

Les officiers de Baïdjou et les interprètes allèrent rendre à ce général les paroles du frère Anselme, et revinrent au bout de quelques instants pour demander aux missionnaires s'ils apportaient des présents de la part du pape. Le frère Anselme répondit qu'ils n'apportaient rien, parce que le pape n'était pas dans l'usage d'envoyer des présents; qu'il recevait, au contraire, des offrandes de la part des chrétiens et même des infidèles. Les officiers mongols retournèrent encore à la tente de leur maître et ne tardèrent pas à revenir: « Comment, dirent-ils aux missionnaires, vou« lez-vous paraître devant notre maître les

« mains vides; personne encore ne l'a fait. » Anselme répondit que s'ils ne pouvaient pas être admis devant le général, sans présents, ils leur donneraient les lettres du pape pour les lui remettre.

Les officiers allèrent encore prendre les ordres de leur chef; à chaque message ils avaient soin de changer d'habits. De retour, ils déclarèrent aux religieux que s'ils voulaient présenter eux-mêmes les lettres du pape au noyan Baïdjou, il fallait qu'ils l'adorassent par trois génuflexions, comme s'ils étaient devant son souverain, le fils de Dieu et le maître de la terre. Les religieux, pensant que cette espèce d'adoration pourrait être regardée comme un signe de soumission de la part du pape et de l'église chrétienne envers l'empereur mongol, ce qui donnerait un sujet de triomphe à tous les ennemis de l'Église en Asie, refusèrent d'y consentir, et déclarèrent qu'ils étaient prêts à saluer le général, puisqu'il représentait le khan, de la même manière qu'ils saluaient leur propre maître; que la proposition qu'on leur faisait était ignominieuse à la religion chrétienne et qu'ils souffriraient la mort plutôt que de s'y soumettre; mais que pour montrer qu'ils n'étaient pas animés dans leur refus par un sentiment d'orgueil, ils les assu-

raient que, si le noyan Baïdjou, si eux-mêmes, ses officiers, voulaient se faire chrétiens, ils n'hésiteraient pas, non-seulement de se prosterner devant eux, mais aussi de leur baiser la plante des pieds, en l'honneur de Dieu. A ces mots, les officiers mongols leur dirent avec indignation: « Quoi, vous nous con-« seillez de nous faire chrétiens, de devenir « des chiens comme vous et votre pape! » et ils les quittèrent en colère. Cependant ils revinrent demander aux religieux comment ils saluaient leur souverain. Le frère Anselme tira son capuchon un peu en arrière et fit une légère inclination de tête. Les Mongols demandèrent ensuite comment ils adoraient Dieu. Anselme répondit qu'ils l'adoraient de beaucoup de manières; les uns prosternés, les autres à genoux, d'autres différemment. « Puisque vous autres chrétiens, leur dirent « brusquement ces officiers, vous adorez le « bois et la pierre, vous ne devriez pas « refuser d'adorer Baïdjou noyan, à qui le « khan, fils de Dieu, ordonne que l'on rende « les mêmes honneurs qu'à lui-même. » Le frère Anselme leur fit observer que c'était la divinité représentée par le bois et la pierre que les chrétiens adoraient, et que leur maître ne pouvait prétendre rien de semblable.

Les officiers de Baïdjou s'étant absentés, reparurent encore et signifièrent aux religieux qu'ils n'avaient qu'à aller à la cour du khan pour lui présenter les lettres du pape, et contempler sa majesté et sa puissance, dont ils pourraient rendre compte à leur maître. Anselme répondit que le pape n'ayant jamais entendu parler du grand khan, leur avait simplement ordonné d'aller à la première armée tatare qu'ils trouveraient, et qu'il leur suffisait d'avoir accompli ses instructions; qu'il était prêt à leur remettre les lettres du pape, s'il leur plaisait de les recevoir, sinon il les remporterait: « De quel front, dirent alors « ces officiers, osez-vous dire, vous autres « chrétiens, que le pape est supérieur en « dignité à tous les autres hommes? Qui a « jamais ouï dire que votre pape possède « autant de royaumes que le khan, fils de « Dieu, en a acquis par la grace divine? « Qui a jamais entendu dire que le nom du « pape soit répandu, craint et respecté sur « toute la terre, comme celui du khan, qui « domine depuis les bornes de l'Orient jusqu'à la Mer Méditerranée et à la Mer Noire. « Le khan est donc supérieur en gloire et « en puissance à votre pape et à tous les « hommes. » — « Nous disons, répondit le

« frère Anselme, que notre seigneur le pape « est au-dessus de tous les autres hommes, « parce que Dieu a accordé à saint Pierre « et à ses successeurs l'autorité de l'Église « universelle jusqu'à la fin des siècles, » et le religieux se mit à leur expliquer cet article de foi; mais il fut bientôt interrompu par les insolentes vociférations des officiers de Baïdjou qui l'empêchèrent en même temps de répondre aux autres points de leurs discours.

Ces officiers, qui étaient partis brusquement, revinrent encore et dirent aux missionnaires de la part de Baïdjou, de leur remettre les lettres dont ils étaient chargés. Anselme les livra. Ils s'éloignèrent avec ces missives, et de retour au bout de quelques instants, ils dirent aux religieux de les faire traduire en persan. Les quatre frères se retirèrent à l'écart avec les interprètes et les écrivains de Baïdjou; tous travaillèrent à la version des lettres du pape en persan; de cette langue elles furent traduites en mongol et mises sous les yeux de Baïdjou.

Les officiers de ce général reparurent accompagnés d'un secrétaire du grand khan, personnage considérable, qui allait partir pour la cour, et dirent aux religieux qu'il fallait que deux d'entre eux se rendissent, sous la

conduite de ce fonctionnaire, au camp impérial pour présenter eux-mêmes les lettres de leur maître à l'empereur, recevoir sa réponse, et voir par leurs yeux sa gloire et sa puissance. Anselme s'y refusa encore par les raisons qu'il avait déjà alléguées.

Après avoir passé péniblement cette première journée en négociations peu satisfaisantes, les religieux s'en revinrent le soir, à jeun, dans leur tente, qui était à un mille de distance du quartier de Baïdjou. Au bout de quatre jours, ils retournèrent au campement de ce général, pour demander sa réponse et la permission de partir; ce fut en vain. Ils réitérèrent leurs démarches, et pendant près de neuf semaines, ils se rendirent presque chaque jour au quartier général, restant plusieurs heures de suite exposés à l'ardeur du soleil, dans les mois de juin et de juillet, sans qu'on fît attention à leur demande, sans même que les gens de Baïdjou daignassent s'approcher d'eux et leur parler. « Les « missionnaires, dit le frère Simon, étaient « regardés par ces Tartares comme des misé« rables, indignes d'une réponse, et même « comme des chiens; ce fut ainsi que Baïdjou « exerça son ressentiment contre les frères, « qui l'avaient blessé par la franchise de leurs

« paroles. Il alla, dans sa colère, jusqu'à vou-
« loir les faire mourir, et trois fois il en donna
« l'ordre (1). »

Enfin les missionnaires furent congédiés, le 25 juillet, avec la réponse de Baïdjou au pape, conçue en ces termes :

« Par l'ordre du divin khan, Baïdjou noyan
« t'adresse ces paroles : Sache, ô pape ! que
« tes envoyés sont venus et nous ont ap-
« porté tes lettres. Tes envoyés ont eu
« le verbe haut ; nous ne savons pas si tu
« leur as ordonné de parler de la sorte, ou
« s'ils l'ont fait de leur chef. Tes lettres por-
« taient entre autres ces mots : *Vous tuez*
« *beaucoup de monde ;* mais voici le comman-
« dement de Dieu, et l'ordre qui nous est
« donné par celui qui est le maître de toute
« la terre : *Que quiconque nous obéira, reste*
« *en possession de sa terre, de son eau, de*

---

(1) Baïdjou était d'une tribu mongole, appelée *Yissoute*, et parent du général Tchébé qui avait dévasté tant de pays. Il vint en Perse avec l'armée du général Tchormâgoun ; il commandait alors mille hommes ; il fut élevé au grade de chef de touman ou de dix mille hommes ; ce fut lui qui soumit le royaume seldjoukide de Roum. — *Djami ut-Tévarikh*, article des Mongols-Yssoutes.

« *son patrimoine, et livre ses forces au maître* « *de toute la terre; mais que quiconque nous* « *résistera, soit anéanti.* Nous te transmettons « cet ordre, en vertu duquel, si tu veux « conserver ta terre, ton eau, ton patri- « moine, il faut que toi, pape, tu te rendes « en personne auprès de nous, et que tu « ailles ensuite te présenter devant celui qui « est le maître de toute la terre. Et si tu « n'obéis pas au commandement de Dieu et « de celui qui domine sur la terre, nous ne « savons ce qui en adviendra, Dieu seul le « sait. Envoie-nous tes messagers pour nous « annoncer si tu viendras ou non, si tu veux « être notre ami ou notre ennemi, et fais- « nous parvenir promptement ta réponse à cet « ordre, que nous envoyons par Aybeg et « Sargis. Fait dans le district de Sitiens, le « 20 de juillet. »

A ces lettres fut jointe une copie de l'ordre général donné à Baïdjou, pour régler sa conduite à l'égard des peuples étrangers. Il lui était enjoint, au nom de Tchinguiz-khan, fils de Dieu et maître de la terre, comme l'Éternel est le souverain de l'univers, de faire connaître en tous lieux, que quiconque se soumettra aux commandements du fils de Dieu, sera sauvé; mais que

quiconque lui résistera, sera anéanti (1).

L'impératrice Tourakina mourut deux mois

---

(1) Relation du frère Simon de Saint-Quentin, dans Vincent, *Speculum Historiale*, lib. XXXI, cap. 40 à 52. Le nom de Baïdjou noyan, y est toujours écrit Bayothnoy. Le frère Anselme, que d'autres appellent Anselin et Ascelin, resta près d'une année en Perse avec ses compagnons, et revint à la cour du pape après une absence de trois ans et sept mois. Les quatre missionnaires, en se rendant au camp de Baïdjou, avaient été joints par deux autres dominicains, André de Lonjumel, qui avait déjà parcouru l'Orient pour y propager la foi chrétienne, et Guichard de Crémone, qu'ils avaient trouvé à Tifliss.

Voici la traduction originale des deux pièces que Baïdjou fit remettre aux missionnaires. Il faut sans doute attribuer, du moins en partie, les incohérences de la seconde à l'ignorance des interprètes qui l'ont dictée.

« Dispositione divina ipsius chaan transmissum Bayothnoy verbum. Papa, ita scias : tui nuntii venerunt, et tuas litteras ad nos detulerunt; tui nuntii magna verba dixerunt, nescimus utrum injunxeris eis ita loqui, aut à semetipsis dixerunt; et in litteris taliter scripseras : *homines multos occiditis, interimitis* et *perditis*. Præceptum Dei stabile, et statutum ejus qui totius faciem orbis continet ad nos sic est : *Quicunque statutum audierint, super propriam terram, aquam et patrimonium sedeant, et ei qui faciem totius orbis continet virtutem tradant ; quicunque autem praeceptum et statutum non audierint, sed aliter fecerint, illi deleantur et perdantur.* Nunc super

après l'avènement au trône de son fils. Alors les nombreux ennemis de Fathma conjurèrent la perte de cette favorite. Elle fut accusée par un mahométan de Samarcande, nommé Schiré, d'avoir, par ses maléfices, attiré au prince Coutan, frère de l'empereur, la maladie dont il était atteint. Celui-ci envoya même un officier à Couyouc, pour lui dénoncer la prétendue magicienne, et demander son suppli-

---

hoc istud statutum et præceptum ad vos transmittimus; si vultis super terram vestram, aquam et patrimonium sedere, oportet ut tu Papa in propria persona ad nos venias, et ad eum qui faciem totius terræ continet, accedas; et si tu præceptum Dei stabile, et illius qui faciem totius terræ continet non audieris, illud nos nescimus, Deus scit. Oportet ut antequam venias, nuntios præmittas et nobis significes si venis aut non, si velis nobiscum componere, aut inimicus esse, et responsionem præcepti citò ad nos transmittas. Istud præceptum per manus *Aybeg* et *Sargis* misimus mense Julii vigesima die lunationis, in territorio *Sitiens* castri scripsimus. »

Litterae Dei.

« Per præceptum Dei vivi Chingischan filius Dei dulcis et venerabilis, dicit quia Deus excelsus super omnia, ipse Deus immortalis, et super terram Chingischan solus dominus, volumus istud ad audientiam omnium in omnem

ce, s'il succombait à son mal. Le prince étant mort, Tchingcaï rappela au khan la demande de son frère, et l'ordre fut donné d'examiner Fathma. Après l'avoir forcée, par la bastonnade et la torture, de s'avouer coupable, on cousut les ouvertures de son visage et de son corps, et on la jeta, enveloppée d'un feutre, dans la rivière. Les amis de cette femme subirent aussi le dernier supplice. Peu de temps après, Schiré, accusé lui-même d'avoir ensor-

---

locum pervenire, provinciis nobis obedientibus et provinciis nobis rebellantibus. Oportet igitur te, ô Bajothnoy, ut excites eos et notifices eis quia hoc est mandatum Dei vivi et immortalis. Incessanter quoque innotescas eis super hoc petitionem tuam, et notifices in omni loco hoc meum mandatum, ubicumque nuntius poterit devenire; et quicunque contradixerit tibi, venabitur et terra ipsius vastabitur; et certificio te quod quicunque non audierit hoc meum mandatum erit surdus et quicunque viderit hoc meum mandatum et non fecerit, erit cœcus; et quicunque fecerit secundum istud meun judicium, cognoscens pacem, et non facit eam, erit claudus. Hæc mea ordinatio perveniat ad notitiam cujuslibet ignorantis et scientis. Quicunque ergo audierit et observare neglexerit, destruetur, perdetur et morietur. Manifestes igitur istud, ô Bajothnoy, et quicunque voluerit utilitatem domus suæ et prosecutus istud fuerit, et voluerit nobis servire, salvabitur et honorabitur, et quicunque audire istud contradixerit, secundum voluntatem tuam faciens, eos corripire studeas. »

celé Khodja Ogoul, fils de Couyouc, fut mis à mort avec ses femmes et ses enfants.

Couyouc partit, au printemps de l'année 1248, pour retourner dans son propre domaine, sur le bord de l'Imil, dont il trouvait le climat meilleur pour sa santé. Dans cette route, partout où il voyait des habitations, il faisait distribuer de l'argent et des étoffes. Cependant la princesse Siourcoucteni, soupçonnant que Couyouc s'avançait dans des intentions hostiles envers Batou, qui n'était pas venu lui rendre hommage, fit secrètement avertir ce prince de se tenir sur ses gardes;
avril 1248. mais Couyouc mourut à sept journées de Bisch-Balic, capitale de l'Ouïgourie, agé de quarante-trois ans.

Ce prince était grave et sévère. La seule nouvelle de son avènement au trône fit rentrer dans le devoir ceux qui, pendant la faible administration de la régente, avaient empiété sur l'autorité suprême. Mais Couyouc était fortement attaqué de rhumatismes, et son goût pour les boissons spiritueuses et les plaisirs de l'amour avait achevé de détruire sa santé. Son état habituel de souffrance ne lui permettant pas de s'occuper d'affaires, il en abandonnait le soin à ses ministres Cadac et Tchingcaï, tous deux chrétiens. Cadac,

son instituteur, lui avait inspiré de la prédilection pour le culte qu'il professait. La protection particulière que les chrétiens trouvaient à sa cour, y attira un grand nombre de moines de l'Asie mineure, de Syrie, de Bagdad, du pays des Ases et de la Russie; ils y acquirent d'autant plus d'influence que les médecins du prince étaient de la même religion (1). Carpin vit devant sa tente une chapelle chrétienne où l'on célébrait tous les jours l'office divin, et dit que Couyouc salariait des prêtres chrétiens, ce qui faisait croire qu'il avait l'intention de se convertir (2); aussi l'historien Raschid se plaint-il de l'abaissement auquel les mahométans étaient réduits sous son règne.

Le sceau de Couyouc portait ces mots : *Dieu au ciel et Couyouc khan sur la terre; par*

---

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Djami ut-Tévarikh.* — Aboul-faradj, trad. de Bruns, Lips. 1789, tom. II, pag. 525.

(2) *Voyage de Carpin en Tartarie*, chap. XI. Ce missionnaire dit que lorsque l'empereur Cuyuc fut élu, il avait 40 ou 45 ans; qu'il était d'une stature moyenne, fort sage, avisé, sérieux, et plein de gravité en son air et ses manières.

la puissance de Dieu, l'empereur de tous les hommes (1).

Deux années après la mort de Couyouc, il arriva à la cour de sa veuve, qui exerçait encore la régence, une ambassade de la part de saint Louis. Ce prince se trouvant, en 1248, à Nicosie, capitale de l'île de Chypre, prêt à passer en Égypte, donna audience, le jour de Noël, à deux individus, nommés David et Marc, qui se disaient envoyés auprès de lui par Iltchikadaï (1), commandant des forces mongoles en Perse. Ils lui remirent, de la part de ce général, une lettre écrite en persan, que le roi fit traduire en latin, par le frère André de Lonjumel, dominicain, qui

(1) Relation de Jean du Plan Carpin, dans Vincent, *Spec. Hist.*, lib. XXXI, cap. 34. L'Anglais Jean de Mandeville, qui voyageait dans la Chine vers l'année 1350, dit que sur le sceau de l'empereur mongol étaient gravées ces paroles : *Dieu règne au ciel, le Caan sur la terre; sceau du maître de la terre*, et que dans ses lettres, il prenait ces titres : *Caan, fils de Dieu, très-haut possesseur de toute la terre, maître de ceux qui sont maîtres des autres.* (Collection de Bergeron, p. 21 des Voyages de Mandeville).

(2) Il est nommé *Erchalchaï* et *Ercaltay* dans les Relations contemporaines.

avait connu David, quelques années auparavant, dans le camp de Baïdjou. Cette lettre commence par des vœux pour la durée et la prospérité du règne de Louis, et pour le succès des armées chrétiennes contre les mahométans; le général mongol annonce qu'il est venu en Perse avec l'ordre de délivrer les chrétiens de la servitude, de les affranchir des tributs et de toutes charges quelconques, de les faire honorer et respecter, d'empêcher que personne ne touche à leurs propriétés, de veiller à ce que leurs églises détruites soient relevées, à ce qu'ils soient libres de faire résonner leurs plaques d'airain (1), à ce que personne ne les empêche de prier en repos pour le règne du grand khan. Il prie le roi de France, qu'il appelle *son fils*, d'ajouter foi à ce que lui diront de sa part ses envoyés Sab-ed-din David et Marc, chargés de lui remettre cette lettre, et lui fait connaître que le *roi de la terre* veut qu'on ne fasse aucune distinction entre latin, grec, arménien, nestorien et jacobin, parce que tous ceux qui adorent la croix sont égaux à ses yeux. Il prie donc le roi *magnifique* de ne faire entre eux

(1) Les chrétiens orientaux s'en servent au lieu de cloches.

tiens étaient trop enclins à croire les Tartares portés à embrasser le christianisme, et prêts à les assister contre les mahométans, pour ne pas ajouter foi légèrement à tout ce qui favorisait cette opinion. Lorsque Tchinguiz-khan conquit la Perse et fit un si grand carnage de ses habitants, les chrétiens orientaux crurent, ou du moins propagèrent, que le souverain des Tartares professait la religion du Christ; selon les fables qu'ils débitaient, ce conquérant se nommait David, fils d'Israël, fils de Jean (1). Ils se plaisaient à regarder comme leur protecteur et leur auxiliaire, celui qui exterminait les sectateurs de Mahomet; la puissance des Mongols, qu'ils croyaient les ennemis du mahométisme, leur inspira l'espoir de sortir de l'état de sujétion auquel ils étaient condamnés depuis des siècles, et les croisés partageaient des illusions qui soutenaient leur courage, quoique les rapports des missionnaires, envoyés par le pape, eussent dû les désabuser. Ainsi Louis IX accueillit avec distinction les prétendus messagers d'Iltchikadaï. Le roi les ayant reçus en présence des mem-

(1) Voyez la note III à la fin du volume.

bres de son conseil, du légat et de quelques autres prélats, leur fit diverses questions, auxquelles ils répondirent d'une manière qui trahit leur ignorance. Ils firent croire à ce prince que le grand khan s'était fait baptiser, avec un grand nombre de princes et de généraux mongols; qu'Iltchikadaï avait également reçu le baptême; qu'il était envoyé par son maître pour aider les chrétiens à conquérir la Terre-Sainte et à délivrer Jérusalem, et qu'il désirait beaucoup l'amitié du roi de France, dont la prochaine arrivée en Chypre lui était connue; enfin qu'il avait l'intention d'assiéger Bagdad, au printemps suivant, et qu'il priait le roi de vouloir attaquer l'Égypte, afin qu'elle ne pût pas secourir le khalife. Louis reçut toutes ces nouvelles avec joie. Il fut résolu dans son conseil qu'il enverrait une ambassade au grand khan; elle devait se rendre d'abord au camp d'Iltchikadaï. David ayant insinué que le don le plus précieux pour l'empereur mongol serait une chapelle en forme de tente, le roi lui fit préparer une chapelle de ce genre, dont l'étoffe écarlate était ornée d'une riche broderie, réprésentant les principaux traits de l'histoire de Jésus-Christ: l'annonciation, la nativité, le baptême, la passion, l'ascension et l'avènement du Saint-

Esprit. On y joignit des calices, des livres, des ornements et tout ce qu'il fallait pour célébrer les saints mystères. Le roi destina même au souverain mongol et à son général Iltchikadaï, du bois de la vraie croix. Dans les lettres qu'il adressa à l'un et à l'autre, il les exhorta à remplir les devoirs d'un culte respectueux envers celui qui, par sa grace, les avait appelés à la connaissance de son saint nom, et à persévérer dans leur ferveur. Le légat du pape écrivit aussi au grand khan, à sa mère et à son lieutenant général en Perse pour leur annoncer que la sainte Église romaine, ayant appris avec joie leur conversion à la foi catholique, les recevait au nombre de ses enfants chéris, les exhortait à conserver inviolablement la foi orthodoxe, à reconnaître l'Église romaine pour la mère de toutes les Églises, et son chef pour le vicaire de Jésus-Christ, auquel doivent obéir tous ceux qui professent la foi chrétienne. Les personnes chargées de cette ambassade furent trois dominicains, André de Lonjumel, Jean et Guillaume. Le premier, né français, et qui, dit Joinville, savait le *Sarrazinois*, avait été avec le frère Anselme au camp de Baïdjou. Ils partirent de Nicosie, le 10 février 1249, accompagnés de David

et de Marc, avec une suite composée de deux clercs et de deux sergents du roi (1).

Les deux frères prêcheurs se rendirent en Tartarie par la Transoxiane; avant leur arrivée, Couyouc était mort; ils remirent à l'impératrice régente les lettres et les présents dont ils étaient chargés, et reçurent un bon accueil à sa cour; mais le résultat de leur mission ne répondit nullement aux espérances de Louis IX (2), auprès duquel ils revinrent, en 1251, tandis que ce prince était occupé à fortifier Césarée en Palestine. La cour mongole considéra cette ambassade et les présents qu'elle apportait, comme un acte d'hommage de la part du roi de France, et sa réponse, qu'elle envoya par des messagers qui accompagnèrent les deux dominicains, ne contenait

---

(1) Odonis, episcopi tusculani, *Epistola* ad Innocent. IV, an. 1249, apud Luc. d'Achery, *Spicilegium*, Paris, 1723, in-f°, tom. III, p. 626. — Iehan de Joinville, *Histoire de saint Louis*, éd. de Capperonnier; Paris, 1761, in-f°, p. 29. — Guillaume de Nangis, *Annales de saint Louis*, ibid., p. 204. — Vincentius, *Spec. Hist.*, lib. XXXI, cap. 90 et seq.

(2) Amelricus Augerius de Biteris, *Actus Pontificum Romanorum*, ap. Eccardum, *Corpus historicum medii ævi*, tom. II, p. 1774.

que la sommation accoutumée de prêter obéissance, de payer tribut et de venir en personne rendre hommage au chef de l'empire mongol; ensorte que le roi de France, selon l'expression de Joinville, *se repentit fort, quand il y envoya* (1).

(1) Joinville nous fait connaître la manière dont la cour de Caracouroum envisagea cette ambassade, et la nature de ses réponses. Son récit mérite d'autant plus de créance, qu'il est entièrement conforme à la pratique constante des Mongols dans leurs relations avec les princes étrangers. « Le roi des Tartarins, dit-il, fit tendre la chapelle, et « dit aux rois qui se trouvaient à sa cour: Seigneurs, le « roy de France est venu en nostre sujestion, et vezci le « treu que il nous envoie. — Avec les messagers le Roy « vindrent...... si apportèrent lettres de leur grant roy au « roy de France qui disaient ainsi : *Bone chose est de* « *pèz, quar en terre de pèz manguent cil qui vont à* « *quatre pied l'erbe pèsiblement; cil qui vont à deus la-* « *bourent la terre, dont les biens viennent pèsiblement: et* « *ceste chose te mandons nous ponr toy aviser; car tu ne* « *peus avoir pèz si tu ne l'as à nous, et tel roy et tel* « *(et moult en nommoient) et tous les avons mis à l'espée.* « *Si te mandons que tu nous envoies tant de ton or et de* « *ton argent chascun an, que tu nous reticignes à amis; et* « *se tu ne le fais, nous destruirons toy et ta gent aussi* « *comme nous avons fait ceulx que nous avons devant* « *nommez.* Et sachez qu'il (le roi) se repenti fort quant il « y envoia. » Pag. 103.

CHAPITRE V.

MANGOU.

Régence de l'impératrice Ogoul-Gaïmisch.—Mangou désigné empereur dans un premier Couriltaï. — Passage du trône de la branche d'Ogotaï dans celle de Touloui; élection de Mangou. — Opposition des petits-fils d'Ogotaï. — Prétendue découverte d'un complot. — Condamnation des partisans de la branche d'Ogotaï. — Nomination aux postes les plus importants. — Création d'un chef de la religion de Boudha.—Fixation de l'impôt personnel.— Mort de Siourcoucténi. — Supplice de l'impératrice Ogoul-Gaïmisch. — Les princes de la branche d'Ogotaï privés de leurs troupes et exilés. — Les partisans d'Ogotaï recherchés et punis dans tout l'empire. — Sort du roi des Ouigours. — Coubilaï, lieutenant de l'empereur en Chine. — Opérations militaires des Mongols contre les Soung, depuis la mort d'Ogotaï. — Envoi d'une armée contre la Corée. — Expédition en Perse, commandée par le prince Houlagou. — Opérations des Mongols dans le nord de l'Inde, depuis la mort de Tchinguiz-khan.

A la mort de Couyouc, on prit les précautions d'usage pour empêcher que la nouvelle de la vacance du trône ne se répandit avant que les principaux chefs de la nation

en fussent informés; tandis qu'on interceptait les communications et qu'on retenait les voyageurs, des messagers étaient expédiés à la princesse Siourcoucteni et au prince Batou, pour leur annoncer cet évènement.

Batou, qui était enfin parti des bords du Volga pour aller rendre hommage à Couyouc, était arrivé aux monts Alactac, à sept journées de Cayalic, lorsqu'il apprit la mort de ce prince, et il s'y arrêta, sous le prétexte que ses chevaux avaient besoin de repos. Il déféra la régence, suivant les coutumes de la nation, à Ogoul-Gaïmisch, qui tenait le premier rang parmi les épouses du souverain défunt; elle était fille du bey Coutouca, chef des Ouïrates. En même temps Batou convoqua une assemblée générale à Alactac. Les princes de la branche d'Ogotaï refusèrent de s'y rendre, alléguant que la diète d'élection devait se tenir dans l'ancienne patrie des Mongols. Cependant ils y envoyèrent Témour noyan, gouverneur de Caracouroum, muni de leurs pouvoirs, lui ordonnant de souscrire en leur nom à ce qui serait résolu par Batou et la majorité des princes. Dans ce couriltaï, composé principalement des descendants de Djoutchi et de Toulouï, le général Iltchidaï, de la tribu djélaïre, rappela qu'ils

avaient tous promis, en élevant au trône Ogotaï, de ne pas élire un prince d'une autre branche de la famille tchinguizienne, tant qu'il resterait de la sienne un morceau de chair. « C'est vrai, lui répondit le prince « Coubilaï; mais vous avez été les premiers « à enfreindre les lois et à désobéir aux volon« tés d'Ogotaï; d'abord vous avez fait mourir « Altaloun (1) sans jugement, au mépris « des statuts de Tchinguiz-khan, qui pres« crivent de ne point punir un individu de « sa famille, qu'il n'ait été jugé dans l'as« semblée des princes du sang; en second « lieu, vous avez élevé au trône le prince « Couyouc, contre la volonté d'Ogotaï, qui « avait désigné Schiramoun pour son succes« seur. »

Ces deux griefs étaient allégués par ceux qui voulaient justifier leur résolution d'ôter le trône aux descendants d'Ogotaï. Batou, l'ennemi de ces derniers, était d'accord avec Siourcoucteni pour faire élire Mangou, l'aîné des fils de cette princesse, qui avait d'ailleurs un puissant parti dans l'armée.

---

(1) C'était la fille favorite de Tchinguiz-khan, qui avait épousé Djaver-Satchan.

La disposition par laquelle Tchinguiz-khan avait donné la plus grande partie de ses troupes à son fils Toulouï, assurait à cette branche de sa famille une supériorité marquée sur les autres. Lorsque le trône était occupé, toutes les troupes obéissaient au chef suprême; mais dans un interrègne, elles ne reconnaissaient pour chefs que les princes auxquels elles appartenaient (1). Après la mort de Toulouï, ses troupes avaient passé en héritage à ses quatre fils, Mangou, Coubilaï, Aric Boga et Moga; pendant la jeunesse de ces

(1) L'empereur n'avait pas le droit de disposer de la propriété des troupes qui appartenaient à des princes du sang. Après la mort de Toulouï, l'empereur Ogotaï ayant donné à son propre fils Coutan mille hommes de la tribu Sounite, et deux mille de la tribu Seldouze, qui faisaient partie des troupes de ce prince, leurs généraux allèrent s'en plaindre à sa veuve et à ses fils, disant qu'ils voulaient en faire des représentations à l'empereur; la princesse Siourcoucteni leur répondit qu'ils avaient raison; mais que ces trois mille hommes formaient une bien petite partie de l'héritage de ses enfants; qu'il ne fallait pas importuner l'empereur pour si peu de chose; « et d'ailleurs, ajouta-t-elle, nous appartenons nous-mêmes au « Caan; il est notre maître à tous. » Les généraux furent réduits au silence, et Ogotaï sut bon gré à la princesse d'avoir étouffé cette réclamation. *Djami ut-Tévarikh.*

princes, leur mère avait gouverné leurs nombreuses tribus avec une rare prudence, sûre de l'affection des chefs qu'elle s'était attachés, honorée de Batou et de tous les princes; il lui était d'autant plus facile de placer un de ses fils sur le trône, que les prétendants de la branche d'Ogotaï, étaient trop jeunes pour jouir d'une considération personnelle; outre Schiramoun, le prince Khodja-Ogoul, fils de Couyouc, aspirait au rang suprême (1).

Le général Mangoussar fut le premier qui proposa dans l'assemblée d'élever au trône le prince Mangou, dont il vanta l'esprit et le courage, citant les glorieuses campagnes qu'il avait faites en Chine, sous son père, et en Occident, sous la conduite du prince Batou (2); mais les princes offrirent d'abord le trône à Batou, comme à l'aîné de la famille de Tchinguiz-khan. Sur son refus, ils le prièrent de désigner celui qu'ils devaient élire, s'engageant tous par écrit à suivre son avis. Déférant à leurs vœux, Batou dit, dans la séance du lendemain, que, pour gouverner un pareil empire, il fallait un prince capable et qui

---

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. II. — *Djami ut-Tévarikh.*
(2) Mailla, tom IX, pag. 247.

connut bien le *Yassa* de Tchinguiz-khan; il nomma le prince Mangou. Celui-ci s'excusa d'accepter cet honneur, et résista plusieurs jours aux prières de l'assemblée; enfin Mogaï-Ogoul, son frère, se leva et dit: « Nous avons « tous promis de nous conformer à la déci- « sion du prince Batou; si Mangou se per- « mettait de ne pas tenir sa parole, d'autres « pourraient à l'avenir se prévaloir d'un pareil « exemple. » Batou applaudit à ce discours, et le prince élu ne fit plus de résistance. Dès qu'il eut accepté, tous les membres du couriltaï le saluèrent Caan de la manière accoutumée, et Batou lui présenta la coupe.

L'assemblée décréta qu'il serait convoqué, au printemps suivant, un second couriltaï dans l'ancien *yourt* ou territoire de Tchinguiz-khan, près des sources de l'Onan et du Kéroulan (1), pour faire reconnaître Mangou par la totalité des princes et des chefs de l'armée, et que dans l'intervalle l'impératrice Ogoul-Gaïmisch continuerait à éxercer la régence. Cette princesse partageait son autorité avec ses fils

---

(1) « *Onan Kerule*, dit Rubruquis (chap. 39), est le « propre et vrai pays de Moal (Mongol), où était la cour « de Cingis.

Khodja-Ogoul et Nagou; mais l'unique soin de ces trois régents était de disposer d'avance des revenus du fisc, par des assignations sur les provinces. Ogoul-Gaïmisch, adonnée aux pratiques de la sorcellerie, passait son temps enfermée avec des *cames*, et l'empire mongol était livré à l'anarchie.

Cependant Khodja et Nagou désavouèrent leur représentant, qui avait consenti en leur nom à l'élection de Mangou. Ils mandèrent à Batou qu'ils ne pouvaient adhérer à la décision d'une assemblée qui s'était tenue loin de la patrie de Tchinguiz-khan, et qui avait été incomplète. Batou les exhorta à se rendre au nouveau couriltaï, leur déclarant que les princes assemblés avaient fixé leur choix sur celui qu'ils jugeaient le plus digne de gouverner un aussi vaste empire, et que leur décision était irrévocable. Le reste de l'année s'étant écoulé en messages infructueux, entre les partisans de Mangou qui voulaient engager les mécontents à le reconnaître, et ses compétiteurs qui protestaient contre son élection, Batou fit partir ses deux frères, Barcaï et Toca-temour avec un nombreux corps de troupes, pour accompagner Mangou jusqu'aux rives du Kéroulan, et l'installer sur le trône de Tchinguiz-khan dans une assemblée géné-

rale, qui avait été convoquée par la princesse Siourcoucteni; mais les descendants d'Ogotaï et Yissou-Mœnggà, fils et successeur de Tchagataï, refusèrent de s'y rendre, soutenant que l'élection de Mangou était illégale, et que le trône appartenait de droit à la postérité d'Ogotaï. Des députés envoyés par Batou et Siourcoucteni, vinrent plusieurs fois les exhorter à ne pas déchirer l'empire par leur opposition. Batou leur mandait que des enfants n'étaient point capables de gouverner l'immense héritage de Tchinguiz-khan. Comme ces princes persistaient néanmoins dans leur refus, Barcaï, après une année d'attente, demanda les ordres de Batou, qui lui fit dire d'installer Mangou sans plus tarder, déclarant que ceux qui troubleraient l'état, le paieraient de leurs têtes.

Les princes des deux branches de Djoutchi et de Touloui, et les neveux de Tchinguiz-khan (1) étant réunis au lieu

(1) Suivant l'ancien usage des Turcs, les princes tchinguiziens, cantonnés avec leurs troupes dans l'Asie centrale, s'appelaient, les uns, *princes de l'aile droite*, les autres, *princes de l'aile gauche*. Par exemple, les fils de Djoudji Cassar, de Cadjioun et d'Udjuken noyan, tous trois frères de Tchinguiz-khan, et dont les territoires étaient situés à l'extrémité orientale de la Tartarie, appartenaient à l'aile gauche.

fixé (1), firent une dernière démarche pour engager les chefs des branches d'Ogotaï et de Tchagataï à venir prendre part aux délibérations. Un officier envoyé à Ogoul-Gaïmisch et à ses deux fils; un autre à Yissou-Mœngga, leur annoncèrent que les princes étaient assemblés, et n'attendaient que leur arrivée pour commencer les opérations de la diète. Schiramoun, Khodja et Nagou voyant leur opposition désormais inutile, promirent de s'y rendre, et fixèrent le temps de leur arrivée. Ce terme étant écoulé sans qu'ils eussent paru, l'ordre fut donné aux astrologues d'indiquer le jour et l'heure de l'inauguration.

Mangou, qui était alors âgé de quarante-trois ans (2), fut installé sur le trône avec les cérémonies d'usage (3), et au moment où les 1er juil. 1251.

---

(1) Ce fut dans le canton de *Couïtun-Ola* (montagne froide) selon l'*Hist. des Yuans*, trad. de Hyac. p. 306.

(2) Il était né au commencement du mois de janvier de l'année 1208. Dans son enfance Ogotaï lui servit de père; il le fit élever dans son ordou, et le garda jusqu'à la mort de Toulouï, après laquelle il le fit partir pour son propre territoire (*Hist. des Yuans*, ibid. p. 303).

(3) « On peut citer, dit Djouvéini, entre autres preuves « du bonheur attaché à la personne de ce monarque, « ce qui arriva à son inauguration. Depuis plusieurs jours

princes jetèrent leurs ceintures sur leurs épaules et fléchirent neuf fois le genou, leur exemple fut suivi par dix mille guerriers, rangés autour du pavillon impérial. Mangou ordonna qu'en ce jour, les hommes quittant leurs travaux, oubliant leurs querelles, se livrassent entièrement à la joie et au plaisir, et voulant faire participer à cette fête le reste de la nature, il défendit de monter les chevaux, de charger les bêtes de somme, de tuer les animaux dont on mange la chair, de chasser, de pêcher, de blesser la terre, de troubler le calme et la pureté des eaux.

Le lendemain, Mangou donna un banquet solennel dans une tente magnifique, tapissée des plus riches étoffes. A la droite de son trône siégeaient les princes du sang, à sa

« les nuages étaient amoncelés; la pluie tombait en torrents, le disque du soleil, couvert d'ombres épaisses, se dérobait aux regards des astrologues, qui devaient prendre hauteur pour indiquer le moment fixé. Tout à coup la face resplendissante de l'astre du jour se dévoile, comme une nouvelle mariée se montre à son époux, tourmenté d'une longue attente, et le ciel se découvre autant qu'il faut pour laisser paraître le globe lumineux, ensorte que les astrologues purent faire leur observation. »

gauche, les princesses; ses frères, au nombre de sept, se tenaient debout devant lui; les généraux et les noyans étaient rangés en haie, Mangousar à leur tete; les employés civils, secrétaires, intendants, chambellans, avec leur chef Boulgaï Aca, occupaient la place qui leur était assignée par le cérémonial; autour de la tente étaient assis les officiers et les soldats couverts de leurs armes. Cette fète se renouvella pendant une semaine, et chaque jour les membres de l'assemblée portaient des habits d'une autre couleur. Il se consommait journellement trois cents chevaux et bœufs, cinq mille moutons, et la charge de deux mille chariots de vin et de coumiz.

Au milieu de ces réjouissances, un homme parut à l'entrée du pavillon impérial, annonçant qu'il avait découvert un complot contre l'empereur et les autres princes assemblés. Il raconta que, cherchant un mulet égaré, il était tombé au milieu d'un corps de troupes escortant des charrettes, qu'il avait cru d'abord remplies de provisions pour le couriltaï. Un jeune garçon, auprès duquel il passa, le prenant pour un de ses camarades, le pria de l'aider à raccommoder son chariot. Le muletier, nommé Kischk, s'apercevant

qu'il était rempli d'armes, demanda à ce jeune homme quelle en était la destination; il répondit qu'il y en avait dans son chariot comme dans les autres. Cette circonstance frappa le muletier qui, ayant questionné adroitement d'autres individus, apprit que la troupe se rendait au couriltaï, avec les princes Schiramoun, Nagou et Coutoucou, résolus de profiter d'un moment où tout le monde serait plongé dans l'ivresse, pour se défaire de Mangou et de ses adhérents. Le muletier, impatient d'apporter cet avis à l'empereur, avait franchi en un jour, l'espace de trois journées de marche. Son récit causa une vive sensation dans l'assemblée; toutefois il paraissait peu vraisemblable; on le fit répéter, et Kischk l'affirmait de manière à dissiper tous les doutes sur sa véracité. Chacun des princes voulait aller lui-même examiner le fait. On résolut que Mangoussar, le premier des généraux, irait, avec deux ou trois mille hommes, au-devant de ces princes, qui n'étaient plus qu'à deux journées de marche du lieu de l'assemblée. Mangoussar arriva de grand matin à leur campement, et les ayant fait entourer, il s'approcha de leur tente avec cent cavaliers, leur criant qu'on avait rapporté à l'empereur, qu'ils venaient dans de mauvaises intentions;

que si cet avis était faux, ils se justifieraient en se rendant sur-le-champ à son Ordou; sinon il avait ordre de les y conduire. A ces mots les princes sortirent de leurs tentes, et se virent entourés de troupes; ils dirent qu'étant venus pour rendre hommage à Mangou, ils étaient prêts à continuer leur route; mais ils furent obligés de suivre Mangoussar, sans pouvoir emmener plus d'une vingtaine de leurs gens. Arrivés à l'Ordou, ils offrirent à l'empereur leurs présents, composés de neuf objets divers, chacun au nombre de neuf pièces. Les deux premiers jours, ils prirent part aux fêtes, sans qu'il fût question d'éclaircir leur dessein; mais le troisième, comme ils se présentaient pour entrer dans le pavillon impérial, il leur fut ordonné de renvoyer leurs troupes dans leurs cantonnements, et les trois princes furent arrêtés (1).

Le lendemain, Mangou, assis sur un tabouret, les interrogea lui-même; il commença par leur dire que, quelque invraisemblable que parût la dénonciation faite contre eux, il

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. II. — *Djamì ut-Tévarikh.* — Rubruquis raconte cet évènement de la même manière, chap 30.

devait s'assurer de sa fausseté, pour détruire jusqu'au moindre soupçon sur leur compte, et pouvoir affliger aux calomniateurs une punition exemplaire. Les princes nièrent fermement ce qu'on mettait à leur charge. Mangou interrogea le gouverneur de Schiramoun. La bastonnade lui fit avouer le complot; mais il déclara que c'était à l'insçu des princes que lui et les autres officiers l'avaient formé, et il se tua de son sabre.

Alors une commission composée de généraux, et présidée par Mangoussar, fut chargée d'informer contre les officiers des trois princes. On leur arracha l'aveu de leur dessein. Mangou voulait leur faire grace; ses parents, ses généraux représentèrent qu'il ne fallait pas laisser échapper l'occasion de se défaire de ses ennemis. Cédant à leurs conseils, Mangou fit charger de fers les officiers coupables. Il balançait encore; dans son irrésolution, il ordonna un jour aux Grands qui l'entouraient de dire chacun leur avis sur le sort que méritaient les conjurés. Lorsque tous eurent parlé, sans qu'aucun de ces discours eût fait impression sur son esprit, Mangou, apercevant Mahmoud Yelvadje qui se tenait modestement à l'extrémité de la tente, demanda pourquoi ce grand-père ne disait rien. On lui fit signe de s'avan-

cer. Yelvadje dit que, si le prince l'ordonnait, il citerait un trait d'histoire qui avait quelque rapport avec le sujet présent. « Lorsque « Alexandre, continua-t-il, déjà vainqueur de « la Perse, se préparait à marcher vers l'Inde, « plusieurs de ses capitaines méconnurent son « autorité; chacun d'eux voulait faire le maî- « tre. Indécis sur la conduite qu'il devait « tenir à leur égard, il fit consulter Aristote. « Ce ministre incomparable mena le député « dans son jardin, où, en se promenant, il « donna l'ordre d'arracher les arbres vigou- « reux qui avaient poussé de profondes raci- « nes, et d'y planter de jeunes et faibles re- « jetons. Le député fut congédié sans autre « réponse; mais Alexandre, auquel il rendit « compte de ce qu'il avait vu, comprenant l'in- « tention d'Aristote, punit de mort l'ambition « de ses capitaines, et les remplaça par leurs fils. »

Mangou, frappé de cet exemple, se décida à faire périr les officiers arrêtés. Ils furent mis à mort au nombre de soixante-dix. Parmi ces victimes se trouvaient deux fils du général Iltchikadaï, qui commandait en Perse; on leur ôta la vie, en leur enfonçant des pierres dans la bouche, et leur père, arrêté à Badghiss dans le Khorassan, fut conduit à Batou, qui le fit mourir.

Mangou avait nommé, après son avènement au trône, ses principaux ministres et les dépositaires de son autorité dans les diverses parties de son vaste empire. Le noyan Mangoussar fut créé grand juge; Bolgaï, chrétien, de la secte de Nestor, fut placé à la tête de la chancellerie, du département des finances et de celui des affaires intérieures. La chancellerie, divisée en plusieurs bureaux, était composée de secrétaires persans, ouïgours, chinois, tibétains, tangoutes, etc., chargés de la correspondance avec tous ces pays (1). Le prince Councour, fils de Djoutchi Cassar, fut nommé gouverneur de Caracouroum; il eut dans ses attributions l'intendance du palais et des trésors. Aldar lui fut donné pour adjoint.

L'empereur nomma son frère Coubilaï son lieutenant-général dans les pays de sa domination au midi du grand désert. Tchagan reçut le commandement en chef des troupes mongoles et chinoises sur la frontière du Hoaï, fleuve qui séparait, au sud-est, l'empire mongol de l'empire Soung; Dandar, celui des troupes cantonnées dans le Su-tchouan et Khortaï, dans le Tubet. Un religieux foïste,

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, t. II. — *Djami ut-Tévarikh.*

Khaï-youan, fut chargé de gouverner les affaires ecclésiastiques des sectateurs de Fo, en Chine, et Taoca-li-tcheng, celles de la secte Tao-tsée (1). Mais, ce fut le lama tibétain Namo, qu'il créa chef de la religion de Boudha dans tout l'empire, en lui donnant le titre de *Ho-schi*, ou d'*Instituteur du monarque* (2).

---

(1) *Hist. des Yuans*, ibid., p. 307.

(2) *Kang-mou*, ibid., p. 312. — Le commentateur chinois du *Kang-mou* fait, au sujet de l'élévation de Namo, les observations suivantes :

« L'existence d'une monarchie est fondée sur des de-« voirs réciproques, sur ceux de père et de fils, de sou-« verain et de sujet, de mari et de femme, sur les de-« voirs des jeunes gens envers les vieillards, sur ceux « des amis entre eux. Or, Namo, étranger de basse ex-« traction, né dans l'Occident, ayant quitté ses foyers, « errant pour subsister, ne pouvait accomplir le devoir « de nourrir père et mère. Il se rasait la tête, et ou-« vrait sa tunique; preuve qu'il ignorait ce qu'un sujet « doit à son souverain. S'étant dispensé du mariage, il « n'avait pas de postérité; il ne connaissait donc pas les « devoirs d'un époux et d'un père. Il s'asseyait sur ses « talons; il ne rendait donc pas ce qui est dû à la vieil-« lesse. Il avait renoncé à la société; il fuyait le monde; « il ne connaissait donc pas les liens de l'amitié. Il n'avait « ainsi aucune des obligations humaines qui servent de « base à la monarchie. Il reçut le titre de Ho-schi (c'est-« à-dire, d'instituteur impérial); mais que pouvait-il en-

Mahmoud Yelvadje (1) fut nommé administrateur général des possessions mongoles dans la Chine, et son fils Mass'oud, des pays situés entre l'Irtisch et le Djihoun. Le gouvernement de la Perse fut confirmé à Argoun, dont la juridiction s'étendit sur l'Azerbaïdjan, le Diarbékir, Moussoul, Alep et les royaumes de Géorgie, de Roum et de petite Arménie. Tous les seigneurs et les officiers civils et militaires qui étaient venus à la suite d'Argoun, obtinrent les graces que ce gouverneur demanda pour eux.

Argoun exposa à l'empereur le triste état où les finances de la Perse étaient réduites, par la quantité d'assignations que les princes du sang donnaient sur les revenus de ce pays; il peignit la ruine des peuples, consommée par le grand nombre de commissaires envoyés pour cet objet, lesquels se faisaient défrayer

« seigner; et en quoi pouvait-il servir d'exemple ? Les « Mongols, étant des barbares, ne lui demandèrent certainement rien. Au reste, comme ils quittaient déjà leurs « feutres, et adoptaient le chapeau et la ceinture (c'est-à-dire, le costume chinois), qu'ils dominaient sur la « Chine, et donnaient à leur souverain le titre d'empereur, ils auraient dû s'abstenir d'une pareille inconvenance. Nous la faisons remarquer pour montrer l'union « des brutes entre elles. »

(1) *Yelvadje* veut dire *ambassadeur*, en turc.

par les habitants. Les taxes se multipliaient de la manière la plus arbitraire, au point que le cultivateur, en y sacrifiant même tout le produit de sa recolte, ne pouvait pas les acquitter. Mangou donna l'ordre que les intendants des diverses parties de la Perse qui avaient accompagné Argoun, consignassent, dans des mémoires séparés, les abus existants dans leurs provinces respectives, et les moyens d'y remédier. Ils obéirent; le jour suivant, ayant tous été mandés auprès de l'empereur, le résultat de leurs avis fut que, la misère des peuples provenant de l'excès des charges, il conviendrait d'introduire en Perse le mode d'imposition établi par Mahmoud Yelvadje dans la Transoxiane; c'était une capitation proportionnée aux facultés des contribuables, laquelle, payée une fois par an, les libérait de toute autre taxe. Cette proposition ayant été approuvée, le maximum de l'impôt personnel en Perse fut fixé à sept dinars, et le minimum à un dinar; tandis que, dans la Chine et dans la Transoxiane, les plus pauvres étaient taxés à une pièce d'or et les plus riches à quinze (1). Il fut ordonné que le

(1) Raschid. — Selon Djouveini, en Chine et dans la

produit de cet impôt serait appliqué aux frais d'entretien des milices, des postes aux chevaux, des envoyés de l'empereur; et défense fut faite de rien exiger des sujets, sous aucun autre titre. La taxe sur le bétail, appelée *countchour*, fut fixée à une tête par cent de chaque espèce, et ceux qui possédaient moins de cent pièces en étaient exempts. Mangou confirma les ordonnances de Tchinguiz-khan et d'Ogotaï, qui affranchissaient de toutes contributions les prêtres et les religieux chrétiens, mahométans et idolâtres (1), ainsi que les vieillards et les individus de toutes les nations qui ne pouvaient pas gagner leur vie.

Transoxiane, les plus imposés payaient dix pièces d'or, et les moins imposés en payaient une.

(1) L'auteur du *Tarikh Djihankuschaï* dit à cette occasion que les Chrétiens sont appelés *Arcaoun* par les Mongols, qui donnent aux moines idolâtres (boudhistes) le nom de *Touines*. Rubruquis fait aussi mention des Boudhistes, sous le nom de *Touiniens*, dans plusieurs endroits de sa relation (chap. 31 et 43, éd. de Bergeron, 1634). *Touin* est effectivement le nom que les Mongols donnent aux ecclésiastiques boudhistes. Quant à la dénomination des Chrétiens, elle est confirmée par le passage suivant de l'histoire des Orpélians, par Étienne Orpélian: « Ce prince « aimait beaucoup les Chrétiens, que les Mongols appel- « lent *Ark'haïoun*. » Voyez *Mém. sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin, tom. II, pag. 133.

Les rabbins n'étaient point compris dans cette faveur, à la grande mortification des Israélites.

Mangou défendit d'exiger l'arriéré des contributions, disant qu'il avait moins à cœur de remplir son trésor que de ménager ses peuples. Comme, depuis la mort de Couyouc, sa veuve et les princes du sang avaient accordé un grand nombre de patentes d'exemption à toutes sortes d'individus censés à leur service, l'empereur ordonna de retirer toutes celles qui avaient été délivrées depuis la mort de Tchinguiz-khan, et défendit qu'aucun prince de sa famille donnât des ordres dans les provinces, sans s'être entendu d'avance avec ses préfets. Quoiqu'ils eussent tous des apanages considérables, ces princes se croyaient en droit de partager avec le souverain le produit des pays conquis, comme d'un bien commun aux enfants de Tchinguiz-khan, ensorte que le pouvoir du chef de ce vaste empire était restreint par les empiètements de ses nombreux parents.

L'empereur défendit à ses envoyés et messagers de requérir les chevaux des particuliers, de prendre plus de quatorze chevaux de relais à chaque station, d'exiger en voyage au-delà de ce qui était fixé pour leur entretien, de passer par les villes et les vil-

lages qui n'étaient pas sur leur route. Depuis le règne d'Ogotaï, les banquiers, marchands et fournisseurs de la cour se faisaient donner des chevaux de poste pour parcourir la Tartarie; Mangou trouva étrange que des gens qui voyageaient pour leur propre intérêt, se servissent d'un établissement réservé à l'usage des officiers publics, et fit cesser cet abus.

Un grand nombre de marchands avaient fait des fournitures à l'empereur Couyouc, et reçu en payement des assignations sur les revenus des provinces; mais elles n'avaient point été soldées à cause de la prompte mort de ce souverain. Après lui, sa veuve, ses fils, ses neveux avaient également émis des bons sur les différentes caisses, pour des effets qui leur avaient été vendus. A l'avènement de Mangou, la plupart de ces marchands n'avaient rien touché de leurs créances. Encouragés par la renommée de ce prince, confiants dans sa générosité, ils se rendirent tous à son Ordou. Les officiers du trésor n'étaient point d'avis que l'empereur payât les dettes de son prédécesseur, moins encore celles de ses ennemis, et disaient qu'il ne devait avoir aucun scrupule à cet égard; mais Mangou ordonna qu'elles fussent

acquittées des deniers du fisc; elles s'élevaient à plus de 500,000 balischs d'argent.

Mangou perdit, au mois de février 1252, sa mère Siourcoucténi, à laquelle il avait donné le titre d'impératrice. Cette princesse était chrétienne; néanmoins elle témoignait de la bienveillance aux mahométans et leur faisait de grandes largesses. Elle donna mille balischs d'or pour fonder un collège mahométan à Bokhara, et le dota de terres considérables. Ce *Medréssé*, appelé *Khani*, était fréquenté par mille étudiants. L'empereur Ogotaï lui montrait les plus grands égards; c'était elle qu'il consultait la première dans les affaires importantes; c'étaient ses envoyés qu'il traitait avec le plus de distinction. Il la demanda en mariage pour son fils Couyouc; mais elle lui fit repondre que l'éducation de ses enfants réclamant toute sa sollicitude, elle se voyait, avec peine, obligée de lui désobéir. Elle habitait avec son quatrième fils, Aric-Bouga, un district situé près des monts Altaïs. Elle fut inhumée auprès de son époux et de Tchinguiz-khan (1). Mangou avait élevé son père Touloui au rang d'empereur, et, suivant

(1) *Djami ut-Tévarikh*. — *Tarikh Djihankuschaï*, t. II.

l'usage de la Chine, lui avait donné un surnom chinois dans le temple de ses ancêtres (1).

L'empereur s'étant rendu, dans le mois d'août 1252, à Caracouroum, statua sur le sort des princes et des princesses qui s'étaient opposés à son élévation au trône. Irrité surtout contre l'impératrice Ogoul Gaïmisch, qui avait répondu au député du Caan, chargé de l'inviter à aller rendre hommage au nouveau souverain, que Mangou, ainsi que les autres princes, avait fait le serment de ne reconnaître pour empereur que l'un des descendants d'Ogotaï, il se fit amener cette princesse, les deux mains cousues dans un sac de cuir. A son arrivée au camp impérial, elle fut conduite, avec la mère de Schiramoun, au quartier de Siourcoucteni, où le grand-juge Mangoussar l'ayant fait dépouiller de tous ses vêtements, procéda à son interrogatoire, quoique la princesse lui reprochât avec indignation de dévoiler un corps qui n'avait été vu que par un souverain. Jugées toutes deux coupables d'avoir attenté, par

(1) *Kang-mou*, ibid., p. 309. — Il lui donna le surnom de *Joui-tsoung*, deux mots chinois qui signifient, selon Gaubil, (p. 109) *spirituel* et *respectable*.

des sortilèges, à la vie de Mangou, elles furent enveloppées dans des feutres, et noyées. Leurs fils avaient déclaré que c'étaient elles qui les avaient excités à ne pas reconnaître l'empereur. Cadac et Tchincaï, les deux principaux conseillers de Gaïmisch furent mis à mort; ce dernier périt de la main de Danischmend Hadjib. Bouri, petit-fils de Tchagataï, fut livré à Batou, qui lui fit ôter la vie, pour se venger de quelques propos injurieux que Bouri avait tenus contre lui, dans les fumées du vin.

Mangou fit grace aux trois princes en considération des liens de parenté. Khodja-Ogoul fut relégué dans un canton nommé Souligaï, à l'ouest de Caracouroum; Nagou et Schiramoun reçurent l'ordre d'aller à l'armée. Coubilaï, partant peu de temps après, pour aller prendre possession de son gouvernement en Chine, obtint de son frère la permission d'emmener Schiramoun, qu'il aimait; mais lorsque Mangou se rendit lui-même à la Chine, il fit noyer, par méfiance, ce jeune prince qui avait été destiné au trône. La plupart des fils d'Ogotaï furent relégués en divers lieux, et privés des troupes qu'ils avaient héritées de leur père. L'empereur les distribua aux princes qui lui étaient dé-

voués; il ne fit d'exception qu'en faveur de Cadan, de Mélik et des fils de Coutan, qui étaient venus de bonne grace lui rendre hommage; non-seulement il leur laissa leurs troupes, mais il donna à chacun d'eux un ordou d'Ogotaï, avec l'une de ses veuves.

Non content de ces actes de vengeance, Mangou voulut atteindre tous ceux qui, dans l'étendue de son empire, s'étaient déclarés en faveur de la branche d'Ogotaï. Ses armées formèrent une chaîne depuis les monts Caracouroum jusqu'à Otrar, et le juge Bela fut envoyé dans les domaines de Tchagataï, pour rechercher et punir de mort les coupables, tandis qu'un autre inquisiteur se rendait à l'armée en Chine. Deux corps de troupes partirent dans le même temps pour le pays des Kirguises et des Kemdjoutes (1).

(1) « Depuis cette malheureuse époque, dit ici Raschid, « les Mongols sont déchirés par des guerres civiles. Leurs « princes semblent avoir oublié ce que Tchinguiz-khan « ne cessait de recommander à ses fils, de rester toujours « unis, afin de conserver leur puissance et les vastes états « dont il avait fait la conquête. On raconte même, qu'un « jour, pour mieux leur faire sentir les avantages de « l'union, il tira une flèche de son carquois, et leur dit « de la briser; ils le firent sans peine. Il en présenta

Affermi sur le trône par la destruction de ses ennemis, le nouvel empereur congédia les princes et les généraux qui avaient composé le couriltaï. Berca et Toca Timour reçurent de superbes présents pour eux et pour leur frère Batou. Cara-Houlagou fut investi des états de son grand-père Tchagataï, et chargé de mettre à mort Yissou-Mœngga son oncle, que l'empereur Couyouc avait placé sur le trône. Cara-Houlagou mourut, en allant prendre possession de sa principauté; mais sa veuve Organa exécuta l'ordre de l'empereur à l'égard de Yissou-Mœngga, prince qui vivait dans un état continuel d'ivresse, et abandonnait à sa femme la direction des affaires. Organa prit les rênes du gouvernement, qu'elle conserva dix années. Mangou n'oublia pas de récompenser le muletier Kischk; il lui accorda les privilèges de *Terkhan*, un rang supérieur et une somme considérable.

Le sort qu'éprouva, à cette époque, le roi des Ouïgours, montre le cas que les Mongols

---

« deux, trois et jusqu'à dix réunies, faisceau que l'homme « le plus vigoureux de son armée n'aurait pas pû rompre : « *Voilà*, leur dit-il, *quelle sera votre force, tant que* « *vous vous soutiendrez mutuellement.* »

faisaient des princes, leurs vassaux. Bardjouc, qui s'était soumis à Tchinguiz-khan, l'avait suivi avec ses troupes, d'abord dans la Transoxiane, ensuite dans le Tangoute. Pour reconnaître ses services, Tchinguiz-khan lui accorda la main de sa fille Altoun Bigui. Le mariage fut retardé par la mort du conquérant mongol. Ogotaï voulut accomplir l'intention de son père; mais, sur ces entrefaites, la princesse vint à mourir, et Bardjouc la suivit de près. Son fils Kischmaïn s'étant rendu à la cour d'Ogotaï, obtint le titre d'*Idi-cout*, affecté au rang suprême chez les Ouïgours. Il mourut peu de temps après, et la régente Tourakina lui donna pour successeur son frère Salendi (1). Ce prince étant parti pour aller rendre hommage à Mangou, à l'occasion de son avènement au trône, fut accusé dans son pays, par un esclave idolâtre, d'avoir eu l'intention de faire égorger tous les musulmans qui se trouvaient à Bisch-Balik et dans le reste de l'Ouïgourie, lorsqu'ils seraient rassemblés le vendredi dans les mosquées. Un officier de Mangou, nommé Seif-ud-din, qui était alors à Bisch-Balik, reçut cette accusation et dépêcha un messager au roi pour le

(1) *Djami ut-Tévarikh*, art. des Ouïgours.

faire revenir. Salendi étant retourné sur ses pas, fut confronté avec l'esclave, qui raconta, en sa présence, les circonstances du plan découvert; et comme le prince niait fermement tout ce qu'on mettait à sa charge, l'esclave demanda que cette affaire fût portée devant le tribunal de la cour. Seïf-ud-din le fit aussitôt partir pour la résidence impériale. Peu après, le roi reçut l'ordre de s'y rendre. Interrogé par le redoutable Mangoussar et mis à la torture, il finit par s'avouer coupable. L'empereur le renvoya à Bisch-Balik pour y subir sa peine. Il fut décapité un vendredi, 1252.
de la main de son propre frère Okendje, en présence d'une foule immense, et à la grande satisfaction des musulmans, qui, selon toute apparence, avaient conjuré la perte de ce prince, sectateur de Boudha, dont les rigueurs avaient peut-être provoqué leur ressentiment. Deux de ses principaux officiers, jugés ses complices, furent coupés par le milieu du corps. Un troisième, nommé Bela, dut la vie, pour la seconde fois, à une heureuse circonstance. Il avait été arrêté précédemment, et condamné à mort avec les autres officiers de la régente Gaïmisch, dont il était le secrétaire; mais comme l'empereur, pour obtenir du ciel la guérison de sa mère,

dangereusement malade, venait d'accorder la grace de tous les criminels qui devaient être exécutés en ce jour, Bela, déjà conduit au lieu du supplice et dépouillé de ses vêtements, profita de l'amnistie, et Mangou lui ayant fait grace de la vie à cette occasion, ne voulut plus qu'il fût mis à mort; mais ses femmes, ses enfants et tous ses biens furent saisis par le fisc, et on lui donna une mission pour la Syrie et l'Égypte; car les princes mongols, lorsqu'ils faisaient grace de la vie à un criminel, avaient coutume, ou de l'envoyer à l'armée, afin qu'il pérît d'une manière utile, ou de l'employer comme parlementaire, lorsque cette commission était périlleuse, ou de l'expédier dans des pays dont le climat est meurtrier pour les hommes du nord. L'esclave accusateur fut récompensé et se fit mahométan. Lorsqu'il revint à Bisch-Balik, après la condamnation de l'*Idi-Cout*, il inspira tant de terreur aux Ouïgours pui pouvaient être compromis, qu'ils s'empressèrent de lui faire leur cour et de lui offrir de grands présents. Après s'être ainsi défait de ceux parmi les Ouïgours qu'il savait être attachés à la branche d'Ogotaï, l'empereur Mangou donna à Okendje l'investiture de cette principauté (1).

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

Cependant, le prince Coubilaï, qui était parti pour la Chine, en 1251, s'appliquait à connaître les moyens de remédier aux maux que tant d'années de guerre avaient causés dans la partie de cet empire qui était devenue possession mongole. Il s'était empressé de mander auprès de lui un savant chinois, nommé Yao-schou, qui lui avait enseigné, dans sa jeunesse, les lettres chinoises, afin de s'éclairer des conseils de ce philosophe, aussi distingué par l'élevation de son caractère que par l'étendue de ses connaissances. Yao-schou composa pour le prince un traité de morale et de politique. Il y traçait les devoirs d'un souverain, et les principes d'un bon gouvernement. Le soin qu'on doit prendre de se perfectionner soi-même, l'utilité de l'étude, la considération due aux sages, l'affection envers ses parents, la crainte du ciel, la compassion pour le peuple, l'amour du bien, et la nécessité d'éloigner les flatteurs, formaient dans cet écrit les sujets d'autant de chapitres. Yao-schou indiqua aussi dans trente articles, les abus qu'il était le plus urgent de réformer. Il conseilla à Coubilaï de se borner au commandement militaire et de laisser le soin de l'administration aux autorités civiles, afin de ne pas donner d'ombrage à la cour. Coubilaï,

plein de confiance dans sa sagesse, le consultait en toute occasion.

Depuis la mort d'Ogotaï, les troupes mongoles cantonnées sur la frontière méridionale, avaient fait plusieurs invasions dans le Sutchouan, le Hou-kouang et le Kiang-nan; mais inspirées uniquement par l'amour du pillage, ces entreprises n'avaient pas reculé les limites de l'empire. Les Mongols ravageaient, dévastaient, prenaient des villes et se retiraient avec leur butin.

L'année même de la mort d'Ogotaï, le général Vang-schi-hien, cet ancien gouverneur de Coung-tchang-fou qui avait passé au service des Mongols, rentra dans le Su-tchouan, à la tête d'une division de l'armée de Tagaï, et investit Tching-tou-fou, sa capitale, qui avait été déjà deux fois saccagée par les Mongols. Le gouverneur Tchin-loung-schi était résolu de se défendre jusqu'à la mort; mais l'un de ses généraux, qui s'était donné secrètement aux Mongols, les introduisit, de nuit, dans la place. Ils prirent Tchin-loung-schi, firent périr plusieurs centaines de personnes qui composaient sa maison, et le transportèrent, enfermé dans une cage, sous les murs de Han-tcheou, ville située à dix lieues au nord-est de Tching-tou-fou; là ils lui

ordonnèrent d'engager le commandant à se soumettre; Tchin-loung-tchi lui cria, au contraire, qu'un homme d'honneur mourait plutôt que de se rendre, et il fut tué à l'instant. Han-tcheou ne put résister aux Mongols, qui passèrent au fil de l'épée sa garnison de trois mille hommes.

L'année suivante, 1242, les généraux Yké noyan et Yéliu-Tchouho firent, de Si-ngan-fou, une nouvelle invasion dans le Su-tchouan; ils allèrent assiéger Lou-tcheou, sur le bord septentrional du fleuve Kin-scha; mais le général chinois Meng-kong les força de se retirer.

En récompense de ses services signalés dans les campagnes du Su-tchouan, Vang-schi-hien reçut, en 1243, du prince Couitoun, le gouvernement de vingt districts dans le Schen-si, et à sa mort, laquelle suivit de près cette nomination, il fut remplacé par son fils Vang-te-tching, qui reçut l'ordre d'aller avec ses troupes à l'armée du Su-tchouan.

A l'est, le général Tchang-jéou passa, en 1242, le fleuve Hoaï et prit les villes de Yang-tcheou, Tchou-tcheou, Ho-tcheou et Toung-tcheou, dans la province de Kiang-nan. Toung-tcheou fut saccagée.

En 1245, Tchagan, gouverneur général du Ho-nan, reçut de l'impératrice régente l'ordre

de joindre son armée, forte de trente mille hommes, à celle du général Tchang-jéou et de passer le fleuve Hoaï. Il prit Scheou-tcheou, sur la rive méridionale de ce fleuve, assiégea Sé-tcheou, Souï-tcheou et Yang-tcheou. Alors un ambassadeur Soung étant venu lui demander la paix, il se retira.

Un chef de dix mille, nommé Schi-tsuan fit, en 1246, une invasion dans le Hou-kouang, et pénètra jusqu'à Houang-tcheou. A cette
oct. époque mourut le général Soung Meng-koung, l'adversaire le plus redoutable que les Mongols eussent trouvé en Chine, général habile, actif, valeureux, qui arrêta maintes fois les progrès de leurs armes, et les battit en plusieurs rencontres. Depuis lors, excepté le siége de Se-tcheou dans le Kiang-nan, entrepris, en 1247, par le général Tchang-jéou, l'histoire ne fait plus mention d'hostilités jusqu'au règne de Mangou.

Les provinces limitrophes des deux empires étaient dévastées, les villes désertes, les champs incultes. Par le conseil d'Yao-schou, Coubilaï établit à Pian-king une commission qui fut chargée de prendre des mesures pour relever ces districts ruinés. Il fallut y employer les troupes cantonnées dans le midi du Ho-nan. On leur fournit des bœufs et des instruments

aratoires. Le soldat cultivait la terre et à l'approche des troupes soung courait aux armes. De Teng-tcheou jusqu'à l'embouchure du fleuve jaune, furent placés à certaines distances des postes militaires.

En 1252, l'empereur donna des apanages en Chine aux princes de sa branche. Coubilaï eut le Ho-nan et la province de Coung-tchang-fou dans le Schen-si. Ce prince reçut l'ordre de août. faire une expédition dans le Yun-nan. Un autre prince du sang, nommé Yégou, fut nov. chargé de soumettre la Corée; mais l'empereur le destitua, au bout de trois mois, parce qu'il était allé assaillir, avec ses troupes, le camp du général Talar, auquel il en voulait, et le commandement en chef de l'armée d'Orient fut donné à Tchalatou. Cette même année, Mangou fit solemnellement un sacrifice au ciel, sur la cîme d'une montagne, après s'être fait instruire, par des docteurs chinois, des cérémonies consacrées pour cet acte religieux.

Mangou fit publier, en janvier 1253, une amnistie générale. Il fut arrêté, dans un Couriltaï convoqué près de la source de l'Onan, qu'une armée serait envoyée en Perse. L'empereur fit choix, pour la commander, de son second frère Houlagou, qui partit cette même année. Ce prince attaqua d'abord les

Ismaïliyens, qu'il anéantit; il détruisit ensuite la monarchie des Khaliphes Abbassides, envahit la Syrie, et fonda en Perse une dynastie qui dura près d'un siècle. L'histoire de ce prince et de ses successeurs suivra celle des empereurs mongols de la Chine.

L'empereur fit partir une légion de mille hommes, sous les ordres du noyan Sali (1), pour renforcer le corps d'observation sur la frontière de l'Inde. Sali devait en prendre le commandement, et obéir à Houlagou. Tchinguiz-khan avait ordonné à ses quatre fils de fournir chacun un régiment de mille hommes pour former ce corps qui resterait cantonné dans les districts de Schébourgan, Talécan, Ali-Abad, Gaounk, Bamian et Ghaznin. Ces troupes firent des invasions dans la partie septentrionale de l'Inde (2). A l'époque de la mort d'Ogotaï, en décembre 1241, les Mongols allèrent mettre le siége devant Lahaur. Caracousch, gouverneur de cette ville pour le

(1) Sali était de la tribu des Tatares Toutoucalioutes. Lors du massacre général des Tatares, par l'ordre de Tchinguiz-khan, il dut la vie à l'intercession de Yessouloun et Yessougat, femmes de ce conquérant, lesquelles étaient aussi Tatares. (Raschid).

(2) Vassaf, tom. I.

sultan de Delhi, voyant la désunion parmi les siens, s'évada et se rendit à la capitale. Lahaur fut prise et saccagée. Cette agression des Mongols fut suivie d'une révolution à Delhi.

Le sultan Moïzz-ud-din Bahramschah, fils d'Iletmisch, après avoir exigé de ses généraux un nouveau serment de fidélité, avait fait marcher des troupes contre les Mongols. Avec elles partit son vézir Nizam-ul-Mulk; mais ce ministre méditait la perte du sultan. Il lui manda, lorsque l'armée fut au bord de la rivière Biah, que ses généraux avaient l'intention de le trahir, et le pressa de se rendre au camp pour les prévenir, à moins qu'il ne consentît à lui donner, à lui et au général en chef Coutb-ud-din Hassan Gouri, l'autorisation de se défaire des conjurés comme ils le pourraient. Le sultan, plein de confiance en son ministre, lui répondit que les coupables ne tarderaient pas à être punis de mort, et qu'il devait en attendant, user de dissimulation. Nizam-ul-Mulk n'eut rien de plus pressé que de montrer cet ordre aux généraux, qui convinrent avec lui de déposer le sultan. Ils marchèrent sur Delhi, prirent cette ville, après trois mois et demi de siége, en mai 1242, tuèrent le sultan Bahramschah, qui

avait régné un peu plus de deux ans, et mirent sur le trône Alaï-ud-din Mass'oud Schah, petit-fils d'Iletmisch.

Sous le règne de ce prince, les Mongols firent du pays de Candahar une invasion dans le Sind, et mirent le siége devant la ville d'Oudja; mais ils se retirèrent précipitamment, sur la nouvelle que Mass'oud, qui marchait contre eux de Delhi, était arrivé près de la rivière Biah (1).

Cette même année 1253, Mangou chargea un de ses officiers, nommé Berké, d'aller faire le dénombrement des habitants de la Russie.

---

(1) *Histoire de l'Inde*, par Firischté, ms. pers. de la Bibl. de Paris.

CHAPITRE VI.

Mission du cordelier Guillaume de Rubruquis. — Son voyage en Tartarie. — Camp de Sartac. — Cour de Batou. — Audience de Rubruquis. — Son voyage à la cour de Mangou. — Audience. — Harangue de Rubruquis. — Réponse de Mangou. — Ville et palais de Cacouroum. — Réponse de l'empereur à la lettre de St.-Louis. — Retour de Rubruquis. — Arrivée de Hethoum, roi de la petite Arménie. — Avantages qu'il obtient.

A la fin de l'année 1253, on vit arriver à la cour de Mangou deux religieux européens avec des lettres du roi de France. Pendant son séjour en Palestine, Louis IX ayant ouï dire à des chrétiens nestoriens arrivés de la Tartarie, que Sartac, fils aîné de Batou, était chrétien, jugea que des missionnaires pourraient, sous la protection de ce prince, propager la vraie foi parmi les Tartares, et donna à un cordelier, nommé Rubruquis, des lettres de recommandation pour Sartac, où il demandait qu'il fut permis à ce religieux de demeurer en Tartarie pour y prêcher le christianisme. Guillaume partit de Palestine dans

l'année 1253, accompagné d'un autre frère nommé Barthélemi de Crémone et d'un clerc. Étant allé s'embarquer à Constantinople, il aborda à Soudac en Crimée, d'où il atteignit, en trois journées, le premier cantonnement des Tartares, « et quand je les eus vus et « considérés, dit Rubruquis, il me sembla « que j'entrais en un nouveau monde. » De là, il se rendit au campement de Sartac, qu'il trouva à trois journées en deçà du Volga. « Dans ce voyage qui dura deux mois, depuis « Soudac, nous ne couchâmes, dit Rubru- « quis dans aucune maison, ni tente, mais « toujours à l'air ou sous nos chariots, et « dans toute cette route, nous ne trouvâmes « aucun village, ni vestige de batiments où « il y en eut eu, sinon des sépultures de Co- « mans en grand nombre. » Rubruquis fut présenté à ce prince par un de ses officiers qui était chrétien nestorien. Le religieux était revêtu de ses riches ornements; il tenait dans ses mains une belle Bible qu'il avait reçue du roi et un psautier de grand prix, orné d'images coloriées, dont la reine lui avait fait présent; son compagnon portait le missel et la croix; le clerc était muni d'un encensoir. Ils furent avertis, suivant l'usage, de prendre bien garde à ne pas toucher le

seuil de la porte, et on leur conseilla d'entonner quelque cantique de bénédiction pour le prince. Ils entrèrent en chantant le *Salve Regina.* Après que Sartac et ses femmes eurent satisfait leur curiosité en examinant les vêtements et les livres des religieux, Rubruquis présenta au prince les lettres de saint Louis avec deux traductions, l'une en arabe, l'autre en syriaque. Sartac ayant pris connaissance de leur contenu, lui fit dire le lendemain, que puisqu'il voulait demeurer dans le pays, il fallait qu'il en obtînt la permission de son père Batou, et qu'il serait conduit à la cour de ce prince. Guillaume observa que Sartac avait auprès de lui des prêtres nestoriens qui officiaient, mais que d'ailleurs il n'était pas chrétien : *Il me semble bien plutôt*, dit-il, *qu'il se moque des chrétiens et les méprise* (1).

Les missionnaires furent donc obligés de se rendre à la cour de Batou, sur le bord du Volga. Rubruquis fut surpris de voir le camp de ce prince embrasser autant d'espace qu'une grande

(1) « Les quatre jours que nous demeurâmes en la cour « de Sartach, dit Rubruquis, nous n'eûmes aucune provi- « sion de manger ni de boire, sinon un seule fois, qu'on « nous donna un peu de *coumiz.* » (lait aigre de jument).

ville, et ses environs, à une distance de trois ou quatre lieues, couverts d'une multitude de monde. Au centre était l'habitation du prince, dont l'entrée regardait le midi; et de ce côté là il n'était pas permis de placer des huttes; elles étaient toutes rangées à droite et à gauche de la maison royale, dans la direction de l'est à l'ouest; celles des femmes à gauche, d'après l'ordre de leur rang, à un jet de pierre l'une de l'autre, et Batou avait seize femmes. On voyait autour de la maison de chacune d'elles un grand nombre de huttes pour les femmes et les filles qui la servaient, ainsi que des maisonnettes pour serrer les effets; elles étaient couvertes de feutres enduits de suif ou de lait de brebis, qui devaient les préserver de la pluie. Toutes ces maisons et huttes étaient fixées sur des trains garnis de roues; on y attelait des bœufs et des chameaux lorsqu'il s'agissait de changer de lieu; transport que facilitait l'égalité du sol dans ce pays de plaines immenses.

Rubruquis fut conduit à la cour de Batou, qui avait fait dresser une grande tente, parce que sa maison ne pouvait pas contenir toute sa cour assemblée, « On nous avertissait tou-« jours, dit Rubruquis, de nous garder bien de

« toucher les cordes qui tenaient cette tente atta-
« chée, parce qu'ils l'estiment comme le seuil de
« la maison. Nous demeurâmes là nuds pieds,
« en notre habit, la tête découverte, et en spec-
« tacle, à la vue de tous. Frère Jean du Plan
« Carpin y avait déjà été avant nous; mais
« il avait changé d'habit, pour n'être pas en
« mépris, d'autant qu'il était envoyé par le
« Saint-Père. Après nous fûmes introduits jus-
« qu'au milieu de cette tente, sans exiger de
« nous que nous fissions aucune révérence,
« en fléchissant le genou, comme les ambas-
« sadeurs envoyés vers eux ont coutume de
« faire. Nous demeurâmes ainsi en sa présence
« environ la longueur d'un *Miserère*, et tous
« gardaient un grand silence. Baatu était assis
« sur un haut siége ou trône, de la grandeur
« d'un lit et tout doré, auquel on montait
« trois degrés; près de lui il y avait une de
« ses femmes; les autres hommes étaient assis
« à droite et à gauche de cette dame. Comme
« les femmes n'étaient pas assez pour remplir
« un des côtés (car il n'y avait là que celles
« de Baatu), les hommes remplissaient le reste
« de la place. A l'entrée de la tente était un
« banc, sur lequel il y avait du coumiz et de
« grandes tasses d'or et d'argent, enrichies de
« pierres précieuses. Baatu nous regardait fort

« et nous le considérions aussi avec attention. « Son visage était un peu rougeâtre. Enfin il « me fit commandement de parler; alors notre « conducteur nous avertit de fléchir les ge« noux, et de lui parler ainsi. Je pliai donc « un genou à terre, comme devant un homme; « mais il me fit signe que je les pliasse tous « deux; ce que je fis, n'osant leur désobéir « en cela; sur quoi m'imaginant que je priais « Dieu, puisque je fléchissais ainsi les deux « genoux, je commençai ma harangue par « ces paroles : Mon seigneur, nous prions « Dieu, de qui tous biens procèdent et qui « vous a donné tous ces avantages temporels, « qu'après cela il lui plaise vous donner « aussi les célestes, d'autant que les uns sont « inutiles et vains sans les autres. Vous devez « savoir, mon seigneur, que vous n'aurez « jamais ces dernières, si vous n'êtes chré« tien; car Dieu a dit lui-même: *Qui croira et* « *sera baptisé sera sauvé; mais qui ne croira* « *sera condamné*. A ces mots, dit Rubruquis, « le prince sourit modestement et tous les « Mongols commencèrent à frapper des mains « et à se moquer de nous. Après, silence s'é« tant fait, je lui dis que j'étais venu vers « son fils, parce que nous avions ouï dire « qu'il était chrétien, et que je lui avais porté

« des lettres de la part du roi de France, mon « souverain seigneur, qui m'avait envoyé vers « lui, dont il devait savoir le motif. Ayant « ouï cela, il me fit lever, s'enquit du nom « de votre majesté (la relation de Rubruquis « est adressée à saint Louis), de ceux de mes « compagnons et de moi, et mon interprête « les lui fit mettre par écrit. Il me dit encore « qu'il avait entendu que V. M. était sortie « de son pays avec une armée pour faire la « guerre. Je lui répondis qu'il était vrai; mais « que c'était pour la faire aux Sarasins, qui « occupaient la sainte cité de Jérusalem, et « profanaient la maison de Dieu. Il me de- « manda aussi si jamais vous lui aviés envoyé « des ambassadeurs, et lui dis que non. Alors « il nous fit seoir et donner de leur lait à « boire, ce qu'ils réputent à grande faveur, « quand il fait boire du coumiz en sa maison « avec lui. Comme je regardais fixement en « terre, il ne commanda de lever les yeux. « Après cela nous sortîmes. »

A l'issue de cette audience, Rubruquis fut informé que le prince Batou n'osait pas lui permettre de demeurer dans le pays; qu'il fallait l'autorisation de l'empereur Mangou, et que Rubruquis devait se rendre à sa cour pour la solliciter. Après avoir suivi, avec

leurs chariots, la cour de Batou, pendant six semaines, le long du Volga, les deux religieux partirent à cheval le 15 de septembre avec le fils d'un chef de mille que Batou avait chargé de les conduire, et ils passèrent en route plus de trois mois. « Il est impossible de dire, « écrit Rubruquis, combien, en tout ce che- « min, nous endurâmes de faim, de soif, de « froid et de lassitude. » Ils traversèrent les vastes plaines qui, avant la conquête des Mongols, formaient le territoire des Cancalis, puis le Turkustan ou Cara Khitaï, le pays des Ouïgours, celui des Naïmans, et arrivèrent le 27 de décembre à la cour du grand khan, qui était alors à quelques journées au midi de Caracouroum. Dans ce voyage, les vivres, les chevaux et les chariots leur étaient fournis gratuitement en tous lieux, par voie de réquisition, suivant la règle établie; car les personnes expédiées par les princes du sang étaient, de même que les envoyés de l'empereur, défrayées sur leur route, aux dépens des sujets. Partout on rendait des honneurs à l'officier de Batou; on sortait des villes à sa rencontre, avec des mets et des boissons, et des gens venaient chanter devant lui en battant des mains.

Les deux religieux furent aussitôt interrogés

sur le motif de leur voyage, et malgré tout ce qu'ils purent dire, les officiers de l'empereur restèrent persuadés qu'ils étaient envoyés pour demander la paix et offrir la soumission de leur maître. Rubruquis leur répétait qu'il n'était pas ambassadeur du roi de France, mais un missionnaire muni de lettres de recommandation de ce souverain pour le prince Sartac, qu'il avait cru chrétien; car Louis IX, sachant alors que l'envoi d'une ambassade était regardée par les Tartares comme un acte de soumission, avait recommandé au frère Guillaume de ne pas laisser croire qu'il fût son ambassadeur (1). Les missionnaires furent admis, le 4 janvier 1254, à l'audience du grand khan. « Le feutre qui était devant la porte « du palais étant levé, nous y entrâmes, dit « Rubruquis, et comme nous étions encore au « temps de Noël, nous commençâmes à entonner l'hymne *A solis ortus cardine*, etc. Lors-

(1) « Ils sont si fiers et si orgueilleux, ajoute Rubruquis, « qu'ils croyent que tout le monde doit désirer leur bonne « grace. — Ils s'enquéraient de nous s'il y avait dans notre pays force bœufs, moutons et chevaux, comme s'ils « eussent été tout prêts d'y venir et emmener tout. » La même question lui avait été faite plusieurs fois par les gens de Sartac et de Batou. (Chap. 32).

« que nous eûmes achevé, ils se mirent à nous « fouiller partout, pour voir si nous ne por- « tions point de couteaux cachés et contrai- « gnirent notre intreprête même de laisser sa « ceinture et son couteau au portier. A l'en- « trée de ce lieu il y avait un banc, et des- « sus du *coumiz;* auprès de là ils firent met- « tre notre interprète tout debout, et nous « firent asseoir sur un banc vis-à-vis des da- « mes. Ce lieu était tout tapissé de toiles d'or; « au milieu il y avait un réchaud plein de « feu, fait d'épines et de racines d'absinthe, « qui croît là en abondance ; ce feu était allumé « avec de la fiente de bœuf. Le grand khan « était assis sur un petit lit, vêtu d'une riche « robe fourrée et fort lustrée, comme la peau « d'un veau marin. C'était un homme de « moyenne stature, d'un nez un peu plat et « rabattu, âgé d'environ 45 ans. Sa femme, « qui était jeune et assez belle, était assise « auprès de lui, avec une de ses filles, nom- « mée Cyrina, prête à marier et assez laide; « plusieurs petits enfants se reposaient sur un « autre lit proche de là. Le khan nous fit « demander ce que nous voulions boire, du « vin, ou de la *terasine*, qui est un breuvage « fait de riz, ou du *cara coumiz*, qui est du « lait de vache tout pur ou du *ball*, qui est

« fait de miel; car ils usent l'hiver de ces « quatre sortes de boissons. A cela je répon- « dis que nous n'étions pas gens qui se plûs- « sent beaucoup à boire; que toutefois nous « nous contenterions de tout ce qu'il plairait « à Sa Grandeur de nous faire donner. Alors « il commanda de nous donner de cette té- « rasine, faite de ris, qui était aussi claire « et douce que du vin blanc, dont je goûtai « un peu pour lui obéir; mais notre inter- « prête, à notre grand déplaisir, s'était accosté « du sommelier, qui l'avait tant fait boire, « qu'il ne savait ce qu'il fesait et disait. Après « cela, le khan se fit apporter plusieurs sortes « d'oiseaux de proie, qu'il mit sur le poing, « les considérant fort assez longtemps. Puis, « il nous commanda de parler. Il avait pour « son interprète un nestorien; nous avions « aussi le nôtre, comme j'ai dit, fort mal « accomodé du vin. Nous étant donc mis à « genoux, » je lui dis : *Que nous rendions graces à Dieu de ce qu'il lui avait plu nous amener de si loin pour venir voir et saluer le grand Mangu-khan, à qui il avait donné une grande puissance sur la terre, mais que nous suppliions aussi la même bonté de notre Seigneur Jésus Christ, par qui nous vivions et mourions tous, qu'il lui plût donner à Sa Majesté heu-*

reuse et longue vie (car c'est tout ce qu'ils désirent, qu'on prie pour eux, afin de leur obtenir une longue vie). *J'ajoutai à cela que nous avions ouï dire en notre pays que Sartach était chrétien, dont tous les chrétiens avaient été fort réjouis, et spécialement le roi de France, qui sur cela nous avait envoyé vers lui, avec des lettres de paix et d'amitié, pour lui rendre témoignage quelles gens nous étions, à ce qu'il voulut nous permettre de nous arrêter en son pays; d'autant que nous étions obligés, par les statuts de notre ordre, d'enseigner aux hommes comment il faut vivre selon la loi de Dieu. Que Sartach sur cela nous avait envoyés vers son père Baatu, et Baatu, vers sa majesté impériale, à laquelle puisque Dieu avait donné un grand royaume sur la terre, nous le suppliions aussi bien humblement, qu'il plût à Sa Grandeur de nous permettre la demeure sur les terres de sa domination, afin d'y faire faire les commandements et le service de Dieu, et prier pour lui, pour ses femmes et ses enfants. Que nous n'avions ni or, ni argent, ni pierres précieuses, mais seulement notre service et nos prières, que nous ferions continuellement à notre Dieu pour lui; mais qu'au moins nous le suppliions de nous pouvoir arrêter là tant que la rigueur du*

froid fut passée; d'autant même que mon compagnon était si las, et si harassé du long chemin que nous avions fait, qu'il lui était du tout impossible de se remettre sitôt en voyage, sans courir danger de la vie; de sorte que sur cela il m'avait contraint de lui demander licence de demeurer là encore pour quelques jours; car nous nous doutions bien qu'il nous faudrait bientôt retourner vers Baatu, si de sa grace et bonté spéciale il ne nous permettait de demeurer là. A cela le khan nous répondit : « *Que tout ainsi que « le soleil épand ses rayons de toutes parts, « ainsi sa puissance et celle de Batou s'éten- « daient en tous lieux; que pour notre or et « notre argent il n'en avait que faire.* Jusque « là, j'entendis aucunement notre interprête; « mais du reste je ne pus rien comprendre « autre chose, sinon qu'il était bien ivre, et, « selon mon opinion, que Mangou même était « un peu chargé. — Après cela il nous fit « asseoir, et au bout d'un instant, nous sortî- « mes avec ses secrétaires. — Comme nous « étions sur le point de retourner à notre « logis, vint l'interprête qui nous dit que « Mangou avait pitié de nous et nous donnait « deux mois de temps pour demeurer là, « tandis que le froid se passerait; et il nous

« mandait aussi que près de là il y avait une « ville, nommée Caracouroum, où, si nous « voulions nous transporter, il nous y fera « fournir tout ce qui nous serait de besoin; « mais que si nous aimions mieux demeurer « là où nous étions, il nous ferait aussi bailler « toutes choses nécessaires, et néanmoins que « ce serait très-grande peine et misère de sui- « vre la cour partout. »

Pendant son séjour à la cour impériale, Rubruquis observa que Mangou et les personnes de sa famille assistaient également aux cérémonies religieuses des chrétiens, des mahométans et des boudhistes; qu'ils ne connaissaient du christianisme que quelques pratiques extérieures, telles que l'encens, la bénédiction de la coupe, l'adoration de la croix; et, qu'indépendamment de *cames* ou magiciens, ils entretenaient des prêtres de ces trois cultes, pour être plus sûrs d'obtenir les biens qu'ils souhaitaient et d'éviter les maux qui les menaçaient, ne soupçonnant pas que les pratiques religieuses pussent avoir un autre but (1).

(1) Rubruquis rapporte que les prêtres nestoriens qui se trouvaient auprès de Mangou, étaient fort ignorants, superstitieux et adonnés au vin. Dans les festins à la cour, les prêtres chrétiens, revêtus de leurs ornements, en-

Les sectateurs de ces trois religions s'efforçaient de faire des prosélytes parmi les Mon-

---

traient d'abord, priaient pour l'empereur, et bénissaient sa coupe. Lorsqu'ils s'étaient retirés, on introduisait les ministres du culte mahométan, et après eux les prêtres païens qui officiaient à leur tour.

« Le jour de l'octave de l'Épiphanie, dit Rubruquis, la principale femme de Mangou, nommée Coutouctaï, vint à la chapelle des Nestoriens, avec plusieurs dames, son fils aîné Baltou et ses enfants en bas âge. Tous se prosternèrent la face contre terre, touchèrent les images de la main droite, qu'ils portèrent à leurs lèvres, et donnèrent la main à tous ceux qui étaient présents, selon l'usage des Nestoriens. Mangou visita aussi cette chapelle, et s'assit avec son épouse sur un sopha doré placé devant l'autel. Il fit chanter Rubruquis et son compagnon, qui entonnèrent le *Veni, sancte spiritus*. L'empereur ne tarda pas à se retirer; mais sa femme demeura dans la chapelle, et fit des présents à tous les chrétiens. On apporta du *tarassoun*, du vin et du *coumiz*. L'impératrice prit une coupe, se mit à genoux, demanda la bénédiction, et, tandis qu'elle buvait, les prêtres chantaient. Ceux-ci burent à leur tour, et s'enivrèrent; ce fut ainsi qu'ils passèrent la journée. Vers le soir, l'impératrice étant ivre comme les autres s'en retourna chez elle dans son chariot, accompagnée des prêtres qui ne cessaient de chanter, ou plutôt de hurler. »

« Le samedi, veille de la Septuagésime, qui est le temps « de la Pâque des Arméniens, continue Rubruquis, nous « allâmes avec les prêtres nestoriens et un moine armé-

gols; il leur importait surtout de gagner l'empereur; mais Mangou, fidèle à la maxime de

---

« nien, en procession au palais de Mangou. Comme nous « entrions, sortit un serviteur portant des os d'épaule de « mouton brûlés au feu et noirs comme charbon, dont « je fus fort étonné, et leur ayant demandé depuis ce « que cela voulait dire, ils m'apprirent que jamais en ce « pays-là rien ne s'entreprend sans avoir premièrement « bien consulté ces os. Quand le Khan veut faire quelque « chose, il se fait apporter trois de ces os, qui n'ont pas « encore été mis au feu, et les tenant entre les mains, « il pense à l'affaire qu'il veut consulter, si elle se pourra « faire ou non; puis il baille ces os pour les brûler, et « il y a deux petits lieux proche le palais où le Khan « couche, où on les brûle soigneusement, et étant bien « passés par le feu et noircis, on les rapporte devant lui, « qui les regarde fort curieusement, pour voir s'ils sont « demeurés entiers, et que l'ardeur du feu ne les ait pas « rompus ou éclatés; et en ce cas, ils jugent que l'affaire « ira bien; mais si ces os se trouvent rompus de travers, « et que de petits éclats en tombent, cela veut dire qu'il « ne faut pas entreprendre la chose (Voyez la note I à « la fin du volume). Arrivés en la présence de Mangou, « les prêtres nestoriens lui apportèrent l'encens, qu'il mit « lui-même dans le vase, et ils l'encensèrent. Ils bénirent « aussi sa coupe; nous fûmes tous obligés de faire de « même; ensuite on fit boire tous les prêtres.

« Après cela, nous allâmes au logis de Baltou. Sitôt « qu'il nous aperçut, il sauta de son siége et se jeta à « terre, la touchant du front, en révérence de la croix,

Tchinguiz-khan, ne montrait de préférence pour aucun culte, et les traitait tous avec égalité. Il dit un jour au frère Guillaume, pour l'exhorter à la tolérance, que tous les hommes qui se trouvaient à sa cour, adorant le même Dieu, être unique et éternel, devaient être libres de l'honorer chacun à sa manière. Les bienfaits qu'il répandait sur les hommes des diverses sectes, faisaient croire à chacune qu'elle était préférée. Selon

---

« qu'il mit poser, après s'être relevé, sur une pièce de « tissu de soie neuf, et la plaça devant lui en un lieu élevé. « Son précepteur, nommé David, prêtre nestorien, qui « était un vrai ivrogne, l'avait instruit à cela. Ensuite il « nous fit asseoir, et après avoir bu une coupe qui avait « été bénie par les prêtres, il les fit boire aussi.

« De là, nous allâmes successivement à la cour de la « seconde, de la troisième et de la quatrième femme de « l'empereur. Toutes se jetaient à terre, aussitôt qu'elles « apercevaient la croix, l'adoraient et la faisaient poser « ensuite dans un lieu élevé sur un tapis de soie; c'est « là tout ce que les prêtres leur avaient appris du christianisme. Elles suivaient du reste en tout les pratiques « des devins et des idolâtres. » (Chap. 36 à 39).

« La veille de Pâques, dit-il plus loin, c'est-à-dire le « 19 avril 1254, plus de soixante personnes furent baptisées en très-bel ordre à Caracouroum, dont il y eut « grande réjouissance entre tous les chrétiens. » (Chap. 42).

l'historien Alaï-ud-din, c'étaient les musulmans dont Mangou faisait le plus de cas; pour citer un exemple de sa bienveillance à leur égard, il rapporte le trait suivant. Le jour de Beyram de l'année 650 (1252), les musulmans qui se trouvaient dans la résidence de Mangou, s'assemblèrent devant l'Ordou impérial pour célébrer cette fête par un office solemnel. Après le namaz, auquel avait présidé le grand juge Djémal-ud-din Mahmoud, de Khodjend, ce prélat entra dans l'Ordou et pria pour l'empereur. Mangou lui fit répéter plusieurs fois sa prière, et donna aux musulmans, à l'occasion de leur fète, plusieurs chariots remplis de riches étoffes et de monnaies d'or et d'argent; il voulut même signaler ce jour par un acte de clémence; des courriers furent expédiés dans les provinces avec l'ordre de relâcher tous ceux qui languissaient dans les prisons (1). Deux historiens chrétiens, Haython et Étienne Orpélian, témoignent, au contraire, que Mangou montrait de la prédilection pour les chrétiens, et les sectateurs de Boudha croyaient, sans doute, que l'empereur préférait leur religion.

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. II.

L'histoire de la Chine nous fait voir qu'en effet le Boudhisme devenait déjà la religion de l'État.

Le frère Guillaume observa que le chef des prêtres ou devins mongols était logé devant le pavillon de l'empereur, à la distance d'un jet de pierre, et qu'il avait sous sa garde les chariots qui portaient les idoles. Ces devins se mêlaient d'astrologie, et savaient prédire les éclipses. A l'apparition d'un semblable phénomène, ils se mettaient à battre du tambour et des cymbales, en poussant de grands cris. Ils indiquaient les jours heureux et malheureux pour toute sorte d'affaires; on n'entreprenait rien sans leur avis. C'étaient eux qui purifiaient par le feu tous les objets destinés pour la cour, ainsi que les présents offerts à l'empereur, dont ils avaient le droit de prélever pour leur compte une certaine part. On les appelait à la naissance des enfants, pour tirer leur horoscope; on avait recours à leurs sortilèges pour la guérison des malades. Voulaient-ils perdre quelqu'un, ils n'avaient qu'à l'accuser d'avoir attiré par ses maléfices les maux dont on éprouvait les atteintes. Lorsqu'ils étaient interrogés, ils évoquaient les démons au son du tambourin, s'agitant avec fureur; puis

tombant en extase, ils feignaient de recevoir de leurs esprits familiers une réponse qu'ils proclamaient comme un oracle (1).

---

(1) *Relation* de Rubruquis, chap. 45. Ce missionnaire rapporte quelques traits de la malignité de ces devins et de la superstition des Mongols, que lui avait racontés à Caracouroum une dame de Metz, nommée Paquette, prise en Hongrie et attachée pendant quelque temps au service de l'une des épouses de Mangou, qui était chrétienne. Cette princesse mongole avait reçu en présent de superbes fourrures. Les devins les ayant purifiées par le feu, suivant l'usage, en retinrent une partie; mais la femme qui soignait la garde-robe de la princesse, jugeant qu'ils avaient pris plus qu'il ne leur revenait, en avertit sa maîtresse, qui fit aux devins de vifs reproches. Peu de jours après, cette dame étant tombée dangereusement malade, les devins consultés sur son état, déclarèrent qu'elle avait été ensorcelée par la femme qui avait dénoncé leur larcin. L'intendante fut saisie, et on la tortura pendant sept jours pour lui arracher l'aveu de son prétendu crime. Sur ces entrefaites, l'impératrice mourut. Alors l'accusée supplia qu'on lui ôtât la vie, voulant suivre sa maîtresse, à qui elle protestait n'avoir jamais causé aucun mal; mais l'empereur n'y voulut pas consentir; il la fit remettre en liberté.

Les devins choisirent une autre victime : ils accusèrent de la mort de la princesse la nourrice de sa fille; c'était la femme de l'un des principaux prêtres nestoriens. Mise à la torture, elle confessa qu'elle avait bien employé quelque charme pour gagner les bonnes graces de sa

Vers Pâques, Rubruquis suivit le grand khan à Caracouroum, ville qui lui parut inférieure à celle de Saint-Denis en France, dont

---

maîtresse, mais protesta qu'elle n'avait jamais rien fait qui pût lui nuire; néanmoins elle fut condamnée à mort et exécutée.

A quelque temps de là, une des femmes de Mangou étant accouchée d'un fils, les devins appelés pour tirer son horoscope prédirent qu'il jouirait d'une longue vie, qu'il deviendrait un grand monarque, et qu'il aurait le règne le plus prospère. Cet enfant étant mort au bout de quelques jours, la mère désespérée fit venir les devins, et les accabla de reproches. Ils se justifièrent en disant que la nourrice, mise à mort peu de temps auparavant, avait tué l'enfant par ses maléfices, qu'ils l'avaient vu emporter par cette magicienne. L'épouse de Mangou, devenue furieuse à ces paroles, voulut du moins exercer sa vengeance sur les enfants de la nourrice. Cette infortunée avait laissé un fils et une fille; l'impératrice ordonna que l'un fût tué par un homme, et l'autre par une femme. Mangou, ayant appris ces exécutions, en fut outré de colère; il reprocha sévèrement à l'impératrice d'avoir fait mourir de son chef ces deux individus, et la fit enfermer dans un cachot pendant sept jours, au bout desquels elle fut éloignée de la cour pendant un mois. En même temps, l'empereur fit trancher la tête à celui qui avait tué le jeune homme, et ordonna que cette tête fût attachée au cou de la femme qui avait tué la jeune fille; elle fut ensuite battue avec des tisons ardents, et mise à mort. (Chap. 47).

le monastère, ajoute-t-il, *est dix fois plus considérable que tout le palais même de Mangou.* Il y avait deux grandes rues, l'une dite des mahométans, où se tenaient les marchés et la foire, et où l'on voyait beaucoup de marchands étrangers, attirés à Caracouroum par le séjour de la cour et l'abord d'une foule d'envoyés qui y venaient de toutes parts; l'autre, appelée rue des Chinois, était habitée par des artisans. Cette ville renfermait plusieurs édifices destinés aux chancelleries, douze temples païens de divers rits, deux mosquées et une église. Elle était ceinte d'un rempart de terre, et avait quatre portes qui correspondaient aux points cardinaux. Près de ces portes étaient divers marchés; on vendait à l'orient, le millet et d'autres sortes de grains, dont il n'y avait pas abondance; à l'occident, les brebis et les chèvres; au nord, les chevaux; au midi, les bœufs et les chariots.

Le palais impérial, situé près du rempart et entouré d'un mur de briques, s'étendait dans la direction du nord au midi; sa face méridionale était percée de trois portes. On y voyait une grande salle, dont la construction ressemblait à celle d'une église; c'était une nef bordée de deux rangs de colonnes. Dans les jours solemnels, l'empereur se plaçait au fond de

cette salle sur un trône élevé; auprès de lui, sur un siége un peu plus bas, était assise la première de ses femmes. Ses fils et les autres princes du sang étaient placés à sa droite, les princesses, à sa gauche. Vis-à-vis du trône s'élevait un grand arbre d'argent, au pied duquel reposaient quatre lions de même métal; de leurs gueules jaillissaient, dans quatre bassins d'argent, du vin, du coumiz, de l'hydromel et du tarassoun. Au sommet de l'arbre, un ange d'argent sonnait de la trompette lorsque les sommeliers devaient emplir les réservoirs extérieurs qui communiquaient avec les fontaines. Cette pièce venait d'être exécutée par un orfèvre parisien, nommé Guillaume Boucher, qui avait été fait prisonnier par un des frères de Mangou dans la ville de Belgrade en Hongrie; on lui avait fourni pour ce travail trois mille marcs d'argent (1).

Après un séjour de cinq mois à la cour impériale, Rubruquis se prépara à partir. Il ne paraît pas que ce missionnaire eut beau-

(1) Rubruquis ajoute que, dans la même ville de Belgrade, avait été pris un évêque natif de Belleville, près de Rouen, dont il vit le neveu à Caracouroum, où il y avait d'ailleurs un grand nombre de chrétiens hongrois, alains, russes, géorgiens et arméniens.

coup insisté pour obtenir la permission de rester plus long-temps en Tartarie. Mangou voulait le faire accompagner de ses ambassadeurs; mais Guillaume déclara qu'il ne pouvait pas répondre de leurs personnes, à travers de pays où il n'y avait aucune sûreté pour les voyageurs. Il fut alors chargé des lettres du Caan en réponse à celles du roi de France. Rubruquis demanda si, après avoir remis ces lettres, il pourrait revenir pour soigner les ames des chrétiens qui se trouvaient dans cette partie de la Tartarie. Mangou ne lui fit aucune réponse à ce sujet, et après lui avoir conseillé de se bien pourvoir de tout ce qui était nécessaire pour le long voyage qu'il allait entreprendre, il le fit boire et le congédia. (1)

La lettre de Mangou à Louis IX, écrite en langue mongole et en caractères ouigours, commençait par la sommation ordinaire de Tchinguiz-khan. « Tel est le commandement « du Dieu éternel; il n'y a qu'un Dieu au ciel, « et qu'un souverain sur la terre, Tchinguiz- « khan, fils de Dieu. Faites savoir partout où

(1) *Et je pris congé de lui*, dit naïvement Rubruquis, *pensant bien que si Dieu m'eût fait la grace de tels miracles que Moïse avait fait jadis, peut-être l'eussé-je converti.*

« oreilles peuvent entendre et où chevaux peu-
« vent aller, que ceux auxquels mes ordres
« seront parvenus, et qui n'y obéiront pas, ou
« qui s'armeront pour y résister, auront des
« yeux et ne verront pas, auront des mains
« et ne pourront s'en servir, auront des pieds
« et seront perclus. Tels sont les comman-
« dements du Dieu éternel et du Dieu de la
« terre, le souverain des Mongols.

« Ce commandement est adressé par Mangou-
« Caan à Louis, roi de France, à tous les
« seigneurs et prêtres et à tout le peuple du
« royaume de France, afin qu'ils puissent en-
« tendre mes paroles et les commandements
« du Dieu éternel à Tchinguiz-khan, qui ne
« sont pas encore parvenus jusqu'à vous.

« Un homme, nommé David, vous a été
« trouver comme ambassadeur des Mongols;
« c'était un imposteur. Vous avez envoyé
« avec lui vos ambassadeurs à Couyouc khan,
« après la mort duquel ils sont arrivés à la
« cour, et sa veuve Gaïmisch vous envoya
« par eux une pièce de soie avec des lettres;
« mais comment cette femme, plus vile qu'une
« chienne (1), aurait-elle pu savoir quelque

(1) « Et le Caan me dit lui-même, observe ici Ru-

« chose des affaires de la paix ou de la guer-
« re, et de ce qui concerne le bien de cet
« empire?

« Ces deux moines sont venus de votre part
« vers Sartac, qui les a envoyés à Batou, et
« Batou les a envoyés ici, parce que Man-
« gou Caan est le chef suprême des Mon-
« gols. Nous eussions voulu vous envoyer
« nos ambassadeurs avec vos prêtres; mais ils
« nous ont fait entendre qu'entre ce pays et
« le vôtre, il y a plusieurs nations ennemies
« et des chemins dangereux; ce qui leur fai-
« sait craindre que nos ambassadeurs ne pus-
« sent aller sûrement jusqu'à vous; mais ils
« s'offrirent de porter nos lettres, contenant
« nos commandements au roi Louis. Ainsi
« donc, nous vous adressons, par vos prê-
« tres, les commandements du Dieu éternel.
« Quand vous les aurez entendus, vous nous
« enverrez vos ambassadeurs pour nous an-
« noncer si vous voulez avoir paix ou guerre
« avec nous. Si vous méprisez les comman-
« dements de Dieu, dans la pensée que vo-
« tre pays est bien éloigné, que vous êtes

« bruquis, que cette malheureuse femme avait par ses
« sortiléges détruit tout son lignage. »

« protégé pas de hautes montagnes, par des « mers vastes et profondes, celui qui peut « faciliter les choses difficiles, et approcher « ce qui est éloigné, sait bien ce que nous « pourrons faire (1). »

Rubruquis partit au mois de juin 1254, avec les lettres de Mangou, se dirigeant, par l'ordre de l'empereur, vers la cour de Batou. Dans cette route, qu'il parcourut en soixante-dix jours, il ne vit qu'un seul village, où il ne put pas même trouver du pain; quelquefois il n'avait, pendant deux ou trois jours, d'autre nourriture que du *Coumiz*. Mangou avait écrit à son cousin d'ajouter et de retrancher ce qu'il voudrait dans ses lettres au roi de France. Après avoir suivi quelques semaines la cour nomade de Batou, Rubruquis prit la route du Caucase, pour retourner à son couvent de Saint Jean d'Acre, d'où il adressa la relation de son voyage à Louis IX, qui était parti pour la France (2).

---

(1) « Voilà à-peu-près, dit Rubruquis, la substance de « ces lettres. » Leur traduction, telle qu'il la rapporte, se ressent de l'ignorance des interprêtes. Nous en avons omis quelques passages peu intelligibles.

(2) *Relation du Voyage en Tartarie* de Frère Guillaume de Rubruquis, édition de P. Bergeron; Paris, 1634,

Mangou reçut, à la même époque, la visite et l'hommage de Hethoum I, roi de la Petite Arménie, souveraineté peu étendue, dont Sis était la capitale; elle comprenait alors la Cilicie et la Comagène, avec plusieurs villes de la Cappadoce et de l'Isaurie. Peu après la mort de Kakig II, dernier roi d'Arménie de la race des Pagratides, un parent de ce prince, nommé Roupen, s'empara en 1080, de quelques districts montagneux de la Cilicie, où beaucoup d'Arméniens, fuyant l'oppression des Turcs Seldjoukides, maîtres de leur patrie, étaient venus s'établir depuis près d'un siècle. Les successeurs de Roupen agrandirent leur territoire aux dépens de l'empire grec, et le défendirent avec vaillance contre les Turcs Seldjoukides de l'Asie-mineure. Un intérêt commun les avait liés avec les croisés, dont ils reçurent des secours et auxquels ils rendirent des services. Léon, le neuvième successeur de Roupen, qui avait agrandi ses domaines par des conquêtes sur les Grecs et sur les Turcs, obtint, en 1197, le titre de

---

in-8°. Ce missionnaire s'appelait proprement Guillaume de *Ruysbroek*, et comme on sait qu'il était Brabançon, on doit le supposer natif du village de Ruysbroek, situé à une lieue au midi de Bruxelles.

Roi, qu'il avait fait demander, par ses ambassadeurs, au pape Célestin III et à l'empereur Henri VI. Lorsque le général mongol Baïdjou eut défait le sultan de Roum Key-Khosrou et envahi une partie de son pays, le roi Hethoum, troisième successeur de Léon, voyant les Mongols s'approcher de la Cilicie, jugea qu'il n'avait de meilleur parti à prendre que celui de rechercher leur amitié. Il envoya, en 1244, sa soumission à Baïdjou, et le roi d'Arménie augmenta le nombre des vassaux de l'empereur mongol; c'était sous le règne d'Ogotaï. On a vu qu'à l'avénement au trône de Couyouc, le roi Hethoum lui envoya, pour le féliciter, son frère Sempad, général en chef de ses troupes. Diverses circonstances l'avaient empêché, jusqu'en 1254, de quitter ses États, pour offrir en personne son hommage à Mangou. Il alla d'abord, par la route de Derbend, saluer Batou et Sartac; puis il se rendit à la cour impériale, où il reçut un accueil distingué (1). Au bout de cinquante jours, Hethoum quita cette rési-

(1) *Relation du Voyage de Hethoum* à la cour du grand khan, par l'historien arménien Kirakos Kaïdzaketsi, publiée avec des notes par M. Klaproth, dans le tome XI du *Nouv. Journ. asiat.*, pag. 273 et suiv.

dence, muni de lettres patentes par lesquelles il était investi de son royaume, et emportant une ordonnance qui, non-seulement diminuait le tribut imposé à la Petite-Arménie, mais aussi garantissait à son clergé la franchise de toutes impositions (1).

---

(1) *History of Armenia* by Father Michæl Chamisch, transl. fr. the original armenian by Joh. Avdall, Calcutta 1827, p. 284. — Haiton, *Hist. orientale*, chap. 23. Selon cet auteur, la première prière que le roi Haiton, son parent, adressa à l'empereur mongol, était qu'il voulût se convertir à la foi chrétienne, et travailler à la conversion de toute sa nation. « Cette demande et six autres « ayant été soumises à Mangou, ce prince, dit Haiton, fit « assembler son conseil, et le roi d'Arménie étant présent, « il lui répondit en ces termes : Parce que le roi d'Ar- « ménie est venu de fort loin dans notre empire sans y « être obligé, il est raisonnable de lui accorder ses de- « mandes, surtout en ce qui est juste. Nous vous décla- « rons donc, ô roi d'Arménie, que nous avons vos de- « mandes pour agréables, et que nous les ferons effectuer « avec l'aide de Dieu. Premièrement, moi empereur et « seigneur des Tartares, je me ferai baptiser; je tiendrai « la foi des chrétiens, et ferai en sorte que mes sujets en « fassent autant, quoique je ne prétende y forcer personne. » — Ce récit n'est guère vraisemblable. Haiton ajoute qu'en effet, l'empereur reçut le saint baptême des mains d'un certain évêque, qui était chancelier du roi d'Arménie; que tous ceux de sa maison furent aussi baptisés, et plu-

sieurs autres de l'un et de l'autre sexe, entre lesquels il y en avait des principaux de l'empire. — Il est possible que Mangou ait été baptisé; car il suivait indifféremment les pratiques des divers cultes protégés à sa cour; mais il ne professait aucune religion positive; et les Mongols regardaient sans doute le baptême comme une simple purification. Quant à l'exemption des charges publiques en faveur du clergé et des biens de l'église, que l'historien Haiton dit avoir été obtenue par le roi d'Arménie, on a vu que, d'après les réglements de Tchinguiz-khan, confirmés par Ogotaï, les ministres de tous les cultes jouissaient de ce privilège. Selon Haiton, il fut promis au roi Hethoum que les places du royaume d'Arménie, conquises par les Musulmans et reprises par les Mongols, lui seraient restituées; que les généraux mongols dans l'Occident recevraient l'ordre de fournir du secours au roi d'Arménie, lorsqu'il en ferait la demande; que les Mongols attaqueraient le Khaliphe, et qu'ils se joindraient aux chrétiens pour délivrer la Terre-Sainte du joug mahométan; promesses que le prince Houlagou ne tarda pas à realiser.

Hethoum ou Haiton, parent des rois d'Arménie, et prince de Gorhigos, petit territoire situé au sud-ouest de Tarse, sur le bord de la Méditerrannée, remit, en 1305, sa principauté au roi Hethoum II, se fit religieux de l'ordre des Prémontrés, passa en Chypre, puis à Rome, et vint en France, où il composa à Poitiers une histoire d'Orient, qui contient beaucoup de détails sur l'histoire des Mongols et des rois de la petite Arménie. (Saint-Martin, *Description de la Cilicie*, dans ses Mémoires sur l'Arménie, tom. I, pag. 203).

CHAPITRE VII.

Conquêtes de Coubilaï dans le Yun-nan. — Conquêtes du général Ouriangcadaï. — Soumission du Toung-king. — Soumission de la Corée. — Disgrace momentannée de Coubilaï. — Projet de guerre contre l'empire Soung. — Marche de Mangou. — Campagne dans le Su-tchouan. — Siége de Ho-tcheou. — Mort de Mangou. — Retraite de son armée. — Mort de Batou. — Sartac.

Coubilaï avait reçu, en 1252, l'ordre de faire une invasion dans le Yun-nan, contrée qui comprenait alors plusieurs petits royaumes, la plupart indépendants de l'empire Soung. A la fin de cette même année, le général Vang-té-tchen fit quelques progrès dans le Su-tchouan. Après avoir pillé Tching-tou-fou, il alla prendre Kia-ting-fou, à trente lieues plus au midi, frayant ainsi le chemin à Coubilaï. Ce prince se mit en marche vers le mois d'octobre de l'année 1253, de Lin-tao-fou dans le Schen-si, où il avait assemblé son

armée. Sous lui commandait Ouriangcadaï, fils de Souboutaï (1), celui des généraux qui avait le plus contribué à l'élévation au trône de Mangou. Il était chargé par l'empereur de diriger cette expédition. Coubilaï traversa le Su-tchouan et après une marche pénible à travers des montagnes qui semblaient inaccessibles à une armée, il atteignit la rive du Kin-scha. Ayant passé ce fleuve sur des radeaux, il reçut les soumissions du roi des Moussou-man. Celui des Pé-man ne fit pas non plus de résistance; mais son neveu voulut défendre la capitale. Coubilaï la prit et fit mourir le prince; les habitants furent épargnés. Ta-li, capitale du pays de Nan-tchao, passa en son pouvoir sans effusion de sang. Yao-schou avait raconté à Coubilai, que Tsao-bin, chargé par un empereur soung de prendre la ville de Nan-than réussit dans cette entreprise, sans tuer un seul homme, et sans même que le trafic dans les boutiques eut

(1) Après avoir assisté à la diète qui fut convoquée à la mort d'Ogotaï, Souboutaï était retourné à son cantonnement sur le bord du Don. Il y mourut à l'âge de soixante-treize ans. (Voyez la Biogr. de Souboutaï, dans les *Nouv. Mél. asiat.*, par M. Ab. Rémusat, tom. II, pag. 97). *Soubout* veut dire *perle*, en mongol.

été interrompu. Le lendemain, Coubilaï, montant à cheval, cria à son instituteur qu'il allait
1254 janv. imiter ce qu'il lui avait entendu citer. Arrivé sous les murs de Ta-li, il fit déployer des étendards de soie qui portaient, en gros caractères, la défense de tuer, sous peine de mort. En effet, Ta-li ouvrit ses portes, et cette conquête ne coûta la vie qu'aux deux commandants de la ville, qui avaient fait tuer trois officiers envoyés par les Mongols pour la sommer de se rendre. Coubilaï n'alla pas plus loin; il quitta l'armée pour se rendre auprès de l'empereur, en Mongolie, laissant Ouriangcadaï à la tête de ses troupes, pour achever la soumission de ces contrées méridionales.

Après avoir réduit à l'obéissance le royaume de Ta-li, Ouriangcadaï attaqua les *Tou-po* ou Tubétains. Il soumit, à la suite de plusieurs combats, cette nation guerrière qui se composait de plus de trois cent mille familles. Des troupes tubétaines renforcèrent son armée et lui servirent même d'avant-garde dans les expéditions qu'il entreprit pour réduire d'autres tribus de ces contrées. Ouriangcadaï se rendit, vers la fin de l'année 1254, à la cour de l'empereur, en Mongolie, et lui rendit compte de ses opérations militaires. Renvoyé, l'année suivante, dans le Yun-nan, il y entra du

côté du Tubet, et soumit les *Pé-man*, les *Ou-man*, les *Koué-man* et d'autres peuples. Les royaumes de Lo-los, d'Ava, et d'Alou, intimidés ou vaincus par ses armes, reconnurent l'autorité de l'empereur mongol (1).

---

(1) Mailla, pag. 257 à 262. — Le Yun-nan était divisé en plusieurs principautés, et habité par des peuples que les Chinois appelaient Barbares. *Pé-man* veut dire, en chinois, Barbares blancs, *Ou-man*, Barbares noirs. Dans le Yun-nan était l'ancien royaume de Nan-tchao, dont la capitale s'appelait Ta-li. Les *Ou-man* furent désignés par les Mongols sous le nom de *Cara-djang*, qui veut dire, dans leur langue, peuple noir; on voit que c'est la traduction du nom chinois. Sous le règne de Coubilaï, une grande partie ou peut-être la totalité du Yun-nan forma le gouvernement de *Cara-djank*, dont le chef-lieu était la ville de Ya-tchi, aujourd'hui Thsu-hioung-fou, selon M. Klaproth (*Nouv. Journ. asiat.*, tom. XI, pag. 459). Marco-Polo fait mention du pays de Caraiam, qui contenait sept royaumes, et obéissait à Coubilaï. Raschid le nomme aussi, en parlant de l'expédition de ce prince, sous le règne de Mangou. Il rapporte que Coubilaï, avant d'attaquer le Nanguiass (la Chine méridionale), voulut conquérir le pays de Cara-djank, « pays « dit-il, appelé en chinois *Taï-liou*, c'est-à-dire grand « royaume, en indien, *Candar*, et en persan *Candahar*; « il confine au Tubet, au Tangoute, à la Chine, à une « partie de l'Indoustan, et au pays des *Dents d'or*. Cou-« bilaï mit ce royaume à feu et à sang, et se rendit

A la fin de 1257, Ouriangcadaï se présenta sur la frontière du Gan-nan ou Toung-king et fit sommer le roi Tchen-tchi-kung, qui était vassal de l'empereur soung, de se reconnaître tributaire du khan mongol. Ouriangcadaï, ne voyant pas revenir ses parlementaires, entra dans le Gan-nan et pénètra, sans éprouver de résistance, jusqu'au fleuve Tha, qui traverse

---

« maître de la personne de son souverain, nommé *Maha* « *Radja* ou grand roi, qu'il emmena, lorsque peu après « il quita l'armée. »

Raschid, indiquant plus loin les douze gouvernements qui divisaient l'empire de Coubilaï, nomme celui de Cara-djank, jadis royaume indépendant, dont le chef-lieu était Yatchi.

Voici ce que le même historien rapporte, à l'article des Ourianguites mongol.

« Ouriangcadaï, issu de cette tribu, était un grand « général sous le règne de Mangou-caan. Lorsque ce sou-« verain envoya son frère Coubilaï dans le pays de Cara-« djank, avec dix toumans de troupes, il en donna le « commandement à Ouriangcadaï, et voulut que Coubilaï « fut soumis à son autorité. Ce pays était éloigné de près « d'une année de chemin de la résidence de Mangou. Son « climat très-mal sain, causa des maladies dans l'armée. « D'ailleurs le Cara-djank était défendu par un grand « nombre de guerriers valeureux; il fallait se battre cha-« que jour; ces deux causes de destruction eurent bientôt « réduit l'armée à deux toumans. »

ce royaume. L'armée toung-kinoise était rangée en bataille, sur la rive opposée, avec un grand nombre d'éléphants. Les Mongols formaient trois divisions, qui passèrent l'une après l'autre, et mirent l'ennemi en déroute. Le roi se jeta dans une barque, descendit le fleuve jusqu'à la mer et se réfugia dans une île. Une partie de son armée se sauva de la même manière. Ouriangcadaï avait ordonné au général Tchéchétou, qui commandait la première division, de ne pas attaquer l'ennemi avant que les deux autres eussent passé le fleuve et de tâcher, en attendant, de s'emparer de sa flotille. Irrité de la désobéissance de ce général, il lui en fit de vives réprimandes, et le menaça de lui faire appliquer les lois militaires. Tchéchétou s'empoisonna.

Ouriangcadaï parut devant Kiao-tchi, la capitale du Toung-king, et prit possession de cette ville, qui lui ouvrit ses portes. Ses parlementaires, jettés dans une prison, avaient été si fortement garottés avec des cordes de bambou, qu'elles étaient entrées dans leurs chairs, et que l'un d'eux mourut de ses souffrances, au moment où on le délivrait. Ouriangcadaï vengea ce traitement par le sac de la ville, et après avoir donné à ses troupes neuf jours de repos, il reprit la route du Nord, pour se soustraire à déc.

des chaleurs insupportables (1). Peu après, le
1258 mars. roi Tchen-tchi-kung se soumit; mais il abdiqua le trône en faveur de son fils aîné Tchen-kouang-ping, qui envoya à la cour de Mangou son gendre avec plusieurs seigneurs et de riches présents. Ouriangcadaï les accompagna. L'empereur mongol marchait alors contre l'empire Soung (2).

Mangou avait convoqué une diète, au printemps de l'année 1256, dans un lieu nommé Orbolguétou. Il traita magnifiquement, pendant deux mois, les princes et les seigneurs assemblés, leur fit de riches présents, et fixa ce que chacun d'eux recevrait dorénavant, pour son entretien, soit en grains, soit en argent (3).

(1) Mailla, ibid., pag. 264 et suiv.

(2) *Hist. des Yuans*, ib. p. 337.—*Mémoire historique sur le Ton-kin*, par Gaubil, dans le tom. XII de Mailla, pag. 26. — Le Toung-king (Tonquin) avait été appelé par les Chinois du nom de *Kiao-tchi*, c'est-à-dire *à orteils croisés*, et ils lui donnaient, à cette époque, celui de *Ngan-nan* (An-nam) ou *midi pacifique*. Ce pays et la Cochinchine furent long-temps réunis. Le nom de *Toung-king*, qui signifie en chinois *résidence orientale*, lui aura, sans doute, été donné de l'une de ses capitales.

(3) L'*Histoire des Yuans* rapporte qu'en 1253, le prince Batou envoya un de ses officiers, nommé Tobdja, demander à Mangou dix mille lingots d'or (selon M. Hyacin-

Cette même année, Mangou reçut la soumission de la Corée, qui, depuis 1247, avait cessé de payer son tribut. Le succès des armes mongoles dans ce pays força le roi d'aller lui-même rendre hommage à son suzerain.

L'empereur avait conçu de la méfiance envers son frère Coubilaï, qui, se faisant aimer des Chinois par son humanité et sa justice, lui était représenté comme visant au pouvoir suprême; il le rappela, en 1257, et chargea Alemdar, le substitut du gouverneur de Caracouroum, d'aller prendre l'administration des provinces de Ho-nan et de Schen-si. Alemdar établit à Coung-tchang-fou une commission chargée de vérifier les comptes des revenus du fisc. Elle fit comparaître les intendants de Coubilaï et leur appliqua la peine de mort, deux seuls exceptés, sur lesquels Alemdar demanda les ordres de l'empereur. Coubilaï, le cœur navré, hésistait sur

the, la valeur de 110 mille roubles d'argent), dont il avait besoin pour acheter une perle. Le khan n'en donna que mille, et dit : « Si l'on dissipait ainsi les trésors acquis par Tchinguiz-khan et Ogotaï, avec quoi récompenserions nous les princes ? C'est ce que Batou doit « considérer. Cet argent est destiné aux gratifications de « cette année et de la prochaine. » (Trad. de Hyac., p. 379).

le parti qu'il devait prendre. Le sage Yao-schou lui dit, qu'étant le premier sujet de l'empereur, il devait donner l'exemple de la soumission; il lui conseilla de retourner en Mongolie, avec sa famille et sa maison, comme le meilleur moyen de dissiper les soupçons de son frère, et d'écarter les dangers qui pourraient à l'avenir menacer ses jours. Docile à son avis, le prince se rendit à la cour de Mangou. Les deux frères, en se revoyant, ne purent retenir leurs larmes. Mangou ne demanda aucune explication. Il supprima la commission de Coung-tchang-fou, rappela Alemdar, et il ne fut plus question de cette affaire (1).

sept. Une diète avait été convoquée à Cabour Cabouktchour, au centre de la Mongolie. Dans une des séances de ce Couriltaï, Daougaï Gourgan, de la tribu Ikirasse, gendre de Tchinguiz-khan, témoigna son étonnement de ce qu'on laissait en paix la Chine méridionale, qui n'était pas encore soumise. Mangou se déclara pour la guerre et annonça qu'il marcherait en personne. « Mes pères, dit-il, ont fait « de grandes choses; ils ont acquis par leurs « conquêtes une belle renommée; je veux

(1) Mailla, *ibid.*, pag. 263. — Gaubil, pag. 116. — *Kang-mou*, ib., pag. 333.

« suivre leur exemple. » — « Pourquoi s'écriè« rent les princes du sang, un souverain qui « règne sur le monde entier, et qui a sept « frères, irait-il lui-même combattre ses enne« mis? » Mangou n'imita pas Ogotaï en pareille circonstance; il persista dans sa résolution (1). Depuis long-temps la cour des Soung avait fourni aux Mongols un prétexte de lui faire la guerre. En 1241, la régente Tourakina lui avait envoyé un officier, nommé Youlimassa, pour négocier la paix. Cet ambassadeur fut arrêté à son arrivée sur le territoire soung, et enfermé avec les soixante-dix personnes de sa suite, dans une forteresse du Hou-kouang, où il mourut peu après. Ses gens restèrent détenus jusqu'en 1254. A cette époque, les Mongols étaient allés assiéger la ville de Hotcheou, devant laquelle ils furent battus par le gouverneur Vang-kian; le gouvernement chinois voulant leur donner un gage de son désir de conserver la paix, mit en liberté les gens de la suite de Youlimassa (2).

Dans l'été de cette année, Mangou alla

(1) *Djami ut-Tévarikh.*

(2) Mailla, *ibid.*, pag. 237 et 260. — *Kang-mou*, ibid., pag. 290 et 325.

visiter l'Ordou de Tchinguiz-khan, et fit un sacrifice aux drapeaux et aux tymbales qui y étaient déposés. Une diète fut convoquée près du Kélouran. L'empereur nomma Kitat, fils de son gendre Renzin, gouverneur (Darouga) de la Russie, et lui fit présent de trois cents chevaux et de cinq cents moutons (1).

Mangou partit pour la Chine, en octobre 1257, laissant le gouvernement de Caracouroum à son frère Aric-Bouga, auquel il donna pour lieutenant le général Alemdar. Avant d'entreprendre cette expédition, il était allé
juill. rendre des honneurs aux mânes de son grand père dans le temple qui lui était consacré, et il avait offert au ciel un sacrifice solemnel (2). Il reçut à Gataï-yoroun, au midi du grand désert, l'hommage de Coubilaï et de plusieurs autres princes du sang, qui après avoir été conviés à un grand festin, retournèrent à leurs postes. Le premier jour de
1258 févr. l'année mongole fut célébré dans le canton Arban-tokhaï; l'empereur y reçut les félicita-
mars. tions d'usage. Il fit passer à son armée le fleuve
mai. jaune sur la glace, entra dans le Schen-si, et posa son camp près du mont Liou-pan, de-

(1) *Hist. des Yuans*, pag. 331.
(2) Gaubil, pag. 115.

venu célèbre par la mort de son grand-père. Il y donna audience aux gouverneurs des départements et des districts du Schen-si. Un officier, expédié de Perse par Hoúlagou, lui apporta en ce lieu, un rapport qui lui annonçait les conquêtes faites par ce prince en Occident. A cette occasion, Mangou donna à son frère le gouvernement des contrées soumises au-delà du Djihoun. Après avoir passé dans le repos les trois mois des fortes chaleurs, laissant ses gros bagages à Liou-pan, il août. continua sa marche, à la tête d'une armée de quarante mille hommes, qu'on disait à dessein forte de cent mille. Elle s'avançait en trois divisions sur le Su-tchouan. Celle où se trouvait l'empereur, prit la route de San-kouan, par Lou-tcheou; la seconde, sous les ordres de son frère Mouké, passa par Sian-tcheou, pour se rendre à Mi-tsang-kouan; la troisième, commandée par Bourtchak, chef de dix mille, se dirigea, par Yuï-kouan, sur Mian-tcheou. Deux autres armées étaient destinées à entrer dans le Hou-kouang et dans le Kiang-nan, afin de diviser les forces des Soung; l'une, sous le général Tchang-jeou, mais dont le prince Coubilaï devait prendre le commandement en chef, avait l'ordre d'assiéger Ouo-tcheou (Vou-tchang-fou), tandis que Togat-

char, fils du prince Utchuguen, attaquerait King-schan, dans le Kiang-nan. Ouriangcadaï reçut l'ordre de partir du Toung-king et de joindre Coubilaï devant Vou-tchang-fou. Tel était le plan militaire qui avait été conçu pour attaquer la monarchie Soung.

Le général Néoulé qui, à la tète d'une forte avant-garde, avait précédé l'empereur dans le Su-tchouan, s'était porté sur Tching-tou-fou, où le général mongol Adacou se trouvait assiégé, et après avoir battu le général chinois Liou-tcheng, il avait dégagé cette ville; mais il ne se fut pas plutôt éloigné qu'elle fut prise par Pou-ko-tchi, gouverneur général du Su-tchouan, et Adacou y périt. Néoulé, désespéré de n'avoir pu la secourir plus promptement se retrancha entre l'armée soung et cette ville, qui se rendit faute de vivres; l'armée soung se retira et Néoulé reçut les soumissions de plusieurs villes du département de Tching-tou-fou. Le grade de général en chef fut la récompense de sa campagne.

oct. Cependant l'empereur était arrivé par la route de Pao-ki, à Han-tchoung-fou, et comme il voulait se rendre maître de la forteresse Khou-tchou-yaï, située à une vingtaine de lieues au nord-ouest de Pao-ning-fou, dans la partie la plus élevée des monts Sia-kiang, Néoulé se

dirigea sur cette place, après avoir laissé une bonne garnison dans Tching-tou-fou. Il chargea le général soung Tchang-schi, qu'il venait de faire prisonnier, d'aller engager à la soumission le commandant de Khou-tchou-yaï. Cette tentative n'eut aucun succès. Tchang-schi resta volontairement dans la place qu'il devait sommer, et l'empereur se vit obligé d'aller la réduire. Il traversa le fleuve Kia- nov.
ling, puis la rivière Pé-schoui, sur un pont de bateaux que le général Vang-te-tcheng, qui commandait dans ces provinces conquises, avait reçu l'ordre de construire, et alla mettre le siége devant Khou-tchou-yaï. Au bout de dix jours une porte de cette place lui fut livrée par un officier de la garnison, nommé Tchao-tchoung. Les Mongols y pénétrèrent secrètement; on se battit dans les rues; le commandant Yang-li fut tué, et ses troupes prirent la fuite. L'empereur défendit à ses soldats de violer le domicile de Tchao-tchoung. Il récompensa la trahison de cet officier par le don d'un habit complet, et le commandement d'une petite ville dans le district de Pao-ning-fou. Le lendemain, Tchang-schi fut pris et coupé en quatre. Vang-te-tcheng reçut de l'empereur une ceinture de jaspe. On fit une distribution de vin et de mets aux trou-

pes, et cinq cents hommes d'élite furent mis en garnison dans la place.

Deux jours après cette conquête, l'empereur fit attaquer Tchang-ning-schan, défilé fortifié dans le district de Pao-ning-fou, qui était défendu par Vang-tso et Siou-sin. Vang-tso fut battu et se retira à Ngo-ting-pao, qui ne tarda pas à se rendre. Vang-tso y périt les armes à la main. Son fils, le général Siou-sin et environ quarante officiers de la garnison furent éxécutés par ordre de l'empereur, qui reçut, peu après, la soumission de cinq villes du département de Loung-an-fou. Mangou fut rejoint, à cette époque, par les deux autres divisions de son armée, qui avaient conquis plusieurs départements du Su-tchouan, et il apprit qu'un de ses généraux, nommé Lithan, s'était emparé de Lan-schoui, de Haï-tcheou, de quatre autres villes, et qu'il avait détruit une armée chinoise.

Mangou s'avança jusqu'aux monts Ta-kho, d'où il envoya Vang-tchoung sommer Leang-tcheou (Pao-ning-fou). Yang-ta-youan, le commandant de cette place, fit tuer le parlementaire; mais dès qu'il fut assiégé, il se rendit. Mangou le prit à son service avec le grade de général. Ses troupes furent in-

corporées dans l'armée mongole, et il alla avec le général Vang-te-tcheng réduire Sian-tcheou et d'autres districts. Chargé par l'empereur de sommer le commandant de Young-schan, il réussit dans cette mission. L'armée 1259 janv.
s'approcha ensuite de Tsing-kiuï-schan, dont le commandant fut tué par ses officiers qui livrèrent la place. L'empereur reçut la soumission du gouverneur de Loung-tcheou, dans le Pao-ning-fou et celle de l'officier qui défendait les défilés des monts Ta-liang. La ville de Ya-tcheou fut prise d'assaut; la forteresse de Schi-tsuan ouvrit ses portes. Tsin-ko-pao, général soung qui avait passé aux Mongols, fut alors chargé d'aller sommer le général Vang-kian, gouverneur de la ville de Ho-tcheou; mais il revint sans avoir réussi.

Le premier jour de l'an mongol fut célébré févr.
dans le camp impérial, au pied des monts Tchoung-koué. Mangou donna une grande fête, après laquelle il tint conseil avec les princes du sang, les alliés de la maison impériale et les généraux. Mangou était incertain s'il devait attendre, dans ces contrées méridionales, la saison des grandes chaleurs; il consulta l'assemblée. Togan, de la tribu djélaire, fut d'avis que ce climat méridional étant pernicieux, l'empereur agirait prudemment s'il re-

tournait vers le nord, en laissant à ses officiers le soin de garder les provinces conquises. Baritchi, de la tribu erlate, dit que c'était un avis pusillanime et conseilla à l'empereur de rester. Son opinion fut approuvée par Mangou, qui renvoya Tsin-ko-pao à Ho-tcheou, avec une seconde sommation. Cette fois Vang-kian le fit exécuter comme un traître. Alors le siége de Ho-tcheou fut résolu, et le général Yang-ta-youan chargé d'investir cette place, commença par enlever dans les districts environnants près de quatre-vingt mille habitants
mars. des deux sexes. L'empereur arriva bientôt, avec le gros de l'armée, sous les murs de cette ville, située au confluent du fleuve Kia-ling et de la rivière Féou. Elle soutint plusieurs assauts dans le courant de mars et d'avril. En mai il y eut un terrible ouragan, et des pluies qui durèrent vingt jours.

Tandis que le général Vang-kian repoussait avec valeur les attaques des assiégeants, le nouveau gouverneur général du Su-tchouan cherchait à leur couper les vivres. Pou-ko-tchi, malheureux dans ses opérations défensives, venait d'être remplacé par Luï-ven-té. Ce général détruisit, après un combat opiniâtre, un pont de bateaux que l'empereur avait fait jeter sur la rivière Féou, pour le transport des

vivres nécessaires à son armée, et réunit à Tchoung-king-fou un millier de barques avec lesquelles il remonta le fleuve Kia-ling; mais cette flotille fut attaquée, sur les deux rives, par les troupes mongoles, qui coulèrent bas plus de cent bateaux et poursuivirent le reste jusqu'à Tchoung-king-fou.

Dans le mois de juin, Mangou fit livrer nombre d'assauts à la ville de Ho-tcheou. Une nuit du mois de juillet, Vang-te-tcheng escalada le mur extérieur, à la tête d'une troupe d'élite, et s'y maintint jusqu'au point du jour. Apercevant alors Vang-kian, qui s'était porté au lieu du combat, il s'avança seul et lui cria d'une forte voix : « Vang-kian, on accorde la « vie aux militaires et aux citadins; il vaut « mieux se rendre tandis qu'il en est temps. » Il avait à peine achevé ces paroles qu'une pierre, lancée par une catapulte, le renversa mourant. Ceux qui s'étaient logés sur le rempart ne pouvant pas être soutenus, parce que les échelles étaient rompues, échouèrent dans leur tentative et ce fut le dernier effort des Mongols pour prendre Ho-tcheou. Leurs attaques multipliées leur avaient coûté beaucoup de monde, et la dyssenterie faisait des ravages dans leur armée. Mangou lui même était tombé malade. Il résolut de changer le siége en blo-

août. cus. Laissant devant la place un corps d'observation de trois mille hommes d'élite, il fit marcher le reste de son armée sur Tchoung-king-fou, dont il voulait s'emparer; mais douze jours après cette résolution, Mangou mourut près du mont Tiao-youï, situé à une lieue à l'est de Ho-tcheou (1).

Ce prince avait régné huit ans et se trouvait dans sa cinquante deuxième année. Il était doué d'un caractère ferme et décidé, parlait peu, n'aimait ni les festins, ni le luxe, et ne permettait pas à ses femmes de faire de grandes dépenses. Sa sévérité maintenait dans le devoir les seigneurs mongols, habitués du temps d'Ogotaï à faire ce qu'ils voulaient. La chasse était son principal amusement, et simple dans ses habitudes, il disait souvent qu'il préférait le genre de vie de ses ancètres à la somptuosité et à la mollesse des souverains du midi; mais, superstitieux à l'excès,

(1) Nous ne savons pas où le P. Gaubil a pris (p. 121) que Mangou était monté à l'assaut avec ses troupes, et qu'on aperçut son corps percé de coups. L'auteur de l'histoire des Yuans et celui du Kang-mou disent qu'il mourut, le premier, près du mont Tiao-youï, le second sous les murs de Ho-tcheou. Selon Raschid, Mangou qui buvait beaucoup, fut atteint de la dyssenterie qui régnait dans son armée, et en mourut.

il consultait sans cesse les devins qui abondaient à sa cour, et n'osait rien entreprendre sans leurs avis.

Dans la campagne du Su-tchouan, il défendit à ses troupes de piller et de ravager. Ayant appris que son fils Assoutaï avait, dans une partie de chasse, foulé un champ de bleds, il lui en fit des réprimandes, et condamna à des peines corporelles plusieurs des personnes de sa suite. Un soldat mongol fut puni de mort pour avoir pris un oignon chez un paysan. De pareils exemples réprimèrent la licence. En revanche, Mangou accordait souvent des gratifications à ses troupes (1).

Les chefs de l'armée prirent la résolution de se retirer, et se mirent en marche vers le Schen-si, emportant le corps de l'empereur (2), que son fils Assoutaï, après avoir

(1) *Hist. des Yuans* et *Kang-mou*, ibid., pag. 337 à 354. La traduction de l'archimandrite Hyacinthe ne va que jusqu'à la mort de Mangou. — Mailla, ibid., pag. 265 à 275. — Gaubil, pag. 117 à 121. — *Mangou* signifie, en mongol, *argent*. Ce même nom veut dire en turc *éternel*. Les Mongols s'en servent dans le même sens, mais il n'aura pas été donné à un mortel.

(2) D'après le *Kang-mou*, le corps de Mangou, enveloppé d'étoffes de soie, fut placé sur deux ânes. — Marco-Polo rapporte que les soldats qui escortaient le

laissé le commandement des troupes au général Condoucaï, accompagna en Mongolie. Les derniers devoirs lui furent rendus alternativement, pendant quatre jours, dans les différentes habitations de ses quatre femmes, l'une desquelles l'avait accompagné en Chine. Chaque fois, le cercueil était posé sur un trône et les assistants éclataient en pleurs et en gémissements. Il fut inhumé à Bourcan-Caldoun, auprès de Tchinguiz-khan et de Touloui.

Mangou avait plusieurs femmes et concubines. La première de ses femmes était Coutouctaï, de la tribu des Ykirasses. Il en eut deux fils, Baltou et Orenguiass; deux de ses concubines lui donnèrent aussi deux fils, Schirégui et Assoutaï (1).

Le prince Batou était mort en 1256 (654), près du Volga, à l'âge de quarante-huit ans (2). Il fut surnommé Saïn-khan, qui veut

---

corps de Mangou de la Chine en Tartarie, tuèrent toutes les personnes qu'ils rencontrèrent dans la route, et qu'ils dirent avoir envoyé dans l'autre monde environ vingt mille individus.

(1) *Djami ut-Tevarikh.*

(2) Le *Djami ut-Tévarikh* et le *Mo'izz-ul-Enssab* placent la mort de Batou à l'année 650 (1252-1253); mais le *Tarikh-Kiptchaki* et le *Tarikh Monédjim-Baschi*, t. II,

dire *le bon prince*. On vante son extrême libéralité; il distribuait les présents qu'on lui apportait, sans permettre qu'on les déposât dans son trésor. Ce prince avait conservé la grossière religion de ses ancêtres. Il fonda, sur la rive orientale du Volga, la ville de Séraï, qui fut la résidence principale de ses successeurs. Selon la nature de la vie nomade, Batou parcourait dans l'année un certain territoire; au printemps, il commençait à émigrer vers le nord, suivant la rive orientale du Volga jusqu'aux frontières du pays des Boulgares; au mois d'août il retournait vers le midi (1). A la mort de Djoutchi, Batou avait partagé avec son frère aîné Orda les troupes de son père; Orda prit possession du pays situé au nord du Sihoun. Ce prince et ses successeurs, qu'on appelait les princes de l'aile gauche, pour les distinguer de la lignée de Batou établie près du Volga, résidaient dans les environs de Signac, de Sabéran et d'Otrar. Ils étaient indépendants

---

la rapportent à l'année 654 (1256), ce qui paraît plus exact; car le moine Rubruquis et le roi Haiton virent ce prince en 1254. — Batou veut dire, en mongol, *ferme*, *stable*.

(1) *Relation* de Rubruquis, chap. 22.

de la branche principale, dont Séraï était le chef-lieu; néanmoins ils regardaient le khan de la postérité de Batou comme leur suzerain, et mettaient son nom en tête de leurs ordonnances (1).

Batou avait envoyé son fils Sartac au couriltaï convoqué par Mangou en 1256. Avant d'arriver à sa destination, Sartac apprit la mort de son père. L'empereur le nomma successeur de Batou et le congédia avec de magnifiques présents; mais Sartac mourut en route (2). Ce prince passait, même parmi les Mahométans, pour avoir embrassé la religion chrétienne (3). Le pape Innocent IV, informé par un prêtre, nommé Jean, de sa prétendue conversion, lui adressa une lettre en 1254, pour l'en féliciter (4).

Après la mort de Sartac, son fils Oulagtchi fut proclamé, par l'ordre de l'empereur; comme

(1) *Djami ut-Tévarikh*, Vie de Djoutchi. — *Tarikh Monédjim-Baschi*, tom. II.

(2) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

(3) *Tarikh Monédjim-Baschi*, tom. II. — Aboul-Faradje, cité par Assemannus, *Biblioth. Orient.*, tom. III, 2[e] partie, pag. 104.

(4) Odor. Rayn. *Annal. Eccles.*, tom. II, pag. 492. Cette lettre est datée d'Anagni, IV Kal. sept., an. II.

il était en bas âge, Mangou donna la régence, jusqu'à sa majorité, à la princesse Boractchin, qui avait été la première en rang des épouses de Batou; Oulagtchi étant mort au bout de quelques mois, Barcaï, fils de Djoutchi, fut élevé au trône (1).

---

(1) *Djami ut-Tévarikh.*

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

COUBILAÏ.

Marche de Coubilaï de Caï-ping-fou au grand Kiang. — Fondation de Caï-ping-fou. — Passage du Kiang. — Siége de Ouo-tcheou. — Propositions de paix du premier ministre soung, Kia-sse-tao, acceptées par Coubilaï. — Départ de ce prince pour le Nord. — Marche d'Oriangcadaï du Toung-king au bord du Kiang. — Mesures prises par Aric-Bouga pour s'assurer du trône. — Élection de Coubilaï à Caï-ping-fou. — Élection d'Aric-Bouga à Caracouroum. — Guerre entre les deux empereurs. — Première défaite des troupes d'Aric-Bouga et sa retraite dans le pays des Kirguises. — Seconde défaite. — Troisième défaite près du lac Simoultaï. — Quatrième bataille indécise. — Guerre entre Aric-Bouga et Algou, chef de l'Oulouss de Tchagataï. —

Soumission d'Aric-Bouga envers Coubilaï. — Punition des principaux officiers de ce prétendant. — Mort d'Aric-Bouga. — Avènement de Borac au trône de Tchagataï. — Révolte de Caïdou. — Corée. — Japon. — Résidences de Coubilaï. — Religion de Coubilaï. — Boudhisme. — Création d'un chef de la religion de Boudha — Inventions de caractères d'écriture pour la langue mongole. — Érection d'un temple consacré aux aïeux et aux prédécesseurs de Coubilaï. — Adoption d'un nom de dynastie en chinois. — Protection accordée aux savants. — Fondation d'une Académie. — Réglement de l'administration. — Création de divers colléges.

On a vu que Coubilaï avait reçu l'ordre de conduire une armée dans le Hou-kouang, et d'entreprendre le siége d'Ouo-tcheou (Voutchang-fou), capitale de cette province, située sur le bord méridional du grand Kiang, au confluent de ce fleuve et du Han. Coubilaï partit pour cette expédition, à la fin de 1258, d'une ville qu'il venait de fonder en Tartarie. L'empereur son frère lui avait assigné, pour ses quartiers d'été, le district de Houan-tcheou. Coubilaï chargea, en 1256, un savant religieux chinois, de la secte de Fo, nommé Lieou-ping-tchoung, grand astrologue, qui possédait toute sa confiance, de lui désigner

le lieu qu'il jugerait le plus propice pour l'établissement de sa demeure, et fit bâtir, d'après son indication, un palais, des hôtels, des édifices sacrés, au pied d'une côte nommée Loung-kang, sur le bord septentrional de la rivière Louan, à l'est de Houan-tcheou. Cette nouvelle ville située à environ vingt-deux lieues au nord-est de la porte la plus septentrionale de la grande muraille, celle qui est appelée *Tou-schi-keou*, fut ceinte d'un mur, et reçut, en 1260, le nom de *Caï-ping-fou* (1). La marche de Coubilaï fut lente; ce ne fut qu'au mois d'août de l'année 1259, qu'il posa son camp sur le bord de la rivière Jou, dans le Ho-nan, d'où son armée, divisée en deux corps, l'un commandé par Coubilaï, en personne, l'autre, par le général Tchang-jeou, entra dans le Hou-kouang. Ces troupes s'emparèrent de plusieurs places fortes voisines de la ville de Ma-tching; Coubilaï reçut

(1) Kang-mou, ibid., pag. 330. — D'après la grande Géographie de la dynastie actuelle en Chine, citée par M. Klaproth, dans le *Nouveau Journal asiat.*, tom. XI, pag. 347, sur l'emplacement de Caï-ping fou, dont on voit encore quelques ruines, se trouve aujourd'hui la ville de *Djao-naïman-soumé*. Elle est marquée sur la carte de

alors la première nouvelle de la mort de son frère. Il n'en continua pas moins sa marche vers le grand Kiang, qu'il franchit sans obstacle, à la vue d'une nombreuse flotille chinoise et de troupes ennemies, concentrées sur sa rive. Il mit le siége devant Ouo-tcheou. Une division de son armée était entrée dans le Kiang-si et y avait pris les villes de Schouï-tcheou-fou et de Linkiang-fou.

Ces opérations jetèrent l'alarme dans Lin-ngan, la résidence impériale, où l'on prétend que le souverain, trompé par son ministre Ting-ta-tsiuan, avait jusqu'alors ignoré l'invasion des Mongols. Ce ministre fut accusé de trahison dans un grand nombre de placets qui demandaient sa mort; l'empereur se contenta de le destituer, et le remplaça par Kia-se-tao, qui reçut l'ordre de marcher à la tête d'une armée, au secours d'Ouo-tcheou. De grandes levées furent ordonnées, et l'empereur fit distribuer aux troupes de l'argent et des pièces d'étoffes de soie.

Le nouveau ministre était un lettré, qui n'entendait rien à la guerre, et ne possédait

---

D'Anville. La ville de Cai-ping-fou est plus connue sous le nom de *Chang-tou*, qui servit aussi à désigner la rivière *Louan*.

aucune des qualités nécessaires dans un poste aussi éminent, si ce n'est l'esprit d'intrigue qu'il faut pour s'y maintenir, sous un monarque faible et dans une cour corrompue. Le choix qu'il fit de ses créatures mécontenta l'armée, qui n'avait d'ailleurs nulle estime pour son chef; mais ce n'était point par des exploits guerriers que Kia-sé-tao voulait délivrer l'empire. Il fit secrètement des propositions de paix à Coubilaï, qui attaquait Ouotcheou avec vigueur; il promettait que son souverain se reconnaîtrait le vassal de l'empereur mongol. Coubilaï avait reçu, par un courier de son frère Mounké, la nouvelle officielle de la mort de l'empereur; il rejeta néanmoins les propositions du ministre chinois; mais de nouveaux exprès arrivèrent avec des lettres de ses partisans qui le pressaient de revenir, afin de prévenir les tentatives que pourrait faire Aric-Bouga, pour s'emparer du trône. Coubilaï sut que Douredji et Alemdar cherchaient à gagner les troupes en faveur de son frère, dans le nord de l'empire. Il tint conseil avec ses généraux. Hao-king lui représenta qu'Aric-Bouga, exerçant l'autorité dans Caracouroum et Douredji, gouverneur de Yantou (Pé-king), étant dévoué à ce prince, il était à craindre que, maîtres des deux capi-

tales de l'empire, ils ne se concertassent pour élire un souverain, à l'exclusion de Coubilaï, qui, en sa qualité de premier prince du sang, devait exercer la régence et présider à l'élection d'un nouvel empereur; il était donc urgent qu'il se rendit en Mongolie. Dans ces conjonctures, Coubilaï jugea à propos d'accepter les conditions, d'ailleurs avantageuses, qui lui étaient offertes par Kia-sé-tao; il fut stipulé que l'empereur Soung se reconnaîtrait le vassal du grand khan, qu'il lui paierait un tribu annuel de deux cent mille onces d'argent, avec deux cent mille pièces d'étoffes de soie, et que le fleuve Kiang serait la limite des deux empires. Ces conditions arrêtées, le prince mongol partit avec l'élite de sa cavalerie, laissant à la tête de l'armée les généraux Tchang-kié et Yen-ouang, qui eurent l'ordre d'attendre l'arrivée d'Oriangcadaï. Le siége d'Ouo fut levé et l'armée repassa le Kiang.

Ouriangcadaï, qui avait reçu de Mangou l'ordre de joindre devant Ouo-tcheou l'armée de Coubilaï, était parti du Toung-king avec un renfort de treize mille hommes, que lui avaient fourni les nations soumises de ces contrées méridionales. Après avoir battu, sur la frontière chinoise, des forces plus considérables que les siennes, il mit le siége devant

Koueï-lin, capitale du Kouang-si, défit encore une armée chinoise, et pénètra dans le nord du Hou-kouang, où il assiégeait la ville de Tchang-scha, lorsque la convention que Coubilaï venait de conclure l'obligea d'abandonner cette entreprise et de passer au nord du Kiang. Les deux généraux qui l'attendaient, avaient fait jeter un pont de bateaux sur ce fleuve pour son armée, que les marches et les combats avaient réduite à cinq mille hommes. Lorsque le dernier détachement de ces troupes arriva au bord du Kiang, en mars 1260, Kia-sé-tao fit rompre le pont, par des bateaux lancés à pleines voiles, et passer au fil de l'épée cette arrière-garde d'environ cent soixante-dix hommes.

Kia-sé-tao avait eu soin de laisser ignorer à son souverain les conditions humiliantes de son accord avec Coubilaï. L'empereur attribua la retraite de l'armée mongole à la valeur et à l'habileté de son général; le massacre des soldats d'Ouriangcadaï lui était représenté comme une victoire éclatante; Kia-se-tao fut rappelé à la cour pour y recevoir l'accueil le plus distingué.

1260 janv. Coubilaï, qui avait posé son camp sous les murs de Yan-tou (Pé-king), se plaignit à Aric-Bouga des levées d'hommes, de bétail et d'ar-

gent qui se faisaient par ses ordres; il en reçut les assurances les plus tranquillisantes. Aric-Bouga voulait attirer Coubilaï et ses partisans au Couriltaï qu'il avait convoqué au grand Ordou de Mangou, dans le pays de l'Altaï, pour faire des obsèques à cet empereur. Douredji vint, de sa part, inviter Coubilaï et les princes de son armée à s'y rendre. Ils répondirent, qu'avant d'aller au Couriltaï, ils devaient ramener les troupes dans leurs cantonnements. Douredji expédia cette réponse à son maître et resta auprès de Coubilaï, qui avril. se rendit à Caï-ping-fou, lieu fixé par ceux de son parti, pour l'élection d'un nouveau souverain. Son frère Mouké, Cadan, fils d'Ogotaï, Togatchar, fils d'Utchuguén noyan, les princes et les généraux de l'aile gauche se réunirent en Couriltaï, et considérant que ni le prince Houlagou, qui était en Perse, ni les descendants de Djoutchi et de Tchagataï, ne pouvaient être convoqués à cause de leur éloignement et de la gravité des circonstances qui ne permettaient aucun délai, ils élurent à l'unanimité Coubilaï, et le placèrent sur le 4 juin trône avec les cérémonies d'usage. Ce prince était âgé de 44 ans (1). Après les fêtes, qui

(1) Mailla, *ibid*, p. 275 à 282. — *Djami ut-Tévarikh.*

durèrent huit jours, le nouvel empereur fit venir des chariots pleins de balisch d'or et d'argent, et des charges d'étoffes précieuses qu'il distribua à ses parents, aux khatounes et aux chef militaires (1).

Cent députés allèrent annoncer à Aric-Bouga, de la part des princes et des généraux, l'élection de Coubilaï. Douredji, qui avait pris la fuite, fut arrêté et contraint de révéler toutes les brigues de son maître, depuis la mort de Mangou; on l'emprisonna. Coubilaï nomma Apischga, fils de Bouri, chef de *l'Oulouss* de Tchagataï, et le fit partir avec son frère; mais ces princes furent arrêtés dans le Schen-si, et conduits à Aric-Bouga, qui les retint prisonniers (2).

De son côté Aric-Bouga ne restait pas inactif. Il chargea Alemdar d'aller lever des troupes dans les tribus du nord, et de distribuer à leurs chefs de l'argent et des étoffes de soie. Lieou-taï-ping et Houloutaï furent envoyés dans le Schen-si, pour y établir des magasins de grains. Lieou-taï-ping était lié avec le général Condoucaï que le prince Assoutaï,

(1) Vassaf, tom. I.

(2) *Djami ut-Tévarikh.*

en partant pour la diète de Caracouroum, avait laissé à la tête de l'armée campée à Liou-pan. Ce général sut engager Milihotché, gouverneur de Tching-tou-fou et Kitaï-Bouca, commandant à Tsing-kin, de se déclarer en faveur d'Aric-Bouga, qui soutenu par ces chefs, n'hésita plus à prendre le titre impérial (1). A la tête de son parti étaient Coutougtaï, qui avait été la primière en rang des femmes de Mangou, les princes Assoutaï, Youroungtasch et Schiréki, fils de cet empereur, et plusieurs des petits-fils de Tchagataï (2).

Les deux prétendants au trône continuèrent, pendant l'été, à s'envoyer des ambassadeurs, sans pouvoir s'accorder. En automne, Aric-Bouga fit marcher une armée, sous les ordres de Tchoumoucour, fils de Houlagou, et ceux de Caradjar. Ces deux princes furent défaits par l'avant-garde de Coubilaï, que commandait Yessoungga. Découragées par cet échec, les troupes d'Aric-Bouga se débandèrent, et lui-même se retira dans le pays des Kirguises, après avoir fait tuer les deux princes et les cent députés qu'il avait en son pouvoir. Ses

(1) Mailla, ib. pag. 284.

(2) Vassaf, tom. I. — Gaubil, pag. 133.

quartiers d'hiver étaient dans ce pays; ses quartiers d'été, dans les monts Altaï; son territoire, qui était celui de sa mère Siourcoucténi Bigui, avait une étendue de trois journées.

La cause d'Aric-Bouga ne fut pas plus heureuse dans le Schen-si. Coubilaï y avait envoyé, dès son avènement au trône, un de ses meilleurs généraux, Lien-hi-hien, né ouïgour, avec le diplôme de gouverneur général
juin. de cette province et de celle du Su-tchouan. Lien-hi-hien se rendit à Si-ngan-fou et y fit reconnaître l'autorité de Coubilaï. Lieou-taiping et Houlouhaï étaient arrivés, deux jours avant lui, dans cette capitale du Schen-si, pour tâcher, par leurs intrigues, de lui faire embrasser le parti d'Aric-Bouga. Le nouveau gouverneur parvint à se saisir de ces deux émissaires, et apprenant sur ces entrefaites, que Coubilaï venait d'accorder une amnistie générale, il se hâta de les faire mourir en prison; puis il alla, selon l'usage, au-devant du porteur de l'édit de grace, qu'il fit aussitôt publier.

Lien-hi-hien avait chargé Lieouhema d'aller dans le Su-tchouan faire mettre à mort Miliotche et Kitaï-bouca. Par ses ordres trois corps de troupes, commandés par le prince

Cadan, qui avait demandé à servir sous lui, par Vang-leang-tching et Patchun, se préparèrent à agir contre Coundoucaï. Ce général crut avoir besoin de renfort; il se retira au-delà du fleuve jaune, prit en passant la ville de Kan-tcheou, et opéra sa jonction, au nord de la grande muraille, avec Alemdar, qui amenait des troupes de la Mongolie. Cette armée se dirigea pour lors vers le midi; elle fut attaquée, entre Caracouroum et Kan-tcheou, par Coutan et les deux autres généraux de Coubilaï. La victoire fut long-temps disputée, mais enfin l'armée d'Aric-Bouga, se trouvant enveloppée, essuya une défaite si sanglante qu'elle ne put plus tenir la campagne, et l'issue de cette bataille, dans laquelle périrent Alemdar et Countoucaï, assura à Coubilaï la possession du Schen-si (1).

Coubilai s'avança en personne vers Caracouroum, et prit ses quartiers d'hiver sur le bord de la rivière Oungki. La ville de Caracouroum, qui tirait ses provisions de la Chine, souffrait de la disette, depuis que Coubilaï avait défendu de laisser sortir des vivres de la Chine. Aric-Bouga manquait d'armes et de subsistances. Il songea, dans sa détresse, à

(1) Mailla, ibid., pag. 285. — Gaubil, pag. 134.

mettre à la tête de l'Oulouss de Tchagataï, Algou, fils de Baïdar, qui était auprès de lui, et fit au prince deux recommandations: de lui envoyer des armes et des vivres, et de garder la frontière du Djihoun ainsi que les limites de la Kiptchakie, pour empêcher le passage des secours que Houlagou et Barcaï seraient tentés d'envoyer à son adversaire.

Aric-Bouga était encore dans le pays de Kem-Kemdjout. Craignant d'être attaqué, dans son état actuel de pénurie, il manda à son aîné qu'il se répentait de son entreprise; qu'il le reconnaissait pour son souverain, et qu'il avait l'intention de se rendre auprès de lui; mais que ses chevaux avaient besoin de se refaire et qu'il désirait attendre l'arrivée d'Algou, de Houlagou et de Barcaï, qu'il avait invités à venir regler avec eux et les autres princes la succession à l'empire.

Coubilaï lui fit répondre, qu'il se fiait à sa parole, et désirait de le voir au plutôt, avant même l'arrivée des trois princes; puis, laissant dans le pays de Caracouroum son cousin Yessoungca avec un corps de troupes, pour attendre Aric-Bouga, qu'il devait conduire à l'Ordou, il s'en retourna à Caï-ping-fou, et renvoya le reste de son armée dans ses cantonnements.

L'été et l'automne de l'année 1261 s'écoulèrent; Aric-Bouga, dont les chevaux étaient refaits, se mit en marche, et fit annoncer à Yessoungca qu'il venait se rendre. Après lui avoir inspiré, par ce message, une fausse sécurité, il fondit sur ses troupes, les battit, les dispersa et traversa le grand désert, marchant droit à Coubilaï. Ce prince rassembla promptement son armée, et s'avança à la rencontre de son rival. Les deux frères se livrèrent bataille, vers la fin de 1261, sur la lisière du Cobi, dans un lieu nommé *Altchia Coungour*, près des collines Khoudja-Bouldac et du lac Simoultaï. Aric-Bouga fut complettement battu. Le vainqueur défendit de le poursuivre. « Ce sont, dit-il, des étourdis; « peut-être la réflexion les amènera au répen« tir. » Mais, dix jours après, Aric-Bouga, qui ayant appris que l'armée de son frère se retirait, était revenu sur ses pas, lui livra une seconde bataille sur la limite de la partie du désert qui est appelée *Alt*, dans le canton de *Sengan Bagoul*, près des hauteurs de Silguilk. On combattit avec acharnement jusqu'à la nuit, dont les deux armées profitèrent pour se retirer. Il n'y eut plus d'actions de ce côté, pendant le reste de l'année 1262; car Aric-Bouga se vit obligé de faire face à un nouvel

ennemi; il venait d'apprendre la défection d'Algou.

Nommé par Aric-Bouga chef de l'Oulouss de Tchagataï, Algou s'etait rendu à Bisch-Balic et avait pris les rènes du gouvernement des mains de la princesse Organa, veuve de Cara-Holagou. Sa domination s'étendait depuis la contrée d'Almalic jusqu'aux rives du Djihoun; il eut en peu de temps une armée de cent cinquante mille hommes. Aric-Bouga, se trouvant à la suite de ses revers dénué de tout, avait envoyé trois commissaires dans les états d'Algou pour y lever une imposition en bétail, en armes et en argent. Le riche produit de cette réquisition tenta l'avidité d'Algou; voulant se l'approprier, il fit arrêter les officiers de son suzerain, sous le prétexte de quelques discours qu'ils avaient tenus, et puis il consulta les siens sur le parti qu'il devait prendre. On lui dit qu'il aurait mieux valu délibérer avant d'agir; mais qu'après avoir offensé Aric-Bouga, il ne lui restait plus d'autre parti que de se déclarer ouvertement contre lui, en reconnaissant Coubilaï. Algou fit aussitôt mettre à mort les trois commissaires, et s'empara du produit des contributions, qu'il distribua à ses troupes.

Aric-Bouga, étonné de cet acte de perfidie, auquel il était loin de s'attendre, résolut de marcher contre Algou, et, en partant, il laissa la liberté aux chefs spirituels des habitants de Caracouroum, qui étaient chrétiens, musulmans ou bouddhistes, de rendre la ville à Coubilaï s'il venait l'attaquer; car il n'avait pas une grande opinion de leur courage. A peine s'était-il éloigné que le Caan parut devant Caracouroum. Les habitants lui envoyèrent une députation de chaque secte, qui fut bien accueillie, et Coubilaï confirma les priviléges d'exemption de tout impôt que cette ville avait reçus d'Ogotaï et de Mangou. Il allait continuer sa marche; mais des courriers lui ayant apporté la nouvelle de troubles qui s'étaient élevés en Chine, il prit la route de ce pays.

Cependant Cara-Bouca, qui commandait l'avant-garde d'Aric-Bouga, ayant rencontré le prince Algou près de la ville de Poulad et du lac Sout, perdit la bataille et la vie. Algou, se croyant en sûreté par cette victoire, retourna tranquillement à sa résidence sur le bord du fleuve Hilé (Ili), et licencia son armée. Mais bientôt Assoutaï, à la tête d'une seconde division, franchit le défilé qu'on nomme porte de fer, passa le fleuve Hilé,

s'empara d'Almalic et même du territoire privé d'Algou, qui se retira vers Khotan et Caschgar avec son aile droite que l'ennemi n'avait encore pu entamer. Peu après Aric-Bouga arriva avec le reste de l'armée et prit ses quartiers d'hiver sur la rive de l'Hilé, dans le pays d'Almalic, tandis qu'Algou, que ses troupes venaient joindre par détachements, rétrogradait vers Samarcand.

Aric-Bouga passa l'hiver dans le repos, faisant ravager le pays de son ennemi et tuer toutes les troupes d'Algou qui tombaient entre ses mains. Ces actes de barbarie lui devinrent funestes. Le pays d'Almalic éprouva, au printemps suivant, les horreurs de la famine, qui causa une grande mortalité. La plupart des officiers d'Aric-Bouga, indignés de l'inhumanité avec laquelle il traitait les troupes mongoles de son ennemi, que le sort de la guerre livrait en son pouvoir, résolurent de l'abandonner; ils se rendirent avec leurs troupes auprès du prince Youroung-tasch fils de Mangou, qui commandait les avant-postes de Coubilaï dans le désert de l'Altaï et sur la rive du fleuve Tchabacan, et passèrent au service de ce souverain.

Il ne restait plus à Aric-Bouga qu'une poignée de troupes. Sachant qu'Algou vou-

lait profiter de sa faiblesse pour venir l'attaquer, il lui envoya la princesse Organa et Mass'oud-Bey pour lui faire des propositions de paix. Après avoir été obligée de céder à Algou le gouvernement du pays de Tchagataï, Organa s'était rendue auprès d'Aric-Bouga pour se plaindre d'avoir été dépossédée par son ordre, et se trouvait encore dans son camp. Lorsqu'elle arriva auprès d'Algou avec la mission dont elle était chargée, ce prince l'épousa; en même temps il confia à Mass'oud-Bey l'administration de ses finances. Le ministre leva dans Samarcand et Bokhara de fortes contributions d'argent, qui mirent Algou en état de réparer ses forces. Il en eut immédiatement besoin pour combattre un nouvel ennemi. Caïdou, petit-fils d'Ogotaï, soutenu par le successeur de Batou, s'avançait pour s'emparer de ses états; mais il fut repoussé.

Aric-Bouga, sans armée, dénué de ressources, prit, en 1264, le parti d'aller se mettre à la discrétion de son frère. Le jour de son arrivée, Coubilaï fit ranger ses troupes, et lorsque le prince suppliant se présenta à l'entrée du pavillon impérial, on jeta sur lui la portière de la tente; ainsi couvert, il fit ses prosternations, suivant l'usage en pareille circonstance. Admis dans l'intérieur, après

quelques instants, il resta debout à l'endroit assigné aux secrétaires. Coubilaï le fixa longtemps avec émotion, et voyant qu'il répandait des larmes, il ne put retenir les siennes. *Eh bien! mon frère,* lui dit-il enfin, *qui de nous deux avait la justice de son côté? — Autrefois c'était moi,* répondit Aric-Bouga, *c'est vous aujourd'hui.* Atchigaï, frère d'Apischga, s'approchant du prince Assoutaï, qui accompagnait Aric-Bouga, lui dit: *C'est toi qui as tué mon frère! — Je l'ai tué,* répondit-il, *par l'ordre d'Aric-Bouga, qui était alors mon souverain, ne voulant pas qu'un prince de notre famille pérît de la main d'un Caradjou* (1). *Coubilaï est à présent mon maître; s'il l'ordonnait, je te tuerais de même.* Le Caan imposa silence à Atchigaï, en lui disant que ce n'était pas le moment de tenir de pareils discours. Alors le noyan Togatchar, neveu de Tchinguiz-khan, se leva et dit: *Le Caan veut qu'en ce jour on ne s'occupe pas du passé, et qu'on se livre uniquement à la joie.* Puis se tournant vers l'empereur: *Aric-Bouga,* continua-t-il, *est debout. Quelle place vous plaît-il de lui assigner?* Cou-

(1) *Caradjou* signifie *sujet*, en mongol. L'épithète de *Caradjou* s'appliquait, parmi les Mongols, à tous ceux qui n'étaient pas de la race de Tchinguiz-khan.

bilaï le fit asseoir auprès de ses fils, et ils passèrent le reste du jour dans les plaisirs.

Mais le lendemain, les officiers d'Aric-Bouga furent mis aux fers, et Coubilaï établit une commission de quatre princes et de trois généraux pour interroger son frère et ses partisans. Aric-Bouga déclara qu'il était l'unique auteur de son entreprise, que ses officiers n'étaient pas coupables. *Comment ils ne sont point coupables*, dit l'empereur. *Les généraux qui étaient contraires à l'élévation de Mangou n'avaient pas tendu l'arc contre lui; vous savez cependant comment ils furent punis de leur simple intention, et vous, qui avez allumé la guerre civile, qui avez tué tant de princes et de troupes, que méritez-vous donc?* Comme ces officiers gardaient le silence: *Mes amis*, dit Touman noyan, le plus âgé d'entre eux, *ne vous souvient-il plus, qu'en élevant Aric-Bouga au trône, nous jurâmes de mourir pour sa cause; voici le moment de tenir notre promesse.* Coubilaï l'ayant loué de sa fidélité, demanda encore à Aric-Bouga qui l'avait excité à son entreprise. Celui-ci déclara enfin que Bolga et Alemdar lui avaient dit: « Holagou et Coubilaï « sont occupés à des expéditions lointaines, et « le défunt empereur vous a laissé à la tête du « *grand Oulouss*; qu'hésitez-vous à vous faire

« empereur ! » qu'il en avait délibéré avec ses autres officiers, et que tous avaient appuyé cet avis. Les officiers présents confirmèrent ce qu'Aric-Bouga venait de dire. Ils furent condamnés à mort au nombre de dix. Mais, pour le jugement de son frère, Coubilaï désirait la présence de Holagou, de Barcaï et d'Algou. Après avoir attendu quelque temps ces trois souverains, les princes du sang et les généraux qui se trouvaient dans la Mongolie, s'assemblèrent pour statuer sur le sort d'Aric-Bouga et d'Assoutaï. Ils convinrent unanimement de leur accorder la vie, en considération de Coubilaï, et mandèrent aux trois grands vassaux de l'empire, que les voyant retenus dans leurs états par des affaires importantes, ils avaient jugé à propos de faire exécuter les officiers coupables, dans la crainte qu'un plus long délai ne fut pas sans danger, et qu'après avoir interrogé Aric-Bouga et Assoutaï, les princes, tous d'avis de leur faire grace, désiraient connaître leur sentiment.

Algou répondit aux députés, qu'ayant pris le gouvernement du pays de Tchagataï, sans le consentement de Coubilaï, il ne pouvait émettre son opinion avant d'avoir été légitimé par l'assemblée des princes du sang. Holagou approuva tout ce qui avait été fait dans cette

circonstance, et annonça qu'il se rendrait incessamment au couriltaï. Barcaï donna la même réponse. Alors Aric-Bouga et Assoutaï eurent la liberté d'entrer dans l'Ordou et de rendre hommage au Caan. Le premier de ces princes mourut un mois après, de maladie; il fut 1266.
inhumé auprès de Toulouï et de Tchinguiz-khan (1).

Holagou, Barcaï et Algou étant morts dans un court espace, Coubilaï donna le commandement des Mongols et des Taziks dans l'Iran à Abaca, fils aîné de Holagou; l'Oulouss de Djoutchi, à Mangou-Timour, petit-fils de Batou, et celui de Tchagataï, à Moubarek-Schah, fils de Cara-Holagou. Ce dernier, après la mort d'Algou, avait été placé, par sa mère Organa, sur le trône de son aïeul; mais Borac, arrière-petit-fils de Tchagataï (2), obtint de l'empereur, à la cour duquel il résidait depuis quelque temps, des lettres patentes qui l'associaient à Moubarek-Schah dans le gouvernement de son Oulouss. En arrivant auprès de

---

(1) *Aric-Bouga*, signifie en turc, *maigre taille*; et en mongol, *taureau pur*.

(2) Borac était fils de Yissoun-toua, fils de Moa-tougan, fils de Tchagataï. Son apanage et ceux de ses frères étaient dans le pays de Tchaganian, au sud-est de Samarcand.

ce prince il cacha sa nomination, disant qu'il n'était amené que par le désir de revoir ses foyers. Il parvint à s'insinuer dans l'esprit de Moubarek-Schah, et séduisit en même temps une partie de ses troupes; lorsque ses mesures furent prises, il détrôna ce jeune prince dont il fit peu de temps après son grand-veneur. Moubarek-Schah était musulman. Plein de douceur, enclin à la justice, il s'efforçait de réprimer les excès et les brigandages de ses troupes.

Plusieurs princes du sang refusaient encore de reconnaître Coubilaï, entre autres Caïdou, petit-fils d'Ogotaï, qui avait tenu le parti d'Aric-Bouga jusqu'au moment où ce prince était allé se livrer à son frère. Caïdou, fils de Caschi, qui devait succéder à son père Ogotaï, revendiquait ses droits au trône; mais la branche d'Ogotaï ayant été privée de ses troupes par l'empereur Mangou, Caïdou ne pouvait pas soutenir ses prétentions par ses propres armes; dans la lutte entre Coubilaï et son frère, il se rangea du côté d'Aric-Bouga. Après la soumission de ce prince, il se retira dans son territoire sur le bord de l'Imil, et s'occupa des moyens d'assembler quelques troupes. Doué de beaucoup d'esprit, rusé et fécond en ressources, il sut gagner l'amitié des

princes qui gouvernaient l'Oulouss de Djoutchi; avec leur assistance, il se rendit maître des contrées qui avoisinent l'Imil, anciens domaines de Couyouc et d'Ogotaï, et parvint à former un corps d'armée. Coubilaï lui ayant fait demander pourquoi il n'était pas venu au couriltaï, lui témoignant le désir de le voir, de le consulter, de lui donner des marques de son affection, Caïdou allégua l'excuse ordinaire, la maigreur de ses chevaux, annonçant néanmoins qu'il se rendrait incessamment auprès de l'empereur. Mais, pendant trois ans, il éluda, sous divers prétextes, de remplir sa promesse; puis il commença les hos- 1268.
tilités (1).

On a vu que Vang-toun, roi de Corée, après avoir long-temps résisté aux armes mongoles, s'était soumis à l'empereur Mangou, et lui avait envoyé en ôtage son fils aîné Vang-tien. Vang-toun était mort depuis plusieurs années, lorsque Coubilaï parvint au trône. Son fils lui demanda la permission de retourner en Corée. Coubilaï le fit roi, par lettres patentes, et lui donna une escorte jusqu'à la frontière de son pays.

Vang-tien trouva les Coréens armés et décidés

(1) *Djami ut-Tévarikh.*

à se défendre contre les Mongols, à ne pas le reconnaître pour leur souverain, à moins qu'il ne renonçât à tout traité contraire à leur indépendance. Après bien des pourparlers Vang-tien parut enfin consentir à leurs vœux. Cependant les chefs mongols sur la frontière instruisirent l'empereur de la révolte des Coréens, et lui demandèrent des troupes, pour les réduire à l'obéissance. Coubilaï préféra d'employer d'abord la voie de la douceur; il écrivit à Vang-tien, en 1261, une lettre conçue en ces termes :

« L'empire des Mongols, fondé par Tchin-« guiz-khan, mon glorieux aïeul, s'est si fort « étendu, sous ses successeurs, qu'il se trouve « composé de presque tous les royaumes en-« fermés entre les quatre mers, et plusieurs « même de nos sujets possèdent à titre de « souverains, pour eux et leurs descendants, « des États qui ont près de mille ly d'étendue. « Un empire aussi formidable fait assez con-« naître la gloire que mes ancêtres se sont « acquise! De tous les royaumes du monde, « il n'y a plus aujourd'hui que le vôtre et « celui des *Song* qui refusent de se soumettre « à nous. Les Chinois regardaient leur grand « fleuve Kiang comme une barrière que nous « ne pourrions jamais forcer, et j'en suis venu

« à bout. Ils croyaient que la valeur des trou-
« pes du Ssé-tchuen et du Hou-kouang, jointe
« à leurs montagnes escarpées, leur assuraient
« ces deux provinces, et partout nous les
« avons battus et leur avons enlevé les meil-
« leures places; ils sont aujourd'hui comme
« des poissons sans eau ou des oiseaux dans
« les filets. Avant votre élévation au trône de
« Corée, vous vîntes ici, de la part de votre
« père, nous prêter hommage et payer tribut.
« Après sa mort, vous m'avez prié instamment
« de vous accorder sa couronne; j'ai consenti
« avec plaisir à votre demande et je vous ai
« renvoyé avec honneur dans votre royaume.
« Je vous avais rendu vos anciennes limites;
« je croyais qu'on ne pensait plus dans vos
« États à tout ce qui s'est passé dans les guer-
« res précédentes, et mes officiers, qui sont
« dans les pays de l'Est, m'écrivaient qu'on y
« jouissait des douceurs de la paix. Cepen-
« dant, j'apprends avec surprise qu'il vient de
« s'y élever des troubles; je ne comprends
« point quelle peut en être la cause. Quelques
« grands parmi les Coréens, profitant de l'in-
« terrègne, auraient ils disposé du trône pen-
« dant votre absence? Quoiqu'il en soit, je
« n'ignore pas ce que vos peuples ont souf-
« fert dans la dernière guerre; je les regarde

« comme mes enfants et je ne veux pas voir « renouveller leurs calamités. J'espère qu'ils « reconnaîtront d'eux-mêmes leur faute et « qu'ils se corrigeront. Pour éloigner de leur « esprit toute crainte de vengeance de ma « part, faites leur savoir que je pardonne tout « le passé, même à ceux d'entre eux qui au- « raient excité cette révolte. Mais s'ils ne « rentrent pas dans le devoir, je leur annonce « qu'ils insulteront non leur maître, mais le « bon ordre que j'ai à cœur de soutenir, et « ils n'auront plus de grace à espérer. »

« Roi Ouang-tien! souvenez-vous que je vous « ai établi sur le trône; soyez attentif à remplir « vos devoirs et à suivre les bonnes instructions « que je vous ai données; conservez vos États « en paix, et ayez soin de publier cet ordre. »

En même temps Coubilaï renvoya dans leur pays à ses frais tous les Coréens faits prisonniers dans la dernière guerre, ainsi que les familles qui avaient émigré de la Corée pendant les troubles de ce royaume, et défendit sévèrement aux troupes mongoles sur les frontières de molester les Coréens. Cette conduite désarma les rebelles, qui reçurent Vang-tien avec soumission (1). Le roi de Corée envoya

(1) Mailla, ibid., pag. 292.

chaque année un ambassadeur à Coubilaï, pour le féliciter à l'occasion du nouvel an (1).

L'empereur mongol adressa, en 1266, une lettre à l'empereur du Japon, pour lui témoigner son étonnement de ce que ce prince ne lui avait pas encore envoyé des ambassadeurs; il en chargea deux de ses officiers qui eurent ordre d'aller s'embarquer en Corée. Mais, effrayés de ce qu'on leur dit, dans ce pays, des dangers auxquels ils s'exposeraient en abordant au Japon, ces deux messagers rebroussèrent chemin. Coubilaï sut mauvais gré au gouvernement coréen, d'avoir détourné ses envoyés de se rendre à leur destination; il se crut trompé, et s'en plaignit vivement au prince Vang-tchang, frère du roi de Corée qui avait été envoyé à sa cour, en 1268, pour le complimenter à l'époque du nouvel an. Vang-tchang ne fut pas plutôt parti, que l'empereur chargea deux de ses officiers de porter au roi de Corée l'ordre suivant:

« En vertu des lois établies par l'empereur « Taï-tsou (1), Tchinguiz-khan, notre aïeul

(1) Gaubil, pag. 144.

(2) C'est le surnom qu'on donne en Chine, au souverain qui fonde une dynastie; il signifie *grand aïeul*.

« d'auguste mémoire, tous les royaumes sou-
« mis à notre obéissance sont obligés de nous
« envoyer des ôtages, de nous aider de leurs
« troupes, de nous fournir des provisions et
« des vivres, d'établir des postes dans leurs
« États, et de nous donner le dénombrement
« de leurs peuples, avec les noms et les qua-
« lités des officiers chargés d'exercer l'autorité.
« Telles sont aussi mes intentions, que je vous
« ai fait savoir depuis long-temps. Le roi
« Vang-toun envoya des ôtages à l'empereur
« Ogotaï, et il établit des postes dans ses
« États. Ce sont là les seules obligations aux-
« quelles votre royaume ait satisfait. Dans le
« dessein où je suis de faire la guerre aux
« Chinois j'ai besoin de vos vaisseaux. Tenez-les
« donc prêts pour cette expédition. Formez,
« autant que vous le pourrez, des magasins
« de grains. Choisissez de bons officiers; en-
« voyez-moi promtement le dénombrement de
« vos peuples, et instruisez-moi de tout ce
« que vous serez en état de faire pour secon-
« der mes vues. »

Le roi de Corée s'empressa d'obéir; il équipa une flotte de mille navires, montés par dix mille hommes. Coubilaï voulut s'en servir, non contre la Chine, mais contre le Japon; toutefois il se vit obligé d'ajourner l'exé-

cution de ses desseins sur ce royaume (1).

Coubilaï avait, dès son avènement au trône, choisi la ville de Yan-king ou Tchoung-tou pour le lieu principal de sa résidence et la capitale de son empire. Comme cette ancienne métropole de la monarchie Kin avait été ruinée par les troupes de Tchinguiz-khan, il fonda, au nord-est de Tchoung-tou, une nouvelle ville qui fut achevée en 1272, et reçut le nom de *Ta-tou*, c'est-à-dire de *grande résidence;* elle était contigue à l'ancienne. Coubilaï l'habitait en hiver. Il passait les étés à Caï-ping-fou, ville à laquelle il donna, en 1264, le surnom de *Schang-tou*, ou de *résidence supérieure* (2).

Coubilaï fut le premier des successeurs de Tchinguiz-khan, qui s'écarta de son précepte d'indifférence religieuse; il avait embrassé la religion de Bouddha, qui commençait à se propager parmi les Mongols. La philosophie de Confucius, avec ses principes de morale et de justice, faits pour servir de bases à l'établissement du bon ordre dans la société, ne pouvait pas avoir d'attraits pour des conquérants

(1) Mailla, ibid., pag. 307.
(2) Id., ibid., pag. 404.

féroces. Les pratiques superstitieuses des prêtres *Tao-ssé* auraient eu plus d'empire sur les Mongols; mais déjà les prêtres de Bouddha, qui de l'Ouïgorie et du Tubet s'étaient répandus dans les camps des princes tchinguiziens, y avaient supplanté les Cames, auxquels ils étaient bien supérieurs en savoir. Ces prêtres, appelés *Lamas*, chez les Mongols, *Ho-schans* à la Chine, et *Bonzes* au Japon, se vouaient au célibat et vivaient habituellement dans des cellules, placées autour de leurs temples, où la Divinité était représentée sous les formes allégoriques les plus bizarres. La transmigration des âmes était le principal dogme de cette religion qui était celle des Brames. Chaque homme a son bon et son mauvais génie, qui le surveillent sans cesse, et notent toutes ses actions; à sa mort, son ame, citée au tribunal du souverain des enfers, est soumise à un jugement qui prononce quelle sorte de corps elle doit habiter. Les individus renaissent, selon la nature de leurs œuvres, dans une classe supérieure ou inférieure à celle où ils se trouvaient en dernier lieu, depuis l'ordre des esprits célestes jusqu'à celui des malheureux condamnés aux plus affreux tourments de l'enfer. Entre ces deux points extrêmes de l'immense chaîne des

êtres, sont placés les génies inférieurs, les hommes, les animaux et les monstres, quatre grandes classes qui offrent des gradations à l'infini. Les hommes doivent invoquer les bons et les mauvais génies; les uns, pour obtenir les biens, les autres, pour éviter les maux. Ces derniers sont représentés sous toutes sortes de formes monstrueuses. On peut conjurer leur maligne influence par certaines formules que des hommes saints, élevés au rang des dieux, ont composées dans l'ancienne langue de l'Inde. Cette doctrine comprend une vaste mythologie; et c'est dans la description des huit enfers et des tourments qu'on y fait subir aux ames des réprouvés, que les docteurs de la secte ont surtout exercé la fécondité de leur imagination.

La religion de Bouddha recommande la pratique de toutes les vertus, et défend pardessus tout d'ôter la vie à un être animé, de s'approprier le bien d'autrui, de commettre l'adultère, le mensonge et la calomnie.

Sa doctrine secrète enseigne que l'homme, pour atteindre au plus haut degré de perfection et de sainteté, doit se dépouiller de tous désirs, devenir insensible au plaisir comme à la douleur, n'être plus affecté des objets extérieurs, demeurer dans un état d'impassibité

absolue, et n'exister que pour la contemplation des choses divines; alors son ame, n'ayant plus besoin d'être purifiée par la transmigration, s'élève au rang des divinités.

Le fondateur de cette religion est Chekiamouni, qui naquit dans le pays de Caschmire environ mille ans avant notre ère. Il est révèré comme un Dieu, sous le nom indien de Bouddha, que les Chinois ont converti en Foto, Foé et Fo; mais il n'est que le dernier législateur céleste; avant lui s'étaient succédés, dans le cours des siècles, plusieurs Bouddhas ou fondateurs de religion. Il a pour vicaires dans ce monde des esprits divins incarnés, des êtres célestes qui descendent dans des corps humains, soit au moment de leur naissance, soit dans leur jeune âge. Tels étaient les guides spirituels des sectateurs de Bouddha (1).

Coubilaï éleva, en janvier 1261, à la di-

(1) Pallas, *Saml. hist. Nachr.*, tom. II, pag. 5 à 363. — Grosier, *Description de la Chine*, tom. IV, in 8°, p. 450 et suiv. — Deguignes, *Hist. des Huns*, tom. I, pag. 223 à 235. — « Quoiqu'il y ait, dit Raschid, un grand nombre « de *Bakhschis*, chinois, indiens et d'autres nations; ceux « du Tubbet sont les plus estimés. » *Bakschi* veut dire *docteur* chez les Mongols.

gnité de chef de cette religion dans son empire, un jeune Lama, nommé Mati Dhwâdscha, mais plus connu sous le titre de *Pakba Lama*, ou de *Supréme, Saint Lama.* (1). Né à Sazghia dans le Tubet, issu de l'une des familles les plus illustres de ce pays, et distingué par un rare mérite, il s'était acquis les bonnes graces et la confiance de Coubilaï, qui en lui conférant ce suprême sacerdoce, l'investit de la puissance temporelle dans le Tubet, avec le titre de *Roi de la grande et précieuse loi*, et celui d'*Instituteur de l'empereur.* Telle fut l'origine des Grands Lamas. Depuis environ quatre siècles que le Tubet ne formait plus une monarchie, les tribus tubétaines obéissaient à différents chefs. Après la conquête du Tangoute, plusieurs d'entre elles se soumirent à Tchinguiz-khan; d'autres furent subjuguées par le général Ouriangcadaï. Pour mieux établir sa domination sur le Tubet, Coubilaï le divisa en provinces et en districts, dont les gouverneurs furent subordonnés à l'autorité du souverain pontife qu'il venait de créer (2). Dans la

---

(1) *Geschichte der Ost Mongolen;* note de M. I.-J. Schmidt, pag. 395.

(2) *Opissanie Tibeta* (Description du Tibet), St.-Pétersb.

suite il chargea Pakba de composer des caractères d'écriture pour la langue mongole qui, depuis Tchinguiz-khan, s'écrivait avec les lettres ouïgoures que Tatatunno avait enseignées aux Mongols. Pakba présenta un nouvel alphabet, dont les caractères, de forme quadrangulaire, et assez semblables à l'écriture tibétaine, composaient plus de mille groupes syllabiques (1). Avant lui le Lama Sagtcha Pandita, appelé du Tubet par deux princes tchinguiziens, avait travaillé à la composition d'un semblable alphabet; mais il était mort avant de l'avoir achevé (2). L'empereur ayant approuvé celui de Pakba rendit, en mars 1269, une ordonnance de la teneur suivante : « Notre dynastie, origi-

---

1828, in-8°, pag. 106, ouvrage traduit du chinois en russe par le père Hyacinthe. — Les Tubétains désignent, par le nom de *Pakba* la divinité incarnée, que les Mongols appellent *Khoutouktou*, et les Chinois, *Scheng-seng*. *Ibid.*, pag. 216.

(1) Mailla, ib., pag. 310. — Pallas, *Saml. hist. Nachrichten*. — Jul. v. Klaproth, *Abhandl. über die Sprache und Schrift der Uiguren*, im 2en theile, der *Reise in den Kaukasus*, 1814, in-8°, pag. 538.

(2) *Geschichte der Ost Mongolen*, note de M. Schmidt, pag. 394.

« naire du nord, s'est servie jusqu'à présent,
« pour figurer les mots de la langue mater-
« nelle, de l'écriture chinoise et de l'écriture
« ouïgoure. En jetant les yeux sur les Leao et
« les Kin, nous voyons que ces deux monar-
« chies eurent leurs propres caractères d'écri-
« ture. Nous n'en avions pas qui fussent par-
« ticuliers à notre langue, quoiqu'elle se soit
« successivement perfectionnée; c'est pourquoi,
« le précepteur impérial Pakba inventa les ca-
« ractères mongols que nous envoyons au-
« jourd'hui dans les pays de notre domina-
« tion, afin que tous les actes soient dressés,
« à l'avenir, dans notre langue maternelle.
« En considération de ce travail, nous avons
« conféré à Pakba le titre de *Roi de la foi*,
« [Kiao-vang] (1). »

A l'exemple des Chinois qui rendent un culte religieux à leurs ancêtres, Coubilaï fit élever à Yan-king, dans l'année 1263, un temple consacré aux mânes de Tchinguiz-khan, de son père Yissougaï, de ses quatre fils Ogotaï, Djoutchi, Tchagataï, Toulouï, de ses petits-fils Couyouc et Mangou, auxquels il

---

(1) Hyacinthe, *Zapiski o Mongolii* (Description de la Mongolie), tom. II, pag. 303.

donna des noms honorifiques, en langue chinoise (1). Une salle particulière y était dédiée à chacun de ces princes; on y voyait son nom et son surnom honorifique tracés sur une tablette appendue au mur, et à côté, une autre tablette avec le nom et le surnom de la première de ses femmes. L'empereur alla, pour la première fois, en avril 1263, honorer leur mémoire dans ce nouveau temple, qui ne fut achevé qu'en 1266, et il ordonna, qu'en certains temps de l'année, des bonzes y vinssent réciter des prières pendant sept jours et sept nuits (2).

Suivant un usage établi en Chine, depuis les siècles les plus reculés, le fondateur d'une dynastie donne à sa famille un nouveau nom, qu'elle conserve tant qu'elle occupe le trône. Les prédécesseurs de Coubilaï ne considéraient leurs possessions chinoises que comme des provinces du grand empire, dont le siége était fixé en Tartarie; mais Coubilaï, ayant établi sa résidence en Chine, et adopté les lois et les usages de ce pays, agréa, en

(1) Ces temples aux ancêtres sont appelés *Taï-miao* par les Chinois.

(2) Mailla, ib., pag. 301. — Gaubil, pag. 142 et 145.

1271, la proposition qui lui fut faite par des mandarins, de donner à sa dynastie le nom chinois de *Yuan*, qui veut dire origine, principe (1). Il désigna aussi par des titres particuliers les années de son règne (2).

Coubilaï s'était entouré de savants chinois. On voyait à sa cour Yan-tcheou, Li-chouang, Hiu-heng, Teou-mé, Lieou-ping-tchong et d'autres hommes de mérite, qui l'instruisaient dans l'art de gouverner. Souvent ils lui représentaient que les Mongols étaient trop sanguinaires; que la crainte de leur barbarie animait les peuples à la résistance, qu'avec plus d'humanité, on prendrait les villes plus aisément (3). A l'exemple des empereurs chinois, Coubilaï créa une académie, composée des lettrés du premier ordre. Il fit choix de plusieurs de ces académiciens, appelés en chinois *Han-lin*, pour former une commission chargée spécialement de rédiger l'histoire de l'empire. Sur la proposition du savant Yao-chou, nommé ministre d'état, en 1263, Coubilaï avait ordonné l'établissement d'écoles pour l'instruction et l'éducation de la jeunesse, dans

(1) Mailla, *ibid*, pag. 322.

(2) Gaubil, pag. 138.

(3) Mailla, ibid., pag. 282.

toutes les provinces de l'empire. Il voulait tirer les Mongols de leur ignorance, honteux de voir combien les princes et les seigneurs de sa nation étaient, en fait de lumières, au-dessous des Chinois et des Occidentaux, qui abondaient à sa cour; car les Mongols ne savaient que manier le sabre et l'arc, que soigner les chevaux. Un Chinois, nommé Tchao-pi, avait déjà traduit en mongol une partie des livres classiques. Hiu-heng composa dans la même langue un abrégé de l'histoire et de la chronologie chinoise. Coubilaï donnait ces livres à apprendre aux Mongols et ne dédaignait pas de les interroger lui-même sur l'ouvrage de Hiu-heng (1). Dès son avénement au trône il avait accordé la liberté à plusieurs milliers de lettrés, faits prisonniers dans le Su-tchouan et le Kiang-nan, et vendus comme esclaves par les Mongols. Il protégeait d'ailleurs les hommes de mérite, de quelque nation ou religion qu'ils fussent. Beaucoup d'étrangers, Ouïgours, Persans, Turkustaniens, et d'autres pays étaient employés comme traducteurs. Un astronome persan, Djémal-ud-din, fit un calendrier à l'usage de la cour et offrit à l'empereur de beaux instruments d'astronomie.

(1) Gaubil, pag. 141.

Gaïsuï, du pays de *Fou-lin*, c'est à-dire du Bas-Empire, était à la tète de la faculté de médecine, et l'un des principaux mandarins du bureau des mathématiques (1).

Avant le règne de Coubilaï, il y avait peu de fonctionnaires pour l'administration publique et la distribution de la justice. L'autorité supérieure était entre les mains des officiers militaires, des commandants appelés *Darougas*, munis du sceau, plus puissants même que les ministres d'état. Coubilaï chargea Lieou-ping-tchong et Hiuheng, d'organiser l'administration civile, de déterminer le nombre des mandarins, de les classer, de fixer leurs attributions et leurs émoluments. Alors furent créés les principaux collèges; celui des ministres d'état, des censeurs de l'empire, des rites, des mandarins, des crimes, des travaux publics, de la guerre et autres. On établit un bureau des mathématiques. On régla ce qui concernait les officiers de l'armée et ceux du palais impérial. Tous ces statuts furent publiés (2).

---

(1) Gaubil, pag. 136, 138, 144.
(2) Gaubil, pag. 135.

CHAPITRE II.

Arrestation d'un ambassadeur de Coubilaï par ordre du gouvernement Soung. — Manifeste de Coubilaï contre les Soung. — Révolte du général Li-tan dans le Schantoung. — Mort de l'empereur Li-tsong. — Guerre contre la Chine méridionale. — Siége de Siang-yang-fou. — Prise de Fan-tching. — Capitulation de Siang-yang. — Mort de l'empereur Tou-tsong et minorité de son fils Kong-tsong, sous la régence de l'impératrice, veuve de Li-tsong. — Second manifeste de Coubilaï. — Opérations contre l'empire Soung de deux armées mongoles, commandées en chef par Bayan. — Conquêtes de Bayan le long du grand Kiang. — Assassinat d'un ambassadeur de Coubilaï, près de Lin-ngan. — Rappel de Bayan. — Destitution et mort du ministre Kia-ssé-tao. — Opérations militaires. — Retour de Bayan. — Marche des Mongols sur Lin-ngan. — Propositions de paix de la cour Soung. — Soumission de l'impératrice régente. — Occupation de Lin-ngan par les Mongols. — Ordre de l'impératrice régente aux autorités Soung de se soumettre à Coubilaï. — Translation à Schang-tou de l'empereur, des impératrices et des autres membres de la famille impériale. — Tentative de délivrer l'empereur en route. — Transport à Ta-tou du trésor impérial de Lin-ngan. — Opérations du général Alihaya dans le Hou-kouang. — Rappel de Bayan. — Armements des Soung dans le Fou-kien. — Y-ouang frère de Kong-tsong, proclamé empereur à Fou-tcheou,

sous le nom de Toan-tsong. — Siége d'Yang-tcheou dans le Kiang-nan. — Succès des Mongols dans le Fou-kien. — Embarquement du nouvel empereur et de son armée à Fou-tcheou. — Opérations d'Alihaya dans le Kouang-si. — Invasion du Kouan-toung. — Mort de l'empereur Toan-tsong. — Inauguration de son frère Ti-ping. — Retraite de la flotte chinoise près de l'île de Yaï. — Bataille navale. — Défaite des Chinois. — Mort de Ti-ping et fin de la dynastie des Soung.

La guerre que Caïdou venait de commencer n'empêcha pas Coubilaï d'attaquer l'empire Soung. Il voulait se rendre maître de la Chine entière, projet de conquête que les fils de Tchinguiz-khan n'avaient jamais abandonné. Une violation du droit des gens commise, plusieurs années auparavant, par le gouvernement Soung, fournissait à Coubilaï un prétexte pour prendre les armes. Il avait envoyé, en 1260, un de ses officiers, nommé Hao-king, pour notifier à la cour de Lin-ngan son avénement au trône et veiller à l'exécution du traité conclu devant Ouo-tcheou. Dès son arrivée sur le territoire Soung, cet officier fut arrêté et emprisonné par l'ordre du ministre Kia-ssé-tao, qui voulut empêcher ainsi que l'empereur n'eut connaissance de son traité avec Coubilaï. Il prit même la cruelle précaution

de faire disparaître ceux qui étaient instruits de ce pacte. L'arrestation de Hao-king provoqua, de la part de Coubilaï, le manifeste suivant, publié en 1261.

« Depuis que je suis sur le trône, j'ai mis « tous mes soins à procurer à mes sujets les « douceurs de la paix, et dans ce dessein, « j'envoyai, l'an passé, un de mes officiers « proposer aux Soung un arrangement solide, « propre à rendre la tranquillité à nos peuples. « Leur cour, peu inquiète de l'avenir, n'en « est devenue que plus hardie et plus entre- « prenante, et il n'est pas de jour que leurs « soldats n'inquiètent nos limites. J'avais com- « mandé à mes généraux de se tenir prêts au « printemps dernier; mais, pensant aux suites « funestes de la guerre, et me flattant que « Hao-king, mon envoyé, reviendrait bientôt « avec des espérances conformes à mes vœux, « j'avais changé de sentiment. Je me suis « trompé; ils ont arrêté cet envoyé contre le « droit convenu entre les souverains, et j'at- « tends inutilement son retour depuis plus de « six mois; d'ailleurs, ils continuent les hos- « tilités, et prouvent évidemment, par cette « conduite, qu'ils ne veulent pas de paix avec « nous. Une nation qui, depuis tant d'années, « se pique de philosophie et d'observation

« des règles d'un bon gouvernement, devrait « elle agir ainsi? Sa conduite, si peu con- « forme aux lois dont elle se glorifie, est « comparable aux ombres qui donnent du « relief à un tableau, et le font paraître avec « éclat, mais que cet éclat même rendent plus « sensibles. De même la beauté de ses lois « forme un contraste avec sa manière d'agir, « et nous fait mieux appercevoir sa mau- « vaise foi.

« Vous, généraux de mes armées, rassem- « blez vos troupes; aiguisez vos sabres et « vos piques; préparez vos arcs et vos flèches; « engraissez vos chevaux, et mettez vous en « état d'aller, l'été prochain, punir les Chinois, « que mon dessein est d'attaquer par terre « et par eau. La droiture de mes intentions « et la justice de ma cause m'assurent la vic- « toire. Vous, Grands de ma cour, faites sa- « voir cet ordre à tous mes sujets; que les « officiers et les soldats en soyent instruits, « et que chacun de vous soit attentif à son « devoir. »

Cependant, la guerre que Coubilaï devait soutenir contre son frère lui fit différer l'exécution de ses desseins hostiles contre les Soung. A peine fut il arrivé à Yan-king, après les 1262 févr. deux batailles que lui avait livrées Aric-Bouga

près du désert, qu'il apprit la révolte de Li-tan, chef de ses troupes dans le pays de Kiang-hoaï. Ce général s'était emparé des villes de Tsi-nan et de Y-tou (Tsing-tcheou-fou) dans le Schan-toung, avait passé au fil de l'épée les militaires mongols répartis dans plusieurs garnisons de cette contrée, et s'était déclaré pour les Soung. Coubilaï fit marcher contre ce rebelle, le prince Apitché et le général Ssé-tian-tché, qui l'assiégèrent dans Tsi-nan. La défense fut opiniâtre; lorsque les vivres furent consommées, on se nourrit dans la ville de chair humaine. Au bout de quatre mois, Li-tan, réduit à la dernière extrémité, après avoir tué sa femme et ses concubines; se jeta dans le lac de Ta-ming; mais l'eau y était peu profonde, et Ssé-tian-tché lui fit couper la tête. On sut que les Soung avaient soutenu cette révolte, quoique timidement.

Malgré ses griefs contre les Soung, Coubilaï tarda encore quelques années à leur faire la guerre. L'empereur Li-tsong était mort en novembre 1264, dans la quarantième année de son règne et la soixante-deuxième de son âge, laissant le trône, faute d'enfants mâles, à son neveu, Tchao-ki, qui prit le nom de Tou-tsong. Ce ne fut qu'en 1267, que Coubilaï

résolut de mettre à exécution son dessein d'attaquer la Chine méridionale, et il s'éclaira, dans la discussion du plan de campagne, des connaissances d'un général soung transfuge. Lieou-tching était, quelques années auparavant, gouverneur du département de Lou-tcheou, dans le Su-tchouan. Ayant appris que le gouverneur général de cette province, qui était son ennemi, l'avait accusé auprès de Kia-ssé-tao, et craignant pour sa vie, il avait passé au service des Mongols. Il se rendit, à la fin de 1261, à la cour de Coubilaï, qui le nomma gouverneur de Kouei-tcheou, ville sur les confins du Hou-kouang et du Su-tchouan. Lieou-tching était l'un des meilleurs officiers de l'empire qu'il avait déserté. La guerre étant décidée, ce fut d'après ses conseils, que l'on commença les opérations militaires par le siége de Siang-yang, ville située sur la rive septentrionale du fleuve Han, dont la possession devait faciliter la conquête des pays arrosés par le grand Kiang. Cette ville et celle de Fan-tching, sur la rive opposée, avaient été occupées par les Mongols, sous le règne d'Ogotaï. Kia-ssé-tao, croyant ramener Lieou-tching, ou ne voulant, peut-être, que le rendre suspect aux Mongols, le fit créer prince de Yen,

et lui envoya un sceau d'or, les lettres patentes, et les marques de cette nouvelle dignité. Lieou-tching fit arrêter l'officier porteur de ces insignes, et le conduisit lui-même à la résidence de Coubilaï, aux pieds duquel il renouvella les protestations de sa fidélité. Ce prince le traita avec distinction, et fit couper la tête à l'officier chinois.

Par son ordre Atchou, fils d'Ouriangcoudaï et le général Lieou-tching allèrent, à la tête d'une armée de soixante-dix mille hommes, mettre le siége devant Siang-yang, en octobre 1268. Sché-tian-tsé avait été nommé généralisime des troupes destinées contre les Soung. Sous cet illustre guerrier chinois, voulurent servir beaucoup d'officiers de diverses nations soumises au grand Khan, Ouïgours, Persans Arabes, Kiptchaks, Ases et autres. Sché-tian-tsé ayant examiné la position de Siang-yang, jugea que cette ville était en état de soutenir un long siége, et qu'il fallait l'affamer. Pour lui couper toute communication par terre, il la fit entourer d'un rempart qui embrassait, dans son circuit, une montagne située à trois lieues de la ville, et des forts liés entre eux furent bâtis sur les hauteurs environnantes.

Mais Lieou-tching, chargé de conduire le

siége, vit qu'il ne pourrait pas empêcher la ville de recevoir des secours, tant qu'il ne serait pas maître du fleuve, où les Chinois avaient une flottille nombreuse; il fallait aux Mongols un grand nombre de mariniers. Son collègue Atchou fit construire cinquante grandes barques, où les soldats furent exercés tous les jours à la manœuvre et aux combats. Malgré ces précautions, les assiégeants ne purent empêcher une flottille chinoise bien armée et chargée de munitions et de vivres, d'arriver, dans l'automne de l'année suivante, à la faveur d'une crue extraordinaire du fleuve, sous les murs de Siang-yang et de ravitailler cette place; mais Atchou lui fit du moins éprouver, à son départ, une perte considérable; il prit cinq cents barques.

Au bout d'une année de blocus, les Mongols virent la nécessité d'investir aussi Fan-tching, qui communiquait avec Siang-yang, par plusieurs ponts de bateaux. Ils garnirent les deux rives du fleuve de postes militaires et de retranchements; son cours fut barré par des chaînes et couvert de barques armées.

Siang-yang paraissait abandonnée à son sort. Le gouvernement Soung ne prenait aucunes mesures pour secourir cette place importante. Kia-ssé-tao mettait le plus grand soin

à cacher à son souverain ce qui se passait dans l'empire. On rapporte que, malgré ses précautions, Tou-tsong ayant ouï dire que Siang-yang était assiégée depuis trois ans, voulut s'en éclaircir, et que son ministre l'assura que les Mongols avaient déjà levé le siége et repris la route du nord; que Kia-ssé-tao chercha à savoir qui avait donné à l'empereur cette fausse nouvelle; que n'ayant pu faire nommer le coupable, il réussit néanmoins à le découvrir, et le fit périr sous un prétexte. Cependant la question que venait de lui faire Tou-tsong le tira momentanément de sa torpeur. Il donna à Fan-ouen-hou le commandement d'une armée pour secourir les places assiégées.

1271. De son côté, Coubilaï avait réuni des forces destinées à protéger l'armée de siége. Elles marchèrent, divisées en trois corps, par différentes routes, et se réunirent sur le bord du fleuve Han, au-dessous du lieu où la flottille ennemie était stationnée (1). Ces troupes

(1) Selon Raschid, au bout de quatre années de guerre, les généraux du Caan lui demandèrent des renforts. Pour leur en fournir promptement, Coubilaï fit ouvrir les prisons du Khitaï. On en tira près de vingt mille individus

ayant barré le fleuve par un pont de bateaux s'emparèrent de presque tous les vaisseaux chinois.

Atchou alla à la rencontre de Fan-ouen-hou, qui s'était approché de Siang-yang, avec une armée de cent mille hommes; les deux avant-gardes en vinrent aux mains; celle des Chinois fut taillée en pièces. Cet échec répandit un tel effroi dans l'armée soung qu'elle prit la fuite, abandonnant ses étendards, ses armes et ses bagages.

Les assiégés, qui avaient pour chef Liu-ouen-hoan, guerrier habile et valeureux, ne se laissèrent pas décourager par ces deux revers. Au bout de quatre ans de siége la ville était 1272.
encore bien pourvue de vivres; mais elle commençait à manquer de plusieurs articles, tels que sel, paille, soie. Le gouverneur de Ngan-lo entreprit de l'en pourvoir. Li-ting-tchi commandait dans cette place, située sur le

---

Quand ils furent assemblés on leur dit, qu'au lieu de les mettre à mort, comme ils le méritaient, on allait leur donner des habits et des armes et les envoyer contre le Nanguiass; que ceux qui se distingueraient seraient récompensés. Raschid observe qu'en effet, beaucoup de ces prisonniers obtinrent, par leurs services, des grades supérieurs.

fleuve Han, à une vingtaine de lieues au-dessous de Siang-yang-fou. Il fit construire une centaine de petites barques sur une rivière qui se jette du nord dans le Han; elles furent attachées ensemble, trois par trois; on chargea celles du milieu; les deux autres devaient être garnies d'hommes armés. Il fut promis de grandes récompenses à ceux qui voudraient y monter; trois mille braves s'offrirent. Li-ting-tchi mit à leur tête deux officiers, nommés Tchang-schun et Tchang-koué, dont la valeur inspirait aux soldats la plus grande confiance. Les bateaux étaient armés de flèches à feu et de machines qui, au moyen d'une poudre inflamable lançaient des pierres et des charbons allumés. Cette flottille, partagée en deux divisions, entra de nuit dans le Han, le remonta, passa entre les postes des Mongols, brisa les chaînes qui barraient le fleuve, et après avoir parcouru douze lieues, toujours en combattant, elle atteignit vers le matin Siang-yang, où elle fut reçue avec les plus vives démonstrations de joie et d'enthousiasme; mais l'un de ses chefs, Tchang-schun, avait été tué dans la traversée; l'autre, Tchang-koué, étant reparti avec ses barques, rencontra la flottille mongole, qu'il avait pris de loin pour celle des

Soung; le combat fut acharné; ses gens se firent hacher en pièces. Tchang-koué lui-même fut pris, couvert de blessures, et comme il refusa de se soumettre, les Mongols le tuèrent; puis ils chargèrent quatre de leurs prisonniers de transporter son corps à Siang-yang.

A cette époque arrivèrent à l'armée de siége des ingénieurs que Coubilaï avait fait venir de Perse. Un officier général employé dans cette armée, Alihaiya, né ouïgour, avait parlé à ce monarque d'ingénieurs dans l'Occident, qui construisaient une espèce de machines avec lesquelles on pouvait lancer des poids énormes. L'empereur en fit demander à Abaca, qui avait succédé à son père Houlagou sur le trône de Perse. Ce prince fit partir en courriers deux de ces ingénieurs, nommés Alaï-ud-din et Ismaïl. Ils firent des essais à Ta-tou, en présence de Coubilaï, et furent envoyés à l'armée vers la fin de 1272.

Au commencement de l'année suivante, les deux ingénieurs dressèrent leurs machines contre les murs de Fan-tching; elles lançaient des pierres du poids de cent cinquante livres chinoises, lesquelles faisaient dans les remparts des cavités de sept ou huit pieds de profondeur. La brèche fut bientôt praticable.

Les Mongols, commandés par Alihaiya montèrent à l'assaut, et emportèrent les faubourgs, après un grand carnage. Ils travaillèrent sur le champ à rompre le pont de bateaux qui joignait les deux villes. Atchou fut chargé par Ssé-tien-tché de conduire cette attaque, et réussit à brûler le pont. Des troupes postées le long du fleuve purent dès-lors couper toute communication entre Fang-tching et Siang-yang. Après avoir isolé la première de ces villes, les Mongols la prirent d'assaut. Fan-tien-chun, qui y commandait, se tua, disant qu'il voulait mourir sujet des Soung. Son collègue Nieou-fou, à la tête d'une centaine de braves, se battit dans les rues, faisant mettre, en se retirant, le feu aux maisons. Percé de coups, il se jeta dans les flammes, et les militaires qui le suivaient, voulurent périr de même. Les Mongols se rendirent ainsi maîtres de Fan-tching, en février 1273.

La prise de cette ville détermina Kia-ssé-tao à faire une démonstration de zèle. Il s'offrit d'aller en personne au secours de Siang-yang; mais il se fit donner l'ordre de ne pas quitter la cour, parce que sa présence y était nécessaire, et choisit, pour commander l'armée, le général Kao-ta, qui, par malheur, était l'ennemi déclaré de Liu-ouen-han.

Les catapultes qui avaient servi à battre Fan-tching, furent dressées, après la prise de cette ville, contre Siang-yang; mais l'attaque ne commença que dans le mois de novembre de la même année. Ces machines battaient les tours avec un fracas épouvantable; on croyait entendre des coups de tonnerre; les assiégés s'éloignèrent avec effroi des points exposés à l'effet de ces batteries (1) et le dé-

(1) Mailla, ib., pag. 309 et suiv. — Gaubil, pag. 155 et suiv. — Visdelou, *Supplément*, etc., pag. 188. Cet auteur croit que les machines construites par les ingénieurs de l'Occident, étaient des bouches à feu, c'est-à-dire une espèce de canon. — Raschid fait mention du siége de Sayan-fou et rapporte que, comme il n'y avait pas en Chine de grands *Mandjaniks Coumga* (Mandjanik, qui vient du grec *Mechdnikos*, signifie *catapulte* chez les Persans et les Arabes; mais nous ignorons ce que désigne *Coumga*), le Caan avait fait venir un ingénieur de Damas ou de Baalbek, dont les trois fils Abou-biker, Ibrahim et Mohammed avec leurs ouvriers, avaient construit sept grands Mandjaniks, qui furent employés au siége de Sayan-fou, place frontière et boulevard du Man-zi, c'est-à-dire de la Chine méridionale. Marco Polo parle aussi du siége de Sayan-fou, et des machines dont on se servit pour battre cette place. Voici ce qu'il en dit : « La principale difficulté de ce siége provenait de ce que la place, « entourée d'eau de tous les côtés, excepté au nord,

couragemeut se répandit dans la ville. C'était le moment de faire accepter une capitulation.

« était approvisionnée par des bateaux, sans que les as-« siégeants pussent l'empêcher. L'empereur fut très-irrité « des obstacles qui retardaient sa reddition; alors les « frères Nicolo et Matheo (l'un père, l'autre oncle de « Marco Polo), qui se trouvaient à la cour impériale, « proposèrent à Coubilaï de construire des machines « semblables à celles dont on se servait dans l'Occident, « avec lesquelles on lançait des pierres du poids de trois « cents livres. Leur mémoire ayant obtenu l'approbation « de l'empereur, ce prince ordonna que l'on mît à leur « disposition les plus habiles forgerons et charpentiers; « il y avait parmi eux plusieurs chrétiens nestoriens qui « étaient d'excellents machinistes. Sous la direction des « deux frères vénitiens, ils eurent, en peu de jours, « construit trois catapultes; lorsqu'on en fit l'essai en « présence du grand khan et de toute sa cour, on vit « qu'elles lançaient en effet des pierres pesant trois cents « livres. Elles furent aussitôt embarquées et transportées « à l'armée. On les dressa contre la ville assiégée, et la « première pierre lancée par une de ces machines écrasa « la plus grande partie d'un édifice. Ce terrible effet causa « une telle frayeur aux habitants, qu'ils délibérèrent de « leur reddition. Ils envoyèrent des parlementaires au « camp mongol, et leur soumission fut acceptée sous les « mêmes conditions qui avaient été accordées au reste de « la province. » Marco-Polo, *Travels*, transl. by Will. « Marsden, Lond. 1818, in-4°, ch. 62, pag. 488.

Nicolas et Mathieu Polo, gentils-hommes vénitiens, par-

Lieou-tching, qui avait connu Liu-ouen-han demanda à lui parler et s'approcha du pied de la muraille; mais lorsqu'il commençait à parlementer avec le commandant, des soldats de la garnison, placés en embuscade, lui tirèrent des flèches et il ne dut son salut qu'à la bonté de son casque et de sa cuirasse. Les troupes mongoles voulurent tirer vengeance de cette perfidie, en donnant l'assaut; Lieou-tching et Alihaiya les arrêtèrent. Ce dernier fit savoir aux assiégés qu'il avait une procla-

---

tirent de Venise par mer pour Constantinople, en 1259, et se rendirent à la cour du prince Barca, sur le bord du Volga, où ils demeurèrent un an. Après la défaite de Barca par l'armée de Holagou, ils allèrent à Boukhara, résidence du prince Borac; ils y étaient depuis trois ans, lorsqu'un ambassadeur envoyé par Holagou à la cour de Coubilaï, passant par Boukhara, engagea les deux Vénitiens à l'accompagner; ils y consentirent. Après un séjour de plusieurs années en Chine, ils revinrent dans leur patrie en 1272; mais ils ne tardèrent pas à repartir pour la Chine, et emmenèrent alors Marco, fils de Nicolas. Ce jeune homme ayant appris les différentes langues usitées en Chine, fut chargé par Coubilaï de commissions importantes dans différentes parties de cet empire, où il demeura dix-sept ans. Il le quitta en 1291, et fut le premier qui donna en Europe quelques notions sur ce pays, qui n'y était connu que de nom.

mation de Coubilaï à leur communiquer, et s'avançant au pied du rempart, il lut à haute voix cette pièce ainsi conçue:

« La défense généreuse que vous faites de-« puis cinq ans vous a comblés de gloire. « Servir son prince aux dépens de ses jours, « c'est le devoir de tout sujet fidèle; mais, « dans l'état où vous êtes réduits, épuisés de « forces, privés de secours et de toute espé-« rance d'en recevoir, serait-il raisonnable « de sacrifier, par opiniâtreté, la vie de tant « de braves gens? Soumettez-vous, et il ne « vous sera fait aucun mal. Nous promettons « de donner à chacun de vous des emplois « honorables. Vous serez contents; nous y « engageons notre parole impériale. »

Liu-ouen-hoan accepta ces promesses, dont Alihaiya jura le fidèle accomplissement, en
1273 mars. rompant une flèche. Il remit la ville aux Mongols; puis il se rendit avec Alihaiya à la cour de Coubilaï, qui le combla de marques de bonté, et le nomma commandant de toutes les troupes du département de Siang-yang. Les officiers sous ses ordres furent placés avantageusement dans l'armée impériale.

La défection de Liu-ouen-hoan causa une grande sensation à la cour des Soung; sa famille était l'une des plus considérables de

l'empire. Plusieurs de ses parents, qui occupaient des postes élevés, présentèrent des placets à l'empereur, pour demander leur démission, comme ayant le tort d'appartenir, par les liens du sang, à ce transfuge; mais Kia-ssé-tao, l'ami de cette famille, ne fit nulle mention de leurs suppliques.

Coubilaï, qui avait à soutenir une guerre dans le Nord contre des princes de sa famille, était disposé à faire cesser les hostilités dans le Midi; mais ses généraux, Alihaiya, Atchou, Lieou-tching, lui représentèrent les avantages que donnait la prise de Siang-yang pour continuer la guerre, l'animant à profiter de la faiblesse du gouvernement chinois. L'empereur Tou-tsong venait de mourir. Ce prince 1274 août.
efféminé abandonnait le soin des affaires à Kia-ssé-tao et à ses autres ministres, aussi indifférents que lui sur les intérêts de l'empire. Les Grands voulaient mettre sur le trône Tchao-ché, fils aîné de Tou-tsong; mais le premier ministre jugea qu'il conserverait plus long-temps son autorité, en y plaçant Tchao-hien, second fils du défunt empereur, âgé seulement de quatre ans. Ce prince reçut le surnom de Kong-tsong, et l'impératrice Sieï-chi, veuve du père de Tou-tsong, fut proclamée régente.

Tandis que les préparatifs d'une invasion dans l'empire chinois se poussaient avec activité, Coubilaï voulut justifier, par un manifeste, ses hostilités contre les Soung. Il y exposa les démarches faites par Tchinguiz-khan, Ogotaï et Mangou pour établir une paix solide entre les deux empires, rappelant que lui-même, lorsqu'il n'était encore que prince, avait accordé la paix aux Soung sur les bords du Kiang; mais que les Soung l'avaient violée, dès qu'il eut retiré ses troupes; qu'après son avénement au trône, il avait bien voulu oublier tous les sujets de mécontentement passés, et n'avait pas hésité de faire des avances, en envoyant un ambassadeur, chargé de cimenter cette paix; mais que non-seulement les Soung ne lui avaient pas permis de se rendre à sa destination; qu'ils l'avaient arrêté, contre le droit des gens, et qu'ils le retenaient encore, lui et les personnes de sa suite.

Après la publication de ce manifeste, Coubilaï nomma Sché-tian-tsé et Bayan, généraux en chef de l'armée qui devait pénétrer dans le Hou-kouang, et leur donna pour lieutenants Atchou, Alihaiya, et Liu-ouen-hoan. Une autre armée devait opérer dans le Kiang-nan, sous les ordres des généraux Polohoan,

Atahaï, Lieou-tching, Tatchou et Tongouen-ping (1). Elles pouvaient se monter ensemble à deux cents mille hommes. Sché-tian-tsé étant tombé malade en route, laissa le commandement à son collègue (2). Il mourut à Tching-ting-fou, au commencement de l'année 1275; dans ses derniers moments, il avait supplié Coubilaï de défendre le carnage, au-delà du Kiang (3). Bayan était arrivé de Perse, quelques années auparavant, avec des ambassadeurs d'Abaca. Coubilaï, charmé de sa bonne mine, voulut s'entretenir avec lui et conçut une si haute idée de son mérite, qu'il le prit à son service, et lui donna un emploi éminent; peu de temps après, en 1265, il le nomma ministre d'État, l'adjoignant à Hantoum (4). Bayan, fils de Gueukdjou, de la tribu mongole des Barines (5), avait passé sa jeunesse en Perse.

---

(1) « Coubila, dit Vassaf, envoya, en 671 (1273), pour « achever la conquête de la Chine, une armée de quinze « *toumans* (cent cinquante mille hommes), avec laquelle « étaient Adjoun, Béguilmisch, Bayan, fils de Houkta noyan « et Alibeg, fils de Yelvadj. »

(2) Mailla, ibid., p. 295 à 338. — Gaubil, p. 146 à 159.

(3) Gaubil, p. 167. — Le nom de ce généralissime est écrit *Semeké* dans le *Djami ut-Tévarikh*.

(4) Gaubil, pag. 145.

(5) *Djami ut-Tévarikh*.

Bayan prit avec Atchou la route de Siang-yang, tandis que l'autre armée, commandée en chef par Polohoan, se dirigeait sur Yang-tcheou dans le Kiang-nan. Bayan recommanda
nov. à ce général d'épargner le sang. Il s'avança lui-même avec une nombreuse flottille, commandée par Liu-ouen-hoan, jusqu'à Ngan-lo-fou, sur le bord du fleuve Han; mais devant cette ville, le fleuve était fermé par de fortes chaînes de fer, de grosses poutres attachées ensemble, des barques armées de machines à lancer des pierres et chargées d'un grand nombre d'arbalétriers. Bayan jugea qu'il ne pourrait prendre, sans le sacrifice de beaucoup de monde et de temps, cette place qui venait d'être pourvue d'une bonne muraille en pierres, et qui était défendue par une forte garnison. Un Chinois prisonnier le tira de peine, en lui indiquant le moyen de la tourner. Les Mongols traînèrent leurs barques sur des fûts d'arbres et des bambous, jusqu'au lac Teng, d'où ils rentrèrent dans le Han, un peu au-dessous de Ngan-lo.
déc. Ils allèrent prendre Scha-yang, puis Sin-hing-tcheou, sur le Han, vis-à-vis de Ngan-lo, et descendirent ce fleuve jusqu'à son confluent avec le grand Kiang, sur les deux rives duquel étaient situées les villes de Ouo-tcheou

et de Han-yang. Un grand nombre de barques de guerre, sous les ordres du général Hia-koué étaient postées de manière à défendre l'entrée du Kiang. Bayan fit mine de vouloir forcer ce passage, et ayant attiré de ce côté l'attention de l'ennemi, il s'empara de Scha-fou-keou, y prit une centaine de barques de guerre, et introduisit sa flottille dans la rivière Lun, d'où elle atteignit la rive septentrionale du Kiang. Atchou passa ce fleuve avec une division de l'armée. Hia-koué craignant alors d'être coupé, descendit le Kiang avec sa flottille. Les Mongols venaient de prendre Yang-lo; le commandant de Han-yang s'était rendu. Bayan franchit le Kiang avec toute son armée, et se disposait à faire le siége de Ouo-tcheou, lorsque cette ville lui fut livrée par ses deux commandants, Tchang-yen-gen et Tching-pong-feï, qui passèrent avec leurs troupes au service mongol. Bayan laissa dans cette ville une nombreuse garnison sous les ordres d'Alihaya, et marcha vers l'est avec le reste de ses forces. 1275 janv.

La déroute de Hia-koué, et la prise d'Ouo-tcheou alarmèrent la cour Soung. Kia-ssé-tao fut contraint par la voix publique de se mettre à la tête de l'armée.

Tching-pong, qui venait de passer au ser-

vice mongol, fut chargé d'engager à la soumission Tchin-y, commandant de Hoang-tcheou. Tchin-y demanda une place; Bayan lui promit celle de grand inspecteur des pays qui bordent le Kiang, et Tchin-y mit les Mongols en possession de Hoang-tcheou. Il entraîna même dans sa défection le gouverneur de Ki-tcheou. Plusieurs de ceux qui commandaient dans les places situées sur le Kiang, avaient servi sous Liu-ouen-hoan, ou sous des officiers de sa famille; ils se soumirent aux Mongols, sans attendre leur sommation. Tchin-yen, fils de Tchin-y, commandant de Ngan-tong-tcheou, dans le Kiang-nan, suivit l'exemple de son père. Le gouverneur de Kieou-kiang-fou (Kian-tcheou), dans le Kiang-si, ouvrit ses portes à Bayan, qui reçut bientôt, dans cette ville, les soumissions des commandants de Ngan-king, Té-ngan-fou et Lou-ngan. L'accueil que ce général faisait aux transfuges chinois, facilitait ses conquêtes.

Cependant Kia-ssé-tao avait assemblé une grande armée, et fait entrer dans le Kiang, par Si-gan-tchi-kéou, une flottille nombreuse, mars. qui se posta près de Vou-hou. Il y fut joint par la flotte de Hia-koueï. Ce ministre renvoya à Bayan un officier mongol, fait prisonnier, lui fit présenter une quantité de beaux fruits,

et lui proposa la paix aux conditions du traité conclu avec Coubilaï, lors du premier siége de Ouo-tcheou. Bayan lui écrivit qu'il aurait dû faire ces ouvertures avant le passage du Kiang par l'armée mongole; que si cependant Kia-ssé-tao désirait sincèrement la paix, il pouvait venir le trouver. Cette lettre resta sans réponse.

La ville de Tchi-tcheou sur le bord du Kiang, avait été aussi livrée aux Mongols. Kia-ssé-tao chargea Sun-hou-tchin d'aller avec des forces considérables occuper une île du Kiang, située au-dessous de Tchi-tcheou, et confia encore deux mille cinq cents barques à Hia-koueï, pour fermer le Kiang et arrêter les Mongols. Il se posta lui-même près de Lou-kiang avec le gros de son armée.

Bayan fit avancer son infanterie et sa cavalerie le long des deux rives du Kiang. Ces troupes, arrivées vis-à-vis de l'île occupée par Sun-hou-tchin, firent jouer leurs balistes, tandis qu'une multitude de petites barques, chargées de soldats, sous les ordres d'Atchou, y effectuèrent une descente. Les Chinois, sans songer à se défendre, coururent à leurs barques; mais une nuée de projectiles dirigés contre eux des deux rives, coulèrent à fond nombre de ces barques et tuèrent tant de

monde que les eaux du fleuve furent teintes de sang. Cette victoire facile valut aux Mongols un immense butin. Kia-ssé-tao instruit de l'évènement par Hia-koueï, qui s'était retiré à l'approche des Mongols, fit mettre sur le champ à la voile, et descendit le fleuve avec tous ses vaisseaux. Il s'arrèta près d'une île du Kiang, appelée Kin-scha, où il fut joint par Sun-hou-tchin, et tint conseil avec ce général et avec Hia-koueï. Ces deux chefs lui exposèrent qu'on ne pouvait pas compter sur le soldat, qui tremblait à la seule vue des Mongols. D'après leur avis Kia-ssé-tao se retira à Yang-tcheou, pour y réunir de nouvelles forces; mais ses efforts furent vains; les troupes découragées ne voulaient plus servir sous lui.

Après cette dernière déroute des Chinois, les Mongols prirent possession de plusieurs villes du Kiang-nan, telles que Tching-kiang, Ning-koue, Long-hing, Kiang-yn dont les gouverneurs s'étaient enfuis; d'autres, comme Taiping, Ho-tcheou, Vou-oueï, furent livrées par ceux qui y commandaient. A l'approche de Bayan, le gouverneur de Nan-king, Ouang-lisin, désespérant du salut de sa patrie, et décidé à mourir le sujet de l'empereur Soung, prit du poison, au milieu d'un repas où il avait réuni

ses parents et ses amis, et Nan-king passa, sans obstacle, au pouvoir des Mongols.

La saison des grandes chaleurs approchait. Coubilaï voulant ménager ses troupes, manda à Bayan de suspendre jusqu'à l'automne, les opérations militaires; mais Bayan lui ayant représenté que lorsqu'on tenait son ennemi à la gorge, il ne fallait pas le laisser respirer, l'empereur lui écrivit qu'il s'en rapportait à lui sur ce qu'il y avait de mieux à faire.

Le gouverneur de Kouang-té, dans le Kiang-nan, ceux de Tchang-tcheou et de Ping-kiang-fou, livrèrent ces villes aux Mongols; mais Kouang-té fut repris par Tchong-schi-kié. L'impératrice régente venait d'exhorter, par un édit, les fidèles sujets des Soung à prendre les armes. Cette proclamation ranima le zèle de quelques chefs militaires. Tchang-schi-kié recouvra Yao-tcheou dans le Kiang-si. Nommé général en chef, il divisa ses forces en trois corps qui furent dirigés sur Kouang-té, Ping-kiang et Tchang-tcheou; mais ces deux dernières villes ne furent pas reprises.

Hao-king, ambassadeur de Coubilaï, était encore retenu prisonnier. Coubilaï donna au frère de Hao-king la mission d'aller le réclamer à la cour chinoise. Hao-king fut mis en liberté avec toutes les personnes de sa suite;

1275. mais il tomba malade, en route, et mourut en arrivant à Yan-king. Il était l'auteur d'ouvrages estimés, entre autres d'une histoire des Han postérieurs.

Coubilaï envoya, peu après, à la cour des Soung, pour lui faire de nouvelles propositions de paix, Lien-hi-kien, frère de Lien-hi-hien, président du tribunal des rites et Yeng-tchong-fou, assesseur au conseil des travaux publics. Lien-hi-kien étant arrivé à Kien-kang, ou Nang-king, le quartier-général de Bayan, obtint de ce chef une escorte de cinq cents hommes, et Bayan défendit à ses troupes tout acte d'hostilité, afin de ne donner aucun prétexte pour insulter cette ambassade; néanmoins Lien-hi-kien fut attaqué près de la forteresse de Tou-song, dans le département de Sou-tcheou-fou, par des troupes chinoises, qui tuèrent son collègue, le blessèrent lui-même et le conduisirent à Lin-ngan, où il mourut de ses blessures. La cour Soung expédia aussitôt un officier au camp de Nan-king, avec une lettre où elle protestait que cet attentat avait eu lieu à son insu, et qu'on en rechercherait les auteurs. Elle déclarait en même temps qu'elle était disposée à se reconnaître tributaire de l'empereur mongol.

Bayan, se méfiant de la sincérité de ces

propositions, les reçut froidement, et fit partir pour Ling-ngan, avec celui qui les avait apportées, un de ses officiers, nommé Tchang-yn, sous prétexte de traiter de la paix; mais en effet pour examiner ce qui se passait dans la capitale. Tchang-yn fut assassiné en route. Indigné de tant de perfidie, Bayan demanda à Coubilaï la permission de continuer la guerre. Ce souverain, qui était alors pressé par Caïdou, lui ordonna, en réponse, de se rendre à sa cour, voulant le mettre à la tête de l'armée qui devait marcher contre le prince rébelle. Bayan partit pour le Nord.

Kao-schi-kié, gouverneur de Yo-tcheou, dans le Hou-kouang, ayant formé le dessein d'attaquer Ouo-tcheou, assembla les troupes de son département, les mit sur plusieurs milliers de barques armées en guerre, et s'empara du détroit de King-kiang. Alihaiya, qui commandait à Ouo-tcheou, s'avança avec sa flotte à la rencontre de Kao-schi-kié, qui ne voulant pas courir la chance d'un combat, de peur d'exposer Yo-tcheou, leva l'ancre au milieu de la nuit, et se retira dans le lac de Tong-ting, où il rangea ses barques en ordre de bataille. Alihaiya forma des siennes plusieurs escadres, qui fondirent

sur les Chinois et les mirent en fuite. Les Mongols prirent la barque que montait Kao-schi-kié. Ce gouverneur fut décapité, et sa tête portée au bout d'une lance sous les murs de Yo-tcheou, qui se rendit à la première sommation.

Encouragé par cette conquête, Alihaiya attaqua Kiang-ling, dont le gouverneur Kao-ta, l'un des meilleurs officiers des Soung, mécontent de la cour, à cause d'un passedroit, rendit la place au bout de quelques jours. Il fit écrire aux commandants des villes de sa juridiction, pour les engager à se soumettre également aux Mongols, et il y en eut plus de quinze qui se rendirent. Alihaiya, en vertu de ses pouvoirs, laissa toutes ces villes sous l'autorité de ceux qui y commandaient. Content de ces succès, Coubilaï, qui affectionnait particulièrement ce général, lui en témoigna sa satisfaction par écrit, et donna à Kao-ta la poste que les Soung lui avaient refusé.

La partie méridionale du Su-tchouan obéissait encore aux Soung. Le gouverneur mongol Ouang-liang-tchin attaqua le général Tsan-ouan-cheou qui y commandait, le battit et l'investit dans Kia-ting, sa résidence. Tsan-ouan-cheou se rendit, et remit un état détaillé de toutes les places de son département

au général mongol, qui lui fit obtenir de Coubilaï la conservation de son poste. Cependant le Su-tchouan ne fut entièrement soumis qu'au commencement de l'année 1278.

Au lieu de profiter de l'absence de Bayan, pour se mettre en état de résister à de nouveaux efforts, la cour Soung ne paraissait occupée que du sort de Kia-ssé-tao. L'impératrice régente avait enfin destitué, en 1274, et même privé de tous ses emplois, ce ministre, devenu odieux à la nation; mais cette justice tardive ne satisfesait pas la haine publique. Les Grands demandaient qu'il fut mis en jugement; ils avaient préparé contre lui dix chefs d'accusation. La régente ne put se résoudre à le faire périr; elle confisqua ses biens et le relégua, pour le reste de ses jours, à Kien-ning-fou, dans le Fou-kien. Un fonctionnaire, dont le père avait été envoyé en exil par Kia-ssé-tao, ayant obtenu la commission de le conduire au lien fixé pour sa retraite, prit à tâche, pendant le voyage, de molester l'ex-ministre, et finit par lui ôter la vie dans l'une des dernières stations sur cette route; crime qu'il ne tarda pas à expier par le dernier supplice.

Atchou résolut d'attaquer le général Tchang-schi-kié qui s'était posté près de la montagne

Tsiao, avec un grand nombre de barques. Il plaça en avant sur les plus grands bateaux environ mille arbalétriers, auxquels il recommanda de s'attacher à brûler, avec leurs flèches enflammées, la flotille chinoise, et il se posta au centre pour les soutenir. Les Mongols coururent à pleines voiles sur la flottille ennemie, et l'on vit bientôt le Kiang couvert de flammes et de fumée. Pour éviter de tomber entre les mains des Mongols, ou d'être brûlés, beaucoup de Chinois se jetèrent dans le fleuve et s'y noyèrent. Tchang-schi-kié se retira, laissant plus de sept cents barques au pouvoir des Mongols.

Bayan, mandé à Schang-tou, ayant représenté qu'il serait nuisible aux intérêts de l'empire d'interrompre le cours de ses opérations, obtint de retourner à l'armée du nord. Coubilaï l'éleva au rang de ministre d'État et lui donna pour collégue Atchou, dont il avait fait un grand éloge. Le plan de la prochaine campagne fut arrêté. Bayan devait aller investir la capitale des Soung; Atchou, continuer la guerre dans le Hoaïnan; Alihaiya, achever la conquête du Houkouang méridional; enfin, Songtoucaï, fils du général Tatchar, Liu-ssé-koué et Li-hing, ce dernier issu du sang royal des Hia, attaque-

raient dans le même temps, la province de Kiang-si.

Bayan, de retour de Schang-tou visita le camp du général Atchou devant Yang-tcheou; puis il passa le Kiang, à Manteou, et son armée divisée en trois corps, s'avança sur Lin-ngan par différentes routes. L'un, commandé par Argan et Ngaoloutchi, se dirigea, de Kien-kang, par les places de Kouang-té et Ssé-ngan, sur la forteresse de To-song. Un autre, sous les ordres de Tong-ouen-ping et de Sian-goueï, dont l'avant-garde était commandée par Fan-ouen-hou suivit le long de la mer, la route de Kiang-yn, de Kan-pou et de Hoa-tong; Bayan et Atahaï, à la tète du troisième, dont Liu-ouen-hoan conduisait l'avant-garde, prirent la route de Tchang-tcheou.

La cour Soung envoya plusieurs corps de troupes au secours de cette dernière place. Bayan les ayant battus, la somma de se rendre; après avoir vainement employé les promesses et les menaces, il fit raser les faubourgs et élever un rempart à la hauteur de la muraille; ce fut par ce moyen qu'il s'empara de la ville. Des quatre chefs qui y commandaient trois furent tués; le quatrième parvint à se sauver.

Les habitants furent passés au fil de l'épée (1).

Le général Argan, qui avait pris la route de l'ouest, s'empara d'Yn-sou, Kouang-té et Ssé-ngan, et emporta d'emblée la forteresse de To-song. Alors les commandants des villes voisines se réfugièrent à Lin-ngan. Tongouen-ping venait de prendre Kiang-yn. L'alarme et

---

(1) Marco Polo fait mention du sac de Tchang-tcheou, qu'il appelle *Cingingiu*. « La ville de Cingingiu, dit-il, « est grande et riche et abondante en tout ce qui est « nécessaire à la vie. Lorsque Baiam, général des Tartares, attaquait la province de *Mangi*, il envoya de certains chrétiens, que l'on appelait *Alains*, contre cette « ville, qui l'assiégèrent si vivement que les habitants furent obligés de se rendre. Étant entrés dans la ville, « ils ne firent mal à personne, parce que tout le monde « se soumit de bon cœur au grand *Cham*. Comme ils « trouvèrent en cette ville de fort bon vin et en quantité, ils burent si copieusement, qu'ils s'enivrèrent, et « accablés de sommeil, ils ne songèrent point à poser « des gardes pendant la nuit. Ce que les habitants ayant « remarqué, qui les avaient reçus d'abord de bonne volonté, ils se jettèrent sur eux, sans en excepter un « seul. Baiam ayant entendu cette nouvelle, envoya une « autre armée contre la ville, qui s'emparant bientôt de « ses défenses, mit à mort, sans miséricorde, tous les « habitants pour venger leurs camarades. » (Chap. LXII, édit. de Bergeron).

la confusion règnaient dans la capitale. Ceux qui y exerçaient le pouvoir ne savaient à quel parti s'arrêter. Le principal ministre Tchin-y-tchong fit prendre les armes à tous les hommes au-dessus de quinze ans. L'impératrice envoya au quartier-général de Bayan, qui était à Vou-si près de Tchang-tcheou, un assesseur du conseil des travaux publics, nommé Leou-yo, pour lui témoigner ses regrets de l'attentat commis sur Lien-hi-kien par des gens sans aveu, et le prier avec instance de ne pas refuser la paix aux conditions déjà proposées. Leou-yo voulut émouvoir Bayan, en lui représentant que le chef de l'empire était encore dans l'âge de l'enfance, hors d'état de s'occuper des affaires de gouvernement, et en deuil de son père; imputant au perfide Kia-ssé-tao, qui en avait été puni, tout ce qui avait donné de justes sujets de plaintes aux Mongols. Bayan lui répondit qu'il accusait à tort le seul Kia-ssé-tao, qui n'avait pu tremper dans le meurtre de Lien-hi-kien et de son collègue, et ajouta : « Votre maître est jeune, dites vous; « il ne saurait encore s'occuper des affaires; « mais avez vous oublié que l'empereur des « Tcheou, à qui le fondateur des Soung en-« leva l'empire, était aussi un enfant? Devez-« vous trouver étrange que nous agissions de

« même à votre égard; » et il le congédia.

Ping-kiang (Sou-tcheou) se rendit à Bayan, qui alla prendre possession de cette ville, où Leou-yo vint encore le trouver, de la part de la régente et du ministre Tchin-y-tchong, pour lui annoncer que le jeune empereur consentait à se dire neveu ou petit-neveu de Coubilaï, et à payer tribut aux Mongols. Ces propositions furent rejetées.

1276 janv. Alors l'impératrice manda à Bayan que l'empereur se qualifierait de sujet du khacan mongol, et lui paierait un tribut annuel de deux cent cinquante mille onces d'argent et d'un égal nombre de pièces de soieries. Cette ouverture se faisait à l'insu de Tchen-y-tchong, qui voulait que la cour transférât sa résidence dans le midi; mais l'impératrice s'y refusait obstinément.

Bayan s'approchait de Lin-ngan; il était déjà maître de Kia-hing. Les princes de la famille impériale pressèrent la régente de faire passer dans les provinces méridionales les frères consanguins de l'empereur, Ki-ouang et Sin-ouang, qui en cas de malheur, pourraient conserver la dynastie. Elle y consentit et envoya Ki-ouang, dont elle changea le titre en celui de Y-ouang, dans la capitale du Fou-kien. Le prince Sin-ouang

fut conduit à Siuan-tcheou, dans la même province, et reçut le titre de Kouang-ouang. Bayan fut rejoint, près de Lin-ngan, par les deux autres divisions de son armée. Lorsque les Mongols parurent devant cette capitale, l'impératrice fit remettre à Bayan le grand sceau de l'empire, en signe de soumissiôn. Ce général chargea un de ses officiers, nommé Nankiataï, de le porter au Khacan, à Schang-tou. Il avait mandé Tchin-y-tchong, avec lequel il voulait régler les nouvelles relations entre les deux empires; mais ce ministre, qui avait désapprouvé la dernière résolution de l'impératrice, au lieu de se rendre au camp mongol, partit pour Ouen-tcheou, ville maritime située à environ cinquante lieues au midi de Lin-ngan. Tcheng-schi-kié se retira avec un corps de troupes à Ting-haï. Bayan lui envoya un officier de marque pour l'exhorter à se rendre. Tchang-schi-kié lui fit couper la langue et ordonna de le mettre en pièces.

L'impératrice nomma Ouen-tien-siang premier ministre, lui donna Ou-kien pour collègue, et les envoya tous deux en mission auprès de Bayan. Ouen-tien-siang dit à ce général que si l'empire du Nord avait le dessein de mettre la Chine sur le pied des autres

royaumes que les Mongols avaient conquis, ils le priaient avant tout de retirer ses troupes et de les renvoyer à Ping-yang, ou tout au moins à Kia-hing, après quoi ils traiteraient avec lui du tribut qu'on payerait tous les ans en argent et en soieries, et des distributions qu'on ferait à ses troupes. « Si vous portez « vos vues plus loin, ajouta-t-il, et que vous « ayez formé le dessein d'anéantir la dynastie « des Soung, sachez que vous avez encore « bien du chemin à faire et des combats à « livrer avant d'en venir à bout. Les provinces « du midi ne sont pas en votre pouvoir; nous « nous y défendrions, et comme le sort des « armes est journalier, qui sait si les choses « ne changeraient point? » Bayan congédia Ou-kien, et retint Ou-tien-siang, sous prétexte de régler avec lui les conditions de la paix. Le ministre soung protesta contre cette violation du droit des gens. Voyant des officiers chinois qui avaient passé aux Mongols, il leur reprocha vivement leur félonie, et n'épargna pas même Liu-ouen-hoan. Bayan le fit conduire à la résidence de Coubilaï; mais il parvint à s'échaper en route.

mars. Bayan nomma, pour gouverner Lin-ngan, un conseil composé de Mongols et de Chinois, sous la présidence de Manhoutaï et de

Fanouenhou. Il chargea Tching-pong-feï d'aller demander à l'impératrice régente, un ordre enjoignant aux gouverneurs des provinces de se soumettre aux Mongols; pour le rendre plus obligatoire, on le fit signer par tous les grands fonctionnaires; ils obéirent hormis un seul nommé Kia-hiuen-hong, que les menaces ne purent intimider. Quatre officiers mongols furent chargés par Bayan d'enlever les sceaux de tous les départements, et de recueillir les livres, les registres, les mémoires historiques, les cartes géographiques, qui se trouvaient dans leurs archives; le tout fut mis sous le scellé.

Ayant fait occuper par ses troupes les points principaux dans l'intérieur de Lin-ngan, où l'ordre le plus parfait n'avait cessé de règner, Bayan s'y rendit de Hou-tcheou, et fit son entrée dans cette capitale, avec un nombreux cortège, précédé de l'étendard de généralissime, et suivi de tous ses officiers généraux. L'impératrice et l'empereur demandèrent à le voir. Bayan s'excusa de paraître en leur présence, alléguant qu'il ne savait pas quel cérémonial il devrait observer, et il partit le lendemain (1).

---

(1) La ville de Lin-ngan, aujourd'hui Hang-tcheou-fou,

Deux seigneurs chinois furent chargés de veiller sur ce qui se passait dans le palais de

---

capitale de la province de Tché-kiang, était décorée du surnom de *King-ssé*, qui signifie en chinois *résidence impériale*, parce que les neuf derniers empereurs de la dynastie Soung y tenaient leur cour. Marco Polo, qui se trouvait en Chine à l'époque de la chûte de la monarchie Soung, en fait mention sous le même nom de Quinsaï, qu'il traduit par *ville du ciel* (Tien-tsaï); mais ce n'est pas l'unique erreur qu'on rencontre dans la relation de Marco Polo, quoiqu'il eut passé dix-sept ans en Chine. Selon cet auteur (livre III, chap. 68, édit. de Marsden), la ville de Quinsaï, où il avait été et qu'il avait soigneusement visitée, avait cent milles de circuit, et comme elle était bâtie dans un marais, à-peu-près comme Venise, on y voyait douze mille (il faut peut-être lire douze cents) ponts de pierre, dont les arches étaient si hautes que les plus grands navires pouvaient passer dessous, sans baisser leurs mâts, et il y avait la nuit, sur chacun de ces ponts, une garde de quelques hommes. Ses murailles enfermaient, du côté du midi, un lac de trente milles de circonférence. La pupart des maisons étaient en bois. Il y avait dans l'enceinte de la ville une montagne sur le sommet de laquelle était une tour, où des gardes veillaient toutes les nuits; dès qu'ils appercevaient du feu quelque part, ils frappaient avec des maillets de bois sur des planches de bois, ce qui faisait un bruit qu'on pouvait entendre par toute la ville. Ce même signal était employé lorsqu'il éclatait une émeute. Toutes les places publiques étaient pavées. On y comptait plus de trois mille bains

l'impératrice régente, et de ne pas perdre de vue cette princesse, sous l'apparence

---

Quinsaï est à vingt-cinq milles de l'Océan, où se jette la rivière qui passe dans ses murs; à l'embouchure de cette rivière est une ville nommé *Ganfou* qui lui sert de port. (Voyez un article de M. Klaproth sur le port de Gampou dans le cinquième vol. du *Journal asiatique*, pag. 35 et suiv.), Les vaisseaux de l'Inde et des autres pays y abordent en grand nombre et les marchandises sont transportées sur cette rivière à Quinsaï. Enfin, la population de cette capitale des Soung s'élevait à six cent mille familles.

Le frère Odoric d'Udine, qui voyageait en Chine dans l'année 1318, s'extasie sur l'étendue et la population de Quinsaï, *città maravigliosa*, dit-il, *si grande che a pena ardisco di dir lo.* Jean de Mandeville compare aussi *Cansaï* à Venise bâtie dans la mer, et parle de ses douze cents ponts, sur chacun desquels s'élevait une tour d'une merveilleuse grandeur, garnie de soldats. Il y avait vu des Chrétiens de plusieurs sectes et même des frères mineurs et des prédicateurs, qui toutefois n'y vivaient point d'aumônes.

L'historien persan Vassaf (tom. I), donne aussi quelques détails sur *Khanzaï*, d'après des voyageurs et des commerçants dignes de foi. « C'est, dit-il, la plus grande « ville de la Chine; elle a près de vingt-quatre *fersenks* « de circuit. Son sol est pavé de briques et de pierres. « Ses maisons sont en bois et ornées de jolies peintu- « res. D'un bout à l'autre de la ville, il y a trois relais. « La plupart des rues ont trois *fersenks* de longueur. Elle « contient soixante-quatre places quarrées, qui sont bor-

de lui faire une cour assidue. Peu après, le général Atahaï, suivi de plusieurs officiers, se rendit au palais, fit cesser les cérémonies prescrites par l'étiquette à ceux qui parais-

---

« dées de maisons uniformes. Le produit de l'impôt sur « le sel s'y élève chaque jour à sept cents *balischs tchao* « (balischs en papier monnaie). On peut juger du grand « nombre de ses artisans, par celui des ouvriers teintu- « riers, dont on compte jusqu'à trente mille. Sa garnison « est de sept *toumans* (soixante-dix mille hommes). Le « cens a fait connaître qu'elle a soixante-dix toumans de « contribuables (sept cent mille familles). On y voit sept « cents temples qui ont l'air de châteaux-forts; ils sont « remplis de religieux. On y compte trois cent soixante « ponts. Une innombrable quantité de bateaux de toutes « grandeurs y servent aux communications. On y trouve « une prodigieuse affluence d'étrangers de tous les pays « de la terre, commerçants et autres. Telle est la capitale. « La Chine possède en outre quatre cents villes considé- « rables, dont la plus petite surpasse encore Bagdad et « Schiraz, comme *Kenkan-fou*, *Zaïtoun* et *Tchin-kélan*. « Chose étonnante! Ceux qui ont vu ce pays rapportent « que, malgré sa vaste étendue, on n'y trouve pas un « quart de *fersenk* de terre propre à la culture, qui ne « soit mis en rapport. »

Les abréviateurs Mohammed Benaketi et Abd-oullah Beidhavi *(Hist. Sinensis)*, rapportent, d'après la partie du *Djami ut-Tévarikh*, qui ne se trouve pas dans les Bibliothèques d'Europe, qu'il y avait à *Khanzaï* trois grandes mosquées.

saient devant l'empereur, et invita ce prince et l'impératrice sa mère, de se disposer à partir incessamment pour la cour de Coubilaï. Après avoir reçu cet avis, l'impératrice embrassa, les yeux baignés de larmes, son fils âgé de sept ans, et lui dit: « Le fils du « ciel vous fait grace de la vie; il est juste « de l'en remercier. » Ce prince et sa mère tombèrent à genoux, le visage tourné vers le nord, et saluèrent l'empereur mongol par neuf battements de tête. On les fit partir dans un char. Les princes et les princesses du sang qui se trouvaient dans la capitale, les ministres, les Grands, les mandarins, les lettrés du collège impérial, enfin toutes les personnes de marque, prirent la route du nord à la suite du jeune empereur; mais sa grand'-mère l'impératrice régente, qui était malade, resta à Lin-ngan jusqu'à son rétablissement.

Des officiers dévoués à la dynastie Soung, désespérés de voir emmener en captivité leur jeune empereur, formèrent le projet de le délivrer. A leur tête étaient Li-ting-tchi et Kiang-tsaï, commandants de Yang-tcheou. Ils sacrifièrent tout ce qu'ils possédaient pour lever des troupes, avec lesquelles ils allèrent attaquer, pendant la nuit, le corps mongol

qui conduisait les captifs, dans la ville de Koua-tcheou, entre le Kiang et Yang-tcheou-fou. Les généraux Atahaï et Li-ting, chefs de cette nombreuse escorte, repoussèrent les Soung après un combat de trois heures, et continuèrent leur route. Les habitants de la ville de Tchen-tcheou firent une tentative semblable, mais avec aussi peu de succès. Lorsque le jeune empereur fut arrivé près de Schang-tou, Coubilaï envoya au devant de lui son premier ministre. Ce prince ordonna que Tou-tsong et les autres captifs fussent bien traités; mais du rang d'empereur il le fit descendre à celui de *Kong* ou de prince du troisième ordre, en lui donnant le titre de *Hiao-kong*. Il ôta de même à sa mère ainsi qu'à la régente, le titre d'impératrice. Djanouï Khatoun, la première de ses femmes, prit soin d'adoucir, par des attentions délicates, le sort de ces princesses. Coubilaï fit transporter à Ta-tou ce qui avait été trouvé en or, en argent, en pierreries et autres objets précieux, dans le palais impérial de Lin-gan. Ces trésors furent envoyés par mer à Thian-tsin-ouey, dans le Pe-tche-li, d'où ils arrivèrent à Ta-tou par le canal. En présence de ces dépouilles d'une puissante dynastie, que les princes et les

princesses du sang contemplaient avec joie, l'impératrice règnante ne put retenir ses larmes; elle dit à Coubilaï, « qu'il lui était « venu dans la pensée, que l'empire mongol « finirait aussi un jour. »

Coubilaï demanda à des officiers chinois qui lui furent présentés pourquoi ils s'étaient si promptement soumis. Ils répondirent que Kia-ssé tao, ne faisant cas que des employés civils et lettrés, les avait obligés de recourir à un monarque qui savait apprécier les services militaires. Coubilaï leur dit que les sujets de mécontentement qu'ils avaient contre Kia-ssé-tao, n'auraient pu dû leur faire oublier les bienfaits de leur souverain, encore moins les porter à se ranger du côté de ses ennemis; qu'ils avaient prouvé, par cette conduite, que Kia-ssé-tao avait raison.

Lorsque Bayan marchait sur Lin-ngan, Ali-haiya pénètrait dans le midi du Hou-kouang, et assiégeait la ville de Tan-tcheou (Tchang-tcha), attaquée si vivement par terre et par eau qu'elle se vit en peu de jours réduite à l'extrémité. Les Mongols ayant donné un assaut général, se logèrent sur les remparts. Dans ce moment critique, un officier de la ville févr. de Heng-tcheou, qui se trouvait dans Tchang-tcha avec ses deux fils, encore adolescents,

leur fit prendre le bonnet, cérémonie qui se pratique à la Chine lorsque les jeunes gens ont atteint l'âge de vingt ans, et se jeta avec eux et tous ses domestiques dans les flammes.

Le gouverneur de la place, Li-fou, honora leur mémoire par des libations de vin, et s'étant assuré que tous ses officiers mourraient fidèles sujets des Soung, il appella l'un d'eux, Chin-tsong, auquel il dit, que ne voulant pas que sa famille le deshonorât par un honteux esclavage, il exigeait de son attachement, qu'après avoir fait mourir tous ceux qui la composaient, il lui rendit le même service. Ce fut en vain que Chin-tsong se jeta à ses genoux, et frappant la terre de son front, le supplia de le dispenser d'une pareille exécution. Comme Li-fou insistait, il promit d'obéir, en versant un torrent de larmes. Il fit boire ces individus et profita de leur ivresse pour leur donner la mort; ensuite Li-fou présenta sa tête, qu'il abattit d'un coup de sabre. Chin-tsong mit le feu au palais, et courant à sa propre maison, il tua sa femme et ses enfants, et finit par se poignarder. Tous les mandarins de la ville, deux seuls exceptés, un grand nombre de militaires et d'habitants suivirent l'exemple de leur gouverneur; les uns se précipitèrent dans des puits, les autres se pendirent, ou termi-

nèrent leur vie par le poison, de sorte que les Mongols, en entrant dans la place, furent étonnés de la trouver presque déserte. Alihaiya fit sommer les autres villes du Hou-kouang méridional, qui se rendirent la plupart sans coup férir. En même temps, les généraux Songtoucaï et Li-hing faisaient de grands progrès dans le Kiang-si. Onze villes de cette province se soumirent, et Fou-tcheou fut prise.

Bayan avait reçu l'ordre de revenir incessamment à la cour. Au moment de son départ, il fut informé par Songtoucaï, que les deux princes Soung mettaient beaucoup de troupes sur pied dans les provinces de Foukien et de Kouang-toung, et qu'ils avaient le dessein d'entrer dans le Kiang-si. Bayan recommanda aux généraux Argan et Tongouenping, qu'il laissa à la tête des troupes dans les environs de Lin-ngan, de ne pas donner à ces princes le temps de fortifier leur parti.

Lorsque les deux frères de l'empereur Soung étaient arrivés de Lin-ngan à Ouen-tcheou, les officiers qui les avaient suivis ou rejoints, dont les principaux étaient le ministre Tchin-y-tchong et le général Tchang-chi-kié, avaient proclamé le prince Y-ouang gouverneur général de l'empire. Il était le fils aîné de

Tou-tsong; on lui associa son frère Kouang-ouang.

Ces princes se disposèrent à entrer dans le Fou-kien, dont les villes principales étaient sur le point de se soumettre à Hoang-ouan-tan, qui, nommé gouverneur de cette province par Bayan, s'était fait fort de la réduire en peu de temps. Les partisans des Soung y prirent les armes dès qu'ils eurent l'espoir d'être soutenus. Hoang-ouan-tan fut battu et chassé de la province; ses troupes se rangèrent sous les drapeaux des Soung. Les deux princes arrivèrent à Fou-tcheou, capitale de
Juin. la province, et Y-ouang y fut salué empereur avec les cérémonies d'usage; il n'était âgé que de neuf ans.

Les Soung eurent bientôt une nombreuse armée, qui fut divisée en quatre corps, lesquels devaient opérer dans le Kiang-si, le Kiang-toung, le Tché-tong et le Hoaï. Sur ces entrefaites arriva Ouen-tien-siang, qui s'était échapé des mains des Mongols, lorsque l'escorte du jeune empereur avait été attaquée à Koua-tcheou. Il fut chargé de la conduite de la guerre, avec le titre de généralissime, et il s'efforça de ranimer le courage, d'enflammer le patriotisme des Chinois. Une proclamation du prince Y-ouang reveilla l'esprit

national; il se fit de grandes levées, qui donnèrent de l'inquiétude aux Mongols. Tongouen-ping, chargea le général Soutou de combattre les forces du nouvel empereur.

Lorsque Bayan eut obtenu de l'impératrice régente un ordre qui enjoignait aux sujets de l'empire Soung de se soumettre à la domination mongole, Atchou fit notifier cet ordre à Li-ting-tchi, qui défendait opiniâtrement la ville d'Yang-tcheou, où il s'était retiré, après avoir échoué dans la tentative d'enlever aux Mongols le jeune empereur que l'on conduisait à la cour de Coubilaï. Li-ting-tchi répondit du haut du rempart aux émissaires d'Atchou, auxquels il ne permit pas d'entrer dans la ville, qu'il ne connaissait d'autre ordre que celui de défendre la place qui lui etait confiée. Atchou obtint un nouvel ordre, écrit de la main de l'impératrice, et adressé spécialement à Li-ting-tchi; il était conçu en ces termes: « J'ai donné ci-devant un ordre général qui « enjoint aux commandants et aux gouver-« neurs de se soumettre aux Mongols, et « j'apprends que vous ne vous y ètes point « conformé; sans doute que vous n'avez « pas bien compris ma pensée, et que vous « prétendez sur cela vous défendre en fidèle

« sujet. Je loue votre zèle; mais sachez « que l'empereur et moi, nous nous som- « mes soumis à leur puissance, et que c'est « comme leurs sujets que nous sommes con- « duits à leur cour. Pour qui donc prodi- « guez vous votre sang? » Li-ting-tchi fit décocher des flèches à ceux qui lui apportaient le rescrit impérial. Alors Atchou redoubla de vigilance pour lui couper les vivres. Désespéré de ne pouvoir réduire cette place, tandis que Bayan avait fait, en si peu de temps, la conquête du Kiang-nan et de la capitale, il tenta encore un moyen pour ébranler la fermeté de Li-ting-tchi. Il lui fit remettre un écrit par lequel Coubilaï promettait de lui accorder tout ce qu'il demanderait. Li-ting-tchi jeta au feu ce papier, et fit couper la tête à celui qui l'avait apporté. Les villes environnantes, que les Mongols tenaient, depuis long-temps investies, venaient d'être réduites par famine; Yang-tcheou éprouvait le même fléau. Coubilaï, à la prière du général Atchou, écrivit à Li-ting-tchi qu'il était encore disposé à tenir ses promesses, et à lui pardonner le peu de respect qu'il avait montré pour ses ordres ainsi que le meurtre de son envoyé; mais Li-ting-tchi ne voulut pas recevoir cette

nouvelle missive. Ayant appris, sur ces entrefaites, que le prince de Y-ouang avait été proclamé empereur des Soung, il laissa la garde de Yang-tcheou à Tchu-hoan, et partit avee son collégue Kiang-tsaï à la tête de sept mille hommes, se dirigeant sur Taï-tcheou dans le dessein d'aller, par mer, joindre le nouvel empereur à Fou-tcheou. A peine fut-il parti que Tchu-hoan livra la place aux Mongols. Atchou envoya immédiatement à la poursuite des deux chefs, un corps de cavalerie qui leur tua environ mille hommes. Li-ting-tchi vivement pressé, se jeta dans Taï-tcheou, et y fut aussitôt investi. Deux des principaux officiers du gouverneur, introduisirent les Mongols dans la place. Li-ting-tchi, voyant qu'il ne pouvait plus leur échaper, se jeta dans un étang peu profond, d'où on le retira vivant. Il fut conduit, avec Kiang-tsaï, à Yang-tcheou. Le général Atchou n'omit rien pour les engager à passer au service de Coubilaï; mais les trouvant inflexibles, il les fit exécuter.

Argan et Tongouen-ping faisaient des progrès dans le Tché-kiang. Après avoir remporté une victoire sur l'armée des Soung, près de Tchu-tcheou-fou, ils s'emparèrent de la forteresse de Scha-ou dans le Fou-kien. Ces succès,

suivis de défections et de la reddition spontanée de la plupart des villes, déterminèrent la cour Soung de songer à sa sûreté. Tchin-y tchong et Tchang-schi-kié avaient fait équiper un grand nombre de vaisseaux, et selon les historiens, cent soixante-dix mille hommes de troupes reglées, trente mille hommes de milices et dix mille soldats du pays de Hoai étaient prêts à y monter au premier signal. Ces deux chefs firent embarquer l'empereur, son frère, toute la cour, et partirent pour Thsiuan-tcheou-fou (1). Arrivés dans ce port qui était à cette époque très-commerçant, les chefs de la flotte y prirent quelques vaisseaux dont ils avaient besoin; mais ces navires appartenaient au gouverneur, qui faisait lui-même un grand négoce; il en fut irrité au point qu'il ordonna de faire main-basse sur tous ceux de la flotte qui étaient à terre, et

(1) Thsiuan-tcheou-fou était une grande ville maritime dans la province de Fou-kian et son port était très-fréquenté par les Indiens, les Persans et les Arabes. Elle est désignée sous le nom de *Zaïtoun* par Marco Polo, ainsi que par les historiens Raschid et Vassaf. M. Klaproth nous apprend que l'ancien nom de Thsiuan-tcheou-fou était *Tseu-thoung*. (*Journ. asiat.*, tom. V, pag. 44). On voit que ce nom lui était resté.

la contraignit même de s'éloigner; puis il se soumit avec sa ville aux Mongols; exemple qui fut suivi par la forteresse de Hing-hoa.

Alihaiya assiégeait, depuis trois mois, Koué-lin-fou, capitale du Kouang-si. Ne pouvait pas triompher de la résistance vigoureuse de Ma-ki, gouverneur de cette place, il voulut tenter la voie de la douceur; il promit à Ma-ki, s'il se rendait, de lui faire obtenir le poste de général en chef de la province de Kiang-si, et en obtint de Coubilaï le brevet, qu'il fit porter au gouverneur par un de ses officiers. Ma-ki brûla ce diplôme et tua l'officier.

Koué-lin-fou, dont les murs étaient baignés par deux rivières, n'était accessible que d'un côté, ce qui permettait à la garnison d'y concentrer ses forces. Le général mongol fit détourner le cours de ces rivières; les fossés restèrent à sec, et la place fut emportée d'assaut. Ma-ki se battit de rue en rue; il fut pris et mourut de ses blessures. Alihaiya fit passer les habitants au fil de l'épée. Son armée fut alors divisée en plusieurs corps qui s'emparèrent de toutes les villes du Kouang-si.

L'empereur Toan-tsong étant arrivé à Hoei-tcheou, dans la province de Kouang-tong, envoya un de ses officiers au général Sou- 1276 déc.

cette place en règle. Il l'attaquait avec vigueur depuis vingt jours, sans faire de grands progrès, tant le gouverneur Ma-fa mettait d'activité à éteindre les incendies et à réparer les brèches, lorsque ce commandant fit une sortie, dans laquelle il réussit à brûler les machines des assiégeants; mais attaqué par des forces supérieures, il fut tué dans un combat meurtrier; les Mongols entrèrent pêle mêle avec les fuyards dans la ville, qu'ils prirent et dont ils passèrent les habitants au fil de l'épée.

Le jeune empereur Toan-tsong qui, ne possédant aucun port où il put être en sûreté, errait depuis quelque temps avec sa flotte, mourut dans la petite île déserte de Kang-tchouen (1), en mai 1278, à l'âge de onze ans. La plupart des seigneurs qui l'avaient suivi, rebutés de cette vie vagabonde, voulaient faire leurs soumissions à Coubilaï. Liou-siou-fou combattit leur dessein: « Nous « avons encore, leur dit-il, un fils de l'em« pereur Tou-tsong; il faut le proclamer. « Nous trouverons des officiers et des sol-

---

(1) Selon Gaubil, cette petite île est située, latit. 21° 8'; longit. 6° 15'.

« dats. Si le ciel n'a pas décrété la ruine des « Soung, doutez-vous qu'il puisse relever leur « trône ? » Ces paroles suffirent pour ranimer le courage des chefs; ils proclamèrent Kou-ang-vang, qui fut placé sur un tertre et salué à genoux. Ce nouvel empereur reçut le nom de Ti-ping. Liou-siou-fou et Tchang-schi-kié furent ses ministres. On n'entendit plus parler de Tchin-y-tchong, qui, l'année précédente, était parti avec une mission pour la Cochinchine.

La flotte chinoise où l'on comptait, dit-on, plus de deux cent mille individus, se retira 1278 juin.
dans un détroit formé par l'île de Yaï et le mont Ki-ché, à huit lieues au midi de Sien-hoeï-hien, dans le golphe de Canton. Tchang-schi-kié fit bâtir sur le sommet de cette île un palais en bois pour l'empereur et sa mère et des baraques pour les officiers et les soldats. On travailla avec activité à ravitailler la flotte, à la munir de tout le nécessaire. Les vivres arrivaient de Canton et des autres villes voisines, même de celles qui s'étaient soumises aux Mongols. Ouen-tien-siang, malgré les pertes qu'il avait faites, s'était remis en campagne et ses troupes avaient repris, en avril, la ville de Canton.

Tchang-hong-fan, fils du célèbre général

Tchang-jeou, ayant exposé à Coubilaï qu'il fallait, pour terminer cette guerre, se rendre maître au plutôt de la province de Kouang-toung, fut chargé d'en faire la conquête. L'empereur lui donna un sabre garni de pierreries, et le nomma général en chef de l'armée destinée contre Ti-ping. Tchang-hong-fan alla prendre à Yang-tcheou vingt mille hommes
déc. de bonnes troupes, et se rendit par mer dans le Kouang-toung. Après sa défaite, Ouen-tien-siang avait rallié les débris de son armée à Tchao-yang, où il fut joint par deux autres généraux, Tséou-fong et Lieou-tsé-tsiun, qui lui amenèrent des forces considérables. Il ne se crut pas néanmoins en état de tenir tête à Tchang-hong-fan; à l'approche de ce général il se retira vers Haï-fong, mais il fut atteint dans sa marche. Ses troupes, composées de nouvelles levées, prirent la fuite, et presque tous leurs chefs furent faits prisonniers. De ce nombre étaient Ouen-tien-siang lui-même, Lieou-tsé-tsiun et Tseou-fong. Ce dernier se tua; le second fut brûlé à petit feu. Ouen-tien-siang demanda la mort. Tchang-hong-fan, après l'avoir vainement pressé de faire les battements de tête prescrits, en signe de soumission, l'envoya à Ta-tou; mais il rendit la liberté à ses parents et à ses amis faits prisonniers.

Tchang-hong-fang embarqua son armée sur la flotte qui était restée près de Tchao-yang, et parut bientôt à la vue de l'île de Yaï. Les 1279 31 janv. troupes de terre chinoises s'étaient fortement retranchées sur cette île, et la flotte se croyait en sûreté du côté du nord, où l'eau n'était pas assez profonde pour les vaisseaux mongols. Tchang-hong-fang ayant été reconnaître la position de l'ennemi, vit que les navires chinois étaient lourds et manœuvraient difficilement. Il fit remplir plusieurs de ses barques les plus légères de paille trempée dans l'huile; on y mit le feu et ces barques furent lancées, par un bon vent, contre la flotte chinoise; mais Tchang-schi-kié avait fait enduire de vase ses navires et leurs agrêts, et dresser de grandes poutres qui les garantirent des brulôts; en sorte que cette tentative n'eut aucun succès.

Tchang-hong-fan ayant reçu de Canton un renfort de troupes et de barques de guerre, commandées par Li-heng, les posta au nord de l'île de Haï et se prépara à l'attaque de la flotte chinoise qui était rangée à l'ouest de cette île. Il divisa ses forces navales en quatre escadres, dont les chefs mandés à son bord, reçurent leurs instructions; il leur recommanda surtout d'être attentifs à ses signaux. Le lendemain, à la haute ma-

rée, la musique militaire de Tchang-hong-fan, donna le signal du combat. Il attaquait du côté du midi; Li-heng, du côté du nord. Bientôt la confusion se mit dans la flotte chinoise. Vers le soir, Tchang-schi-kié et Sou-liou-y, profitant d'un épais brouillard, coupèrent leurs cables, sortirent du détroit et gagnèrent le large avec seize gros navires. Lou-siou-fou monta sur le vaisseau de l'empereur pour lui faire prendre la même route; mais, plus grand que les autres, ce bâtiment était aussi plus difficile à manœuvrer, et le détroit par lequel il devait sortir était fermé par des barques attachées l'une à l'autre. Lou-siou-fou, voyant qu'il n'y avait plus d'espoir de salut, fit jetter à la mer sa femme et ses enfants; puis, ayant dit à Ti-ping, qu'un empereur de la dynastie des Soung devait préférer la mort à la captivité, il prit ce jeune prince sur ses épaules et se précipita avec lui dans les flots. A son exemple la plupart ses seigneurs chinois se noyèrent. Plus de huit cents navires tombèrent au pouvoir des Mongols, et bientôt la mer se couvrit de milliers de cadavres. On reconnut celui de Ti-ping, sur lequel on trouva le sceau de l'empire.

Tchang-schi-kié ayant appris la mort de

l'empereur, joignit le vaisseau de l'impératrice, sa mère, et voulut l'engager à choisir un rejeton de l'illustre famille des Tchao (1), pour le mettre sur le trône; mais cette princesse, désespérée de la mort de son fils, se jeta incontinent dans la mer. Les femmes de son service s'y précipitèrent après elle. Tchang-schi-kié la fit inhumer sur le rivage, et se rendit au Toung-king, où il reçut quelques secours, avec lesquels il résolut de retourner à Canton, afin d'installer, s'il était possible, un nouvel empereur. Il essuya dans cette traversée une violente tempête; son vaisseau fit naufrage et il périt (2). Sou-lieou-y fut tué par ses propres gens. Après la mort de ces chefs, les officiers et les mandarins se soumirent aux Mongols, et cette même année, l'empereur Coubilaï se vit maître paisible de la Chine entière, que les Mon-

(1) Tchao était le nom de famille des Soung.

(2) « Tchangchikiay, dit le P. Gaubil [p. 188, note (4)], « était de la même famille que Tchang-hong-fou. Il était « natif de Tchotcheou dans le Petcheli. Il suivit jeune son « parent Tchangjao dans le Honan; il y fit une faute, et « pour éviter la punition qu'il craignait, il se réfugia « chez les Song, qu'il servit avec une constance héroï- « que. »

gols avaient employé plus d'un demi siècle à conquérir. La dynastie Soung avait règné trois cent vingt ans (1).

(1) Mailla, tom. IX, pag. 338 à 400. — Gaubil, pag. 159 à 189.

CHAPITRE III.

Expédition au Japon. — Expédition en Cochinchine. — Conquête du royaume de Mien. — Projet d'une seconde expédition au Japon. — Guerre avec le Toung-king. — Mort de l'héritier du trône Tchingkim. — Abandon du projet d'attaquer le Japon. — Guerre dans le Toung-king. — Soumission de plusieurs royaumes insulaires au midi de la Chine. — Guerre avec Caïdou. — Victoire remportée par Coubilaï sur le prince Nayan. — Victoire du prince héréditaire Témour sur le prince Cadan. — Le général Bayan opposé à Caïdou. — Expédition dans l'île de Koua-oua. — Bayan remplacé par le prince Témour. — Ministres des finances de Coubilaï. — Nouveau code de lois. — Mort de ce prince.

Coubilaï ne fut pas plutôt en possession de toute la Chine, qu'il voulut soumettre le Japon (1), pays qui avait anciennement payé un tribut à cet empire. En 1270, il avait invité le roi du Japon à reconnaître pour son suzerain *le fils du Ciel* et le maître de

---

(1) Le nom de Japon nous vient des Chinois, qui appellent ce pays *Gé-pan*, *au soleil levant*.

la terre, mais son envoyé ne fut pas même admis. D'autres ambassadeurs qu'il fit partir après la destruction des Soung, ayant été mis à mort, Coubilaï résolut de réduire le Japon, malgré les représentations de ses plus sages conseillers, qui appréciaient les difficultés de cette entreprise, et jugeaient que sa réussite même aurait peu d'utilité. L'ordre fut donné, en mars 1280, de préparer une expédition de cent mille hommes, pour conquérir les îles orientales; Fan-ouen-hou, l'un des meilleurs généraux chinois, devait la commander. Ces troupes furent embarquées vers la fin de l'année, dans les ports de Lin-ngan et de Tsiuan-tcheou, et la flotte fit voile pour la Corée, où elle fut jointe par le contingent du roi tributaire de ce pays, composé de neuf cents vaisseaux et de dix mille hommes de troupes réglées. L'expédition partit enfin pour le pays qu'elle devait subjuguer; mais elle essuya près du Japon une furieuse tempête qui détruisit la plus grande partie des navires; les naufragés tombèrent au pouvoir des Japonais, qui, suivant l'histoire de la Chine, firent prisonniers soixante-dix mille Chinois, et tuèrent trente mille Mongols; de faibles débris de cette armée formidable regagnèrent les côtes de

la Chine, vers l'automne de l'année 1281 (1).

Après la chûte de l'empire Soung, le roi de Cochinchine avait prêté hommage, par ses ambassadeurs, au nouveau souverain de la Chine. Coubilaï, non content du tribut qui lui était offert, établit en Cochinchine un conseil de régence, composé de ses officiers. Au bout de deux ans, le prince royal, indigné de voir le gouvernement de son pays entre les mains de ces étrangers, détermina son père à les faire arrêter. Pour punir cet acte de rebellion, Coubilaï fit sortir des ports du midi de la Chine une flotte qui avait à bord des troupes chinoises et mongoles, sous les ordres du général Soutou. Elles débarquèrent, en 1281, à Tchen-tching et s'emparèrent de cette capitale. Le fils du roi, s'étant retiré dans les montagnes, amusa le général mongol par des promesses de soumission, en même temps qu'il prenait des mesures pour détruire son armée. Soutou, apprenant que des forces considérables s'a-

(1) *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, etc., des Chinois*, par les missionnaires de Pékin; Paris, 1789, in-4°, tom. XIV, pag. 63 et suiv. — Charlevoix, *Hist. et descript. gén. du Japon*; Paris, 1736, in-12, tom. II, pag. 79. — Gaubil, *Hist. de Gentch*, pag. 195.

vançaient de plusieurs côtés pour couper ses communications avec la flotte, fut obligé de faire sa retraite.

Le prince Siancour avait reçu l'ordre, en 1283, de faire la conquête de la partie occidentale du Yun-nan qui comprenait les principautés de Taï-liou et de Young-tchang (1). Il avait une armée de douze mille hommes, commandée, sous lui, par les généraux Kulié et Nassir-ud-din. Le roi de Mien (2), dont ces deux contrées étaient, sans doute, tributaires,

---

(1) Voyez sur le pays de Taï-liou la note de la p. 317. La principauté de Young-tchang, située à l'ouest du Taï-liou, ainsi nommée de Young-tchang-fou, sa capitale, était appelée, sous la dynastie mongole, *Kin-tchi* qui veut dire en chinois *dents d'or*, parce que ses habitants se couvraient les dents d'une feuille de ce métal. Dans le *Djami ut-Tévarikh*, et la relation de Marco Polo, ce pays est désigné sous le nom de *Zerdendan*, mot persan, qui signifie aussi *dents d'or;* on voit que c'est la traduction de *Kin-tchi*. Il faut observer qu'à cette époque la plupart des préfets de la Chine étaient des Mahométans.

(2) Le royaume de Mien, que les indigenes appellent *Myam-ma*, et les Chinois, *Mien-tien*, s'étendait depuis le Yun-nan jusqu'au Bengale qui en faisait partie, d'après Marco Polo; il comprenait le pays d'Ava. C'est aujourd'hui l'empire des *Birmans* ou *Barmans*, ou *Bouragh-mans*.

s'arma pour repousser les Mongols. Il alla avec soixante mille hommes, infanterie et cavallerie, leur présenter la bataille près de Young-tchang; ses éléphants étaient en première ligne. A l'approche des Indiens, les Mongols, dont le flanc droit était couvert par une épaisse forêt, sortirent de leurs retranchements pour les charger; mais leurs chevaux, effrayés de la vue des éléphants qui portaient des tours dans chacune desquelles il y avait douze ou seize hommes, se retournèrent subitement et prirent la fuite sans qu'il fut possible de les arrêter. Nassir-ud-din ordonna à ses troupes de mettre pied à terre et fit conduire les chevaux dans la forêt. Les Mongols commencèrent par faire pleuvoir une grêle de traits sur les éléphants, qui, n'étant pas garantis par des couvertures de cuir, furent bientôt criblés de blessures. Ces animaux, rendus furieux par la douleur, se jetèrent dans les rangs de l'armée indienne; beaucoup d'entre eux coururent dans la partie de la forêt qui n'était pas occupée par les Mongols et brisèrent leurs tours entre les arbres. Délivrés des éléphants, les Mongols remontèrent à cheval, et, attaquant de loin avec leurs flèches, ensuite de près avec le sabre et la masse d'armes, ils firent éprouver une grande perte aux

Indiens, qui ne portaient pas, comme leurs ennemis, des armures de cuir. L'armée de Mien, mise en déroute, laissa deux cents éléphants au pouvoir des vainqueurs. Siancour
déc. se rendit maître de Taï-kong, capitale du Mien, et ce royaume devint feudataire du trône de Coubilaï. Les peuples de Kin-schi, que le roi de Mien avait empêchés de se soumettre à l'empire mongol, lui prêtèrent alors obéissance. Depuis cette campagne, Coubilaï eut toujours des éléphants dans son armée (1).

1283. Coubilaï voulait envoyer une seconde flotte au Japon, dans l'espoir de réparer le désastre de la première. Le général Atagaï fut nommé chef de cette expédition, pour laquelle le roi de Corée devait fournir cinq cents navires. On construisit des vaisseaux; on leva des marins dans le Kiang-nan, le Tché-kiang et le Fou-kien, au détriment du commerce mari-

(1) Marco Polo, *Travels*, éd. de Marsden, liv. II, chap. 42. L'histoire de la Chine par Mailla, tom. IX, pag. 419, se borne à dire que les généraux de Coubilaï firent, en 1283, la conquête du royaume de Mien-tien, et que les peuples de Kin-tchi, que le roi de Mien-tien avait jusqu'alors empêchés de reconnaître la domination mongole, se soumirent à l'empereur.

time de ces provinces. Les ouvriers des chantiers, les matelôts enrôlés de force, désertèrent en foule, et infestèrent les grandes routes, ou écumèrent les côtes. Les troupes murmuraient hautement, et dans le conseil même de l'empereur, personne n'approuvait cette entreprise, dont les préparatifs traînèrent pour cette raison en longueur (1). Coubilaï s'occupa bientôt d'une autre expédition.

Le roi de Cochinchine lui avait envoyé des ambassadeurs pour apaiser son ressentiment. L'empereur ne voulut pas les recevoir, et ordonna à son fils Togan, gouverneur de la province de Yun-nan, de marcher contre la Cochinchine, à travers le Tong-king; Soutou devait concerter ses opérations avec ce prince (2).

Le Toung-king s'était soumis à Coubilaï dès son avènement au trône, et le souverain de ce pays, Tching-koan-ping, s'était engagé à livrer tous les trois ans une certaine quantité d'or, d'argent, de pierres précieuses, de

---

(1) Mailla, ibid., pag. 418. — Gaubil, pag. 199.

(2) Mailla, tom. IX, pag. 414 et suiv. — *Id.* tom. XII, *Notice historique sur la Cochinchine*, par Gaubil, pag. 11 et suiv.

drogues médicinales, d'ivoire et de cornes de rhinocéros; en même temps un commissaire impérial était venu s'établir dans le Toung-king. Ce roi avait eu pour successeur, en 1277, son fils Tchin-gé-suan, lequel, aigri par les réquisitions multipliées des Mongols, ne respirait que vengeance, lorsque Togan lui demanda le passage par ses états et des vivres, pour aller attaquer la Cochinchine. Tchin-gé-suan fit des difficultés, et Togan, pénétrant ses dispositions hostiles, vit qu'il serait obligé, avant tout, de ranger à l'obéissance le roi de Toung-king. Il entra dans ce pays, en janvier 1285, et traversa, sur des radeaux, le fleuve Fou-léang, derrière lequel il vit l'ennemi rangé en bataille. Les Toung-kinois prirent la fuite et leur roi disparut. Togan croyait la guerre terminée; mais les troupes qu'il avait dispersées s'étant ralliées, s'opposèrent à ses progrès. L'été survint; les grandes chaleurs et les pluies causèrent des maladies dans l'armée du nord qui, se voyant hors d'état de gagner les frontières du Tchen-tching, se retira vers le Yun-nan, et fut continuellement harcelée. Le général Li-heng, qui commandait sous Togan, blessé d'une flèche empoisonnée, mourut en arrivant à Ssé-ming. Sotou était à une vingtaine de lieues de cette armée, et ignorait sa retraite.

Coupé par les Toungkinois, il voulut se faire jour, et périt dans une bataille qu'il leur livra sur le bord du fleuve Kien-moan.

Coubilaï regretta vivement la perte de deux de ses meilleurs généraux. Il éprouva peu après un profond chagrin, par la mort de son fils Tchingkim, qu'il avait déclaré son successeur; prince d'un grand mérite, versé dans les sciences qui s'enseignaient à la Chine, et généralement estimé pour sa droiture et son amour de la justice. Tchingkim qui était âgé de quarante-trois ans, laissait trois fils : Camala, Dharmabala et Témour (1). janv. 1285.

L'expédition destinée contre le Japon n'était pas encore partie en 1286; cependant elle était prête et les vaisseaux devaient se réunir, dans le mois de septembre, à Hopou, le rendez-vous général. Lieou-siuen, président du tribunal des mandarins, dis-

(1) Au rapport de Vassaf, [tom. I], Coubilaï voulut associer à l'empire son fils Tchingkim; mais ses ministres lui représentèrent qu'il serait contre la coutume et contre le *Yassaï* de Tchinguiz-khan, que le fils exerçât la puissance souveraine, du vivant de son père, et ils lui offrirent leur engagement par écrit (*Moutchelga*) de soutenir les droits de Tchingkim au trône après la mort du Caan.

suada l'empereur d'une entreprise aussi hasardeuse, et Coubilaï renonça à la guerre contre le Japon; mais il ordonna une nouvelle expédition en Cochinchine. Le général Alihaiya reçut l'ordre de diriger sur le Yunnan une partie des troupes en garnison dans le Hou-kouang et d'autres provinces méridionales. Le prince Togan, ayant pris le commandement de cette armée, entra dans le Toungking, en février 1287, accompagné des généraux Tching-pong-feï et Fantsié, tandis qu'une flotte, équipée dans les ports de la province de Koang-tong, débarquait des troupes dans ce royaume. Elles étaient commandées par Sitour, né Kiptchac, et il s'y trouvait beaucoup d'officiers et de soldats de la même nation.

L'armée de Coubilaï battit les Toung-kinois dans dix-sept rencontres, ravagea une partie de leur pays, pilla la ville de Tchen-tching, capitale de ce royaume, fit un immense butin, et se retira dans le Yun-nan. Le roi Tchin-gé-suan s'était embarqué; on ignorait le lieu de sa retraite. Il reparut après le départ des Mongols, et parvint à réunir des forces considérables. Togan rentra dans ce pays en avril 1288, et y trouva les habitants armés. La campagne se prolongea jusqu'aux chaleurs de l'été qui causèrent encore des maladies dans

l'armée mongole. Togan se vit obligé de rétrograder vers le Kouang-si. Il fut alors attaqué par Tchen-gé-siuan, qui voulait lui couper la retraite, et il perdit beaucoup de monde dans plusieurs combats, entre autres les généraux Apatchi et Fantsie; enfin il dut son salut à la valeur de Sitour, qui, à la tête de l'avant-garde lui fraya le passage.

Malgré cette victoire, le roi de Toung-king prit le parti d'offrir ses soumissions à Coubilaï; il le supplia d'oublier le passé et lui fit hommage d'une statue d'or massif. Coubilaï ôta au prince Togan le gouvernement du Yunnan et le relégua dans la ville de Yang-tcheou, avec défense de paraître à la cour (1).

Coubilaï avait chargé, en 1285, un de ses officiers, nommé Yang-ting-pié, d'aller visiter les îles situées au midi de la Chine, de s'informer secrètement de leurs forces, de leurs richesses, et de les engager à se reconnaître vassales de son trône. La mission de cet officier eut un plein succès. Dans le mois d'octobre de l'année 1286, les vaisseaux de dix de ces royaumes abordèrent à Tsiuan-tcheou,

(1) Mailla, tom. IX, pag. 420 et suiv. — Id. tom. XII, *Mém. hist. sur le Tong-king*, par Gaubil, p. 26 et suiv.

célèbre port du Fou-kien, et apportèrent leurs tributs; c'étaient les royaumes de Mapar, de Sumenna, de Sengkili, de Nanvouli, de Malantan, de Navang, de Tinghor, de Laïlaï, de Kilanitaï et de Soumoutou ou Sumatra (1).

La principale circonstance qui avait déterminé Coubilaï à contremander l'expédition contre le Japon, était l'attitude menaçante de Caïdou, qui lui disputait, depuis vingt ans, l'empire de la Tartarie. Revendiquant les droits au trône de la branche d'Ogotaï à laquelle il appartenait, après avoir long-temps éludé de se rendre à la cour de Coubilaï, il se déclara ouvertement son ennemi. L'empereur croyait pouvoir compter sur l'appui de Borac, qu'il avait placé à la tête de l'Oulouss de Tchagataï, et dont les domaines étaient situés à l'ouest de ceux de Caïdou. Ces deux princes voisins ne tardèrent pas effectivement à se faire la guerre. Ils se livrèrent bataille sur le bord du Sihoun. Borac dut la victoire à une embuscade et fit beaucoup de prisonniers et de butin; mais Caïdou, soutenu par Mangou-Temour, descendant de Djoutchi, qui envoya à son secours une armée commandée

(1) Mailla, ibid., pag. 429.

par son oncle Bergatchar, revint attaquer Borac et le vainquit dans une action meurtrière, après laquelle Borac se retira en Transoxiane. Il y rallia les débris de son armée, dont il répara les pertes aux dépens des paisibles habitants de Samarcand et de Bokhara, et il se préparait à renouveller la lutte, lorsqu'il reçut des propositions de paix de Caïdou, par l'organe de Kiptchac Ogoul, petit-fils d'Ogotaï, leur ami commun. Borac les accepta; il forma une étroite alliance avec Caïdou, et les deux princes devinrent *anda*.

Cette union mettait le pays de Tchagataï, composé du Turkustan et de la Transoxiane, dans la dépendance de Caïdou. Borac mourut en 1270. Son successeur Nikbey, fils de Sarban et petit-fils de Tchagataï, ayant pris les armes contre Caïdou, fut attaqué et tué en 1272. Après lui règna Toca-Temour; à sa mort Caïdou mit sur le trône Doua, fils de Borac (1).

Caïdou et Doua entrèrent, en 1275, dans le pays des Ouïgours, avec une armée de cent mille hommes, et assiégèrent l'*Idicout* dans sa capitale. Ils voulaient le forcer de s'unir avec

(1) *Djami ut-Tévarikh*. — Vassaf.

eux contre Coubilaï. Ce prince s'y refusa et reçut des secours qui le dégagèrent (1).

Obligé de défendre la frontière occidentale de son empire, Coubilaï y envoya, en 1275, une armée commandée par son fils Noumougan, qui avait sous lui le ministre d'état et général Hantoum, descendant de Moucouli. Gueukdjou, frère de Noumougan, Schiréki, fils de Mangou, Toctimour et d'autres princes du sang avec leurs troupes, faisaient partie de cette armée. Noumougan avait été nommé gouverneur général du pays d'Almalig.

Dans l'année 1277, Toctimour, mécontent de Coubilaï, proposa à Schiréki de le mettre sur le trône, et ce prince ayant accepté, ils enlevèrent de nuit les deux fils de l'empereur, ainsi que le noyan Hantoum. Ils livrèrent les deux princes à Mangou-temour, souverain de l'Oulouss de Djoutchi, et le général, au prince Caïdou, leur mandant qu'ils embrassaient leur cause; ensuite ils entraînèrent dans leur parti Sarban, fils de Tchagataï, et d'autres princes de cette branche, ainsi que de celle d'Ogotaï (2).

(1) Gaubil, pag. 168.

(2) *Djami ut-Tévarikh.*

Ce fut alors que Coubilaï rappella Bayan du midi de la Chine pour le mettre à la tête de l'armée destinée contre les rebelles. Bayan les trouva bien retranchés, sur la rive de l'Orgoun. Il s'attacha à leur couper les vivres, et les força, par la crainte de la disette, à accepter la bataille. Elle fut longtemps indécise; enfin Schiréki fut battu (1) et se retira vers l'Irtisch. Toctemour ayant passé dans le pays des Kirguises, y fut surpris par les troupes impériales, qui lui enlevèrent tous ses bagages. Il demanda du secours à Schiréki pour les reprendre. N'en ayant pu obtenir, il voulut s'en venger, en offrant le trône à Sarban. Schiréki tenta de ramener Toctemour; mais celui-ci lui fit répondre qu'il n'était pas assez brave pour être leur chef, que Sarban en était plus digne. Schiréki dut se résigner à son sort et fut même obligé d'envoyer, avec les autres princes de son parti, des députés à Caïdou et à Mangou-temour, pour leur annoncer qu'ils avaient élu Sarban.

---

(1) Mailla, ibid., pag. 389. — Gaubil, pag. 182. — D'après ces deux auteurs, qui ont suivi le *Kang-mou*, Schiréki fut pris dans sa fuite et tué par le général Liting.

Toctemour voulut alors forcer Youboucour, fils aîné du prince Aric-Boca, de reconnaître le souverain qu'il venait de créer. Celui-ci rassembla son monde pour le repousser. Au moment du combat, les troupes de Toctemour passèrent de son côté, et le prince abandonné, réduit à prendre la fuite, fut arrêté et livré à Schiréki, qui le fit tuer à la demande d'Youboucour. Toctemour était renommé pour son extrême bravoure et son adresse à tirer de l'arc. Il montait toujours un cheval blanc dans les combats, et disait qu'on choisissait d'ordinaire des chevaux de couleur foncée afin que l'ennemi ne put pas apercevoir le sang des blessures, mais qu'il pensait que, semblable au rouge dont les femmes ornent leur visage, le sang du cavalier et du cheval fait la parure d'un guerrier.

Sarban, privé de son protecteur, alla trouver Schiréki, et s'excusa de s'être laissé séduire par Toctemour. Schiréki lui prit ses troupes, et l'envoya avec une escorte de cinquante hommes, à Cotchi-ogoul, petit-fils de Djoutchi; mais, passant dans le district de Djend et d'Ozkend, il fut délivré par ses propres troupes, cantonnées dans ces quartiers, et se mettant à leur tête, il s'avança

contre Schiréki. Lorsque les deux corps ennemis furent en présence, celui de Schiréki passa du côté de Sarban; il tomba lui-même au pouvoir de ce prince. Youboucour, qui était venu pour le secourir, fut également abandonné de ses troupes et fait prisonnier. Sarban ayant confié chacun de ces princes à la garde de cinq cents hommes, se mit en marche pour se rendre auprès de l'empereur; en passant près de l'ancien territoire d'Utchuguen, Youboucour envoya de l'argent et des bijoux au prince qui l'habitait, avec la prière de venir le délivrer; le descendant d'Utchuguen fondit à l'improviste sur Sarban et prit tout son monde. Celui-ci s'étant échappé seul se rendit auprès de l'empereur, qui lui donna des terres et des troupes; mais Schiréki, conduit à Coubilaï, fut rélégué dans une île malsaine où il termina ses jours. Youboucour, après avoir servi quelque temps dans le parti de Caïdou, fit sa soumission à l'empereur, et dans la suite Noumougan, fils de Coubilaï, fut mis en liberté (1).

Dix années s'étaient écoulées depuis ces

(1) *Djami ut-Tévarikh.*

événements, lorsque le prince Caïdou forma une puissante ligue contre l'empereur Coubilaï. Il sut entraîner dans son parti les princes Nayan, Cadan et Singtour, qui avaient leurs territoires sur les confins du Leao-tong et du pays des Tchourtchés. Ils étaient les arrières petits-fils de trois frères de Tchinguiz-khan. Nayan descendait, à la cinquième génération, d'Utchuguen Noyan; Singtour, de Djoutchi-cassar, et Cadan était le quatrième descendant de Cadjioun (1). Nayan avait réuni quarante mille hommes, et attendait l'arrivée de Caïdou, qui avait promis de lui en amener cent mille. L'empereur sentant combien il importait d'empêcher cette jonction, ordonna au général Bayan, de prendre une position du côté de Caracouroum, pour tenir Caïdou en échec, tandis qu'il marcherait lui-même contre son allié. Il fut ordonné d'embarquer dans le Kiang-nan, et de transporter à l'embouchure du fleuve Leao, toutes sortes de provisions pour la subsistance de l'armée. Coubilaï, ayant promptement rassemblé un grand nombre de troupes, s'avança, à marches forcées,

(1) *Djami ut-Tévarikh.*

vers le territoire de Nayan, qu'il atteignit au bout de vingt-cinq jours. Il avait pris la précaution de faire garder les chemins pour empêcher que son ennemi ne fut instruit de ses préparatifs. Son armée était divisée en deux corps nombreux, l'un composé de Chinois, sous les ordres du général tchourtché Li-ting, l'autre, de Mongols, commandé par Yissou-temour, petit-fils du général Bourdji, qui avait été l'un des premiers capitaines de Tchinguiz-khan. Ils trouvèrent l'armée de Nayan campée près du fleuve Leao, et protégée par une ligne de chariots (1). L'empereur, après avoir consulté ses astrologues, qui lui promirent la victoire, donna le signal du combat. Son ordre de bataille était composé de trente corps de cavalerie, formant trois divisions, et ses ailes débordaient celles de l'ennemi. En avant de chaque corps étaient placés cinq cents hommes d'infanterie, armés de piques et de sabres. Ces fantassins étaient exercés à monter en croupe lorsque la cavalerie attaquait; ils mettaient pied à terre près de l'en-

---

(1) Mailla, pag. 431 et suiv.

nemi et se servaient de leurs piques; la cavalerie faisait-elle volte face, ils sautaient à cheval pour s'éloigner. Coubilaï était placé sur une tour de bois portée par quatre éléphants, bardés de cuir et couverts de housses de drap d'or; sur cette tour, qui était garnie d'archers et d'arbalétriers, flottait l'étendard impérial, représentant le soleil et la lune. Quand l'armée fut rangée en bataille, l'air retentit des sons d'un grand nombre d'instruments à vent de diverses espèces; à cette musique militaire succéda le chant des guerriers. Les timbales et les tambours donnèrent alors le signal du combat, et l'air fut aussitôt obscurci par une nuée de traits. Lorsqu'ils eurent lancé leurs flèches, les combattants se joignirent et firent usage de leurs lances, de leurs sabres, de leurs masses d'armes. Les troupes de Nayan montrèrent beaucoup de résolution; mais elles durent céder au nombre. Après avoir soutenu la lutte depuis l'aurore jusqu'au milieu du jour, Nayan, qui sur le point d'être entouré, tentait de se sauver par la fuite, tomba au pouvoir du vainqueur. Coubilaï le fit mettre à mort sur-le-champ; le prisonnier fut enveloppé dans deux feutres et secoué avec violence jusqu'à ce qu'il eut rendu l'ame; genre de mort ré-

servé aux princes de la famille impériale. Après cette victoire Coubilai retourna à Chang-tou (1).

---

(1) Marco Polo, édit. de Marsden, liv. II, chap. 1, 263 à 270. — Cet auteur dit que Nayan, quoiqu'il n'eût que trente ans, était oncle de l'empereur, qui en avait soixante-douze. Coubilaï était au contraire le grand oncle de Nayan, car il était le petit-fils de Tchinguiz-khan, et Nayan descendait à la cinquième génération d'Utchuguen noyan, frère cadet de Tchinguiz-khan. Marco Polo rapporte, au sujet du supplice de Nayan, qu'on faisait périr de cette manière les princes de la famille impériale, afin que le soleil et l'air ne vissent point couler leur sang. Il dit aussi que Nayan, qui avait reçu le baptême, quoiqu'il ne professât pas ouvertement le christianisme, jugea à propos, dans cette occasion, de mettre le signe de la croix sur ses drapeaux, et qu'il y avait dans son armée beaucoup de chrétiens, dont une bonne partie resta sur le champ de bataille. Les Juifs et les Mahométans qui étaient dans l'armée de Coubilaï, se moquaient journellement de ces chrétiens qui venaient de se soumettre à l'empereur, leur disant que Jésus-Christ, dont Nayan avait arboré le signe, ne les avait pourtant pas assistés. Les chrétiens ne pouvant plus tolérer ces outrages, en portèrent plainte à Coubilaï. Ce prince leur dit, en présence de leurs ennemis : « Votre Dieu n'a « pas voulu assister Nayan; mais vous ne devez pas vous « en affliger, ni avoir honte de votre religion, parce

Cependant les princes Cadan et Singtour restaient encore armés. L'empereur fit marcher contre eux, l'année suivante, son petit-fils Temour, avec les généraux Yssi-temour, Toutouca, Li-ting et Polohoan. Temour attaqua d'abord Kinkianou, l'un des généraux du feu prince Nayan; la bataille dura tout le jour, mais sans résultat décisif. Cependant Kinkianou s'étant retiré, Temour marcha contre Cadan qui était campé près de la rivière Koueiley. Ils se battirent pendant deux jours;

« que Dieu, qui est juste, ne peut pas favoriser le « crime et l'injustice. Nayan était rebelle contre son « souverain, et, dans sa perversité, il implorait le se« cours de votre Dieu; mais ce Dieu bon et juste n'a « pas voulu protéger ses mauvais desseins. » Ensuite il défendit aux ennemis des chrétiens de continuer à offenser leur Dieu et sa croix.

Raschid ne dit que ce peu de mots sur la campagne contre Nayan: « Coubilaï, quoique attaqué de la mala« die de (lacune) et fort avancé en âge, marcha contre « les rebelles; mais il allait en palanquin. Il fut sur le « point d'essuyer une défaite; et l'on mit en fuite l'élé« phant qui le portait. Toutefois il remporta la victoi« re, et poursuivit ses ennemis qui lui furent livrés par « leurs propres soldats. Il fit mourir les princes et distribua « leurs troupes. Ce fut la dernière expédition que Cou« bilaï fit en personne. »

plusieurs princes alliés de Cadan, plusieurs anciens généraux de Nayan, et leurs meilleures troupes périrent dans ces journées glorieuses pour Temour, qui reçut après sa victoire les soumissions des tribus de ces contrées arrosées par le Léao, le Tiro, le Koueiley (1). Le général Li-ting se distingua dans cette campagne; les machines à feu ou canons (*ho-pao*), dont son armée était pourvue, contribuèrent aux deux victoires qu'elle remporta (2).

Coubilaï avait encore un ennemi redoutable dans Caïdou. Les monts Cangcaï et le désert Cobi séparaient les états des deux princes; sur la lisière occidentale de ce désert étaient postés sept corps de troupes, qui en venaient souvent aux mains avec celles de Caïdou (3). L'empereur, pour mieux pourvoir à la sûreté de ses frontières sans cesse exposées aux hostilités de ce prince, donna à Bayan le gouvernement général de Caracouroum avec des pouvoirs illimités. Avant l'arrivée de Bayan à l'armée, le prince Camala, fils de Tchingkim, qui comman-

---

(1) Gaubil, pag. 209.
(2) Mailla, *ibid.*, pag. 438.
(3) *Djami ut-Tévarikh.*

dait un corps avancé, voulant empêcher Caïdou de franchir la limite du Cangcaï, essuya une défaite, après laquelle il fut enveloppé par l'ennemi près de la Sélinga, et ne dut son salut qu'aux efforts de Toutouca, qui lui fit jour à la tète de ses Kiptchacs. L'empereur jugea nécessaire, malgré son grand âge, de marcher en personne contre Caïdou. Il fit venir le général Toutouca, qui devait commander sous le monarque, et le loua de sa dernière action. Coubilaï partit de Changtou pour la frontière occidentale, en juillet 1289; mais il ne trouva pas d'ennemis et rebroussa chemin; Caïdou s'était éloigné. Cadan fut battu à la même époque, sur le bord de la rivière Toro, par le prince Naïmantaï (1).

Coubilaï envoyait souvent des mandarins en mission dans les diverses parties de l'archipel indien, dont les vaisseaux arrivaient, en grand nombre, au port de Tsiuantcheou; car Coubilaï aimait les productions rares de l'étranger, et ces ambassadeurs lui rapportaient des présents. Un de ses ministres chinois, nommé Meng-ki, était allé trouver, par son ordre, le souverain d'un

(1) Mailla, pag. 441. — Gaubil, pag, 210.

pays d'outre-mer, appelée Kouawa. Ce prince, on ne sait par quel motif, le fit marquer au visage d'un fer chaud, punition qui s'infligeait aux voleurs de grands chemins, et le renvoya avec mépris. Coubilaï en fut outré; ses ministres, ses courtisans demandèrent vengeance. L'ordre fut donné de réunir un grand nombre de vaisseaux de guerre et de transport à Tsiuan-tcheou. On y embarqua trente mille hommes, tirés des provinces de Kiang-si, Foukien et Hou-kouang. Une flotte de mille navires, approvisionnée pour un an, partit de Tsiuan-tcheou, en janvier 1293. Ché-pi, chinois, commandait en chef l'expédition; les troupes étaient sous les ordres de Kao-hing, également chinois, et les matelòts sous ceux de Yehemisch, né ouïgour. Ce dernier et Ché-pi avaient navigué dans les mers de l'Inde et entendaient la langue du Kouawa. La flotte se dirigea d'abord vers la côte de la Cochinchine, d'où elle pénètra dans l'Océan méridional. Elle aborda à l'île de Kan-lan-siu où l'on abattit des arbres, pour construire des bateaux, qui lui servirent à débarquer sur la côte de Kouawa, en octobre 1293. Le roi de Kouawa feignit de se soumettre, et persuada à Ché-pi de faire la conquête d'un royaume voisin, nommé Kolang, avec lequel il était

en guerre. Ché-pi marcha contre le Kolang, et remporta une grande victoire sur le roi de ce pays, qui se rendit et fut mis à mort. Alors le roi de Kouawa voulut se défaire des Chinois; il les attaqua et chercha à les couper de leur flotte. Ché-pi eut de la peine à regagner ses vaisseaux, dont il était à trente lieues; il mit à la voile et arriva en soixante-huit jours à Tsiuan-tcheou. Il avait perdu trois mille hommes; mais il rapportait beaucoup d'or et de pierreries. A son arrivée à la cour, il offrit ces richesses à l'empereur, qui mécontent de ce qu'il n'avait pas réussi à soumettre le roi de Kouawa, le condamna à soixante-dix coups de baton, et confisqua le tiers de ses biens (1).

---

(1) Mailla, ibid. p. 452. — Gaubil, p. 217. — Suivant une relation faite par des Chinois que l'empereur Kang-hi envoya, vers la fin du dix-septième siècle, dans l'île de Koua-oua (voy. dans les *Mémoires sur les Chinois*, Introduction à la connaissance des peuples chinois, tom. XIV, pag. 101 et suiv.), ce pays était anciennement appelé Tché-po, Pou-kia-loung et Hia-siang et ce furent les Mongols qui lui donnèrent le nom de Koua-oua. « Ce royaume est situé, y est-il dit, au milieu de la « mer du sud-ouest, et les vaisseaux qui viennent du « grand Occident à la Chine, passent près de ses côtes

Le général Bayan qui tenait en échec, depuis quatre ans, les forces de Caïdou, fut des-

---

« On s'embarque ordinairement pour le Koua-oua à « Tsiuen-tcheou-fou, port du Fou-kien; on range la « côte de Tchen-tcheng (Cochinchine), et on y arrive « au bout d'un mois de navigation. On distingue dans « le pays trois sortes d'habitants : les étrangers de l'Oc- « cident, les Chinois, qui s'y sont fixés sous la dynas- « tie des Tang, et qui ont embrassé la religion maho- « métane, et les indigènes qui ne ressemblent en rien « aux deux autres. »

D'après ces données, il est probable que le pays de Tché-po ou de Koua-oua est l'île de Java. L'historien Raschid dit : « Une armée envoyée par Coubilaï dans le « pays de *Djava*, qui fait partie de l'Inde, en fit la « conquête. » Un autre historien persan contemporain, Vassaf, rapporte qu'en 691 de l'hégire (1292), Coubilaï conquit l'île de *Moul-Djava*, située près de l'Inde, et dont la longueur est de deux cents fersenks, sur cent vingt de largeur. Il ajoute que le souverain de ce pays, Seri-Rama, se rendant auprès de Coubilaï pour lui rendre hommage, mourut en route; mais que son fils arriva à la cour de ce monarque, en fut bien accueilli, et obtint la conservation de sa principauté, moyennant un tribut annuel en or et en perles. (Voy. *Kitab tedjziyet-ul-emssar*, etc., tom. I). Marco Polo, qui partit, en 1291, de la Chine pour retourner en Europe, rapporte (liv. III, chap. 10) que, de son temps l'empereur n'avait pas encore pu soumettre à sa domination la

servi auprès de Coubilaï; on blâmait son inaction; on le soupçonnait même d'intelligence
1293 juil. avec Caïdou. Coubilaï le rappela, et donna le commandement de l'armée du nord à son petit-fils Temour, qu'il institua en même temps, son héritier. Il lui adjoignit le général Yusi-Temour. Avant leur arrivée, Bayan alla de Caracouroum attaquer les troupes de Caïdou, et les battit. Lorsqu'il eut remis le sceau du commandement à Temour, qui l'invita à sa table et lui fit de riches présents, il se rendit à Taï-tong-fou, lieu qui lui avait été désigné, et il y trouva l'ordre d'aller à la cour. Coubilaï revint de ses préventions à son égard, le reçut avec distinction, fit en public l'éloge de son zèle et de ses services, le nomma son premier ministre et lui donna le commandement de la garde impériale et des troupes qui étaient campées aux environs de Ta-tou et de Chang-tou (1).

grande île de Java. — Jean de Mandeville dit (ch. 19) que le royaume de Java est fort grand, que son roi est très-puissant et qu'il commande aux princes de sept îles voisines; que le grand khan avait souvent tenté de subjuguer Java; mais qu'il n'avait jamais pu réussir. Ce voyageur mourut en 1371.

(1) Mailla, ibid, pag. 456. — Gaubil, pag. 220.

A son avénement au trône, Coubilaï confia l'administration des finances de son empire à un mahométan, natif de Boukhara, nommé Seyid-Edjell; ce ministre mourut en 1270, laissant une belle réputation de probité (1). Il fut remplacé par Ahmed, natif de Fénaket, ville sur le bord du Sihoun. Ahmed dut sa fortune à la connaissance qu'il avait faite de Djambouï-khatoun, la première des épouses de Coubilaï, lorsqu'elle était encore dans la maison de son père, Iltchi Noyan, l'un des chefs des Cancarates. Il fut attaché à la cour de cette impératrice; et souple, rusé, d'un

---

(1) Selon Raschid, Seyid Edjell était gouverneur du Caradjank, à l'époque ou Coubilaï entra dans ce pays, sous le règne de Mangou. Coubilaï l'ayant pris en amitié, l'emmena lorsqu'il quitta l'armée et le recommanda au Caan, qui lui donna la charge de vézir. Son fils Nassir-ud-din, fut nommé à sa place gouverneur du Caradjank, et conserva ce poste jusqu'à sa mort, « laquelle arriva il y a cinq ou six ans, ajoute Raschid, « (qui écrivait vers l'an 1300), et son fils Abou-biker, « surnommé Bâyan Fentchan est actuellement gouverneur « de Zaïtoun (Thsiuan-tcheou). » — Nous observerons que lors de l'expédition de Coubilaï dans le Yun-nan, le Caradjank n'était pas encore soumis, et que, par conséquent, il ne pouvait pas y avoir dans ce pays un gouverneur de Mangou.

esprit insinuant et fertile en ressources, il eut dans cette place l'occasion de gagner les bonnes graces du Caan, qui, à la mort de Seyid Edjell, remit entre ses mains l'administration des finances de l'empire. Ahmed sut prendre un grand ascendant sur l'esprit de Coubilaï (1). Ce prince avait besoin de beaucoup d'argent, et son ministre trouvait les moyens de lui en fournir. Il profita de sa faveur pour exercer un pouvoir sans bornes (2), disposant à son gré de tous les grands offices, et faisant périr arbitrairement ceux qu'il regardait comme ses ennemis. Beaucoup d'individus furent les victimes de sa tyrannie. Personne, quel que fût son rang, n'osait braver sa haine. Aucune femme, remarquable par sa beauté, n'était à l'abri de sa convoitise; il employait tous les moyens pour satisfaire ses désirs. Ses vingt-cinq fils occupaient les premiers emplois, et il avait amassé des biens immenses par ses concussions; tous ceux qui obtenaient des places étaient obligés de lui faire des présents considérables (3).

(1) *Djami ut-Tévarikh.*

(2) Mailla, ibid, pag. 315. — Gaubil, pag. 151.

(3) Marco Polo, liv. II, chap. 8, pag. 309.

Ahmed occupait depuis douze ans le ministère, ayant une foule d'ennemis secrets, et chargé de la haine publique, qu'il s'était attirée par ses malversations. Les lettrés chinois qui vivaient dans l'intimité de l'empereur, cherchèrent vainement à lui ouvrir les yeux sur son compte; mais ils le firent connaître au prince Tchingkim, qui devint son plus dangereux adversaire (1). Ce prince s'emporta un jour contre le ministre au point de le frapper au visage du bout de son arc, qui lui fendit la joue. Coubilaï voyant Ahmed blessé, voulut savoir ce qui lui était arrivé; il répondit qu'il avait reçu un coup de pied de cheval. Tchingkim, qui était présent, lui demanda s'il avait honte d'avouer que c'était lui qui l'avait frappé. Une autre fois il l'assaillit à coups de poings, sous les yeux de l'empereur (2). Enfin, un Chinois, nommé Ouangtchu, l'un des principaux officiers du département des finances, résolut, en 1282, de délivrer l'empire de ce personnage. Pour exécuter son complot, il choisit l'époque où Coubilaï et Tchingkim étaient à Chang-

(1) Mailla, ibid, pag. 411. — Gaubil, pag. 151.
(2) *Djami ut-Tévarikh.*

tou, leur résidence d'été. Comme Ahmed était resté dans la capitale pour vaquer aux affaires de son département, Ouang-tchu donna un jour le faux avis que Tchingkim allait arriver; les grands fonctionnaires furent mandés au palais pour faire leur cour au prince impérial, et Ahmed s'y rendit à la tête des mandarins; au moment où il dépassait le seuil de la porte, Ouang-tchu lui asséna un coup de massue qui l'étendit à ses pieds (1).

A la nouvelle de cet assassinat, l'empereur, outré de colère, fit arrêter le coupable et ses complices, qui furent jugés et exécutés. Ce prince donna une somme d'argent considérable pour faire de magnifiques obsèques à son premier ministre, et voulut que ses grands officiers suivissent le convoi funèbre: mais, aux regrets que lui causait la mort tragique de ce favori, succéda bientôt une vive indignation contre sa mémoire. Cherchant à faire l'acquisition d'un gros diamant pour en orner sa coiffure, Coubilaï apprit que deux commerçants lui avaient apporté, peu de temps auparavant, une su-

(1) Mailla, *ibid*, pag. 412. Raschid raconte cet assassassinat d'une autre manière.

perbe pierre, qu'ils avaient remise à Ahmed; on la trouva au pouvoir de sa principale épouse. L'empereur, indigné de ce trait, excité par les discours de son fils Tching-kim, auquel les fonctionnaires chinois avaient persuadé que c'était pour le délivrer d'un ennemi mortel qu'on avait fait périr Ahmed, et apprenant alors que ce ministre s'était rendu odieux par ses concussions, fit éclater son ressentiment d'une manière terrible. Par ses ordres on exhuma le cadavre d'Ahmed; sa tête, séparée du tronc, fut exposée à la vue du public, et son corps abandonné aux chiens; on mit à mort celle des veuves du défunt qui possédait le diamant, ainsi que deux de ses fils; ses quarante autres femmes et ses quatre cents concubines furent données en présents; on confisqua ses biens, et ses clients, au nombre de sept cent, subirent diverses peines, selon la part qu'ils avaient eue à ses malversations (1).

Le ministère des finances fut alors donné à un Ouïgour nommé Sanga, dont le frère avait succédé à Pakba dans la dignité de

(1) *Djami ut-Tévarikh.* — Mailla, tom. IX, pag. 413. — Marco Polo, liv. II, chap. 8, pag. 309.

chef des Lamas. Il occupait ce poste depuis huit ans, marchant sur les traces de son prédécesseur, lorsqu'un officier de Coubilaï se chargea de la dangereuse commission de faire connaître à ce souverain les dilapidations de son ministre. Il lui en parla dans une partie de chasse; mais il fut mal récompensé de son zèle, Coubilaï le traita de calomniateur, et le fit frapper par ses gardes. Il voulut ensuite le forcer d'avouer qu'il n'avait fait que servir la haine des envieux de Sanga; cet officier protesta que, n'ayant aucune inimitié personnelle contre le ministre, il n'avait eu en vue que l'intérêt de son souverain et le bien de l'état. Coubilaï prit alors des informations qui confirmèrent ce qu'on lui avait dit, et sut que, s'il n'avait pas été instruit plutôt des malversations de Sanga, c'est qu'on redoutait le cruel ressentiment de ce ministre (1). Une circonstance acheva de le perdre dans l'esprit de l'empereur. Coubilaï lui ayant un jour demandé des perles, Sanga dit qu'il n'en avait point. Un Persan, en faveur auprès du prince, et l'ennemi de son ministre, s'empressa de dire à Coubilaï qu'il

(1) Mailla, *ibid*, pag. 445. — Gaubil, pag. 218.

avait vu chez Sanga une grande quantité de perles et de pierreries, et offrit même, si l'empereur voulait le retenir quelques instants, d'aller les chercher à son hôtel. Il revint en effet chargé de deux cassettes pleines de ces objets précieux. « Comment, dit « Coubilaï, en les montrant à Sanga, tu pos- « sèdes tant de perles, et tu ne veux pas « m'en donner quelques-unes! D'où les as-tu? » Le ministre répondit qu'il les avait reçues en présents de plusieurs fonctionnaires mahométans qu'il nomma; c'étaient des préfets de provinces chinoises. « Pourquoi, reprit « l'empereur, ne m'ont-ils pas offert des « pierreries? Tu m'apportes des bagatelles, « et tu gardes ce qu'il y a de plus pré- « cieux. » — « Ils m'en ont fait présent, re- « prit Sanga; si vous l'ordonnez, seigneur, « je les leur rendrai. » Le prince, dans sa colère, lui fit remplir la bouche d'ordures, et le condamna à mort (1). On confisqua ses biens, qui étaient immenses, et l'empereur, irrité contre les grands fonctionnaires qui auraient dû l'instruire des malversations de Sanga, demanda aux censeurs de l'em-

(1) *Djami ut-Tévarikh.*

pire quelle punitions ils méritaient. Sur la décision de ce tribunal ils furent destitués (1). Deux préfets mahométans et plusieurs autres individus, entraînés dans la disgrace du mi-
1291. nistre, subirent comme lui la peine capitale (2). Ainsi, depuis la mort de Seyid Edjell, les chefs du département des finances, étrangers ainsi que la plupart de leurs agents, s'étaient maintenus en faveur par des exactions révoltantes. Coubilaï, toujours avide d'argent, accueillait ceux qui lui proposaient des expédients pour en fournir au trésor ou pour augmenter ses revenus, et mettait le pouvoir entre les mains d'hommes sans pudeur, qui se permettaient tous les excès: vexations, concussions, fausses accusations, confiscations injustes, et qui souvent attentaient à la vie des victimes de leur cupidité (3). Oldjaï succéda à Sanga dans le ministère des finances.

1291. Vers la fin de son règne Coubilaï fit publier un nouveau code de lois rédigé par son ordre. Jusqu'alors on avait suivi, dans le

---

(1) Mailla, ibid, pag. 446.

(2) *Djami ut-Tévarikh.*

(3) Gaubil, pag. 202.

nord de la Chine, la législation établie sous la dynastie Kin; mais elle avait paru trop rigoureuse (1).

Coubilaï mourut au mois de février de l'année 1294, dans son palais de Ta-tou, âgé de quatre-vingts ans, après en avoir règné trente-cinq. On lui donna, dans le temple de ses ancêtres, le surnom chinois de *Chi-tsou* (2).

---

(1) Mailla, pag. 450.

(2) Mailla, tom. IX, pag. 418. — Marco Polo (liv. II, chap. 4), nous apprend que ce prince avait une stature moyenne, de beaux yeux noirs, un nez aquilin et le teint délicat. Au rapport de Raschid, lorsque Coubilaï vint au monde, Tchinguiz-khan s'étonna qu'il fût brun, parce que tous ses enfants étaient blonds.

CHAPITRE IV.

Étendue de l'empire de Coubilaï. — Sa division en gouvernements. — Fonctionnaires publics. — Communications rapides au moyen de relais. — Population de la Chine. — Armée. — Finances. — Papier monnaie. — Chrétiens en Chine. — Mahométans. — Astrologues et devins de la cour. — Résidences impériales. — Fêtes à la cour. — Chasses. — Femmes de l'empereur. — Ses fils. — Filles du palais impérial. — Désignation d'un successeur.

Le souverain de l'empire mongol n'était plus un chef nomade, qui traitait en esclaves les peuples vaincus, et ruinait les pays conquis. Coubilaï avait reçu une éducation chinoise; il appréciait les avantages de la civilisation, admirait les institutions de la Chine, et protégeait les sciences et les lettres. On voyait à sa cour des savants de toutes les nations policées de l'Asie. Il fit traduire les meilleurs ouvrages chinois en langue mongole, et fonda des colléges pour les jeunes gens de sa nation, dont il encourageait les études. Si la politique lui

commandait de ne pas donner aux Chinois les premiers emplois de l'administration, il adoucit du moins le sort de la nation en restreignant l'autorité jusqu'alors despotique des commandants mongols. On vante son humanité; cependant il fit périr des milliers d'hommes dans des expéditions lointaines, qui ne furent entreprises, dit l'histoire, que pour satisfaire son insatiable cupudité.

Coubilaï était le souverain du plus vaste empire que les fastes de l'histoire nous aient fait connaître; il comprenait la Chine, la Corée, le Tibet, le Tong-king, la Cochinchine et une grande partie de l'Inde au-delà du Gange, plusieurs îles de la mer du sud, le nord du continent, depuis la mer orientale jusqu'au Dniéper, quoique, pendant le règne de Coubilaï, les princes Tchinguiziens qui possédaient les pays à l'ouest des monts Cangcaï, ne voulussent pas reconnaître la légitimité da sa puissance; enfin la Perse était feudataire de son trône; ses souverains, successeurs de Holagou, recevaient leur investiture de Pékin; et comme la domination de ces grands vassaux s'étendait jusqu'à la mer méditerranée et aux frontières de l'empire grec, on peut dire que presque toute l'Asie était soumise aux lois du grand khan.

La portion de cet empire sur laquelle Coubilaï règnait immédiatement, était divisée en douze grandes préfectures, régies chacune par un collége ou tribunal, appelé *sing* en chinois. L'un de ces gouvernements comprenait les pays de Soulangca (1) et de Tchourtché; un second la Corée; un troisième, le Yunnan; les neuf autres partageaient la Chine (2). Les chefs de ces préfectures et de l'administration en général étaient des Mongols, ou des étrangers, mahométans, chrétiens, bouddhistes, qui la plupart avaient appartenu à la maison de l'empereur. Beaucoup de mahométans, originaires de la Perse, de la Transoxiane et du Turkustan, attirés par l'espoir de faire fortune, à la cour d'Ogotaï et de Mangou, obtinrent des charges importantes sous les ministères d'Abd-our-Rahman, de Seyid Edjell et d'Ahmed. Les Mongols ayant adopté le mode d'administration par colléges, qu'ils trouvèrent établi en Chine, ainsi que la méthode d'adjoindre un collégue à chaque titu-

(1) Le Soulangca était probablement la partie cultivée du pays des Tchourtchés, celle qui contenait des villes et des villages.

(1) *Djami ut-Tévarikh.*

laire d'emploi, donnaient les places secondaires à des lettrés chinois (1). Avant la conquête, les lettrés étaient seuls admissibles aux fonctions publiques, et ils s'y préparaient par de longues études; pour les obtenir les candidats devaient avoir subi des examens sur la connaissance des livres classiques, des principes du droit public et des traditions des anciens. Investis de tous les emplois, dépositaires des doctrines sacrées et des sciences, les lettrés formaient le premier ordre de l'état. On a vu que plusieurs milliers de ces lettrés furent réduits en esclavage par les Mongols dans leurs invasions en Chine, et qu'un grand nombre d'entre eux

---

(1) « Il faut savoir, dit Marco Polo, que le grand « Khan n'ayant pas obtenu la souveraineté de la Chine, « par un droit légitime, mais uniquement par la force « des armes, n'avait pas de confiance en ses habitants, « et donnait, pour cette raison, les gouvernements des « provinces et les autres places administratives à des « Tartares, des Sarazins, des Chrétiens et autres étrangers « qui appartenaient à sa maison, et auxquels il pou- « vait se fier. C'est pourquoi son gouvernement était « universellement détesté par les Chinois, qui se voyaient « traités en esclaves par les Tartares, et encore pire « par les Sarazins. » (Liv. II, chap. 8, édit. de Marsden).

durent la liberté aux instances de Yeliu-tchoutsaï, qui fit comprendre à l'empereur Ogotaï la nécessité d'administrer les pays conquis pour recueillir des fruits permanents de la conquête. Alors furent rétablies, par les soins de ce ministre, les écoles détruites dans le chaos qui suivit en Chine les ravages des Barbares du nord. Coubilaï restaura, en 1287, sur les représentations de Yeliu-Yeouchang, le collége impérial fondé à Yen-king (Pékin), par Yeliu-tchoutsaï, et qui était tombé en décadence. Les plus habiles professeurs de la Chine y furent placés et un grand nombre de jeunes gens des premières familles y firent leurs études. Deux ans après Coubilaï fonda à Ta-tou un second collége dont la direction fut donnée à des Musulmans. L'empereur s'intéressait vivement au succès de cet institut, exhortant lui-même les seigneurs mongols et chinois à y envoyer leurs fils (1). Mais les ordonnances qui rétablissaient les examens et les concours pour les candidats aux emplois publics, ne furent pas mises en vigueur sous le règne de Coubilaï.

Les communications entre les parties de

(1) Gaubil, pag. 210. — Mailla, ibid, pag. 430.

ce vaste empire étaient accélérées par l'établissement de chevaux de relais sur les routes principales, pour le service des messagers de l'État. Les maisons de poste, qui servaient en même temps d'hôtelleries, étaient placées à la distance de vingt-cinq à trente milles, et devaient tenir chacune quatre cents chevaux, dont la moitié se reposait pendant un mois. Ces chevaux étaient fournis et entretenus par les habitants, que l'on indemnisait de cette charge par une diminution d'impôts. Dans les cas urgents, les messagers faisaient jusqu'à deux cent cinquante milles par vingt-quatre heures. En approchant de la poste, ils sonnaient du cor, pour faire apprêter les chevaux. Entre les maisons de poste il y avait, à trois milles de distance, des stations pour les coureurs piétons du gouvernement; ils portaient des ceintures garnies de petites sonnettes, afin qu'on pût les entendre arriver, et que ceux qui devaient les relever se préparassent à partir pour porter plus loin le paquet qui leur était remis. A chaque station, comme dans les maisons de poste, des commis notaient le jour et l'heure de l'arrivée des courriers (1).

(1) Marco Polo, éd. de Marsden, liv. II, ch. 20, p. 362.

Un dénombrement fait en 1290, fait connaître la population de la Chine à cette époque. On y comptait plus de treize millions de familles sujettes à l'impôt, et l'on évaluait à cinquante-neuf millions le nombre d'individus dont elles étaient composées (1).

Des princes du sang avaient le gouvernement général de plusieurs provinces. Chacune était commandée par un chef de dix mille hommes, chargé d'en percevoir les contributions, d'après un ordre qu'il recevait du département des finances, et il avait auprès de lui, à cet effet, quatre employés du même département (2). L'armée, composée de Mongols et de Chinois, était en partie renfermée dans les villes, en partie distribuée dans les

(1) Mailla, *ibid*, pag. 444. — Fakhr-ud-din Mohammed, de Bénaket, auteur d'une histoire universelle, sous le titre de *Raouzat Ouli-l-Elbab*, ou de *Jardin des hommes d'esprit*, dont une partie est extraite du *Djami ut-Tévarikh*, dit que le Khodja Raschid-ed-din rapporte, d'après Poulad Tchinksank, (ambassadeur de l'empereur mongol de la Chine en Perse), que le dénombrement de la population chinoise s'élevait, suivant les registres, à neuf cents toumans (neuf millions) de contribuables, c'est-à-dire de familles.

(2) *Djami ut-Tévarikh*.

campagnes. On prenait la précaution de dépayser les troupes chinoises; celles d'une province étaient envoyées en garnison dans une autre éloignée; les soldats ne s'engageaient que pour six ans. Les troupes mongoles, toutes composées de cavalerie, cantonnaient dans des lieux convenables; elles recevaient également une solde; et ces nomades échangeaient leur bétail dans les villes, contre les objets dont ils avaient besoin (1). On délivrait aux officiers de l'armée, en guise de brevet, et comme marque distinctive de leurs grades, des tablettes qui étaient d'argent et du poids de vingt onces pour les centeniers; d'argent doré, et du même poids, pour les chiliarques; d'or avec une tête de lion, et pesant trente-six onces, pour les chefs de dix mille hommes. Les inscriptions que portaient ces tablettes, commençaient par cette formule: *Par la toute puissance du grand Dieu, et par la grace qu'il accorde à notre empire, béni soit le nom du Caan. Quiconque désobéira à ce qui est ici ordonné sera puni de mort.* Ces inscriptions spécifiaient les devoirs et les droits de l'offi-

(1) Marco Polo, *ibid.* liv. II, chap. 1, pag. 264, et chap. 68, pag. 535.

cier muni d'une semblable tablette. Celle d'un général, commandant en chef une grande armée, était d'or, du poids de cinquante onces, et portait la figure d'un lion avec les images du soleil et de la lune (1). Lorsqu'un

(1) Les étrangers de distinction étaient aussi munis de tablettes qui leur servaient de passeports. Lorsque le prince arménien Sempad fut sur le point de quiter la cour de Mangou, pour retourner dans son pays, « il « reçut, dit l'historien Étienne Orpélian, un *paiza* d'or, « c'est-à-dire, une tablette avec le nom de Dieu. De « plus, on rédigea pour lui une patente que les Mongols « appellant *Yarlekh.* » (*Hist.* d'Étienne Orpélian, chap. VII, dans les *Mémoires sur l'Arménie* de Mr. St. Martin, tom. II, p. 137).

L'usage de ces tablettes, d'origine chinoise, avait été adopté en Perse, sous la dynastie mongole. Lorsque Marco Polo, son père Nicolo, et son oncle Matheo Polo, quittèrent la Perse, ils reçurent d'Argoun, Khan Tchinguizien de ce pays, des tablettes d'or, longues d'une coudée, larges de cinq pouces et pesant trois ou quatre marcs. L'inscription qu'elles portaient commençait par invoquer les bénédictions célestes sur la personne du grand Khan, par souhaiter que son nom soit revéré pendant un grand nombre d'années, et par prononcer la peine de mort et de confiscation des biens contre quiconque refuserait d'obéir aux ordres suprêmes. Il y était ensuite prescrit de traiter les trois *ambassadeurs* avec les honneurs convenables, dans tous les pays de la domination d'Argoun, de les dé-

officier de ce rang sortait à cheval, il se faisait tenir un parasol sur la tête; lorsqu'il voulait s'asseoir, on lui présentait un siége d'argent (1). On a vu que Coubilaï avait, dès son avénement au trône, fixé le rang et les attributions des diverses classes d'officiers mongols, jusqu'alors peu distinctes. Ce prince avait une garde de douze mille hommes de cavalerie, commandée par quatre généraux, qui faisaient alternativement le service avec trois mille hommes.

La plus grande partie des revenus du trésor était appliquée à l'entretien des forces militaires; l'armée recevait sa solde en papier-monnaie; il n'y avait point de numéraire en circulation dans la Chine; l'or et l'argent étaient remplacés par des billets, munis de la signature et du sceau des officiers de la monnaie, revêtus en outre de l'empreinte, en encre rouge, du sceau impérial. Ce papier-monnaie

frayer de tout et de leur fournir les escortes nécessaires. (*Travels* of Marco Polo, édit. de Marsden, liv. I, chap I, p. 34). Il est probable que les tablettes accordées aux voyageurs étaient non d'or mais dorées, et quant au titre d'*Iltchi*, ambassadeur, il se donnait, sous les Mongols, à toutes sortes de commissaires, commissionnaires et voyageurs.

(1) Marco Polo, *ibid*, chap. 3, pag. 278.

était fabriqué avec l'écorce intérieure du mûrier, pilée dans un mortier et réduite en pâte, et la grandeur du billet, dont la forme était oblongue, augmentait avec la quantité qu'il représentait; il y en avait de toutes les valeurs, depuis un denier tournois jusqu'à six sequins. Il était défendu, sous peine de mort, de les refuser dans le commerce; leur falsification entraînait le dernier supplice. En payant un droit de trois pour cent, on pouvait échanger à l'hôtel de la monnaie les billets usés pour des billets neufs. Les doreurs et les orfèvres avaient la faculté de s'y procurer les métaux précieux dont ils avaient besoin pour leurs travaux. En arrivant aux frontières de la Chine, les étrangers devaient livrer leur or et leur argent pour la monnaie fictive. Celle qui avait cours sous le règne de Coubilaï, et qui avait été émise par ce prince, était nommée *Tchao* (1), *papier-monnaie*, ou plutôt *Pao-tchao*, *papier-monnaie précieux*. Coubilaï avait eu recours à cet expédient dès son avénement au trône, à l'exemple des souverains de la dynastie Soung et même de ceux de la dynastie Thang, qui avaient commencé à émettre

(1) Marco Polo, *ibid*, liv. II, chap. 18, pag. 353.

du papier-monnaie, en sorte qu'il était connu à la Chine depuis quatre cents ans (1).

Coubilaï avait embrassé le Bouddhisme à la persuasion de l'impératrice Djamouï-khatoun, et la protection qu'il accordait aux Lamas était un grand sujet de mécontentement pour les Chinois éclairés. Par l'effet du cours d'études qui leur était tracé, les lettrés professaient en général la doctrine de Confucius, de toutes les religions celle qui parle le moins aux sens extérieurs et à l'imagination; culte sans autel ni prêtres, dont le souverain et ses lieutenants sont les principaux ministres, lorsqu'il s'agit de rendre hommage au ciel, dans les jours solemnels. Or, les sectateurs de Confucius avaient en aversion le Bouddhisme avec ses temples d'idôles et ses légions de moines fainéants (2), adonnés à toute sorte de pratiques superstitieuses et décevantes. Les let-

(1) Gaubil, *Observ. chron.*, pag. 192. — *Sur l'origine du papier-monnaie*, par M. Klaproth, Journ. asiat., tom. I, pag. 257.

(2) Les prêtres bouddhistes, selon Rubruquis, (ch. 26), étaient vêtus de jaune, avaient tête et menton rasés, portaient des chapelets, vivaient dans des couvents, au nombre de cent ou deux cent, et faisaient vœu de chasteté.

trés ne purent pas s'attacher sincèrement à un pouvoir dévoué aux Lamas, et les lettrés jouissaient d'un grand crédit sur l'esprit des Chinois.

Malgré son zèle pour la religion de Bouddha, Coubilaï respectait le culte des chrétiens, des mahométans et des juifs. Les jours où les chrétiens célébraient leurs grandes fêtes, il les faisait venir en sa présence, et baisait dévotement le livre des évangiles, après l'avoir fait encenser. Il disait qu'il y avait quatre grands prophètes révérés par les nations: Jésus-Christ, Mahomet, Moyse et Sommona-Codom (Schaguia-mouni); qu'il les honorait tous quatre et qu'il invoquait leur céleste assistance (1). Comme zèlé sectateur de Fo, il était l'ennemi des Tao-ssé; aussi donna-t-il l'ordre, en 1281, des brûler leurs livres dans tout l'empire (2).

Les chrétiens nestoriens, nombreux en Chine, avaient un évêque résidant à Ta-tou. Le pape Jean XXI, ayant ouï dire à deux Georgiens qui, en 1277, se présentèrent à sa cour comme envoyés du Khan Abaca, fils de Hou-

---

(1) Marco Polo, liv. II, chap. 2, pag. 274.

(2) Mailla, ibid., p. 410.

lagou, que l'empereur Coubilaï s'était fait baptiser et instruire dans la religion chrétienne, et qu'il désirait ardemment que des missionnaires vinssent prêcher l'Évangile à ses sujets, ce pontife fit choix de plusieurs religieux qui durent se rendre en Tartarie; mais sa mort suspendit leur départ. L'année suivante, Nicolas III, son successeur, chargea cinq franciscains d'aller propager la religion chrétienne parmi les Mongols et les Chinois, et leur donna des lettres pour Abaca et Coubilaï. Celle qui était adressée au Caan commençait par une courte relation de la vie, de la mort, de la résurrection et de l'ascension de Jésus-Christ; elle faisait ensuite connaître et l'occasion et le motif de l'envoi desdits religieux. Le pape priait Coubilaï de les accueillir avec bonté, de les défrayer pendant leur séjour dans son empire, et de les faire escorter à leur retour, afin qu'ils pussent revenir à Rome avec le fruit désiré de leurs travaux, et la joie d'avoir opéré le salut d'un grand nombre d'individus. Il finit par lui recommander les chrétiens qui se trouvaient dans ses états (1).

---

(1) Odor. Raynaldus, *Annales Eccles.*, tom. III, pag. 452

En 1289, le pape Nicolas IV fit partir pour la Chine quelques religieux du même Ordre, sous la conduite du frère Jean de Monte-Corvin. Des envoyés d'Argoun, khan mongol de la Perse, lui avaient assuré que l'empereur Coubilaï était très-affectionné à la religion chrétienne, et avaient demandé en son nom l'envoi de missionnaires à la Chine. Le pape remit au frère Jean une lettre pour Coubilaï, où il témoignait à ce prince la joie qu'il ressentait de ses bonnes dispositions envers les chrétiens, et recommandait à sa protection les religieux qu'il envoyait à sa cour (1).

Il y avait aussi, à cette époque, beaucoup

à 454. — Cette lettre est datée de Rome, apud S. Petrum, II non. aprilis, anno I (12 avril 1278).

(1) *Ibid.*, t. IV, pag. 69. La date de cette lettre est, Reate III. idus jul. an II (13 juillet 1289). Le frère Odorico d'Udine vante la munificence de Coubilaï envers les moines européens qui habitaient sa capitale: « Et io vi stetti tre anni in compagnia di frati minori, « che vi hanno il monastero, dove, dalla corte vi veniva « tanta robba, che sarebbe stata bastante per mille frati. « E per lo Dio vero è tanta differenza da questo signore « a questi d'Italia, come da un huomo ricchissimo ad « un che sia il più povero del mondo. »

de mahométans en Chine; mais une circonstance particulière leur attira, pendant plusieurs années, une sorte de persécution. Des marchands mahométans ayant offert en présent à l'empereur des aigles blancs et des faucons (sancours) à pattes blanches et à bec rouge, qu'ils avaient apportés du pays des Couris et des Kirguises, ce prince, pour leur donner une marque d'attention, leur envoya des mets de sa table. Comme ils s'abstenaient d'en manger, Coubilaï leur en demanda la raison. Ils répondirent que pour eux ces viandes étaient impures, parce qu'elles provenaient d'animaux qui n'avaient pas été tués de la manière prescrite par leur loi. L'empereur, offensé de leur répugnance, excité d'ailleurs par les bouddhistes et les chrétiens qui se trouvaient à sa cour, fit revivre l'ordonnance tchinguizienne qui défendait, sous peine de mort, d'égorger les moutons, et promit de donner les familles et les biens des coupables à ceux qui les auraient dénoncés. Dès que cet édit eut été promulgué, il se trouva des délateurs; beaucoup d'individus s'enrichirent par ce moyen aux dépens des musulmans; les esclaves, pour obtenir leur liberté, accusaient leurs patrons. Cette persécution dura sept ans; enfin, sur

les pressantes sollicitations de quelques seigneurs et prélats mahométans, le ministre des finances, Sanga, représenta à l'empereur que les marchands mahométans ne venaient plus à la Chine; que le prince était privé des présents qu'ils avaient coutume de lui offrir, et le trésor, des droits de douane que payaient leurs marchandises. Ces considérations engagèrent Coubilaï à révoquer son ordonnance.

Avant cette époque, les sectateurs de Mahomet avaient déjà encouru la disgrace de l'empereur. Des chrétiens leur avaient rendu le mauvais service de citer au prince ce verset du Cour'an : *Tuez tous ceux qui adorent plusieurs dieux*. L'empereur ayant fait venir les docteurs musulmans qui se trouvaient dans sa résidence, demanda au principal d'entre eux si leur livre sacré contenait ce précepte. Il ne put le nier. *Et*, reprit Coubilaï, *vous croyez que le Cour'an vous vient de Dieu?* — *Nous n'en doutons pas.* — *Puisque Dieu vous a ordonné de tuer les infidèles*, poursuivit le Caan, *pourquoi ne lui obéissez-vous pas?* — *C'est que le temps n'en est pas venu; nous ne le pouvons pas encore.* — *Mais moi je peux vous faire périr*, s'écria le prince en colère, et il ordonna que cet homme fût mis à mort sur le champ. Le ministre des finances

Ahmed, prédécesseur de Sanga, et d'autres fonctionnaires mahométans supplièrent l'empereur de faire suspendre l'exécution, et d'interroger d'autres musulmans, mieux instruits du véritable esprit de leur religion. Ils firent venir un cadhi à qui le prince adressa la même question sur le passage du Cour'an qui lui avait été dénoncé. *Il est vrai*, répondit ce magistrat, *que Dieu nous commande de tuer les pluralistes, mais on désigne sous ce nom ceux qui ne reconnaissent pas un être suprême; et comme vous mettez le nom de Dieu en tête de toutes vos ordonnances, vous ne pouvez pas être rangé dans cette classe.* Coubilaï, satisfait de cette réponse, donna au cadhi des marques de sa bienveillance et fit mettre en liberté les docteurs musulmans (1).

L'empereur avait beaucoup de confiance dans l'astrologie. Il y avait à Khanbalic près de cinq mille astrologues ou devins, tant chrétiens que mahométans et chinois, entretenus aux frais du prince, qui pourvoyait également aux besoins d'une multitude d'indigents (2). On voit dans l'histoire que les

---

(1) *Djami ut-Tévarikh.*

(2) Marco Polo, liv. II, chap. 25, pag. 377,

éclipses, les comètes, les tremblements de terre, regardés alors comme des signes de la colère céleste, lui causaient de vives alarmes.

Coubilai habitait en hiver la ville qu'il avait fondée près de l'ancienne capitale des Kin, nommée *Ta-tou*, c'est-à-dire en chinois la grande résidence, et appelée par les Mongols *Khan-balik* ou la ville du khan; c'est la cité surnommée aujourd'hui Pé-kin ou cour du nord, mais dont le vrai nom est Chun-tien-fou. Elle était de forme carrée; chaque côté avait six milles de long, et trois portes, gardées chacune par mille hommes (1). Les rues principales, tirées au cordeau, laissaient voir à-la-fois les portes opposées. Douze grands faubourgs correspondant aux douze portes, étaient habités par les marchands et les étrangers (2). Le transport des denrées et des marchandises à Ta-tou était facilité par un

(1) Suivant Raschid, elle était ceinte d'un rempart de terre, flanqué de sept tours; d'une tour à l'autre, il y avait un fersenk de distance (environ une lieue commune). Le palais impérial, nommé *carschi*, était situé au centre de la ville, et l'on y voyait partout le marbre et l'albâtre.

(2) Marco Polo, liv. II, chap. 6.

canal, qui aboutissait, près de l'embouchure de la rivière Pay dans le golphe du Petche-li, à la petite ville de Thian-tsin, d'où le cours d'autres rivières conduisait dans le grand canal impérial qui traverse le Schantoung, et mettait la capitale en communication avec le midi de la Chine (1). Coubilaï habitait Ta-tou pendant les mois de décembre, janvier et février. L'enceinte de son palais formait un carré dont les côtés avaient un mille de long. A chaque angle et au milieu de chaque mur s'élevait un superbe édifice, où l'on conservait les instruments de guerre. Un second mur intérieur était également flanqué de huit bâtiments qui renfermaient les trésors de l'empereur. Les murs de ces deux enceintes représentaient des batailles et d'autres sujets, peints des plus vives couleurs, parmi lesquelles on voyait briller l'or et l'argent. Au centre du second carré s'élevait le palais impérial, dont la cour contenait une table à laquelle six mille hommes pouvaient se placer pour prendre leur repas; dans l'espace compris entre les deux murailles étaient des vergers, un parc rempli de bêtes fauves et des viviers où l'on

(1) Mailla, ibid, pag. 439. — Gaubil, pag. 210.

nourrissait les poissons les plus délicats (1).

Lorsque l'empereur, dans les jours solennels, donnait un grand festin, sa table particulière était placée devant son trône sur une estrade élevée, et il était assis le visage tourné vers le midi, ayant à sa gauche l'impératrice (2). A sa droite siégeaient les princes ses fils et les autres princes du sang, sur des estrades moins élevées, de sorte que leurs têtes étaient au niveau des pieds de l'empereur; d'autres tables, graduellement plus basses, servaient aux seigneurs et aux chefs militaires. A la gauche de l'empereur étaient assises, à des tables de différentes hauteurs, les princesses du sang, les femmes des seigneurs et des officiers. Beaucoup de personnes de marque qui ne pouvaient pas être placées à ces tables, prenaient leurs repas assis sur les tapis. Les grands officiers qui servaient l'empereur, avaient la bouche couverte d'une fine étoffe de soie, afin que les mets et les boissons ne fussent pas exposés au contact de leur haleine. Chaque fois que le monarque levait la coupe pour boire,

(1) Marco Polo, liv. II, chap. 6, pag. 287.

(2) Selon Aboul-Gazi, la gauche, le côté du cœur, était la place d'honneur chez les Mongols.

l'orchestre se faisait entendre et tout le monde se mettait à genoux. Au milieu de la salle, un buffet carré, richement doré et chargé de sculptures représentant divers animaux, contenait une superbe cuve pleine de vin, qui était entourée de quatre vases moins grands où l'on puisait du lait de jument et d'autres boissons. De larges coupes d'argent ou de vermeil, remplies de ces liqueurs, étaient placées sur les tables; il y en avait une pour deux convives; chacun avait devant lui une grande cuillère avec laquelle il puisait dans ce vase, et portait la liqueur à sa bouche. Après le repas, on introduisait des comédiens, des jongleurs, des bateleurs, qui exerçaient leurs talents devant le souverain. Deux officiers, d'une taille gigantesque, le bâton à la main, étaient postés à chaque porte de la salle, pour veiller à ce que personne n'en touchât le seuil des pieds, contact regardé comme un maléfice; ceux qui commettaient une pareille inadvertance étaient dépouillés de leurs vêtements par les huissiers, à moins qu'ils n'aimassent mieux recevoir un certain nombre de coups de bâton (1).

(1) Marco Polo, liv. II, chap. 10, p. 318. — Rubru-

Les principales fêtes étaient le premier jour de l'an, qui tombait au 6 de février, et l'anniversaire de la naissance de Coubilaï. A cette dernière occasion l'empereur recevait de riches présents des princes et des seigneurs, et l'on priait pour lui dans les temples des divers cultes. Le premier jour de l'an, les princes, les Grands et les officiers, vêtus de blanc, se rendaient au palais, dès l'aurore, et, s'étant rangés suivant leurs grades, à un certain signal, ils tombaient tous à genoux pour saluer le monarque par quatre prosternations; après cet acte d'hommage, ils allaient brûler de l'encens sur un autel placé au milieu de la cour, devant un tableau qui présentait le nom de Coubilaï. Il était d'usage que les commandants des villes et les gouverneurs des provinces fissent offrir, en ce jour, des chevaux blancs à l'empereur. On célébrait dans l'année douze autres fêtes, à l'occasion desquelles Coubilaï

quis raconte qu'en sortant du pavillon de l'empereur Mangou, son compagnon, le frère Barthélemi, eut la maladresse de heurter du pied le seuil de la porte, et qu'il fut arrêté par les gardes; mais qu'on ne tarda pas à le relâcher, en considération de ce qu'il était étranger.

donnait aux Grands de sa cour des habits brodés d'or et garnis de perles et de pierres précieuses (1).

Ce prince passait les mois de juin, juillet et août à Caï-ping-fou, surnommée *Chang-tou*, dans un palais qu'il avait fait bâtir, à l'extrémité de cette ville de sa fondation, lequel était décoré des plus beaux marbres, et dominait sur un parc d'environ seize milles de circuit où il prenait souvent le plaisir de la chasse. Il retournait à Ta-tou, dans le mois de septembre; usage que suivirent les empereurs mongols, ses successeurs (2).

---

(1) Marco Polo, liv. II, chap. 12, pag. 328. — Le frère Odorico d'Udine, parlant de ces fêtes du grand Khan, dit : « Nel loco piu basso di tutti stanno quattro « scrittori che scrivano tutto quello che parla il signore « finche sta nella sedia. »

(2) *Idem*, liv. I, chap. 56, pag. 250. — Gaubil p. 144. — J. de Mandeville (chap. 87), et Haïton (chap. 19), rapportent que la ville de Chang-tou était plus grande que Rome. — Selon Gaubil (pag. 115), elle était située, lat. 42° 25′, longit. 10 ou 12′ à l'ouest de Pékin. Raschid dit que Caï-ping-fou était à 50 fersenks de Ta-tou. — Nous donnons, dans la note IV à la fin de ce volume, la traduction des articles du *Djami ut-Tévarikh* où il est fait mention des deux résidences de Coubilaï, de l'étendue de son empire, de sa division en

Il entretenait deux corps de chasseurs, chacun de dix mille hommes; les uns, vêtus de rouge, les autres, de bleu, sous les ordres de deux grands veneurs, qui étaient allemands. On employait ces corps dans les grandes battues. Lorsque l'empereur s'amusait à chasser avec les oiseaux de proie, il se plaçait dans une maison portée par quatre éléphants (1).

Coubilaï avait plusieurs femmes et un grand nombre de concubines. Celle de ses épouses qui tenait le premier rang et qu'il aimait le plus était Djambouï Khatoun, fille du noyan Iltchi, l'un des chefs de la tribu mongole des Councourates. Elle lui donna quatre fils: Dordji, Tchingkim, Manggala et Noumougan (2).

---

grands gouvernements, et des autorités administratives à Ta-tou.

(1) Marco Polo, liv. II, chap. 13 à 16.

(2) *Djami ui-Tévarikh.* — Raschid dit que, quoique Coubilaï eut douze fils, les quatre princes, nés de sa grande épouse, qu'il appelle Djanouï Khatoun eurent, comme les quatre fils de Bourta Fotchin (la première des femmes de Tchinguiz-khan), une supériorité de rang bien marquée sur les autres. Mr. J. J. Schmidt nous apprend que Dordji est un nom tibétain qui signifie *sceptre;* que Manggala veut dire, en sanscrit, *bonheur,* et Nomogan, en mongol, *débonnaire.* Il ignore ce que signifie Tchingkim. Voy. la note 21, p. 399, à la suite de *Geschichte der Ost-mongolen.*

Coubilaï eut encore huit fils d'autres femmes: Couridaï, Hougatchi, vice-roi du pays de Caradjank; Oucouroudji, vice-roi du Tubet; Abadji, Geukdjou, Coutouctemour, Tougan (1). Quatre de ses femmes avaient le rang d'impératrice; chacune d'elles entretenait à son service trois cents jeunes filles et une foule de pages et d'eunuques, en sorte que les maisons de ces quatre princesses pouvaient être composées de dix mille personnes.

Les filles employées au palais impérial étaient prises, en grande partie, dans les tribus de la Tartarie et particulièrement dans celle des Ongoutes, qui avait la réputation de fournir les plus belles femmes. Des officiers de la cour étaient souvent chargés d'aller choisir ces filles, au nombre de plusieurs centaines, et de les conduire au palais. Ils en donnaient un certain prix à leurs parents, qui se réjouissaient de voir leurs filles placées à la cour. Arrivées au palais, elles étaient inspectées par des

---

(1) *Djami ut-Tévarikh*. Le nom du huitième manque dans le manuscrit. — Selon Marco Polo, Coubilaï eut vingt-deux fils de ses femmes et vingt-sept de ses concubines.

officiers qui choisissaient les plus belles. Celles-ci, destinées au service particulier de l'empereur, étaient, avant leur admission, placées sous la surveillance de matrones, chargées d'observer avec soin si elles avaient quelque imperfection physique qui pût offenser la délicatesse des sens du maître. Cinq de ces filles formaient une compagnie, et chaque compagnie faisait le service, pendant trois jours de suite, dans les appartements intérieurs, tandis qu'une autre se tenait dans les pièces extérieures pour recevoir de la première et transmettre les ordres du prince. Les filles qui n'étaient pas réservées pour le service de sa personne, étaient données aux impératrices, ou mises à la disposition des différents officiers du palais, qui les employaient aux travaux de l'office, de la cuisine, de la garderobe, etc. Elles épousaient ordinairement des officiers de la cour, avec l'agrément de l'empereur, qui avait coutume de les doter (1). Ce choix de filles pour le palais impérial n'avait pas lieu dans les provinces chinoises. Ogotaï l'y avait supprimé, sur la proposition d'Yeliu-tchoutsaï,

(1) Marco Polo, liv. II, chap. 4, pag. 281.

et Coubilaï étendit la même défense aux pays conquis sur les Soung (2).

Coubilaï eut d'abord l'intention de laisser le trône à son quatrième fils Noumougan; mais pendant la captivité de ce prince, fait prisonnier dans la guerre contre Caïdou, il désigna pour son successeur son second fils Tchingkim. Quelque temps après, Noumougan, remis en liberté, revint en Chine et exhala son mécontentement par des discours qui lui attirèrent le courroux de son père. Coubilaï le chassa de sa présence et lui défendit de reparaître à ses yeux. Noumougan mourut peu après sa disgrace, et Tchingkim, prince doué de grandes qualités, pré- 1286 janv.
céda également son père au tombeau. En 1293, huit ans après la mort de cet héritier présomptif, le général Bayan, l'un des principaux ministres de Coubilaï, poussé par la princesse Gueukdjin, veuve de Tchingkim, fit observer au Caan, dont l'âge était très-avancé, qu'il n'avait pas de successeur désigné. Alors Coubilaï nomma Temour, auquel il venait de donner le gouvernement de Caracouroum, et chargea Bayan d'aller

(2) Gaubil, pag. 199.

en Tartarie lui annoncer son élévation, et l'installer sur le trône de prince impérial avec les cérémonies et les fêtes accoutumées (1).

(1) Mailla, tom. IX, p. 434 à 456. — *Djami ut-Téva-rikh*.

CHAPITRE V.

TEMOUR.

Élection de Temour. — Nominations faites par le nouvel empereur. — Mort du généralissime Bayan. — Paix avec le Ngan-nan. — Tribut du roi de Mian-tian. — Révolution dans le Mian-tian. — Intervention armée de Temour. — Conduite de ses généraux. — Leur punition. — Expédition contre le pays de Papésifou. — Révolte de plusieurs peuples sur la frontière de la Chine. — Revers des troupes impériales sous Lieoutchin. — Victoires de Lieou-koué-kié. — Soumission des peuples révoltés. — Opérations militaires contre Doua. — Campagne et défaite de Caïdou. — Sa mort. — Soumission de Tchébar, son fils et de Doua. — Reconnaissance de Temour par tous les princes Tchinguiziens. — Guerre entre Doua et Tchébar. — Réunion des domaines de Tchébar à ceux de Doua. — Mort de Doua. — Ses successeurs. — Mort de Temour.

A la mort de Coubilaï, une diète d'élection fut convoquée à Chang-tou. Temour s'y rendit de l'armée qu'il commandait. Quoiqu'il eut été mai.
déclaré successeur au trône, son frère aîné

Camala, aspirait à l'empire. Il y avait division parmi les princes; mais les généraux et les dignitaires chinois voulaient Temour. Enfin le général mongol Bayan qui, par sa considération personnelle, autant que par sa place de premier ministre et de généralissime, était le personnage le plus influent de cette assemblée, mit le sabre à la main et déclara, d'un ton animé, qu'il ne souffrirait pas qu'on plaçat sur le trône personne autre que celui qui avait été désigné par le défunt empereur. Ce mouvement termina les débats. Camala se mit à genoux devant son frère; les autres princes suivirent son exemple et Temour fut proclamé Khacan. On publia, selon l'usage, une amnistie générale (1).

---

(1) Mailla, ibid, pag. 461. — Gaubil, pag. 223. — Selon Raschid, la mère de Temour, nommée Gueukdjin, exerça la régence pendant l'interrègne. « Lorsque la diète fut as-« semblée, voyant que Camala disputait le trône à son « frère, cette princesse, dit Raschid, qui avait beaucoup « d'esprit et d'adresse, déclara que, d'après la volonté du « Caan défunt, le trône devait appartenir à celui de ses des-« cendants qui posséderait le mieux les maximes de Tchin-« guiz khan. Montrez chacun, leur dit elle, ce que vous « en savez, et les princes et seigneurs qui sont ici pré-« sents, décideront entre vous. Temour qui s'exprimait

Le premier soin de Temour fut d'élever son père et sa mère au rang impérial, et d'ordonner l'érection de monuments en l'honneur de Tchingkim, de Coubilaï et de l'impératrice Djambouï. Il adopta le nom d'*Oldjaïtou*, qui veut dire, en mongol, *fortuné*. Le gouvernement général de la Mongolie, dont Caracouroum était le chef-lieu, fut donné au prince Camala. Gueukjou et Keurgueuz, beaux-frères de Temour, reçurent le commandement du cordon de troupes placé sur la frontière du nord-ouest contre Caïdou et Doua. Le prince Ananda, cousin de Temour, fut nommé gouverneur des provinces à l'ouest du fleuve jaune, plusieurs desquelles avaient fait partie du Tangoute. Cette grande vice-royauté, dont son père Mangala était investi sous le règne précédent, avait pour chef-lieu la ville de King-tchao-fou, nommée actuellement Si-ngan-fou. Bayan-Fentchan conserva le ministère des finances, et reçut le surnom de *Seyid-Edjell*,

---

« bien, prit la parole et retraça disertement les sages « préceptes de son grand aïeul. Camala avait un peu « d'embarras dans la langue et moins d'assurance. Après « les avoir entendus l'un et l'autre, les membres de l'as- « semblée s'écrièrent, tous d'une voix, que Temour était « le plus digne du trône. »

fort considéré chez les Mongols, qui s'étaient habitués à le regarder comme appartenant au chef de l'administration. Ce ministre avait huit collègues qui composaient avec lui le conseil des finances (1).

1295 janv. Le généralissime Bayan mourut au commencement du règne de Temour, âgé de cinquante-neuf ans, généralement regretté des Chinois comme des Mongols. Il avait montré, dans la guerre contre les Soung, qu'il possédait le talent de diriger de grandes armées. Ses officiers, confiants en la supériorité de son génie militaire, lui obéissaient avec une entière soumission. Il cherchait à épargner le sang, et toutes ses qualités étaient relevées par une rare modestie (2).

Les seuls événements remarquables du règne de Temour sont deux guerres qu'il eut à soutenir, l'une pour réduire à l'obéissance des peuples révoltés contre sa domination dans la partie de l'Inde qui avoisine la Chine; l'autre contre Caïdou et Doua, les anciens rivaux de Coubilaï.

Dès son avènement au trône, Temour fit

(1) *Djami ut-Tévarikh.*

(2) Mailla, *ibid*, pag. 462.

la paix avec le roi de Ngan-nan, et ouvrit les communications avec les Indes, qui avaient été interrompues par la guerre de Kouawa (1). Depuis plusieurs années Titiya, roi de Mien-tien, n'avait pas envoyé son tribut, et Temour était sur le point de faire marcher une armée contre ce prince vassal, lorsque son fils Sinhobati vint lui apporter sa redevance 1227.
et lui rendre hommage en son nom. Temour reconnut, par des lettres patentes, le roi de Mien-tien, et son fils Sinhobati, pour son successeur. Il remit à ce prince un sceau carré, sur lequel était gravée la figure d'un tigre. En même temps, les commandants mongols sur la frontière du Mien-tien reçurent l'ordre de respecter le territoire de ce royaume, et de protéger le commerce de ses habitants avec l'empire (2).

Trois ans après, Titiya fut détrôné et tué par son frère Asancoyé. Son fils alla implorer l'assistance de Temour, qui ordonna à Siétchaour, gouverneur du Yun-nan, d'entrer dans le Mien-tien, et de lui amener Asancoyé. Siétchaour essuya plusieurs échecs,

---

(1) Gaubil, pag. 224.

(2) Mailla, ibid, pag. 468.

à la suite desquels il se retira dans le Yun-nan, faisant courir le bruit qu'il avait étouffé la révolte; mais on sut que plusieurs des chefs de son armée s'étaient laissés corrompre par les rebelles; ils furent punis de mort. Quant à Siétchaour, l'empereur le dégrada et confisqua ses biens.

A l'occasion de cette guerre dans le Mien-tien, on fit observer à Temour que le royaume de Papésifou, qui est situé à l'ouest du Yun-nan, refusait encore d'adopter le calendrier chinois, c'est-à-dire, de se soumettre au grand empire. Temour voulant, à l'exemple de ses prédécesseurs, illustrer son règne
1301 mars. par des conquêtes, fit marcher contre ce pays un armée de trente mille hommes sous les ordres de Lieouchin qui avait, le premier, conseillé cette entreprise; mais elle fut bientôt réduite à un tiers par les fatigues d'une longue marche et l'influence du climat méridional. Les réquisitions dans le Yun-nan pour les subsistances des troupes et la remonte de la cavalerie, poussèrent à la révolte les Miao-tsé, les Lao-tsé et d'autres peuples montagnards de cette contrée, qualifiés par les Chinois de Barbares. Un de leurs chefs, Song-long-tsi, se mit à la tête de leurs forces réunies; elles enveloppèrent Lieoutchin et au-

raient taillé en pièces son armée, si le prince Hougatchi, fils de Coubilaï, qui était vice-roi du Yun-nan, ne fut arrivé promptement à son secours.

Par l'ordre de l'empereur, les généraux Lieou-koué-kié et Yang-saï-yn-poua, ayant assemblé les troupes disponibles du Su-tchouan, du Yun-nan et du Hou-kouang, s'avancèrent pour soutenir Lieouchin, qui, poussé vivement par Songlongtsi, était en pleine retraite; il avait abandonné ses bagages et perdu beaucoup de monde. L'insurrection s'étendait; beaucoup d'autres peuplades y prenaient part (1). Des corps détachés pillaient les villes, ruinaient les forts, ravageaient le plat pays dans les contrées qui restaient soumises. Lieou-koué-kié cherchait seulement à se maintenir jusqu'à l'arrivée d'un renfort que Yessou-taïr avait reçu l'ordre de lui amener. Alors il pénètra de divers côtés, dans le pays des rebelles, dont il prit ou tua un grand nombre. Une femme nommée Ché-tsioë qui, dès le principe, s'était mise à la tète des révoltés, fut prise et exécutée. Song-long-tsi, arrèté dans sa fuite,

(1) C'étaient les Ousan, Oumong, Tongtchuen, Mang, Outeng, Ouétchou, Poungan et autres.

par son propre neveu, eut la tête tranchée. La mort de ces deux chefs fut promptement suivie de la soumission des rebelles. L'empereur leur accorda une amnistie générale; mais Lieoutchin fut mis en jugement et condamné à mort (1).

La guerre continuait dans le nord. Les troupes impériales commandées par Tchohangour, qui après la mort, en 1297, de son père Toutouca, prince kiptchac, avait été nommé son successeur, remportèrent, dans les années 1297 et 1298, quelques avantages sur celles de Caïdou et de Doua; celles-ci obtinrent, à leur tour, un succès qu'elles durent à la négligence de leurs ennemis. Une division de l'armée de Doua vint attaquer le cordon de troupes qui gardait la frontière de l'empire. Des corps de cavalerie étaient postés, de distance en distance, sur une ligne qui s'étendait du sud-ouest au nord-est, et les communications entre ces troupes étaient accélérées par des relais. Dès qu'on aperçut l'ennemi, des courriers furent expédiés le long du cordon pour donner l'alarme; mais les commandants de trois postes s'étaient réunis ce

(1) Mailla, ibid, pag. 477 et suiv.

même jour pour boire ensemble, et lorsque cet avis leur parvint, au milieu de la nuit, ils étaient ivres au point de ne pouvoir pas monter à cheval. Le général Keurgueuz, ignorant cette circonstance, rangea en bataille ses troupes, dont le nombre ne montait qu'à six mille hommes, et fut promptement attaqué. Les secours qu'il attendait n'arrivant point, il se vit obligé de prendre la fuite; poursuivi, fait prisonnier, il ne sauva sa vie qu'en se sept. faisant connaître pour le gendre de l'empereur.

Temour fit mettre aux fers les trois commandants qui avaient manqué à leur devoir. Cependant l'échec dont ils étaient cause fut bientôt réparé. Deux princes, Youboucour et Oulouss-Bouca, et un général, Dourdouca, quittèrent Doua avec douze mille hommes pour passer au service de Temour. Ils avaient déserté l'empire sous le règne précédent. Temour, se méfiant de ces transfuges, envoya des troupes pour s'assurer de leurs personnes. Chemin faisant, Oulouss-Bouca fit piller Caracouroum par ses soldats. A son arrivée il fut arrêté; mais il trouva de puissantes protections qui lui firent obtenir sa grace; néanmoins Temour ne voulut pas l'employer. Il traita, au contraire, avec bonté Youboucour, auquel il n'avait rien à reprocher; quant à Dourdouca,

qui avait déserté deux fois, il fut condamné à mort. Ce général dit, en versant des larmes, que la crainte seule lui avait fait quiter le service de Coubilaï; qu'il n'avait jamais porté les armes contre cet empereur, et que voyant Temour sur le trône, il s'était concerté avec les deux princes pour passer de son côté; qu'il lui amenait plus de troupes qu'il n'en avait enlevé, et cela pour marcher à leur tête contre les ennemis du Caan. Temour lui fit grace et l'envoya avec une armée contre Doua. Youboucour obtint la permission de partir avec lui. Tous deux connaissaient bien les forces de Doua, et ils désiraient, l'un et l'autre, se signaler contre ce prince rebelle.

Après l'avantage qu'il avait remporté, Doua s'en retournait tranquillement et à petites journées à ses ordous. Il avait le dessein de tomber, en passant, sur les troupes d'Ananda, d'Atchiki et de Tchobaï, cantonnées sur la frontière du Tangoute, jusqu'à Cara-khodja près de l'Ouïgourie. Mais au moment où ses troupes se préparaient en désordre à passer un fleuve, Dourdouca fond sur elles tout-à-coup, les bat complettement et en tue ou noye un grand nombre. Doua, dont le beau-frère avait été fait prisonnier dans cette action,

envoya des députés à l'empereur pour proposer son échange contre Keurgueuz. Temour y consentit et fit conduire son prisonnier au camp de Doua; avant son arrivée ce prince fit tuer Keurgueuz, et dit qu'il l'avait envoyé à Caïdou, mais qu'il était mort en route.

Nayan, chef de l'Oulouss de son bisaïeul Orda, était, depuis plusieurs années, en guerre avec Caïdou et Doua, qui soutenaient son cousin et rival Kouïlek; ces princes s'étaient livrés dans cet espace de temps quinze batailles. Nayan, affaibli par ses efforts, proposa au khan mongol de la Perse et à l'empereur Temour, d'attaquer leurs ennemis communs de trois côtés à-la-fois. L'occasion était favorable; mais l'impératrice Gueukdjin représenta à son fils qu'il possédait d'assez vastes états; que s'il marchait contre Caïdou et Doua, dont les forces étaient si éloignées du siége de son empire, il emploierait une ou deux années dans cette expédition, et que son absence pourrait faire naître des troubles en Chine. Temour congédia les envoyés de Nayan, avec la réponse qu'il délibérerait sur la proposition de leur maître (1).

---

(1) *Djami ut-Tévarikh.* C'est ici que se termine l'histoire

En 1301, Caïdou entra dans l'empire avec une armée plus formidable que celles qu'il avait jusqu'alors mis sur pied. Il était accompagné de Doua et de quarante princes des deux branches d'Ogotaï et de Tchagataï. Khaischan, neveu de Temour, que cet empereur avait envoyé, peu auparavant, à l'armée du nord, afin qu'il fit son apprentisage de guerre sous les généraux Yuetchetchar et Tchoangour, appela à lui promptement les cinq corps d'armée qui se trouvaient dans cette partie
1301 août. de la Mongolie, et livra bataille à l'ennemi, entre Caracouroum et la rivière Tamir. Caïdou fut défait; il se retira et mourut de maladie dans sa marche rétrograde (1). Ce prince,

---

de la branche suzeraine des successeurs de Tchinguiz-khan, dans le *Djami ut-Tévarikh*, dont l'auteur était contemporain de Temour.

(1) Gaubil, pag. 229. — Mailla, *ibid*, pag. 479. Selon Vassaf, Caïdou et Doua rencontrèrent l'armée impériale à quelques journées de la ville de Cayalic, qui était sur la frontière des deux États. Des négociateurs, envoyés de part et d'autre, suivant l'usage des Mongols, n'ayant pu ménager un accomodement, on eut recours à la voie des armes. La victoire se déclara, comme d'ordinaire, pour Caïdou. Il fit un butin considérable sur les troupes de l'empereur, et, satisfait du résultat de son expédition, il s'en retournait dans ses États, lorsqu'il tomba malade et mourut dans le désert.

qui avait pris le titre de khan, fut regretté de ses sujets pour son humanité, de ses troupes, pour sa bravoure. On dit qu'il s'était trouvé dans quarante-une batailles, soit contre les armées du Caan, soit contre d'autres ennemis, et qu'il avait presque toujours été victorieux. Ses troupes aguerries étaient citées, même parmi les Mongols, pour leur intrépidité au milieu des combats (1).

Ces troupes, suivant l'usage, lui rendirent les honneurs funèbres en poussant des cris lamentables. Doua, qu'il avait fait le dépositaire de ses dernières volontés, proposa aux princes réunis autour de son cercueil, de lui donner pour successeur Tchabar, l'aîné de ses quarante fils qui était alors absent. Il avait d'ailleurs des obligations à ce jeune prince: lorsqu'après la mort de Borac, les membres de sa famille se rendirent, comme de coutume, à la cour de Caïdou, pour solliciter le trône

(1) On trouve dans la Collection d'Odor. Raynald, (tom. IV, pag. 70), une lettre du pape Nicolas IV au prince Caïdou, datée de Reate, id. III. julii an. II (13 juillet 1289), où ce pontife, lui ayant exposé les principaux dogmes de la religion chrétienne, tels que la rédemption du genre humain par la mort de Jésus-Christ, fils de Dieu, sa résurrection au bout de trois jours et

vacant, Doua, qui était du nombre des prétendants, l'obtint par le crédit de Tchabar, quoiqu'il ne fût pas l'aîné des descendants de Tchagataï. Tous furent de l'avis de Doua. Ensuite, chacun des princes délégua plusieurs de ses officiers pour accompagner le cercueil jusqu'à la résidence du défunt. Peu après Tchabar étant arrivé, les princes, ayant à leur tête Doua, lui rendirent hommage.

Lorsque Tchabar eut été installé sur le trône d'Ogotaï, Doua lui proposa de reconnaître la suzeraineté de Temour, pour terminer la guerre qui, depuis trente années, déchirait la famille de Tchinguiz-khan. Son avis fut agréé par Tchabar et les autres princes. Ils

---

son ascension au ciel, après avoir conféré à St.-Pierre, le prince des apôtres, les clefs du royaume des cieux, pour être transmises à ses successeurs, investis par là d'un tel pouvoir que ce qu'ils lient ou délient sur la terre est lié ou délié dans les cieux, exhorte le prince mongol, en vertu de ce pouvoir qui lui est échu, quoiqu'il en soit indigne, à embrasser la religion chrétienne, comme l'unique voie qui conduit au salut, le seul moyen d'être préservé des tourments de l'enfer, et d'acquérir la récompense de la béatitude éternelle, laquelle surpasse toutes les jouissances de cette vie.

firent partir des ambassadeurs chargés d'offrir leur soumission à Temour. L'empereur reçut avec joie ce gage de la paix et vit son pouvoir souverain reconnu par tous les princes de sa famille. 1303 août.

Mais la concorde ne fut pas de longue durée entre ceux mêmes qui venaient de faire la paix avec Temour. Des différents qui s'élevèrent, dès l'année suivante, entre Tchabar et Doua, firent prendre les armes aux princes de ces deux branches tchinguiziennes. Doua sut engager l'empereur à faire attaquer, de son côté, le fils de son ancien ennemi. Tchabar fut alors abandonné de presque toutes ses troupes. Dans sa détresse, il prit le parti d'aller, suivi de trois cents cavaliers, chercher un asile auprès de son adversaire. Doua le traita avec honneur; mais il s'empara de ses états, et, réunissant le Turkustan à la Transoxiane, il rétablit presque dans son intégrité l'ancien royaume de Tchagataï, qui avait été démembré par Caïdou. Ainsi Tchabar, successeur de son père, de Couyouc et d'Ogotaï, fut le dernier souverain de la branche à laquelle Tchinguiz-khan avait légué son trône, et qui, dépouillée par l'empereur Mangou, devait aux talents de Caïdou la possession d'un assez vaste domaine.

Doua (1) mourut en 1306. Son fils Goundjouc, qui lui succéda, n'occupa le trône qu'un an et demi. A sa mort, Talicou, descendant de Tchagataï, par Moatougan, s'empara de l'autorité suprême. C'était un prince qui avait vieilli dans les combats. Professant le mahométisme, il travailla, lorsqu'il fut souverain, à le propager parmi les Mongols. Cependant deux princes de la branche de Tchagataï soutinrent les armes à la main, que le trône appartenait à l'un des fils de Doua; mais ils furent vaincus. Plusieurs au-
708. tres princes se préparaient à venger leur dé-
1308-9. faite, lorsque Talicou fut assassiné, au milieu d'un festin, par des officiers qui voulaient placer sur le trône le fils de leur ancien maître.

Les conjurés proclamèrent Guébek, fils cadet de Doua. Il était à peine installé, qu'il fut attaqué par Tchabar, ligué avec d'autres princes de la famille de Caïdou. Tchabar, ayant été vaincu, passa, avec quelques troupes, le fleuve Ili et se réfugia dans les états de l'empereur. Après avoir remporté cette victoire, qui détruisait les der-

(1) Ce nom est aussi écrit *Toua*.

nières espérances des descendants d'Ogotaï, ceux de Tchagataï tinrent une diète, où ils résolurent d'élever au trône Issenboca, frère de Guébek. Ce prince, qui se trouvait alors à la cour du Caan, alla prendre possession de la souveraineté, que Guébek lui céda de plein gré. A sa mort, dont on n'indique pas l'époque, Guébek lui succéda et règna jusqu'en 1321 (1).

Ces querelles sanglantes entre les princes des deux branches d'Ogotaï et de Tchagataï avaient causé la ruine du Turkustan et détruit les éléments de prospérité que la bonne administration de Mass'oud-Bey avait fait renaître dans la Transoxiane; mais la prospérité ne pouvait être que précaire dans des provinces exposées à la rapacité des nomades turcs et mongols, qui, regardant les fruits de l'industrie comme leur proie, n'attendaient que l'occasion de les ravir à leurs paisibles possesseurs. A peine une ville, une contrée était-elle devenue florissante par quelques an-

(1) *Kitab Tedjziyét-ul-Emssar u Tezdjiet-ul-Assar*, par Abd-oullah, fils de Fazl-oullah, célèbre sous le titre de *Vassaf-ul-Hazret*, ou de panégyriste de Sa Majesté. (Ms. persan de la biblioth. royale de Paris, tom. IV).

nées de paix, sous un gouvernement tolérable, que sa richesse lui attirait tous les maux de la guerre, et l'on voyait les habitants des cités et des campagnes sans cesse occupés à réparer leurs pertes pour fournir un nouveau butin aux hordes féroces qui les entouraient. Le pays était partagé entre les princes du sang; chacun d'eux avait son territoire et ses troupes, et leurs moindres querelles dégénéraient en guerres civiles. Ils concouraient tous à l'élection de leur souverain; tous croyaient avoir des droits au trône, et celui qu'ils y avaient placé, s'il ne dominait par la supériorité de son caractère, devenait le jouet de ses grands vassaux. Ainsi, l'histoire du Turkustan et de la Transoxiane sous la puissance des princes tchinguiziens, n'est que le tableau d'une sanglante anarchie.

Ayant jeté un coup-d'œil sur les événements qui, après la mort de Caïdou, agitèrent le centre de l'empire mongol, nous revenons à Temour, dont le pouvoir suzerain était alors reconnu dans toutes les parties de ce vaste empire; mais ce prince ne tint pas long-temps le sceptre de l'Asie. Il mourut en février 1307, âgé de quarante-deux ans. Les Chinois font l'éloge de sa

sagesse et de sa bienfaisance. Il avait signalé sa justice, en défendant d'exécuter aucune sentence de mort, qu'il ne l'eût confirmée. Jusqu'alors, les princes et les princesses du sang, ainsi que les personnes alliées de la famille impériale, exerçaient sur leurs vassaux une autorité sans bornes (1).

Dans sa jeunesse, Temour mangeait et buvait avec excès. L'empereur, son grand père, l'en réprimandait sans cesse; il l'en punit même trois fois par la bastonnade. Il finit par attacher à son service des médecins chargés d'assister à ses repas; lorsqu'ils jugeaient que le prince devait quitter la table, ils l'en avertissaient en frappant ensemble deux baguettes; mais Temour trouvait le moyen de tromper leur vigilance. Un mahométan, qui prétendait connaître les secrets de l'alchimie et de la magie, et qui avait entièrement captivé l'esprit du jeune prince, imagina de conduire Temour dans une maison de bain, dont le maître faisait verser du vin au lieu d'eau dans le réservoir. Coubilaï, qui n'avait pas pu obtenir de Temour qu'il éloignât de sa personne ce dangereux favori, instruit de son strata-

(1) Mailla, ibid, pag. 464.

gême, le fit enlever de l'hôtel du prince et conduire en exil avec l'ordre de le tuer secrètement. Lorsque Temour fut sur le trône, il sut vaincre cette passion pour le vin, que tous les moyens employés par Coubilaï n'avaient pu réprimer, et il devint aussi tempérant qu'il avait été déréglé (1).

(1) *Djami ut-Tévarikh.*

CHAPITRE VI.

Régence de l'impératrice douairière Boulougan. — Ses mesures pour l'élévation au trône d'Ananda. — Parti pour Khaïschan. — Arrestation d'Ananda et de ses partisans. — Régence de Batra. — Inauguration de Khaïschan. — Exécution des chefs du parti d'Ananda, de ce prince même et de Boulougan. — Khaïschan. — Ayour-bali-batra. — Schoudi-bala. — Yissoun-temour. — Assoukéba. — Tob-temour. — Rintchenpal. — Avénement au trône de Togan-temour.

Temour ne laissait pas de postérité. Sa veuve Boulougan (1), qui, sur la fin de la vie de Temour, exerçait une grande influence, voulait mettre sur le trône Ananda, fils de Mangcala, et petit-fils de Coubilaï, vice-roi du Tangcoute, nom sous lequel étaient alors compris le Schen-si, le Tubet et une partie du Su-tchouan. Pendant la maladie de son

(1) C'est le nom de cette impératrice dans l'histoire de Vassaf. Mailla la nomme *Péyoouchi*; Gaubil, *Péyaou*; Hyacinthe, *Bayout*.

époux, elle lui avait expédié secrètement un message à Si-ngan-fou pour le presser de se rendre à la résidence. Cette princesse voulait écarter du trône les deux fils de Tarma-bala (1), Khaïschan et Ayour-bali-batra (2), dont elle avait fait exiler la mère à Hoaï-king-fou, dans le Ho-nan (3). Khaïschan commandait l'armée d'observation sur la frontière du nord-ouest, et s'était acquis une grande considération, par sa valeur et sa capacité, dans la guerre contre Caïdou. Batra était auprès de sa mère. Boulougan, déclarée régente, soutenue dans son projet en faveur d'Ananda, par le premier ministre Agoutaï et d'autres seigneurs, fit placer des troupes sur les routes de la Mongolie, pour empêcher Khaïschan d'arriver à Ta-tou; mais il existait un parti pour les fils de Tarma-bala. Le ministre Cara-Khass, qui en était le chef, manda secrète-

(1) Tarma-bala, fils de Tchinkim, était mort sous le règne de Coubilaï.

(2) Ce prince est nommé Aïyulipalipata dans les histoires de Maïlla et de Gaubil, d'après l'écriture chinoise. Son nom est écrit *Berié-batra* dans le manuscrit de Vassaf.

(3) Vassaf rapporte que l'impératrice Boulougan avait empêché Temour d'épouser, selon l'usage des Mongols, la veuve de son frère Tarma-bala.

ment au prince Khaïschan de venir sans délai, et l'avertit de prendre une route détournée. Il fit en même temps inviter Batra de se rendre à Ta-tou. Ce prince ne tarda pas à y arriver avec sa mère.

Cependant, les partisans d'Ananda avaient fixé un jour du mois d'avril pour son inauguration. Leurs adversaires virent qu'il n'y avait pas de temps à perdre; on ne pouvait pas attendre l'arrivée de Khaïschan, trop éloigné. Pour exécuter les mesures concertées entre Batra et le ministre Cara-Khass, le prince Toula fit entrer à Ta-tou un gros corps de troupes qu'il commandait; aussitôt fut arrêté le prince Mélik-temour, fils d'Aric-Bouga, l'un des principaux adhérents d'Ananda; il avait servi dans l'armée de Tchabar, fils de Caïdou, et s'étant révolté contre ce prince, il était venu se réfugier en Chine. Mélik-temour fut conduit, chargé de chaînes, à Chang-tou. Le ministre Agoutaï et les autres partisans d'Ananda furent également arrêtés et condamnés à mort, pour avoir voulu disposer arbitrairement du trône; mais on sursit à l'exécution jusqu'à l'arrivée de Khaïschan. Le prince Ananda, et l'impératrice régente furent gardés à vue dans le palais. Alors des princes du sang proposèrent à Batra de se faire pro-

clamer empereur. Il refusa, disant que le trône appartenait à son aîné. Il envoya à Khaïschan le sceau impérial; en attendant l'arrivée de ce prince, il prit le titre de régent et s'occupa à tenir en respect les partisans de l'impératrice douairière.

Khaïschan se trouvait près des monts Khankhaï lorsqu'il apprit la mort de Temour. Il se rendit à Caracouroum, où il tint conseil avec les princes et les généraux. L'armée, dont il était aimé, souhaitait qu'il se fît proclamer empereur à Caracouroum même. Khaïschan ne le voulut pas et se mit en marche pour Chang-tou, avec trente mille hommes d'élite, mandant à sa mère et à son frère de venir assister à son inauguration. Batra partit pour cette résidence septentrionale, où Khaïschan fut salué empereur par les princes et les généraux assemblés en Couriltaï (1). Il

(1) L'historien persan Vassaf décrit ainsi les cérémonies qui eurent lieu à l'avénement au trône de Khaïschan. « L'inauguration de Khaïschan se fit avec les solemnités « d'usage, au jour et à l'heure indiqués par les astro« logues. Les sept premiers princes du sang ayant été « désignés pour procéder à son installation, quatre d'entre eux l'enlevèrent sur un feutre blanc où il était « assis; deux autres le tinrent sous les bras, et lon-

adopta le surnom de Kuluk Khacan, éleva sa mère au rang d'impératrice et donna à son

---

« qu'ils l'eurent placé sur le trône, le septième lui pré-« senta une coupe de vin. Aussitôt les Cames firent des « prières pour la prospérité du nouveau monarque, et « le saluèrent du nom de *Kuluk-khan*.

« L'empereur fit venir de son trésor des voitures « pleines de *balisch* (voyez la note V à la fin du « volume) et d'étoffes, qui furent entassées devant son « palais, et distribuées à tout le monde indistinctement. « On répandit à terre une multitude de perles fines, « en sorte que le sol ressemblait au firmament. Les « fêtes durèrent une semaine; chaque jour il se con-« sommait au palais quarante juments et quatre mille « moutons. On faisait des libations avec le lait de plus « de sept cents juments et de sept mille brebis consacrées; « il était répandu en si grande abondance que les envi-« rons de l'Ordou ressemblaient à la voie lactée. Ces « animaux, appelés *Ongons*, c'est-à-dire *qui portent bon-« heur*, tous d'une blancheur éclatante, étaient conservés « intacts dans les troupeaux, parce qu'on croyait qu'ils « les faisaient prospérer; jamais on ne mangeait leur « chair, et les chevaux consacrés n'étaient montés que « par le souverain. »

Guillaume de Rubruquis et Marco Polo font mention de ces animaux consacrés : « La coutume des Mongols, « dit le premier (chap. 47), est aussi, au 9[e] de la lune « de mai, d'assembler toutes les juments blanches qui se « trouvent dans leurs haras, et de les *consacrer*. » — « L'empereur, dit le second (chap. 65), a une grande

père défunt le titre d'empereur. En même temps, il reconnut les services que son frère

---

« quantité de chevaux blancs; on en fait monter le « nombre jusqu'à dix mille et plus. Or, pendant cette « fête (que l'on célébrait le 28 d'août) on prépare du « lait de cavale dans de beaux vases, et le roi, de ses « propres mains, le verse par terre çà et là, s'imaginant, « instruit à cela par ses magiciens, que les dieux boivent « ce lait répandu, et que cela les engage à prendre « soin de tous ses biens. »

En parlant de l'inauguration de Bouyantou Caan, successeur de Khaïschan, Vassaf rapporte que les princes du sang, convoqués au Couriltaï, s'y rendirent au nombre de quatorze eent, dont chacun prenait en route, selon son rang, de sept cents à mille chevaux de relais. On passa une semaine en fêtes. Il se consommait chaque jour, dit on, quarante juments et quatre mille moutons, outre d'autres animaux dont la chair est défendue aux Musulmans, et dont on n'indique pas le nombre. On peut estimer, dans la même proportion, la quantité de vin, de coumiz, de lait et de fromages de toutes espèces. A l'heure fixée par les astrologues, le nouvel empereur se plaça sur le trône, le visage tourné vers le midi, dans le *Carschi*, qui était tapissé d'étoffes de soie et de brocard. Les princes du sang de Tchinguiz-khan se tenaient debout à la droite du trône; les princes, descendants de son frère Djoutchi Cassar, à la gauche; les Khatounes étaient assises sur des tabourets. Les Fintchans (ministres d'état), les généraux, occupaient chacun la place que son rang lui assignait, les uns dans

Batra venait de lui rendre, en l'instituant son successeur au trône, quoiqu'il eut lui-même des fils.

Le premier acte de Khaïschan, lorsqu'il arriva à Ta-tou, fut de rendre hommage à ses ancêtres dans le temple qui leur était consacré. Il fit ensuite exécuter la sentence de mort portée par son frère contre les partisans d'Ananda. Ce prince lui-même, son ami Mélik-temour, et l'impératrice Boulougan furent sacrifiés à la sûreté du nouveau souverain (1).

---

la salle, les autres dehors. En face du trône brillaient un grand nombre de vases et de coupes garnis de pierreries. Le nouvel empereur fut salué du nom de *Boui Yantouc Caan*, et les princes, ainsi que les chefs militaires, firent les cérémonies d'usage; ils fléchirent le genou, répandirent de l'or, émirent des vœux et offrirent la coupe. (Vassaf, tom. IV).

(1) Mailla, ib., pag. 494. — Gaubil, pag. 238. — Selon Vassaf, le prince Khaïschan demanda aux princes et aux généraux assemblés en Couriltaï à Chang-tou, à qui, d'après le *Yassa* du Caan, devait appartenir le trône. Ils déclarèrent, d'une voix unanime, que Coubilaï ayant nommé pour son successeur son fils Tchinkim, grand-père de Khaïschan, et n'ayant donné qu'un gouvernement à Mangcala, père d'Ananda, le trône appartenait de droit à Khaïschan. En conséquence, tous les membres de l'as-

Ananda, confié dans son enfance aux soins d'un mahométan, qui l'avait élevé dans sa religion, la professait avec zèle et cherchait à la propager dans le Tangoute. On rapporte qu'une grande partie de ses troupes, qui étaient au nombre de cent cinquante mille hommes, furent, par ses soins, converties au mahométisme. Il savait par cœur le Coran, et il excellait dans l'écriture arabe. Un de ses officiers alla se plaindre à l'empereur Temour, que le prince Ananda passait son temps, dans la mosquée, à lire le Coran, qu'il faisait circoncire les enfants mongols, et travaillait à répandre parmi ses troupes la foi de Mahomet. Temour lui envoya deux personnes pour tâcher de le ramener au culte

semblée signèrent l'engagement de lui rester fidèles. Le nouvel empereur, pour reconnaître le service que lui avait rendu Batra, le nomma son successeur au trône, quoiqu'il eut des fils, et voulut que dans le même acte qu'ils venaient de dresser, les princes et les généraux s'obligeassent à respecter cette décision en faveur de son frère. Ensuite on délibéra sur le sort d'Ananda. Jugé à l'unanimité coupable d'avoir violé les lois de Tchinguiz-khan, en voulant s'emparer du trône, sans le consentement des princes de la famille impériale, il fut puni de mort (*Tedziyet ul-Emsar*, tom. IV).

de Fo; leurs exhortations furent vaines. L'empereur le manda à sa cour, et ses moyens de persuasion n'ayant pas eu un meilleur succès, il le fit emprisonner; mais peu après, sur les représentations de l'impératrice Gueukdjin, qui craignait que cet acte de rigueur ne mécontentât les habitants du Tangoute, fort attachés à Ananda, il le renvoya dans son gouvernement (1).

Le règne de Khaïschan n'offre que des événements de peu d'importance. Ce prince fit distribuer dans tout l'empire la version en langue mongole d'un ouvrage de Confucius, intitulé *Hiao-king*, sur l'obéissance filiale, et en recommanda la lecture aux princes et aux seigneurs de sa nation (2). Par son ordre le lama Tchoigji Odszer traduisit en mongol, la plus grande partie des livres sacrés de la religion de Bouddha (3). Le nouvel empereur reçut à sa cour Tchabar, fils de Caïdou, et d'autres princes du sang qui lui rendirent hommage. Les Chinois blâmèrent son attachement pour les

(1) *Djami ut-Tévarikh*, Vie de Temour.

(2) Mailla, ibid., pag. 496.

(3) *Gesch. der Ost-Mongolen*; note de Mr. Schmidt, pag. 398.

Lamas. Quelques-uns de ces prêtres avaient commis des actes de violence; au lieu de les punir, Khaïschan statua, par un édit, qu'on couperait le poing à celui qui aurait frappé un Lama, et la langue à quiconque lui aurait dit des injures. Malgré cette protection spéciale, les terres possédées par les prêtres de Fo et ceux de la secte Tao-ssée, jusqu'alors exemptes de toutes redevances, furent, à la même époque, soumises comme les autres, aux impôts. Khaïschan, trop adonné au vin et aux femmes, mourut en février 1311, âgé de trente-un ans. Il reçut le titre chinois de Vou-tsong.

Son frère Ayour-bali-batra fut proclamé empereur (1), sous le nom de Boyantou-khacan. Il fit aussitôt punir plusieurs ministres qui avaient profité de l'incurie de Khaïschan pour abuser de leur pouvoir, s'enrichir et commettre nom-

(1) Barta, surnommé Boyantou, est le dernier empereur mongol de la Chine dont Vassaf rapporte quelques faits; car Choudi-béla et Yissoun-temour ne sont que nommés dans son cinquième volume. Après avoir décrit la solemnité de l'inauguration de Boyantou, et cité les premiers actes de sa munificence, il dit que le nouvel empereur fit notifier de toutes parts son avénement au trône, et que deux de ses ambassadeurs, Ayadji Tchinksank et Devlet-

bre d'injustices; les uns furent mis à mort; d'autres, exilés.

Parmi les princes tributaires, auxquels Batra notifia son avénement, sont nommés les souverains de Tchen-tching, de Ngan-nan, de Papésifou, de Ta-tcheli, de Chao-tcheli, de Mapor et de Hien, île située près du Japon. Tous lui envoyèrent des ambassades avec des présents.

Malgré les ordonnances de Coubilaï, les examens pour les lettrés n'étaient pas encore rétablis. Batra fit revivre cette ancienne insti- 1315.
tution. Les docteurs qui devaient concourir furent divisés en deux classes; dans l'une étaient

---

schah arrivèrent, en ramazan 711 (février 1312), à la cour du sultan Oldjaïtou, qui passait l'hiver à Bagdad. Ils remirent au khan mongol de la Perse des présents et des lettres remplies de témoignages d'amitié de la part du Caan mongol en Chine. Oldjaïtou les traita avec beaucoup de distinction, et leur donna des habits de drap d'or, avec des ceintures garnies de pierreries. Vassaf rapporte que ces deux ambassadeurs prenaient chacun, en route, six cents chevaux de poste. Il ajoute que les ambassadeurs que le sultan de Perse envoya en Orient, à cette occasion, furent chargés de vérifier la comptabilité des terres qu'il y possédait, comme part héréditaire de sa branche, et d'en percevoir le produit, depuis plusieurs années.

les Mongols, dans l'autre, les Chinois. L'empereur voulut que les candidats composassent en sa présence, sur un sujet qu'il leur donna, et les trois plus habiles de chaque classe reçurent des titres et des récompenses. Ces soins valurent à Batra l'attachement des lettrés, qui ont toujours eu beaucoup d'ascendant sur l'esprit des Chinois.

Ce prince, considérant les maux que les eunuques avaient causés, en abusant de leur crédit, sous les dynasties précédentes, défendit, en 1314, de leur donner des emplois; toutefois, dès l'année suivante, il enfreignit lui-même sa défense, en créant un eunuque grand mandarin.

Pour éloigner Couschala, fils aîné de Khaischan, qui avait des prétentions au trône, Batra lui donna le gouvernement du Yun-nan. Les officiers de la maison de ce jeune prince, mécontents de sa nouvelle destination, qu'ils regardaient comme un exil, engagèrent, en passant par le Schen-si, plusieurs commandants mongols, à prendre les armes en faveur de Couschala, qui s'empara même de la forteresse de Tong-koan; mais peu après, abandonné par ces chefs militaires, Couschala se vit obligé de prendre la fuite, et il se retira dans le pays qui est au nord-ouest du mont

Altaï. L'empereur fit alors reconnaître pour son héritier son fils Schoudi-bala (1).

Batra eut la guerre avec Essen-bouca, souverain de l'*Oulouss* de Tchagataï. Le prince Kiptchak Tchoanggour, qui commandait son armée, remporta deux victoires sur les troupes d'Essen-bouca et les poursuivit jusqu'au pays de Tchaïr, voisin du défilé, appelé *porte de fer* (2).

Batra mourut, en février 1320, âgé de trente et quelques années. Il était doux, bienfaisant, appliqué aux affaires; il aimait la lecture et possédait l'histoire, particulièrement celle des mongols. Son nom honorifique chinois est Gin-tsong.

Il avait pour premier ministre un seigneur mongol, nommé Témouder, qui s'était rendu odieux par ses injustices. Accusé de nombre d'abus de pouvoir, dans un placet signé par quarante censeurs de l'empire, il fut destitué et condamné à mort; mais l'impératrice, qui le protégeait, ne permit pas

(1) Mailla, ib., p. 496 à 526. — Gaubil, p. 239 à 249.

(2) Gaubil, p. 249 [note 1], d'après *l'éloge historique* de Tchoanggour. L'histoire chinoise ne fait pas mention de cette guerre.

l'exécution de cette sentence, et sur ces entrefaites, Batra ayant cessé de vivre, elle réintégra tout de suite son favori dans ses dignités. Le nouvel empereur Schoudi-bala le conserva, par égard pour sa mère; mais il accorda toute sa confiance à Baïdjou, descendant de Moucouli. Témouder se vengea de plusieurs de ses ennemis, en les faisant périr. A sa mort, qui arriva en 1322, s'élevèrent contre sa mémoire une foule d'accusations qui n'étaient plus étouffées par la crainte; les parents de ses victimes demandèrent justice. L'empereur dégrada le défunt, en lui ôtant ses titres, fit renverser son tombeau, et confisqua ses biens.

Craignant d'être poursuivis à leur tour, ceux qui avaient participé aux atrocités de Témouder, entre autres Tekchi, son fils adoptif, formèrent le complot d'assassiner l'empereur et son premier ministre, et de mettre sur le trône Yissoun-temour, fils de Camala. Par sa charge d'inspecteur général, Tekchi avait une grande influence sur les troupes. Il envoya secrètement un officier, nommé Oualous, au prince Yissoun-temour, qui commandait dans le pays de la Toula, au nord du désert, avec une lettre signée par seize des conjurés, dans laquelle il l'instruisait du plan arrêté, et

l'invitait à venir prendre possession du trône. Le prince Yissoun-temour fit arrêter Oualous, et manda à l'empereur ce qui se trâmait contre ses jours; mais ses courriers arrivèrent trop tard. De crainte que leur complot ne fut découvert, les conjurés avaient résolu de l'exécuter, sans attendre la réponse du prince. L'empereur était parti de Chang-tou, pour retourner à Ta-tou; il couchait à Nan-po. Les conjurés tuèrent d'abord Baïdjou dans sa tente; puis, ils forcèrent la garde du pavillon de l'empereur, et Tekchi tua de sa propre main ce prince dans son lit. Schoudi-bala 1323.
était âgé de 21 ans.

Deux princes, Antaï-bouca et Yésien-temour, s'emparèrent du sceau et des autres insignes de la dignité impériale, qu'ils portèrent à Yissoun-temour. Celui-ci se fit proclamer em- sept.
pereur dans son camp, sur le bord du fleuve Keroulan, et accorda un pardon général. Il était disposé à mettre à la tête du gouvernement ceux qui, par l'assassinat, lui avaient procuré le trône; on lui fit sentir qu'il serait soupçonné d'avoir connu leur complot. Frappé de cette idée, le nouvel empereur fit arrêter sur le champ Yésien-temour, avec deux autres conjurés, et ordonna leur exécution sur le lieu même de l'attentat. Il expédia à Ta-tou

deux de ses officiers avec l'ordre de faire mourir Tekchi, ses complices et les membres de leurs familles; leurs biens furent confisqués. Sonan, fils de Témouder, n'avait été condamné qu'à l'exil; l'un des ministres fit observer que c'était lui qui avait abattu d'un coup de sabre l'épaule à Baïdjou; il fut mis à mort. Plusieurs princes du sang qui se trouvaient au nombre des conjurés furent relégués en divers lieux. Yissoun-temour fit son entrée dans Ta-tou, en décembre 1323, et nomma pour son successeur, au commencement de l'année suivante, son fils Asouképa.

Il y eut, la première année du règne de Yissoun-temour, un grand tremblement de terre, une éclipse totale de lune, des pluies abondantes qui submergèrent les campagnes; une sècheresse funeste aux récoltes; enfin des nuées de sauterelles firent d'affreux ravages. Tous ces phénomènes, et surtout l'apparition des comètes causaient de vives alarmes aux Chinois et aux Mongols. Ils y voyaient des signes de la colère céleste, que l'empereur, fils du ciel, que les dépositaires de son autorité, croyaient avoir provoquée, soit en commettant des actes blamables, soit en négligeant de travailler au bonheur des peuples

qui leur étaient confiés. Sous le règne de Batra, un ministre d'état mongol avait demandé sa démission à la suite d'une longue sécheresse et de l'apparition d'une comète, alléguant que le ciel voulait sans doute le punir d'avoir manqué à quelque point dans l'exercice du ministère dont on l'avait honoré. L'empereur lui répondit que ces fléaux n'avaient rien de commun avec son administration; mais les calamités de l'année 1334 étaient attribuées à l'assassinat de Schoudibala et de Baïdjou. Yissoun-temour demanda ce qui, dans son gouvernement, avait pu provoquer la colère céleste. Les membres de son conseil invitèrent l'un des ministres, nommé Tchang-kouey, qui jouissait d'une haute considération, d'indiquer, dans un mémoire, les griefs qu'il était le plus urgent de redresser. Tchang-kouey commença par réclamer entière justice de l'attentat commis par Tekchi. Il observa que malgré la sentence, les biens de Sonan, fils de Témouder, n'avaient pas été confisqués; que les fils de Sonan étaient encore officiers dans la garde impériale, tandis que la justice exigeait leur exil et la confiscation de leurs biens; que les princes du sang convaincus de complicité avec Tekchi n'avaient été punis que de l'exil,

lorsqu'ils méritaient la mort. Après avoir cité plusieurs autres exemples d'impunité, le ministre observait que les deniers du trésor, le produit des sueurs du peuple, étaient employés à payer dix fois au-dessus de leur valeur des pierreries apportées de l'étranger. Il prétendit que le ciel n'avait cessé de donner des marques de sa colère, depuis que les Bonzes, les Lamas et les Tao-ssées faisaient tant de prières et de sacrifices à Foé, et qu'on devait s'attendre aux plus grands malheurs si l'on n'abolissait pas son culte, si l'on ne chassait pas ses prêtres. Il se plaignit que le palais était rempli d'eunuques, d'astrologues, de médecins, de femmes et d'autres gens oisifs, dont l'entretien coûtait à l'État des sommes immenses. Il exposa la nécessité de réparer les injustices commises sous le ministère de Témouder, et depuis le complot de Tekchi, en indemnisant les familles de leurs victimes. Il fallait visiter les prisons, examiner la situation des villes et des campagnes; enfin défendre la pêche des perles dans la province de Canton, parce qu'elle enlevait tous les ans beaucoup de monde. L'empereur lut ce mémoire; mais n'ordonna rien (1).

(1) Mailla, ibid., pag. 536. — Gaubil, pag. 258.

Les Lamas étaient en effet très-puissants à la cour, et surtout en grande faveur auprès des princesses. Ils obtenaient des patentes pour prendre des chevaux de poste, et leurs fréquents voyages étaient à charge aux habitants, qui devaient en outre leur fournir des vivres (1). Un fonctionnaire envoyé dans le Schen-si, avec la mission d'examiner les besoins publics, afin d'y apporter quelque soulagement, imputa, dans son rapport, la plupart des maux de cette province aux Lamas occidentaux qui, se prévalant de la protection de l'empereur, foulaient le peuple sans ménagement. « On voit, dit-il, ces Lamas « parcourir à cheval les provinces occidentales, portant à leur ceinture des passeports « écrits en lettres d'or; ils se répandent dans « les villes, et au lieu de se loger dans les « hôtelleries, ils s'établissent dans les maisons « particulières, dont ils chassent les maîtres, « pour jouir plus facilement de leurs femmes. « Non contents de se livrer à la débauche, « ils enlèvent encore au peuple le peu d'ar- « gent qu'il possède; ensorte qu'il ne faut « plus s'étonner des difficultés qu'on éprouve

(1) Gaubil, pag. 260.

« à percevoir les tributs. On doit s'en prendre à « ces sang-sues publiques, plus cruelles encore « que les percepteurs, dont on se plaint avec « tant de raison. On peut du moins faire punir « ceux-ci ; mais comment accuser des hommes « indépendants des autorités locales, et munis « de sauve-gardes respectées, à l'abri desquelles « ils se croyent tout permis. Autrefois il « n'en était pas ainsi ; les corps de garde éta- « blis sur les frontières ne leur permettaient « une libre entrée dans l'empire que sur un « ordre spécial. » L'empereur s'étant assuré que ce rapport était exact, défendit l'entrée de la Chine aux Lamas (1).

Ce prince inepte, dont le nom chinois est Taï-ting, mourut à Chang-tou, au mois d'août 1328, dans la trente-sixième année de son âge. Quoique Radchapika (2), l'aîné de ses quatre fils, âgé de neuf ans, eut été déclaré prince héritier, on lui contestait ses droits à l'empire. Batra avait succédé à Khaïschan,

(1) Mailla, ibid., pag. 539.

(2) Tel est le nom sous lequel ce prince est désigné dans l'histoire de Ssanang Setsen, et M. J. J. Schmidt nous apprend qu'il est sanscrit. Mailla et Gaubil, qui l'ont transcrit du chinois, écrivent *Asouképa*, de même que le père Hyacinthe.

son frère, sous la condition de laisser le trône à l'un de ses neveux; néanmoins il l'avait destiné à son propre fils, prenant la précaution d'éloigner de la cour les deux fils de Khaïschan, Couschala et Tob-temour. Lors de la conjuration contre Schoudi-bala, le premier était en Tartarie; le second, dans le midi de la Chine; il ne fut pas difficile à Yissoun-temour de profiter de leur éloignement pour s'emparer du pouvoir.

A la mort de ce prince, l'impératrice expédia à Ta-tou un ministre d'état, nommé Oupétoula, pour se saisir des sceaux de tous les collèges; mais le gouverneur de la capitale, Yang-temour, était à la tête d'un parti qui voulait mettre sur le trône l'un des fils de Khaïschan. Yang-temour, fils de Tchoangour, distingué par ses talents militaires, recommandé par le souvenir des services de son père et de son aïeul, avait été élevé par Khaïschan aux premières dignités. Il fut le favori de cet empereur; la reconnaissance l'attachait à sa famille. Yissoun-temour, en partant, quelques mois auparavant, pour Chang-tou, lui avait confié le commandement dans la capitale. Yang-temour convoqua au palais les grands Mandarins, leur proposa l'élévation au trône de l'un des fils de Khaïschan, et

menaça de la mort quiconque s'opposerait à cette résolution. Après s'être ainsi prononcé, il fit arrêter Oupétoula et d'autres hauts fonctionnaires, qu'il remplaça par ses créatures. Les troupes, qui ignoraient encore son véritable projet, ayant été assemblées, reçurent l'ordre de s'agenouiller, et de faire les battements de tête vers le midi; cérémonie qui leur fit connaître que Yang-temour voulait proclamer empereur Tob-temour, alors à Nan-king, capitale du Kiang-nan. Il avait mandé à ce prince de venir promptement; il annonçait sa prochaine arrivée, ainsi que celle de Coschala (1).

Trois princes Tchinguiziens voulurent, de concert avec quinze seigneurs, punir, par un assassinat, l'audace de Yang-temour. Instruit de leur complot, celui-ci les fit tous mourir. Cependant, l'impératrice avait fait proclamer, à Chang-tou, le prince Asoukeba, et choisi pour son premier ministre le prince Vantsin, petit-fils de Camala, pour chef de ses troupes Taché-temour, fils du ministre Toto, prince Cancali, en lui donnant l'ordre de marcher contre Yang-temour, qui,

(1) Gaubil, pag. 262.

voulant couper les communications avec Chang-tou, avait fait occuper la forteresse de Kiu-yong-koan, par son frère Satun, et celle de Kou-pé-keou, par son fils Tangkitchi.

Le prince Tob-temour arrivé à Ta-tou, prit les rênes du gouvernement, nomma aux emplois, fit mourir le ministre Oupétoula et envoya en exil Toto, ainsi que les autres personnages emprisonnés par Yang-temour. Ce gouverneur le pressait de profiter de l'enthousiasme que sa présence causait dans la capitale, pour se faire proclamer empereur; mais le prince déclara que le trône appartenait à son aîné Couschala, qui avait plus mérité que lui de l'empire par ses longs services en Tartarie, et qu'il attendait son arrivée pour le mettre en possession du pouvoir suprême. Yang-temour lui représenta combien il était à craindre que les mécontents ne profitassent de l'interrègne, et que le bien public exigeait qu'il se fît proclamer immédiatement. Le prince consentit enfin à son inauguration; mais il eut soin de déclarer, dans un édit, que forcé par la nécessité de monter sur le trône, il avait l'intention de le céder à son frère Couschala, dès son arrivée. sept. oct.

Après l'inauguration, Yang-temour marcha vers la frontière du Leao-toung, pour s'op-

poser à une armée que commandait Yésien-temour, partisan d'Asoukéba. Apprenant, sur ces entrefaites, que Vantsin avait attaqué et pris la forteresse de Kiu-yong-koan, il revint sur ses pas, battit ce général et le força de se retirer en Tartarie. D'autres chefs militaires s'étaient déclarés, dans le cœur de la Chine, en faveur d'Asoukéba. Le général mongol Témoukou s'avançait du midi vers le Ho-nan, avec des forces considérables; tandis que le prince Kokohoa, à la tête des troupes du Schen-si, s'emparait de l'importante forteresse de Tong-koan, et que le prince Yesien-temour, après avoir fait proclamer Asoukéba dans cette même province, s'avançait sur la capitale, prenait Tong-tcheou, qui en est à quatre lieues, et se préparait à assiéger Ta-tou; mais Yang-temour faisait face à tous les ennemis de son maître; il attaqua Yesien-temour, et tailla en pièces son armée.

Bouca-temour, oncle paternel de Yang-temour, et commandant en chef des troupes sur la frontière du Léao-toung, ayant appris l'inauguration de Tob-temour, invita le prince Yuélou-temour à joindre ses forces aux siennes
nov. et ils allèrent ensemble attaquer Chang-tou. Taolacha, qui commandait dans cette résidence, en sortit plusieurs fois avec les princes

et les seigneurs du parti d'Asoukéba, pour combattre les assiégeants; mais réduit à l'extrémité, il passa dans le camp ennemi, et livra le sceau impérial ainsi que les pierreries d'Asoukéba. Ce jeune empereur périt alors, on ignore comment. Le prince Todo, descendant de Témoukou Utchuguen, gouverneur du Léao-toung, avait été tué les armes à la main. Yuélou-temour, maître de Chang-tou et possesseur du sceau impérial, conduisit à Ta-tou l'impératrice-mère, le ministre Taolacha, Yésien-temour et plusieurs autres prisonniers de marque. L'impératrice fut exilée à Tong-ngan-tcheou dans le Pe-tche-li. Taolacha, Vant-sin, Yésien-temour, et les seigneurs de leur parti subirent la peine de mort.

La nouvelle de la catastrophe d'Asoukéba, appelé par les Chinois *Tien-chun*, fit déposer les armes aux princes et aux Grands qui s'étaient ligués contre Tob-temour, dans plusieurs provinces de la Chine, et ce prince envoya quelques-uns de ses principaux offi- déc.
ciers à Couschala, au nord du Scha-mo, pour l'informer de la situation des affaires, et le presser de venir prendre possession du trône.

Couschala s'avançait lentement comme s'il 1329
avait de la méfiance. Arrivé près de Caracou- févr.

roum, il se fit proclamer empereur. Tob-temour avr. chargea Yang-temour de lui porter le sceau de l'empire, les habits et les ornements impériaux. Couschala montra de la bienveillance à Yang-temour, et le chargea, en le congédiant, d'assurer son frère qu'il confirmerait toutes ses nominations. En même temps le nouvel empereur choisit ses ministres, et chargea l'un d'eux d'accompagner Yang-temour, pour annoncer à son frère qu'il l'instituait son successeur.

Tob-temour partit avec Yang-temour pour Chang-tou, et rencontra son frère à une petite distance de cette ville. Peu de jours après leur entrevue, Couchala mourut subitement. Le bruit se répandit qu'il avait été empoisonné, et les soupçons tombèrent sur Yang-temour. Couschala, qui était dans sa trentième année, reçut le surnom chinois de *Ming-tsong*. Huit jours après sa mort, Tob-temour fut, pour la seconde fois, proclamé empereur.

Le règne de Tob-temour fut de courte durée, et n'offre d'autre événement digne d'être rapporté, que la révolte d'un prince du sang, nommé Toukien, gouverneur du Yun-nan, qui prit le titre de roi de ce pays, mais dont l'usurpation fut étouffée par la force des armes dans le cours de l'année suivante.

Tob-temour, zèlé bouddhiste, consacra des sommes considérables, à la réédification des temples de Foé. Ce prince fit venir de l'Ouïgourie un Lama célèbre, nommé Nientchinkilas, auquel il conféra le titre *d'instituteur de l'empereur*, ordonnant aux Grands de la première classe d'aller à sa rencontre, et de flèchir le genou toutes les fois qu'ils lui parleraient. Les Grands obéirent, et présentèrent du vin au Lama, qui le reçut sans leur faire aucune civilité. Choqué de sa hauteur, le président du collège impérial, lui dit, en lui présentant la coupe comme les autres: « Vous êtes disciple de Foé et chef « de tous les Ho-chang, et moi je suis dis« ciple de Confucius et chef de tous les let« trés de l'empire. Confucius n'est pas moins « illustre que Foé; ainsi, il n'est pas besoin « entre nous de tant de cérémonies. » Le Lama, souriant, se leva de son siége et reçut debout la coupe que le président lui présentait (1). Malgré ces marques de la faveur impériale, des Lamas, des Ouïgours conspirèrent avec des seigneurs mongols pour mettre sur le trône Yuélou-temour, fils d'Ananda.

(1) Mailla, ibid., pag. 550.

Le complot fut découvert, et les coupables, y compris Yuélou-temour, subirent la peine de mort.

L'empereur voulant aussi plaire aux lettrés, dont l'attachement devait lui garantir la paisible soumission des Chinois, décerna de nouveaux honneurs au père et à la mère de Confucius, ainsi qu'à plusieurs de ses disciples.

Dès son avénement au trône, ce prince avait ordonné au collège des *Han-lin*, composé d'un certain nombre des principaux docteurs de l'empire, de faire un recueil des coutumes des Mongols. Il visita, un jour, ce tribunal des historiens, et à la suite d'un long entretien avec ses membres, sur différents points de l'histoire chinoise, il témoigna le désir de voir ce qu'ils avaient écrit de sa personne, ordonnant qu'on lui ouvrit la cassette qui renfermait les mémoires de son règne. Des officiers de sa suite allèrent la chercher, sans que les premiers mandarins du tribunal osassent s'y opposer. Alors un employé subalterne, nommé Liu-ssé-tching, s'avança vers l'empereur, et se jettant à ses pieds, lui représenta que le tribunal avait l'obligation sacrée de consigner, avec une rigoureuse exactitude, les actes bons et mauvais des empe-

reurs, des princes et des Grands; que depuis un temps immémorial, aucun souverain n'avait violé le dépôt des mémoires de sa dynastie, encore moins celui des mémoires de son règne, et qu'il osait espérer que l'empereur ne voudrait pas être le premier à enfreindre la loi. Tob-temour n'insista pas davantage. Occupé principalement de ses plaisirs, et laissant les rènes du gouvernement entre les mains de son premier ministre Yang-temour, cet empereur mourut à Chang-tou, en septembre 1332, âgé de vingt-neuf ans. Son nom chinois est *Ven-tsong*.

Quoiqu'il eut légué le trône à l'un des fils de Couschala, Yang-temour proposa à l'impératrice Poutachéli de faire inaugurer le fils de Tob-temour. Cet empereur aimait tant son premier ministre qu'il lui avait confié son fils unique pour l'élever dans son propre hôtel, donnant même au jeune prince, qui s'appelait *Courou-dara*, le nouveau nom de *Yang-tékouss*, et il l'avait remplacé dans son palais par le fils de Yang-temour, nommé Targaï, qu'il faisait élever comme son propre fils. L'impératrice voulait mettre sur le trône Rintchenpal, second fils de Couschala, âgé de sept ans, que Tob-temour avait désigné son héritier. Elle fit proclamer cet enfant et prit la régence.

Sati fut son premier ministre; mais Rintchenpal (1), d'une santé délicate, mourut au mois de décembre suivant. On lui donna le surnom chinois de *Ning-tsong*.

Yang-temour fit alors de nouvelles tentatives en faveur de Yang-tékouss; mais l'impératrice lui objecta que ce prince était trop jeune; elle lui rappela que l'empereur Tob-temour avait promis à Couschala de laisser le trône à l'un de ses fils, et lui apprit qu'elle avait dépêché un officier à son fils aîné Togan-temour, dans le Kouang-si, pour l'inviter de se rendre promptement à la résidence. Ce prince était âgé de treize ans.

L'impératrice Poutachéli avait fait périr, au commencement du règne de Tob-temour, l'impératrice Papoucha, veuve de Couschala, et relégué le prince Togan-temour, son fils, dans une île de la Corée, avec défense de laisser approcher qui que ce fut de sa personne. Au bout d'un an, comme le bruit courait que

---

(1) Ce prince est nommé Rintchenpal dans l'histoire de Ssanang Ssetsen, et Mr. J. J. Schmidt nous apprend que c'est un nom tibétain. Il est désigné sous celui d'Ilintchépan par Mailla et Gaubil. Mr. Hyacinthe écrit Ilétchébé.

Togan-temour avait été exilé, parce qu'il était l'héritier légitime du trône, Tob-temour fit publier que Couschala n'avait pas eu d'enfants pendant son séjour en Mongolie, que par conséquent, Togan-temour n'était pas son fils; il le fit revenir de Corée et l'établit à Tsing-kiang (Koueï-ling-fou) dans le Kouang-si.

Yang-temour, accompagné des princes et des Grands, alla au devant de Togan-temour jusqu'à Leang-hiang, à quelques lieues au midi de Ta-tou; mais, peu satisfait du froid accueil qu'il avait reçu du jeune prince et des personnes de sa suite, il différa la cérémonie de l'inauguration. Togan-temour sentit sa faute et tàcha de la réparer en épousant Peyaou, fille de Yang-temour. Sur ces entrefaites, le premier ministre vint à mourir. Ce person- 1233 avr.
nage qui, depuis l'avénement de Tob-temour, était tout puissant dans l'empire, n'avait pas craint d'épouser une impératrice, la veuve de Yissoun-temour, ni d'enlever successivement jusqu'à quarante princesses du sang impérial, pour en faire ses concubines. Sa mort, hatée par son incontinence, assura le trône au fils de Couschala. L'impératrice, s'étant rendue avec la cour à Chang-tou, y fit connaître les dernières volontés de Tob-temour et Togan-temour fut proclamé em-

pereur. Les Grands promirent, à la demande de l'impératrice, qu'après lui le trône passerait au prince Yang-tékouss.

CHAPITRE VII.

TOGAN TEMOUR.

Ministère de Peyen. — Conspiration. — Disgrace de Peyen. — Ministères de Matchartaï; — de Toktagha. — Ouvrages historiques. — Ministères d'Aloutou; — de Pierkié Bouca; — de Tourtchi; — de Taïping. — Second ministère de Toktagha. — Révoltes dans plusieurs provinces de la Chine. — Siu-cheou-hoeï, empereur dans le Hou-kouang. — Fang-koué-tchin, chef de pirates. — Disgrace de Toktagha. — Ministère de Hama. — Han-lin-eulh, empereur Soung. — Guerre entre les rebelles Tchou-youan-tchang et Tchang-ssé-tching. — Succès des Soung; prise de Caï-fong-fou; expédition dans le Leao-toung; sac de Leao-yang et de Chang-tou. — Conquêtes de Tchou-youan-tchang. — Captivité et assassinat de l'empereur Siu-cheou-hoeï. — Tchin-yeou-léang empereur. — Reprise de Caï-fong-fou par les Mongols. — Retraite du premier ministre Taï-ping. — Ministère de Cho-ssé-kien. — Querelle entre les généraux mongols Tchagan-temour et Polo-temour. — Révolte du prince mongol Alouhoeï-temour. — Succès de Tchagan-temour sur les révoltés du Schan-toung. — Son assassinat. — Empereur dans le Su-tchouan. — Guerre entre Tchou-youan-tchang et Tchin-yeou-léang. — Défaite et mort de ce dernier. — Tchou-youan-tchang maître du Hou-kouang et du Kiang-si. — Révolte de

Polo-temour. — Il est nommé premier ministre et généralissime. — Hostilités entre le prince héritier et Polo-temour. — Défection des officiers de Polo-temour. — Il est assassiné. — Ministère de Koukou-temour. — Sa disgrace. — Tchang-ssé-tching vaincu par Tchou-youan-tchang. — Mort de l'empereur Hia. — Mort de l'empereur Soung. — Soumission de Fang-koué-tchin à Tchou-youan-tchang. — Conquête des provinces méridionales de la Chine par les généraux de Tchou-youan-tchang. — Ses conquêtes dans le nord de la Chine. — Soumission du Schan-toung. — Élévation de Tchou à la dignité impériale. — Sa marche sur Ta-tou. — Progrès de son général Su-ta dans le Pe-tche-li. — Bataille près de Tong tcheou. — Départ de Togan-temour et de sa famille pour la Tartarie. — Occupation de Ta-tou par les Ming. — Marche d'une armée chinoise sur Yng-tchang-fou. — Mort de Togan-temour. — Retraite du prince héritier à Cara-couroum. — Son avénement au trône. — Ses successeurs. — Division des Mongols sous plusieurs princes. — Passage successif de la plupart des peuples mongols sous la domination des Mandchous. — Catholicisme en Chine.

Le nouvel empereur ne montrait du penchant que pour la mollesse. Peyen et Satun furent créés ministres d'état et généralissimes. Peu après Satun, frère aîné de Yang-temour, étant mort, fut remplacé par Tang-kichi, fils aîné de Yang-temour, et frère

de l'impératrice Peyaou; car Togan-temour, voulant gagner la famille puissante de Yang-temour, avait élevé sa fille au rang d'impératrice. Tangkichi, d'un caractère fougueux, indigné de voir Peyen expédier seul les affaires les plus importantes, forma le complot de mettre sur le trône Hoang-ho-temour, fils de Schiréki, et petit-fils de l'empereur Mangou. Les conjurés, au nombre desquels étaient Targaï, frère de Tangkichi et Talientali leur oncle paternel, convinrent de surprendre, avec des troupes qu'ils auraient cachées, le palais impérial à Chang-tou. Peyen, averti du complot par un prince du sang, et chargé d'en prévenir l'exécution, donna l'ordre d'arrêter, dans le palais, Tangkichi et son frère. Tangkichi, qui voulut se défendre, fut tué sur le champ. Targaï se réfugia dans 1235 août.
l'appartement de l'impératrice sa sœur. Ce fut en vain que la jeune princesse le couvrit de sa robe; elle ne put empêcher les officiers qui l'avaient poursuivi jusque dans cet asile, de le sabrer sous ses yeux; mais elle n'eut pas elle-même un meilleur sort. Peyen obtint de Togan-temour l'ordre de la faire mourir, et se chargea de l'exécution. Lorsque l'impératrice le vit entrer dans son appartement, devinant son dessein, elle cou-

rut se jeter aux genoux de Togan-temour et lui demanda la vie. Peu touché de ses larmes, ce prince lui dit que son oncle et ses frères avaient conspiré contre lui et qu'il ne pouvait pas la protéger. Elle fut enlevée du palais et conduite dans une maison particulière, où Peyen lui ôta la vie. Talientali, après s'être défendu, les armes à la main, se réfugia chez le prince Hoang-ho-temour, où il fut pris et tué. Ce prince lui-même se donna la mort. Ainsi tomba l'illustre et puissante maison de Yang-temour.

Les fréquents changements de règne, les révolutions de palais, la guerre civile, et la faiblesse du gouvernement étaient des circonstances bien propres à inspirer aux Chinois l'espoir de leur délivrance du joug
1337. mongol. Des révoltes éclatèrent à la fois dans les provinces de Ho-nan, de Su-tchouan et de Koang-tong. Elles furent étouffées dans leur principe; mais la cour en conçut une plus grande méfiance envers les mandarins chinois, et défendit aux indigènes d'avoir chez eux des armes et des chevaux; elle leur interdit même l'usage de la langue mongole.

Peyen, né merkite, exercait un pouvoir absolu. Il eut l'audace de faire mourir, à

l'insu de l'empereur, un prince du sang de Tchinguiz-khan, et d'exiler deux autres de ces princes. Ambitieux et cruel, avide et fastueux, il s'était attiré la haine publique. L'empereur, qu'il avait entouré de ses créatures, ignorait sa conduite; mais un neveu même de Peyen, nommé Toktagha, simple officier dans les gardes, entreprit d'éclairer Togan-temour à son sujet. Des mesures prises secrètement devaient assurer l'exécution du plan formé pour l'éloigner. On saisit le moment où il était sorti de la capitale pour une partie de chasse; il ne lui fut pas permis d'y rentrer, et il dut se rendre en exil dans 1340.
le midi de la Chine; mais il mourut en route. Son frère Matchartaï, le père de Toktagha, fut nommé premier ministre.

Cette même année, Togan-temour fit ôter de la salle des ancêtres de la famille impériale la tablette (1) de Tob-temour. Il chassa

(1) « Ces tablettes sont ordinairement en bois, d'un « pied et plus de long sur cinq à six pouces de largeur; « on y écrit le nom et la qualité de la personne, avec la « date de sa naissance et de sa mort. C'est devant ces « tablettes que se font les cérémonies, et les Chinois sont « dans l'opinion que l'ame des défunts y réside. » (Note de l'éditeur de l'*Hist. de la Chine*, par Mailla, tom. IX,

de la cour l'impératrice veuve de ce prince, et exila en Corée Yang-tékouss, qu'il avait traité jusqu'alors de prince héritier. Les motifs de ces rigueurs furent exposés dans l'édit suivant, qui éclaircit quelques faits historiques.

« Lorsque l'empereur Khaïschan eut expiré, « l'impératrice, par le conseil d'intrigants, « éloigna de la cour Khouschala khan, mon « père, et le fit nommer prince de Yun-« nan. Schoudi-bala khan ayant été assassiné, « les princes et les Grands bien intentionnés, « voulaient mettre sur le trône mon auguste « père, qui s'était garanti de ses ennemis, « en se retirant dans le pays de Cha-mo. En « attendant son retour, ils offrirent les rènes « du gouvernement à Tob-temour khan, qui « ne les accepta qu'en protestant de les lui « remettre à son arrivée de Tartarie. En « effet, pour dissiper les mauvaises impres-« sions qu'avait pu laisser sa conduite pas-« sée, apprenant qu'il était en marche, il

---

pag. 539). Les tablettes dans le *Miao* des empereurs mongols étaient d'argent, puisque l'histoire chinoise rapporte que des voleurs entrèrent, au mois de juin 1340, dans le palais des ancêtres de la famille impériale, et dérobèrent les tablettes d'argent des empereurs; sacrilège jusque là sans exemple. Mailla, ibid., pag. 581.

« lui envoya le sceau impérial. Mon père crut « qu'il agissait de bonne foi, et pour le ré« compenser de son zèle apparent, il le nomma « son successeur. Pour prix d'une grace si émi« nente, Tob-temour khan traita secrètement « avec Yuelou-bouca, Yeliya, Minlitona, et « plusieurs autres de ses officiers qui lui étaient « dévoués; et, étant venu avec eux au-devant « de mon père, il le fit périr, au moment où « il en recevait les plus grands marques de « bienveillance. Après cet attentat il remonta « sur le trône, et, parjure à la parole qu'il « avait donnée à mon père, il nomma son « propre fils prince héritier; il fit mourir « l'impératrice Papoucha; il entreprit même de « faire croire à tout l'empire que je n'étais « point fils de l'empereur Couschala, et il me « confina dans des lieux fort éloignés de la « cour. Le ciel le punit de tant de forfaits en « lui ôtant la vie. Poutachéli, abusant de son « autorité, mit sur le trône, à mon préjudice, « mon jeune frère, qui ne fit que paraître. « A sa mort, les princes et les Grands se hâ« tèrent de m'offrir un sceptre qui m'était dû, « comme fils aîné de l'empereur Couschala. « Élevé à ce haut rang par une faveur signalée « du ciel, mon premier soin a été de purger « la cour de ces factieux qui ne respiraient que

« le trouble et le meurtre. Pénétré de reconnaissance pour les bienfaits du ciel, soutiendrai-je ceux que sa justice a abandonnés? « Que le tribunal à qu'il appartient d'en connaître se transporte dans le palais des *ancêtres* « de la famille impériale et en ôte la tablette « de Tob-temour, décoré du titre Ouen-tsong; « que Poutachéli soit dépouillée du titre et « des apanages d'impératrice, et soit reléguée « à Tong-ngan-tcheou; enfin que Yang-tékouss « soit conduit en exil dans le royaume de « Corée; que Minlitona et tous ceux qui ont « eu part à ce mystère d'iniquités et qui vivent encore soient punis, selon l'énormité « de leurs crimes (1). »

On fit partir Yang-tékouss pour la Corée, sous la conduite d'un mandarin, nommé Yuékousar, qui lui ôta la vie en route. L'impératrice Poutachéli fut reléguée à Tong-ngan-tcheou, où peu après elle mourut. Craignant que le public n'imputât à ses conseils ces actes de rigueur, le premier ministre Matchartaï, qui les désapprouvait, demanda et obtint
1341. sa démission. Il fut remplacé par son fils Toktagha (2) et par Temour-bouca.

(1) Mailla, ibid., pag. 576.

(2) Dans les histoires de Gaubil et de Mailla, il est appelé Toto. Nous avons suivi Sanang-Setsen.

A cette époque fut achevée l'histoire des Leao, des Kin et des Soung. Coubilaï avait ordonné, dès le commencement de son règne, que l'on composât l'histoire des deux premières de ces dynasties, d'après les mémoires officiels qui avaient été conservés, et après la chûte de celle des Soung, le même empereur voulut également qu'on réunit en corps d'histoire les matériaux qui la concernaient; mais ces travaux, négligés malgré ses ordres et ceux de ses premiers successeurs, n'étaient encore que peu avancés, lorsque Togan-temour parvint au trône. Pour les achever ce prince établit, en 1343, une commission formée de son premier ministre Toktagha, de Temour-tasch, de Gheou-yang-suen, historographe de l'empire, et de plusieurs autres savants, qui mirent au jour une histoire particulière de chacune de ces dynasties. On y trouve, dans des chapitres distincts, les divers calendriers, les méthodes et les observations astronomiques, un ample catalogue des hommes célèbres avec un précis de leur biographie, ainsi que la liste des ouvrages publiés par les savants contemporains, et de plus, dans l'histoire des Soung, une bibliothèque chinoise où sont classés les livres écrits sur toutes sortes de sujets. Enfin ces ouvrages renferment des

notions statistiques sur plusieurs pays étrangers, et la description détaillée des États qui étaient tributaires des trois empires auxquels ils sont consacrés (1).

Peu après son avénement au trône, en 1329, l'empereur Tob-temour avait ordonné à plusieurs savants mongols du collège des *Han-lin* de faire une collection des coutumes mongoles, des préceptes et des exemples des souverains ses prédécesseurs, à l'instar d'ouvrages semblables qui avaient été composés sous les dynasties chinoises des Tang et des Soung. Ce recueil, d'abord rédigé en mongol et traduit en chinois, reçut le titre de *King-chi-ta-tien* (2).

Quelques années auparavant, lorsque Schoudi-bala occupait le trône, avait été publié, sous le titre de *Taï-Yuan-tong-tchi*, le recueil des lois données depuis le commencement de la dynastie des *Yuan* ou Mongols, lequel conte-

(1) Gaubil, pag. 279.

(2) Id., pag. 267. « Ce livre, dit le père Gaubil, « dans une note, est en chinois. Je n'ai pu encore le « trouver. Par ce qu'on en cite souvent dans la grande « histoire des Mongous, on voit qu'il doit contenir « quantité de choses rares sur l'origine, le gouvernement, « les conquêtes et la géographie des Mongous. »

nait deux mille cinq cent trente neuf articles (1), et dans l'année 1303, les *Han-lin* avaient offert à l'empereur Temour, les annales de Tchinguiz-khan, d'Ogotaï, de Couyouc, de Toulouï et de Mangou, ouvrage très-estimé, qui a pour titre *Tsien-pien* (2).

Au bout de trois ans, Toktagha, dégouté 1334.
de la cour, obtint sa retraite. Consulté sur le choix de son successeur, il indiqua Aloutou, qui descendait, à la quatrième génération, de Bourdji, l'un des quatre preux de Tchinguiz-khan. Aloutou fit exiler Matchartaï et Toktagha. Il fut remplacé, en 1347, par Pierkié-bouca, fils du ministre Agoutaï, qui avait été mis à mort par l'ordre de Khaïschan. Ce dernier n'occupa que peu de mois ce poste éminent. Tourtchi, son successeur, demanda pour collègue Taï-ping, qui obtint le rappel de Toktagha; Matchartaï était mort en exil. Toktagha ne tarda pas à recouvrer les bonnes graces de l'empereur, et en profita 1349.
pour faire renvoyer Taï-ping.

Cependant l'insurrection faisait des progrès dans les provinces méridionales de la Chine.

(1) Mailla, ibid., pag. 531.

(2) Gaubil, pag. 232.

Dès l'année 1341, deux particuliers avaient levé des troupes dans le Hou-kouang, et s'y étaient emparés de plusieurs villes. Il se manifestait du mécontentement dans le Schantoung; des bandes de brigands ravageaient d'autres provinces; un chef de pirates, Fang-koué-tchin, infestait les côtes du Tché-kiang et du Kiang-nan, remontait les fleuves, pillait les villes et ruinait le commerce, s'appliquant surtout à intercepter les vaisseaux chargés de ris, de grains et d'autres marchandises, destinées pour la capitale. Les Mongols parurent mépriser ces premières tentatives, et les désordres allèrent croissant. Ceux qui les fomentaient tirèrent parti de grands travaux publics entrepris par le gouvernement, en 1351. Les dommages que causaient, malgré ses digues, les inondations du Hoang-ho, avaient fait prendre la résolution de creuser à ce fleuve un nouveau lit; il fallait construire une levée de vingt-huit lieues. A ces travaux furent employés plus de soixante-dix mille hommes, soit militaires, soit habitants des deux rives. Les factieux enrolèrent une partie de ces travailleurs forcés, ainsi que beaucoup d'individus expropriés, qui devaient être transportés dans d'autres districts, tandis que les nouvelles taxes imposées pour les frais de

ces ouvrages augmentaient le mécontentement.

Un particulier, nommé Han-chan-tong, profitant de la fermentation des esprits, fit courir le bruit qu'un Foé était descendu sur la terre pour délivrer les Chinois de l'oppression des Mongols; il excita des soulèvements dans le Schang-toung, le Ho-nan et le Kiang-nan; mais les chefs rebelles, prévoyant que cette fable grossière serait bientôt démentie, publièrent que Han-chan-tong était de la race impériale des Soung, et descendait à la huitième génération de l'empereur Hoeï-tsoung. Ils lui prêtèrent serment de fidélité, en sacrifiant un cheval blanc et un bœuf noir, et adoptèrent le bonnet rouge, qui fut le signe de reconnaissance des insurgés. Cependant le prétendu rejeton des Soung ne jouit pas long-temps de sa fortune. Attaqué par les Mongols il fut fait prisonnier; mais sa femme Yang-chi et son fils Han-lin-eulh échappèrent à leurs poursuites.

Ce premier revers ne découragea pas les révoltés. Leur principal chef Lieou-fou-tong, après avoir pris plusieurs villes du Kiang-nan, passa dans le Ho-nan, avec une nombreuse armée. D'autres chefs attiraient sous leurs drapeaux les mécontents du Kiang-nan et du

Hou-kouang, auxquels ils faisaient prendre des bonnets rouges. L'un d'eux, Siu-chéou-hoei, se fit proclamer empereur à Ki-choui, ville du Hou-kouang, et donna à la dynastie qu'il voulait fonder le nom de *Tien-ouan*. Les capitaines mongols évacuèrent, après une faible résistance, les provinces arrosées par le Kiang. Une comète venait de paraître; les mécontents eurent soin de répandre que c'était le signe avant-coureur de la chûte de Togan-temour. Le gouvernement sentit la nécessité de se concilier ceux qui avaient, par leurs lumières, le
1352. plus d'influence sur la nation. Il fut ordonné d'admettre dans les tribunaux ou collèges d'administration les Chinois des provinces au midi du Kiang, qui n'avaient pu exercer jusqu'alors que des fonctions relatives au commerce ou à la littérature. La cour envoya contre les rebelles dans le Ho-nan, une armée commandée par Yesién-temour, frère du premier ministre Toktagha, et prit la précaution de reléguer à Scha-tcheou, en Tartarie, Tchao-ouan-pou, prince de Yng-koué, rejeton de la famille impériale des Soung, avec ordre aux officiers préposés à sa garde de ne le laisser communiquer avec personne du dehors; car la plupart des chefs rebelles couvraient les projets de leur ambition du prétexte de

mettre ce prince sur le trône de ses aïeux.

Cependant Siu-cheou-hoeï continuait à faire des conquêtes, accordant à ses soldats, pour les mieux attacher à sa fortune, le pillage des villes dont il s'emparait. Il prit Han- 1352.
yang et Vou-tchang-fou dans le Hou-kouang, ainsi que Kieou-kiang, dans le nord du Kiang-si; battit Fan-tchi-king et se rendit août.
maître de Hang-tcheou, l'ancienne capitale des Soung; mais le général Tong-pou-siao passa le Kiang, assiégea cette ville et la reprit après un grand carnage.

Yesien-temour battu par Lieou-fou-tong, s'était retiré dans Caï-fong-fou, abandonnant la campagne aux révoltés. Ce général fut remplacé. Peu après, les progrès de l'insurrection déterminèrent son frère Toktagha à demander à l'empereur la permission d'aller prendre le commandement de l'armée dans le Ho-nan. Il défit les rebelles près de Pé-sui-tcheou; mais Sing-ki, commandant des troupes du Kiang-si, ayant rencontré, près de Hou-keou, Tchao-pou-ching, général de Siu-cheou-hoeï, perdit la bataille et la vie.

Tang-koué-tchin continuait à enlever les vaisseaux destinés pour le Pé-tché-li, et privait ainsi la capitale des marchandises et des tributs qui lui arrivaient des provinces mé-

ridionales. Il avait fait tuer perfidement le général Taï-bouca envoyé contre lui. Néanmoins la cour, désirant composer avec ce chef de pirates, chargea Tiéli-temour de la négociation. Tang-koué-tchin l'assura qu'il se soumettrait et licencierait ses troupes, si on lui donnait, à lui et à ses deux frères, des mandarinats du cinquième ordre. Tiéli-temour, heureux de pouvoir désarmer, à ce prix, un aventurier aussi incommode, leur donna les mandarinats importants de Hoeï-tcheou, Kouang-té et Sin-tcheou, dans le Tché-kiang; mais soit que le chef rebelle n'eût pas été de bonne foi, soit qu'il se méfiât des intentions du gouvernement, il refusa les mandarinats et remit en mer.

1354. Peu après, un autre rebelle, nommé Tchang-ssé-tching, parut dans le Kiang-nan, et quoique ses troupes fussent composées de nouvelles levées, il défit complettement le général Taché-temour, qui avait reçu l'ordre de marcher à sa rencontre. Alors Toktagha attaqua Tchang-ssé-tching, le battit et reprit les villes dont il s'était emparé.

Tandis que ce ministre combattait avec succès les ennemis de l'empereur, son collègue Hama travaillait à le perdre. Hama et son frère Sué-sué, turcs cancalis, décriés pour

le dérèglement de leurs mœurs, étaient devenus puissants à la cour corrompue de Togan-temour. Hama s'appliquait à flatter les gouts dissolus de ce prince. Quoique son immoralité fut bien connue, Toktagha, parvenu au pouvoir, le mit dans les affaires et le fit nommer ministre. Bientôt Hama, soutenu par l'impératrice Ki, princesse coréenne, la favorite de l'empereur et la mère du prince heritier, se rendit indépendant de Toktagha, et prit de jour en jour plus d'ascendant sur Togan-temour, dont il servait les penchants, en peuplant le palais de jeunes débauchés et de Lamas du Tubbet, adonnés à toutes sortes de pratiques superstitieuses. A son instigation, les censeurs accusèrent Toktagha d'avoir em- 1355 janv.
ployé, soit à son usage particulier, soit en distributions parmi les troupes, les fonds qui lui avaient été remis pour faire la guerre. Toktagha fut dépouillé de ses titres et exilé dans le pays de Hoaï-nan, avec l'ordre de remettre le commandement de l'armée aux généraux Yuékoutchar et Yuéyué.

Sur ces entrefaites Siu-cheou-hoeï, qui avait pris le titre d'empereur, déjà maître de Voutchang, capitale du Hou-kouang, voulut s'emparer du district de Mien-yang, et confia cette entreprise à l'un de ses généraux nommé

Ni-ouen tsiun. Le prince de Oueï-chun, qui commandait dans ce pays, chargea son fils Poannou de s'y opposer; mais sa flottille composée de barques pesantes, fut arrêtée par les eaux basses dans le district de Han-tchuen, et les rebelles parvinrent à l'incendier par des flèches enflammées. Poannou périt avec nombre des siens, et Ni-ouen-tsiun s'empara de Mien-yang. Il se rendit maître, l'année suivante, de Siang-yang, et conquit le pays de Tchong-hing, après avoir battu le général mongol Tourtchipan, qui fut tué dans l'action.

Les revers essuyés dans les provinces méridionales produisaient, à raison de l'éloignement, peu d'impression à la cour; mais les entreprises des rebelles du Ho-nan, qui faisaient des incursions au nord du Hoang-ho, lui causaient de vives alarmes. Des renforts de troupes furent envoyés dans le Schan-si, le Honan et le Schan-toung.

Lieou-fou-tong, chef des *bonnets rouges* du Ho-nan, crut augmenter le nombre de ses
mars. partisans, en proclamant empereur des Soung Han-lin-eulh, fils de Han-chan-tong. Ce prince adopta le surnom de Ming-ouang et établit sa cour à Po-tcheou, dans le Honan. La cour mongole craignit que le nom de

Soung, si cher aux Chinois, n'excitât leur enthousiasme; elle se hâta d'envoyer contre le jeune empereur une armée, sous les ordres de Tatché-bahadour; mais ce général fut battu, près de Hiu-tcheou, par le rebelle Lieou-fou-tong. Lieouhala-bouca, qui, à la tête d'un second corps d'armée, devait soutenir Tatché, apprenant sa défaite, attaqua Lieou-fou-tong qu'il battit à son tour. En récompense de cette victoire il reçut le commandement en chef, dont Tatché fut privé. Marchant droit à Po-tcheou, il battit une seconde fois Lieou-fou-tong, qui s'était avancé à sa rencontre. Ce dernier se sauva du côté de Ngan, avec son empereur.

Après la disgrace de Toktagha, Hama fut nommé premier ministre, et Sué-sué, chef des censeurs de l'empire; en sorte que toute l'autorité fut concentrée entre les mains des deux frères. N'ayant plus à craindre que le retour de Toktagha, Hama lui fit ôter la vie dans le lieu de son exil; mais bientôt voyant la décadence de l'empire et le souverain dans un état d'abrutissement, auquel il se reprochait d'avoir lui-même contribué, il songea aux moyens d'arrêter les progrès du mal, et résolut de mettre sur le trône le prince héritier, qui avait de l'esprit et de la

prudence; mais ce dessein ayant été découvert, Hama fut condamné à l'exil et ses
1356. ennemis le firent étrangler.

A cette époque parut sur la scène celui qui devait un jour expulser les Mongols de la Chine et fonder une puissante dynastie. Tchou-youan-tchang avait quitté l'habit de bonze, pour s'enroler comme simple soldat sous les drapeaux de Ko-tsé-hing, chef de rebelles dans le Kiang-nan. Il ne tarda pas à se faire un parti; sa renommée qui s'accrut par sa modération et ses succès, lui attira beaucoup d'adhérents. Il s'avança jusqu'au Kiang et fut reçu en libérateur dans la ville de Taï-ping. Après s'être emparé de Nan-king, de Yang-tcheou, de
1357. Tchin-kiang, il assiégea Tchang-tcheou, ville située près de l'embouchure du Kiang, et occupée par les troupes de Tchang-ssé-tching. Celui-ci, après sa défaite par Toktagha, avait profité de la négligence des Mongols à poursuivre leurs succès, pour rétablir ses affaires; il s'était rendu maître de plusieurs villes dans la partie la plus orientale du Kiang-nan, et même de Hang-tcheou, capitale du Tché-kiang, que le général mongol Taché-temour avait évacuée à son approche; mais il la perdit après avoir été complettement battu par Kia-hing. Tchang-ssé-tching envoya au secours de

Tchang-tcheou, son frère Tchang-ssé-té, qui fut défait et pris. Il écrivit à Tchou-youan-tchang pour le prier de le lui renvoyer, offrant de se reconnaître son vassal et de lui payer annuellement un tribut considérable, en grains, en or et en argent. Tchou, persuadé de sa mauvaise foi, ne prêta point l'oreille à ses propositions, et s'empara de la ville de Tchang-tcheou.

Dans le nord, les partisans de l'empereur Soung, qui désolaient le Ho-nan et le Chen-si, furent battus, dans cette dernière province, par le général Tchagan-temour; mais Lieou-fou-tong, son premier ministre, déjà maître de presque tout le Ho-nan, voulut s'emparer de Caï-fong-fou, pour y établir lacour de ce souverain. Deux corps de troupes qu'il fit passer dans le Schan-toung et le Schan-si y commirent de grands ravages. Pepousin, chef de l'un de ces corps, entra dans le Schen-si, prit Tsin-long et Kong-tchang, et assiégea Tong-siang; mais Tchagan-temour accourut au secours de cette place, surprit Pepousin, lui enleva tous ses bagages et le força de se réfugier dans le Su-tchouan.

Le corps de rebelles qui avait passé dans le Schan-toung y prit plusieurs villes, dé-

fit le général mongol Talima-chéli, et venait de mettre le siége devant Tsi-nan, la capitale de cette province, lorsque Tong-toan-siao arriva du Ho-nan avec une division mongole et battit les rebelles sous les murs de cette ville; mais, à peine se fut il éloigné que Mao-koué, qui commandait ce corps de
1538. avr. troupes Soung, revint attaquer Tsi-nan et s'en empara; puis il remporta un avantage sur Tong-toan-siao, qui fut tué dans l'action. Après cette victoire il s'empara de la ville de Ho-kien, et fit des courses jusqu'aux environs de Ta-tou. On agita, dans le conseil, si l'empereur ne devait pas quiter la capitale. Le ministre Taï-ping s'y opposa, et fit venir du pays de Lieoulin le général Lieoukanbouca, qui battit Mao-koué, lequel fut obligé de se retirer jusqu'à Tsi-nan.

Tandis que l'un de ses détachements insultait la capitale, Lieou-fou-tong s'emparait de Caï-fong-fou, que le gouverneur Tchoutchin avait abandonné par la fuite, et installait son empereur dans cette ancienne résidence des Kin. Ensuite il envoya au nord
1358. du fleuve jaune, sous les ordres de Koansien-seng et de Potéoupan deux corps de troupes qui ravagèrent la plus grande partie du Schan-si. Koan-sien-seng fit un long dé-

tour pour atteindre le Léao-tong, dont il pilla la capitale, Leao-yang, et il poussa jusqu'aux frontières de la Corée. Revenant ensuite sur ses pas, il attaqua et prit la résidence impériale de Chang-tou, qu'il livra au pillage; cette ville fut incendiée avec le beau palais que Coubilaï y avait fait bâtir.

Au midi, Siu-cheou-hoeï s'était rendu maître de presque toute la province du Hou-kouang et d'une partie du Kiang-si. Tchou-yuan-tchang se fortifiait dans le Kiang-nan, et se préparait à conquérir la partie orientale du Tché-kiang. Ce chef reçut alors les soumissions du pirate Fang-koué-tchin, qui, menacé, à l'ouest, par Tchang-ssé-tching, et au midi par Tchin-yeou-ting, maître du Fou-kien, préféra devenir le vassal d'un chef qui lui inspirait de la confiance par son droiture et son humanité. Il lui promit de remettre à ses troupes, dès qu'elle paraitraient, les départements de Ouen-tcheou, de Taï-tcheou et de King-yuen, dans le midi du Tche-kiang, et lui envoya en otâge son fils Fang-koan. Tchou, se fiant à la parole du marin, lui renvoya son fils, et possesseur du Tché-kiang, il retourna à Kien-kiang (Nan-
king), où il établit un conseil pour l'admini- 1359.
stration de ses nouveaux États.

Tandis que Tchou affermissait son autorité, la division affaiblissait les partis des deux empereurs chinois. Mao-koué, général des Soung, fut tué par Tchao-kiun-yong, son collègue, et vengé par Siu-ki-tsou, qui, sur la nouvelle de cet attentat, partit de Leao-yang, et tua Tchao-kiun-yong à Y-tou. Les dissentions étaient encore plus vives dans le parti de Siu-cheou-hoeï. Tchin-yeou-leang, un des généraux de ce fondateur de la dynastie des Tien-ouang, venait de s'emparer de la ville de Sin-tcheou (Kouang-sin-fou), sur la limite orientale du Kiang-si, après un siége mémorable par la résistance opiniâtre de ses défenseurs que commandaient le prince du sang Tachinnou, et le général Beyen-bouka-tikin, descendant des *Idicout* ou rois de l'Ouïgourie, qui y périrent les armes à la main. Siu-cheou-hoeï voulut alors transférer sa résidence, de Han-yang sur la rive du Kiang, à Long-hing, (Nan-tchang-fou) conquête toute récente, et quoique son général s'y opposât, par la crainte de voir restreindre son autorité, il n'en partit pas moins de Han-yang, par la route de Kieou-kiang. Tchin-yeou-leang alla à sa rencontre, sous prétexte de lui rendre honneur; mais lorsque Siu-cheou-hoeï fut entré dans la ville de Kieou-kiang, on en ferma les portes, et des

troupes mises en embuscade à l'ouest de cette ville firent main basse sur l'escorte impériale. Maître de la personne du souverain, Tchin-yeou-leang épargna sa vie et lui laissa le titre d'empereur; mais il l'enferma, et prit lui-même le titre de prince de Han. Peu après il marcha sur Taï-ping, emmenant son prisonnier, qu'il fit assommer dans sa barque, à coups de barres de fer, lorsqu'il se fut emparé de 1360 juin.
cette ville. Puis Tchin-yeou-léang se fit proclamer empereur, donnant à sa dynastie le nom de Han; après quoi il retourna à Kieou-kiang.

Le général mongol Tchagan-temour, voulant profiter de la division qui règnait parmi les Soung, forma le plan de prendre, dans Caï-fong-fou, Lieou-fou-tong et son empereur. Il combina la marche de son armée, de manière que les trois divisions qui la composaient, arrivèrent en même temps, par des chemins différents, sous les murs de cette ville, qui se trouva inopinément investie. Il la fit ceindre d'un rempart, afin de la prendre par famine. Lorsqu'il sut que les vivres y étaient épuisées, il livra de nuit un assaut général; le mur fut escaladé, et la ville enlevée, malgré une vive résistance; mais Lieou-fou-tong profita de la confusion d'un pareil moment, pour

se sauver avec l'empereur, qu'il ramena à Ngan-fong.

Togan-temour avait désigné, pour son successeur, en 1353, son fils Aïyeouchélitala, et donné à cette occasion, une amnistie générale. Le prince héritier, d'accord avec l'impératrice Ki, sa mère, voulait que le ministre Taïping déterminât Togan-temour à abdiquer en sa faveur. Ne pouvant l'y engager, il chercha à le perdre. Le prince fit condamner à la prison ou à la mort plusieurs de ses créatures, et Taïping, exposé à tous les ressorts que faisait jouer une audacieuse intrigue, prit
1360 mars. le parti de se retirer. Alors le pouvoir passa entre les mains de l'eunuque Papou-hoa et du ministre Cho-ssé-kien, deux hommes pervers, qui ne songèrent qu'à s'enrichir, et laissèrent ignorer à l'empereur tout ce qui se passait.

Une querelle qui s'éleva, à cette époque, entre deux chefs militaires, leur mit les armes à la main. Tchagan-temour avait repris sur les rebelles le pays de Tçin-ki, dans la province de Schan-si. Polo-temour, gouverneur de Taï-tong-fou, prétendit que ce district ayant appartenu à son département, ne devait pas en être détaché, et s'avança avec des troupes pour en prendre possession. Tcha-

gan-temour s'y opposa. L'empereur fixa les limites des deux gouvernements et ordonna aux compétiteurs de se retirer chacun dans le département qui lui était assigné. A peine eurent-ils obéi, que l'empereur ordonna à Tchagan-temour de céder à son rival le pays de Ki-ning. Celui-ci répondit que ce pays lui était nécessaire pour la défense de Caï-fong-fou, et rassemblant ses troupes, il marcha contre Polo-temour. De nouveaux ordres de l'empereur arrêtèrent ce mouvement et les deux gouverneurs déposèrent les armes.

Cette affaire était à peine assoupie qu'il s'éleva dans le nord un orage plus menaçant que les révoltes chinoises. L'empereur avait plusieurs fois ordonné aux princes de sa famille, en Tartarie, de venir avec leurs troupes au secours de son trône. Un de ces princes nommé Alouhoeï-temour, qui descendait, à la septième génération, de Miélita, fils d'Ogotaï, voulut, au lieu de soutenir l'empereur, s'emparer du sceptre. Quand il fut à quelques journées de la grande muraille, il manda à Togan-temour n'était pas, sans doute, en état de conserver l'empire qu'il avait reçu de ses ancètres, puisqu'il en avait déjà perdu plus de la moitié, et l'invita à lui céder tous ses droits. Le général Toukien-temour, que

l'empereur envoya contre ce prince, fut battu et contraint de s'enfuir à Chang-tou. La cour consternée faisait marcher à la hâte de nouvelles forces, lorsque le prince rebelle fut inopinément livré aux troupes de l'empereur
1361 nov. par ses propres officiers; il subit la peine de mort, par l'ordre du prince héritier qui s'était porté à sa rencontre.

Tchagan-temour ayant fait rentrer le Honan sous la domination mongole, mit des garnisons dans les principales villes de cette province, et alla camper près des monts Taï-hang, où il fit les préparatifs d'une expédition contre les rebelles du Schan-toung. Lorsqu'il fut entré dans cette province, il reçut les soumissions de Tien-fong et de Ouang-ssé-tching, deux chefs des rebelles. Son armée fut divisée en plusieurs corps qui s'emparèrent des villes du Schan-toung; il alla en personne investir la capitale Tsi-nan, qu'il prit au bout de trois mois de siége; il attaquait Y-tou (Tsing-tcheou-fou), la seule ville de la province qui restât aux insurgés lorsqu'il fut assassiné. Tien-fong et Ouang-ssé-tching, s'étant repentis d'avoir secondé l'entreprise du général mongol, avaient tramé sa perte. Invité par Tien-fong à venir faire la revue de ses troupes, Tchagan-temour, qui croyait ce

général chinois de ses amis, se rendit sans défiance à son camp, suivi seulement de onze cavaliers. A peine fut-il entré dans la tente de Tien-fong que Ouang-ssé-tching lui porta un coup mortel. Cet officier et Tien-fong se jettèrent aussitôt avec leurs troupes dans la ville d'Y-tou, comme ils en étaient convenus avec le gouverneur.

1361 juil.

Koukou-temour, fils adoptif de Tchagan-temour, hérita de ses titres et de ses dignités, et continua, avec l'agrément de l'empereur, le siége d'Y-tou. Il attaqua cette place avec vigueur et trouvant une résistance également courageuse, il fit creuser des galeries souterraines, par lesquelles il y pénètra. Il y prit les chefs des rebelles qu'il envoya à la cour; mais il voulut faire lui-même justice de Tien-fong et d'Ouang-ssé-tchin; les ayant fait conduire devant le cercueil de son père, il leur arracha le cœur qu'il offrit à ses manes, et ordonna de faire main basse sur tous ceux qui les avaient suivis dans la ville.

Il parut à cette époque un nouvel empereur dans le Su-tchouan. Un officier, nommé Ming-yu-tchin, envoyé dans cette province par Siu-cheou-hoeï, ayant appris l'assassinat de son maître, fit des conquètes pour son propre compte et finit par s'emparer de la capitale

du Su-tchouan, où il prit le titre d'empereur, donnant à sa dynastie le nom de *Hia*.

Le même assassinat avait été le signal d'une guerre entre Tchou-yoan-tchang et Tchin-yeou-leang. On a vu que celui-ci avait pris Taï-ping; il avait même fait des courses dans le territoire de Nan-king. Tchou marcha contre lui, et après avoir pris Ngan-king, l'ayant rencontré près de Kieou-kiang-fou, il tailla en pièces son armée. Tchin-you-leang se réfugia à Vou-tchang-fou. Le vainqueur s'empara de Kieou-kiang, puis de Nan-tchang-fou, et maître de cette capitale il reçut les soumissions des principales villes du Kiang-si.

1363. Tchin-yeou-leang, voulant à tout prix recouvrer Nan-tchang-fou, sa capitale, équipa un grand nombre de bateaux et alla mettre le siége devant cette ville, qu'il pressa vivement dans l'espoir de la prendre avant que son adversaire put la secourir; mais les commandants de la place firent une vigoureuse défense et trouvèrent moyen d'avertir Tchou de la position où ils se trouvaient. Celui-ci partit de Nan-king avec une flottille montée par une armée nombreuse, et afin de couper la retraite à l'ennemi, il vint se ranger près de Hou-keou, à l'endroit où le

grand Kiang communique avec le lac Po-yang. Tchin-yeou-leang, qui assiégeait Nan-tchang-fou depuis quatre-vingt-cinq jours, leva aussitôt le siége, pour entrer dans le lac, où il rencontra la flotte de son rival. La bataille s'engagea et dura trois jours, au bout desquels Tchin-yeou-leang, après avoir perdu la plupart de ses navires, fut tué d'un coup de flèche. Son fils, Tchin-chan-eulh, désigné son successeur, fut fait prisonnier, et ses principaux officiers se rendirent aux vainqueurs; son second fils, Tchin-li, se sauva à Vou-tchang et y fut proclamé empereur; mais assiégé et voyant ses affaires dans un état désespéré, il se rendit à discrétion. La prise de cette capitale du Hou-kouang fut promptement suivie de la soumission de toute cette province, que facilitait la modération du vainqueur, son amour de l'ordre et la discipline de ses troupes.

Avant cette campagne qui décida du sort de la nouvelle dynastie des *Han*, Tchou informé que Tchang-ssé-tching et Liu-tchin, avaient attaqué et pris Ngan-fong, où résidait l'empereur des Soung, et qu'ils y avaient fait mourir Lieou-fou-tong, s'était avancé vers Ngan-fong, et avait battu Liu-tchin. Remettant alors le commandement de son

armée au général Su-ta, il le chargea d'assiéger Hiu-tcheou. Après son départ, les Mongols reprirent Ngan-fong.

Des troubles venaient encore d'éclater parmi les Mongols. Après l'assassinat de Tchagan-temour, Polo-temour voulut rentrer en possession du pays de Tçin-ki, et malgré les ordres rétirés de l'empereur, envoya des troupes pour l'occuper. Elles furent battues par Koukou-temour, fils de Tchagan, et Polo-temour renonça à son entreprise; mais une autre circonstance lui mit bientôt les armes à la main contre son souverain même. La faiblesse du gouvernement favorisait l'essor des factions, et le prince héritier prenait parti dans ces querelles entre des seigneurs
1364. ambitieux. Le ministre Cho-ssé-kien, persuada à ce prince que plusieurs des Grands, ses ennemis, songeaient à se révolter, et l'engagea à les perdre. Le prince les accusa auprès de son père, et obtint à force d'instances, la mort des deux principaux.

Cho-ssé-kien et l'eunuque Yésien-bouca, unis ensemble par leurs intrigues, craignirent que Toukien-temour, ami des deux seigneurs qu'on venait de faire périr, ne voulut les venger, et résolus de le perdre, ils lui intentèrent un procès criminel. Polo-temour

fit parler en sa faveur. Le prince impérial, irrité de la hardiesse de Polo-temour, l'accusa lui-même de complicité dans le prétendu complot, et fit destituer le gouverneur de Taï-tong. Polo-temour refusa de remettre le commandement. Son ennemi Koukou-temour fut chargé de l'y contraindre. Polo-temour, qui savait que cet ordre avait été donné à l'insu de l'empereur, engagea Toukien-temour à faire un mouvement sur la capitale, et celui-ci s'empara de la forteresse de Kiu-yong-koan. Ils voulaient forcer l'empereur à chasser les intrigants qui l'obsédaient. Yésou, qui commandait de ce côté, en vint aux mains avec Toukien-temour; mais il fut complettement battu. Alors le prince héritier ne se croyant pas en sûreté dans la capitale, se retira en Tartarie, par la route de Kou-pé-keou. Toukien-temour s'avança jusqu'à la rivière de Tsing-ho, où il campa, en attendant la résolution que prendrait la cour, à laquelle il avait mandé que Polo-temour, par les ordres duquel il agissait, ne prétendait point manquer à l'obéissance due à l'empereur, mais qu'il voulait délivrer ce prince des traîtres Cho-ssé-kien et Papou-hoa, qui mettaient la discorde parmi les Grands; qu'il se retirerait dès qu'on lui aurait remis ces deux ennemis

de l'État. On fut long-temps à délibérer si on accéderait à cette demande. Il y eut des pourparlers; Toukien tint ferme et ne se retira qu'après qu'on lui eut livré les deux ministres, et que Polo-temour eut été rétabli dans sa charge de gouverneur.

Le prince héritier reçut alors de l'empereur l'ordre de revenir incessamment à Tatou. Il obéit; mais, plein de ressentiment contre Polo-temour, il assembla une armée, et ordonna à Koukou-temour d'attaquer ce rebelle dans son gouvernement de Taï-tong-fou. En conséquence, Koukou-temour fit marcher le général Koan-pao contre Polo-temour, qui, laissant à Taï-tong un corps de troupes capable de lui tenir tête, s'avança sur Ta-tou avec le gros de son armée. Le prince héritier, de retour dans cette ville, alla camper sur le bord du Tsing-ho; mais, à la première vue de l'ennemi, ses soldats s'enfuirent vers Ta-tou et ne se croyant pas même en sûreté dans cette capitale, ils en sortirent par la porte opposée, suivis du prince héritier, pour aller joindre Koukou-temour, près de Taï-yuen-fou, capitale du Schan-si. Après leur retraite, le général Polo-temour entra, sans obstacle, dans la capitale, et se rendit, avec plusieurs de ses gé-

néraux, au palais où, se jettant aux genoux 9 sept.
de l'empereur, il lui demanda pardon des actes auxquels il s'était vu forcé de recourir. Togan-temour le nomma généralissime et premier ministre.

Polo-temour, investi de toute l'autorité, fit mourir Tolo-temour, favori et compagnon des débauches de l'empereur. Il chassa du palais beaucoup d'individus inutiles, entre autres un grand nombre d'eunuques, et tous les Lamas. A sa demande, l'empereur dépêcha plusieurs couriers au prince héritier, pour lui ordonner de revenir à la cour. Ce prince, loin d'obéir, résolut, au contraire, de 1365.
tenter encore la voie des armes contre son ennemi, devenu tout-puissant. Polo-temour, apprenant qu'il marchait contre lui, fit arrêter l'impératrice Ki, sa mère, et la força de lui envoyer un ordre écrit de sa main, par lequel elle le rappelait à la capitale. Ensuite il détacha Toukien-temour, pour s'opposer, du côté de Chang-tou, aux Mongols attachés aux intérêts du prince héritier, et chargea le général Yésou d'aller combattre ce prince et Koukou-temour.

Yésou ne passa pas Leang-hiang, à six lieues au midi de Pé-kin. Voyant tous les officiers mécontents du ministre généralissime,

il assembla les principaux d'entre eux, qui résolurent unanimement de ne pas obéir. Ils rebrousèrent chemin et s'arrêtèrent à Yong-ping, d'où ils informèrent Koukou-temour et les princes en Tartarie, de la résolution qu'ils venaient de prendre.

Polo-temour, désespéré de cette défection, détacha contre Yésou le meilleur de ses généraux, Yaopeyen-Bouca. Yésou le surprit, tailla en pièces ses troupes et l'ayant pris lui-même, le fit mourir. Alors Polo-temour marcha en personne; mais une pluie qui tomba pendant trois jours et trois nuits déconcerta toutes ses mesures, et il s'en retourna à Ta-tou. L'opposition qu'il venait d'essuyer l'avait rendu si méfiant que sur de simples soupçons, il fit mourir plusieurs de ses officiers. Cherchant à noyer dans le vin l'humeur sombre et chagrine qui le dominait, il devint farouche et cruel. Il tua plus d'une fois de sa main ceux qui se trouvaient à ses côtés. Il était devenu odieux à toute la cour. Ho-chang, fils du prince de Oueï-chun, obtint de l'empereur un ordre secret de se défaire de lui et de ses partisans et trouva bientôt l'occasion de l'exécuter. Polo-temour, ayant reçu la nouvelle de la prise de Chang-tou et d'une victoire remportée par Toukien-temour sur

les Mongols du parti du prince héritier, se rendit au palais pour en faire part à l'empereur. Au moment où il y entrait il fut arrêté par des satellites que Ho-chang avait apostés et un officier lui fendit la tête d'un coup de sabre. Lorsque cette nouvelle parvint à l'armée de Toukien-temour, les officiers de ce général voyant leurs espérances évanouies, l'abandonnèrent l'un après l'autre. Il fut arrêté et mis à mort. sept.

L'empereur envoya au prince héritier, à Ki-ning, la tête de Polo-temour, avec l'ordre de revenir à la cour. Ce prince s'y rendit, accompagné de Koukou-temour, qui fut nommé ministre et généralissime. Il voulait que Koukou-temour le secondât pour déterminer l'empereur à lui céder le trône, et ne l'y trouvant point disposé, il en eut du ressentiment. L'empereur ne consentit point à abdiquer; mais il investit son fils d'un pouvoir 1367. presque égal au sien, en le nommant son lieutenant-général dans l'empire. Koukou-temour ayant tenté de s'opposer à l'exécution de cet ordre souverain, fut destitué, et se retira dans une place forte du Schan-si.

Tandis que la cour mongole était déchirée par ces dissensions, Tchou-youan-tchang étendait les limites de ses nouveaux États.

Il résidait lui-même à Nan-king, s'appliquant à fonder son gouvernement sur les principes d'ordre et de justice que recommandent les anciens philosophes chinois; mais ses généraux Su-ta et Tchang-yu-tchun attaquaient Tchang-ssé-tching, maître d'une partie du Tché-kiang et du Kiang-nan. Ces deux chefs remportèrent une victoire signalée sur ses troupes, en 1366, s'emparèrent de Hou-tcheou, l'une des villes les plus riches du Tché-kiang et puis de Hang-tcheou, capitale de cette province. L'année suivante, ils prirent ce prince dans Ping-kiang, et l'envoyèrent à Nan-king. Tchou lui rendit la liberté, à condition qu'il ne sortirait pas de la ville. Tchang-sse-tching donna sa parole et se pendit.

Ming-yu-tchin, qui avait pris le titre d'empereur des Hia, était mort en 1366. Min-tching, son fils, âgé de dix ans, lui avait succédé sous la régence de sa mère. Cette même année était mort Han-lin-eulh, qui se disait de la dynastie des Soung, et avec lui s'éteignait son parti. Fang-koué-tchin venait enfin de se soumettre. Ce marin, infidèle à ses promesses, avait non-seulement refusé de se rendre auprès de Tchou, et de lui envoyer son tribut en grains; mais il s'était allié contre lui, au nord, avec Koukou-temour; au midi,

avec Tchin-yeou-ting, qui s'était emparé d'une partie du Fou-kien. Tchou chargea le général Tang-ho de prendre les villes de Ouen-tcheou, Taï-tcheou et King-yuen. A l'approche des forces ennemies Fang-koué-tchin se réfugia dans une île de la mer. Voyant bientôt que toutes ses villes avaient ouvert leurs portes à Tang-ho, il lui envoya son fils, pour offrir sa soumission, et ne tarda pas à aller se remettre à la discrétion de ce général, qui le fit conduire à Nan-king.

Tchou entreprit alors la conquête du reste de la Chine. Su-ta, son grand général, et Tchang-yu-tchun marchèrent au nord avec une armée de deux cent cinquante mille hommes, tandis que Hou-ting-chouï réduisait le Fou-kien et le Koang-tong, et que Yang-king occupait le Kouang-si. Ces provinces méridionales, lasses du joug étranger, se soumirent volontairement au conquérant chinois.

Su-ta et Tchang-yu-tchun s'étant d'abord emparés de tout le pays qui est entre le Hoaï et le Hoang-ho, passèrent ce dernier fleuve et pénétrèrent dans le Schan-toung. En y entrant ils répandirent une proclamation, où ils déclaraient que des barbares, tels que les Mongols, n'étaient pas faits pour gouverner une nation policée; qu'ils devaient, au con-

traire, en recevoir la loi; que les Mongols avaient conquis l'empire, non par leur force et leur courage, mais par le secours du ciel, et que le ciel, irrité des crimes dont leurs souverains s'étaient rendus coupables depuis le règne de Temour khan, le leur ôtait pour le donner à un guerrier rempli de vertus et de magnanimité, qui se faisait aimer et admirer partout où il portait ses armes. Les deux généraux n'éprouvant nulle part de résistance, après avoir reçu les soumissions de toutes les
1368. villes du Schan-toung, passèrent dans le Honan, où ils eurent le même succès. Les portes des villes s'ouvraient à la vue de leurs étendards.

Togan-temour, effrayé de la rapidité de ces conquêtes, envoyait courriers sur courriers à Koukou-temour pour lui ordonner de revenir avec ses troupes. Ce général partit de Tsinning; mais au lieu de couvrir la capitale il se porta avec une armée nombreuse dans les environs de Taï-yuen.

Maître d'une grande partie de la Chine, Tchou-youan-tchang, qui n'avait encore pris que le titre de prince de Ou, se fit proclamer empereur à Nan-king, le premier jour d'une année chinoise, qui tombe en février 1368. Il donna à sa dynastie le nom de *Ming*, c'est-

à-dire, *lumière*, et aux années de son règne celui de *Houng-vou*, *guerre fortunée;* nom sous lequel on désigne cet empereur lui-même, qui reçut, après sa mort, le titre de *Taï-tsou* ou *grand aïeul*, qu'on a coutume de donner, en Chine, au fondateur d'une dynastie.

Tchou partit de Nan-king, en août 1368, à la tête d'une armée, passa le fleuve jaune à Ping-lien, et marcha sur la capitale, par Oueï-tcheou, Siang-tcheou, Tchang-té, Kouan-ping et Schun-té, villes qui se soumirent à son apparition. Dans le même temps, ses généraux Su-ta et Tchang-yu-tchen entrèrent du Schan-toung dans le Pe-tche-li, et s'avancèrent jusqu'à Tong-tcheou, qu'ils prirent, après avoir battu Poyen-temour, qui fut tué dans l'action. On attendait l'ennemi aux portes de la capitale. Dans ce moment critique, un des ministres, nommé Cheliemen, enleva du palais des ancêtres les tablettes des empereurs mongols et partit pour le Nord avec le prince héritier. Togan-temour, décidé à le suivre de près, nomma le prince Temour-boca son lieutenant-général dans la Chine, confia à King-tong le soin de défendre la ville impériale, et le lendemain, ayant annoncé aux princes, aux princesses et aux Grands qu'il avait convoqués, sa résolution de passer en Tartarie,

25 août. il partit dans la nuit même, avec les membres de sa famille et se retira à Chang-tou,
sept. par la route de Kiu yong-koan. Les Chinois ne tardèrent pas à paraître devant Ta-tou, qu'ils occupèrent après un léger combat à la porte de cette ville. Presque toute la Chine était alors au pouvoir de l'empereur Ming. Ce prince s'attacha à réduire les places qui restaient encore aux Mongols. Il songea ensuite à poursuivre son ennemi dans le Nord.

Togan-temour ne s'était pas cru en sûreté à Chang-tou; il avait passé à Yng-tchang-fou, ville située à trente lieues plus au nord, sur le bord du lac Tal. Une armée chinoise ayant franchi la muraille, n'était plus qu'à une petite distance de cette ville, lorsque Togan-temour finit sa crrrière. Ce prince était âgé de
1370 mai. cinquante-un ans. Son surnom chinois est *Chun-ti* (1).

Les Ming s'emparèrent d'Yng-tchang-fou, et y prirent Maïtilipala, petit-fils de Togan-temour, beaucoup de princes, de princesses et de seigneurs, qui furent tous conduits à la Chine. Le seul Ayour-schiri-dara, héritier du trône,

---

(1) Voy. la table généalogique des grands Khans de la race de Tchinguiz khan, note VI à la fin du volume.

put s'échaper; il se retira à Caracouroum qui devint la résidence des Khacans mongols.

Sur l'avis que ce prince avait rassemblé des forces dans la Tartarie, l'empereur Ming fit marcher de ce côté, en 1372, une armée nombreuse, sous les ordres de Su-ta, laquelle pénétra jusqu'aux rives du Kéroulan et de la Toula; mais ne remporta aucun avantage décisif.

Ayour-schiri-dara, qui avait pris le titre de Khacan, mourut en 1378. Son fils et successeur Tokous-temour fut complimenté par un ambassadeur de l'empereur Ming sur la mort de son père et son élévation à la dignité de souverain des Mongols. Dans les années suivantes, les troupes de ce Khacan allèrent fréquemment insulter les frontières de l'empire chinois; mais, en 1388, le fondateur de la dynastie Ming fit marcher une armée contre Tokous-temour, qui fut complettement défait près du lac Bouir. Ses femmes, son second fils, plus de trois mille officiers et soixante-dix mille Mongols des deux sexes, tombèrent au pouvoir des vainqueurs (1). Tokous-temour fut assassiné dans sa fuite, près de la Toula, par un prince de sa famille, nommé Yis-

(1) Mailla, tom. X, pag. 38 à 93. — Hyacinthe, *Description de la Mongolie*, tom. II, pag. 195.

soudar, qui s'empara du trône. L'ambition d'autres compétiteurs fit naître la guerre civile. A la suite de longues dissensions, un prince nommé Goltsi, parvint au pouvoir suprême. Son règne fut de courte durée; il mourut assassiné, et Bouïnschara fut élevé au trône. En 1408, l'empereur de la Chine invita ce souverain mongol de se reconnaître son vassal, et sur son refus le fit attaquer; mais l'armée chinoise fut battue sur le bord de la Toula. Young-lo, le troisième empereur de la dynastie Ming, s'avança lui-même, en 1410, avec des forces considérables, jusqu'à la rive du Kéroulan. La désunion parmi les Mongols favorisa ses armes. Le prince Olotaï, lieutenant de Bouïnschara, l'avait quité avec ses troupes et s'était retiré vers l'Orient sur le bord de la rivière Caïlar. L'empereur les battit tous deux, le premier, sur la rive de l'Onon; le second, à l'extrémité orientale de la Mongolie. Bouïnschara fut tué, en 1412, par le prince des Ouïrates Mahmoud, qui mit sur le trône Dariba. Les princes mongols continuèrent ainsi, pendant deux siècles, à se disputer le rang suprême, se soumettant à la Chine, lors qu'elle déployait contre eux sa puissance, et allant ravager ses provinces frontières quand

ils trouvaient l'occasion favorable. A l'époque où la dynastie Ming touchait à sa fin, la nation mongole était divisée sous plusieurs chefs qui prenaient le titre de Khan. Les *Kalkas* demeuraient au nord du désert, dans l'ancienne patrie des Mongols. A l'ouest de leur territoire, l'ancien pays des Naïmans et des Ouïgours était occupé par les *Euleutes* ou *Djoungares*. Les *Tchakhares* et les *Ordos* habitaient entre le désert et la grande muraille. A l'origine de leur puissance, les Mandchous prirent successivement sous leur protection les tribus mongoles les plus orientales, et renforcés par ces nouveaux alliés, ils soumirent, en 1632, les Tchakhares. Dans les années suivantes, la Mongolie méridionale et les Ordos éprouvèrent le même sort (1). Les Kalkas conservaient encore leur indépendance; mais, attaqués par les Euleutes, ils se virent réduits à la nécessité d'implorer la protection du souverain Mandchou de la Chine, et, en 1691, l'empereur Kang-hi alla recevoir l'hommage des trois khans des Kalkas, à une quarantaine de lieues au nord de la grande mu-

---

(1) Hyacinthe, *Description de la Mongolie*, tom. II, pag. 200.

raille (1). Enfin les Euleutes ou Djoungares furent réduits, vers l'année 1760, sous la domination mandchoue, en sorte que la plus grande partie des peuples mongols est aujourd'hui soumise à l'empereur de la Chine; les autres tribus de cette nation appartiennent à l'empire russe.

Le christianisme avait fait quelques progrès en Chine, sous la protection des empereurs de la dynastie mongole, par les soins zèlés d'un moine franciscain, nommé Jean de Mont-Corvin, qui après avoir parcouru la Perse et l'Inde, était venu s'établir, vers l'année 1293, dans la résidence impériale. Il y fonda deux églises et baptisa, dans l'espace de quelques années, environ six mille individus (2). A la

---

(1) Gerbillon, *Troisième voyage en Tartarie*, en 1691, dans le quatrième tome de la *Description de la Chine*, par Du Halde.

(2) On trouve dans les *Annales des Frères mineurs*, par L. Wadding, (tom. VI, pag. 69), deux lettres de Jean de Mont-Corvin, qui font connaître les opérations de ce missionnaire. La première, dont il manque le commencement, datée de Cambaliech, le 8 janvier 1305, était adressée, à ce qu'il paraît d'après un passage de la seconde, au vicaire et aux Frères mineurs dans la province de Gazarie, c'est-à-dire, en Crimée. Arrivé,

demande de ce missionnaire, le pape Clément V fit partir sept franciscains pour la Chine,

---

dit-il, dans le Khataï, domaine de l'empereur des Tartares, nommé le Grand Khan, j'invitai ce souverain, en lui remettant les lettres du Pape, à embrasser la foi catholique de notre Seigneur Jésus-Christ; mais l'idolâtrie était chez lui trop invétérée; toutefois il comble de bienfaits les chrétiens. Je suis à sa cour depuis plus de deux ans. Certains Nestoriens qui se prétendent chrétiens, mais s'écartent beaucoup de la religion chrétienne, ont tant d'autorité dans ce pays-ci, qu'ils ne permettent pas qu'un chrétien d'un autre rit ait un petit oratoire, ni qu'il prêche une autre doctrine que celle des Nestoriens. Jamais apôtre ni disciple d'apôtre n'a pénétré dans ces contrées; aussi lesdits Nestoriens m'ont ils, soit directement, soit par des individus qu'ils avaient corrompus par de l'argent, fait essuyer les plus cruelles persécutions, assurant que je n'étais pas envoyé par notre seigneur le Pape; mais que j'étais un espion, un ensorceleur; puis ils produisirent des faux témoins, qui soutinrent que j'avais tué dans l'Inde un ambassadeur étranger, chargé de porter à l'empereur un grand trésor, dont je m'étais emparé. Ces machinations durèrent environ cinq ans, pendant lesquels je fus souvent traduit en justice et menacé d'une mort ignomineuse. Enfin, par la grace de Dieu, la confession d'un individu fit connaître à l'empereur, et mon innocence et la malice de mes envieux, qui furent exilés avec leurs femmes et leurs enfants. Je restai seul ici pendant onze ans, au bout desquels vint me joindre, il y a environ deux ans, le frère Arnold, allemand

dans l'année 1307; il nomma en même temps Jean de Mont-Corvin, archevêque de Khan-

---

de la province de Cologne. J'ai bâti une église dans la ville de Cambaliech, qui est la principale résidence du roi; cette église est achevée depuis six ans; elle a un clocher, où j'ai fait mettre trois cloches. Jusqu'à présent j'ai baptisé dans cette église, je pense, environ six mille personnes, et sans les diffamations dont j'ai parlé, j'en aurais baptisé plus de trente mille; je suis souvent occupé à baptiser (et sum frequenter in baptizando). J'ai acheté successivement cent cinquante garçons, fils de païens, âgés de sept à onze ans, qui n'avaient encore aucune religion, et je les ai baptisés; je leur ai enseigné les lettres latines et grecques; j'ai écrit, pour leur usage, des psautiers ainsi que trente hymnaires, et deux bréviaires; en sorte que onze de ces garçons savent déjà notre office et chantent au chœur comme cela se fait dans nos couvents, que je sois présent ou non; et plusieurs d'entre eux transcrivent des psautiers, et d'autres livres. Je fais sonner les cloches à toute heure; je célèbre l'office divin devant la réunion de ces enfants, et nous chantons par routine, n'ayant pas d'office noté. Si j'avais pu être assisté de deux ou trois compagnons, peut-être l'empereur khan se serait-il fait baptiser. Il y a déjà douze ans que je n'ai reçu aucunes nouvelles ni de la cour de Rome, ni de notre Ordre, et que j'ignore l'état des affaires dans l'Occident. Je supplie le ministre général de notre Ordre de m'envoyer un antiphonaire, une légende des saints, un graduel et un psautier noté, pour modèle; car je n'ai qu'un bréviaire portatif avec de brèves leçons,

balik, et le constitua primat en Orient. Le nouveau prélat devait avoir pour suffragants les sept franciscains, qui furent créés évêques; mais de ce nombre trois seuls arrivèrent, l'année suivante, à Khanbalik ou Ta-tou, apportant à l'empereur Temour des lettres où

---

et un petit missel. Si j'en avais un exemplaire, les enfants pourraient le copier. Je fais bâtir une seconde église, afin de diviser ces garçons. J'ai appris la langue et l'écriture tartare, et j'ai déjà traduit dans cette langue tout le Nouveau Testament et le psautier, que j'ai fait écrire en très-beaux caractères tartares; enfin, j'écris, je lis et je prêche la parole de Dieu.

Dans une autre lettre, écrite, vers la fin de l'année 1305, aux Frères mineurs et prédicateurs en Perse, et dont il manque la dernière partie, Jean de Mont-Corvin, dit qu'il fait bâtir une seconde église vis-à-vis le palais du Caan, à un jet de pierre de la porte de ce palais; que le terrain a été acheté par un négociant nommé Petrus de Lucalongo, qui avait accompagné Jean depuis Tauriz, et qui lui en fit présent, pour l'amour de Dieu. Il y avait entre cette église et la première, dans l'intérieur de la ville, la distance de deux milles et demi. « Quand « nous chantons, écrit Jean, le seigneur Khan peut nous « entendre de ses appartements. J'ai mes entrées au pa- « lais et une place fixe à la cour, comme légat du Pape. « L'empereur m'honore plus que les autres prélats, quels « qu'ils soient. » Ces deux lettres sont écrites sous le règne de Temour, qui occupa le trône de 1294 à 1307.

le souverain pontife l'invitait d'embrasser la foi du Christ, et lui recommandait Jean de Mont-Corvin. Ces trois évêques, Gérard, Peregrinus et André de Perusio sacrèrent Jean, archevêque de Cambalu (1). En 1312, le Pape lui envoya, comme suffragants, trois autres franciscains: Thomas, Jérome et Pierre de Florence. Les trois premiers furent successivement préposés à la direction d'une communauté catholique dans la ville de Zaïtoun [Tsiuan-tcheou] (2). Après la mort de

---

(1) Odor. Raynaldi *Ann. Eccl.*, ibid, pag. 433. — Waddingi *Ann.* ad an. 1307, pag. 60 et seqq.

(2) Une riche dame arménienne, ayant fait bâtir à ses frais une église à Caïton (il faut lire, sans doute, Zaïtoun), ville située, est-il dit, à trois semaines de distance de Canbalic, obtint que l'archevêque Jean l'érigeât en cathédrale. Ce prélat chargea l'évêque Gérard de la conduite de ce nouveau diocèse, qui, à sa mort, passa à Pérégrinus, et ce dernier eut pour successeur, en 1322, André de Perusio. On voit par une lettre de l'évêque André au Frère gardien du couvent de Perusio, en date de Cayton, janvier 1326, où nous trouvons ce qui précède, que les missionnaires envoyés par le pape étaient nourris et vêtus aux frais de l'empereur mongol. André dit que lui et ses compagnons reçurent des vivres et des vêtements pour huit personnes, pendant les cinq années qu'ils restèrent à Khanbalik, et que lorsque André eut

l'archevêque Jean, le pape Jean XXII nomma pour son successeur, en 1333, le franciscain Nicolas, qui partit pour la Chine avec vingt-six religieux du même ordre. Enfin, l'on voit par des lettres émanées de la chancellerie romaine, que le pape Urbain V nomma, en 1370, à l'archevèché de Cambalik le franciscain Guillaume de Prat, docteur en théologie à Paris, lequel partit avec douze frères du mème ordre, muni de lettres de recommandation du Pape pour l'empereur de la Chine, et les souverains tartares des pays qu'ils devaient traverser (1).

Il est facile d'observer que les missionnaires faisaient au Pape des rapports peu fidèles sur

---

transféré sa résidence à Caytou, il obtint la continuation du même *Alafa*, mot qu'il explique par *aumône royale*. (*Uloufat* est un nom arabe qui signifie *salaire*, *appointements*). La valeur de ce subside, d'après l'estimation de commerçants génois, pouvait s'élever annuellement à cent florins d'or. « Certes, ajoute l'évêque André, il y a « dans cette empire des gens de toutes les nations qui « existent sous le ciel, et de toutes les religions, et l'on « permet à chacun de suivre la sienne; car chez eux « (les Mongols) est établie cette opinion ou plutôt erreur, « que dans toutes on peut être sauvé ! »

(1) Moshemü *Hist. tartarorum ecclesiastica*, Helmstadi, 1741, pag. 114 et suiv.

les progrès du christianisme en Orient, et sur les dispositions des princes mongols à l'embrasser; car ils avaient tous le désir de donner des nouvelles qui fussent agréables à la cour de Rome, et de faire valoir les fruits de leur zèle pour la propagation de la foi. D'ailleurs, la plupart des individus qui venaient trouver les pontifes romains ou d'autres souverains, se disant envoyés par des princes mongols pour les intérêts de la religion chrétienne, en imposaient dans des vues personnelles, comme le prouve la simple inspection des lettres dont ils se prétendaient chargés. Nous citerons un exemple de pareilles déceptions. Un certain André vint à Avignon, dans l'année 1338, avec quinze autres individus, qui étaient, à ce qu'il paraît, des Alains; il se dit envoyé par l'empereur Chun-ti, et présenta au Pape une lettre de ce souverain, datée de Cambaliech, dans l'année du rat, (1336) avec une autre adressée à sa Sainteté par des Alains au service du même empereur. Le grand Khan écrit au Pape qu'il lui envoye André et ses compagnons pour ouvrir la voie à de fréquentes ambassades de part et d'autre, pour prier le Pape de lui envoyer sa bénédiction et de faire toujours mention de lui dans ses prières, pour lui recommander les Alains porteurs de

cette missive, qui sont les serviteurs de l'empereur et les fils chrétiens du Pape, et afin que ces mêmes Alains ramènent à l'empereur des chevaux et lui rapportent des raretés de l'Occident.

L'autre lettre, de même date que la précédente, est écrite au nom de cinq Alains, qui font savoir au Pape qu'ils ont été instruits dans la foi catholique par son légat, le frère Jean, mort depuis huit ans. Ils le supplient de répondre gracieusement à la lettre de l'empereur, afin qu'il s'établisse, comme ce souverain le demande, des rapports d'amitié entre les deux cours, au moyen de fréquentes ambassades de part et d'autre, d'où résultera un grand avantage pour le salut des ames et l'exaltation de la foi; ils le prient enfin de les recommander comme ses fils et ses frères, à l'empereur leur maître, en quoi il leur pourra faire beaucoup de bien.

Il paraît que le Pape ne douta pas de l'authenticité de la lettre impériale, puisqu'il adressa à l'empereur des Tartares une réponse, qui est datée d'Avignon, ides de juin, année IV (13 juin 1338). Il lui témoigne la satisfaction avec laquelle il a appris, tant par ce que ses envoyés lui ont fait savoir par interprête, que par la teneur des lettres im-

périales qu'ils lui ont remises, que l'empereur avait une grande dévotion pour la sainte église romaine, et pour celui qui, quoique indigne, tient la place de Dieu sur la terre. Il lui demande de continuer à traiter favorablement les cinq princes alains, qu'il lui nomme, ainsi que les autres chrétiens; de permettre aux prêtres et religieux catholiques, et aux chrétiens en général, de bâtir et de posséder des églises, des basiliques, des oratoires, pour y célébrer l'office divin, et de prêcher librement dans son empire la parole de Dieu. Enfin, il le prévient qu'il va envoyer ses nonces à la Chine, et le prie de les bien recevoir, de les écouter avec patience et bonté, afin que les semences de vie qu'ils doivent répandre dans son cœur, puissent produire des fruits abondants.

Le Pape écrivit en même temps à Fodein Jovens, le principal des cinq Alains, pour lui recommander de travailler, avec les autres princes ses compatriotes, à obtenir que les chrétiens puissent fonder des églises, et que leurs directeurs spirituels soient libres de prêcher la parole de Dieu. Une troisième lettre adressée collectivement aux cinq princes alains leur enseigne les principaux dogmes de la foi chrétienne. Cette même année, le Pape

fit effectivement partir quatre franciscains, et les munit de plusieurs lettres de recommandation, datées du 31 octobre 1338, l'une pour le khan Uzbeg, l'autre pour un souverain, qualifié d'empereur des empereurs de toutes les nations tartares, et une troisième au magnifique prince Chunti, empereur des Tartares de l'empire du milieu (1).

Les conquêtes des Mongols avaient rapproché les extrémités de l'Asie. Lorsque la Perse, la Tartarie et la Chine furent réunies sous le même sceptre, des individus et des troupes de toutes les nations asiatiques parcoururent ce vaste empire; on vit des corps d'Alains et de Kiptchaks, faire la guerre dans le Tonquin, et des ingénieurs chinois employés sur les bords du Tigre. Un grand nombre de mahométans vinrent alors s'établir en Chine, où ils occupèrent les premiers emplois administratifs, où ils reçurent même des commandements militaires. On voyait à la cour de Ta-tou des astronomes et des mathématiciens persans conférer avec les savants chinois, et au service des empereurs mongols se trou-

---

(1) L. Moshemii *Hist. Tartar. ecclesiastica*, in Appendice, n°. 74 à 84.

vaient confondus des hommes de vingt nations différentes, qui, avant le treizième siècle, se connaissaient à peine de nom.

Après avoir terminé l'histoire de la branche suzeraine des successeurs de Tchinguiz-khan, nous donnerons celle de la Perse sous la domination mongole, jusqu'à la fin de la dynastie de Houlagou. Dans cette partie nous aurons l'occasion de parler des deux autres branches souveraines de la famille tchinguizienne, celles de Djoutchi et de Tchagataï, dont les historiens mahométans ne font guère mention qu'au sujet de leurs démêlés avec les souverains de la Perse, et dont les histoires particulières, s'il en existe, ne nous sont pas connues.

FIN DU SECOND VOLUME.

NOTES.

NOTE I.

(Page 30).

« Lorsque Touloui fut arrivé près du défilé Tong-coan, il trouva, comme il l'avait présumé, que cette forte position était occupée par l'ennemi. Une armée khitane, de cent mille hommes de cavalerie, sous les ordres de deux généraux nommés قداي زنكو (Cadaï Zengou) et قمر تكودر (Camer Tégoudar), était rangée en cet endroit, prête à recevoir les Mongols, qu'elle semblait mépriser pour l'infériorité de leur nombre. Touloui, voyant l'ennemi avec des forces si considérables, manda en particulier le général Schiki Coutoucou, pour conférer avec lui sur le parti à prendre. Il lui dit que, comme on ne pouvait pas attaquer l'ennemi dans sa position, il fallait tâcher de l'en déloger, et voulut que Coutoucou allât, avec trois cents cavaliers, voltiger devant les Khitans pour voir s'ils bougeraient. Coutoucou exécuta cet ordre; mais les troupes de l'Altan-khan ne firent pas le moindre mouvement. Elles exprimaient leur mépris pour les Mongols par des fanfaronnades, disant : *Nous allons envelopper et prendre tous ces Mongols ; nous ferons ceci et cela à leurs femmes.* Touloui voyant que la tentative de Coutoucou n'avait pas réussi, ne pouvant ni attaquer l'ennemi dans une position si avantageuse, ni rétrograder sans décou-

rager ses troupes, prit le parti de marcher de côté vers la province où l'Altan-khan faisait sa résidence, pour tâcher d'opérer sa jonction avec l'empereur Ogotaï et la grande armée. Il mit à l'arrière-garde Toucoulcou-Tcharbi تُوقولقو جربی avec mille hommes; ce général était le frère cadet de Bouroudji noyan, de la tribu Erlate.

« L'armée khitane voyant que les Mongols se détournaient pour éviter le combat, les défia à grands cris; mais ceux-ci continuèrent leur marche sans y faire attention. Les Khitans furent obligés de quitter leur position pour suivre les Mongols. Après avoir talonné pendant trois jours cette armée qui était découragée, à cause de son petit nombre, ils tombèrent tout-à-coup sur l'arrière-garde, et culbutèrent une quarantaine d'hommes dans un canal. Toucoulcou alla annoncer à Toulouï que l'ennemi les avait atteints. Dans ce danger, Toulouï ordonna que l'on eût recours à l'opération magique appelée *djédamischi*. Certaines pierres, lorsqu'elles ont été trempées dans l'eau et essuyées, ont la vertu d'attirer, même au cœur de l'été, un ouragan avec des tourbillons de neige et un froid excessif, ou du moins des torrents de pluie. Il y avait dans l'armée mongole un Cancali fort habile dans ce genre de sortilége; il reçut l'ordre de pratiquer son art. Les troupes de Toulouï se couvrirent de leurs manteaux, et restèrent trois fois vingt-quatre heures sans descendre de cheval. Elles arrivèrent dans une contrée où les villages avaient été désertés par leurs habitants, qui y avaient laissé leurs bestiaux et leurs effets; elles y trouvèrent des vêtements et des vivres en abondance. Cependant le Cancali avait opéré avec succès; il commença à pleuvoir; le jour suivant il tomba de la neige, et il s'éleva un ouragan; le vent était glacial. Les

Chinois, sentant au milieu de l'été une température qu'ils n'avaient jamais éprouvée en hiver, perdirent tout courage. Toulouï avait ordonné que chaque corps de mille hommes occupât un village; qu'on mît les chevaux à l'abri dans les maisons, et qu'on les couvrît bien; car la violence de l'ouragan ne permettait pas de....; mais l'armée khitane restait dans la campagne exposée à toutes les injures de l'air, et pendant trois jours il lui fut impossible de se mouvoir. Le quatrième, quoiqu'il tombât encore de la neige, Toulouï voyant ses troupes reposées, ni les hommes, ni les chevaux n'ayant souffert du froid, tandis que les Khitans restaient serrés comme des moutons qui mettent la tête sur la queue l'un de l'autre, avec des habits collants et des armes couvertes de glace, Toulouï fit battre les timbales; ses soldats se couvrirent de manteaux de feutre et montèrent à cheval. Ce prince les exhorta à combattre vaillamment, et les Mongols, ainsi que des lions qui poursuivent un troupeau de cerfs, fondirent sur les Khitans, dont l'armée fut en grande partie détruite. Ceux qui se réfugièrent dans les montagnes y périrent. Les deux généraux khitans prirent la fuite avec cinq mille hommes, qui se jetèrent dans une rivière, où la plupart furent noyés. Pour punir les Khitans de ce qu'ils s'étaient moqués des Mongols et leur avaient prodigué les bravades, il fut ordonné aux troupes d'exercer l'acte du peuple de Loth sur tous ceux qui avaient été pris. »

Le sortilége dont il est fait mention dans cet article, a été pratiqué, dès les plus anciens temps, chez les peuples nomades de l'Asie centrale. La pierre dont se servent leurs magiciens pour attirer la pluie est appelé *yéda*, *djéda*, et le sortilége, *djédamischi*. Ceux qui font profession de l'opérer portent encore aujourd'hui, chez les

Kalmoukes, le nom de *djédadji*, comme nous l'apprend Bergman, qui l'écrit *ssaddattschi*. « Les ssaddattschis, dit ce voyageur (*Nomadische Streifereien unter den Kalmuken*, th. III, s. 183), passent pour commander à la pluie, aux éclairs et au tonnerre. Pour attirer la pluie il se servent de pierres de bézoar, qui, jetées dans l'eau, produisent naturellement une vapeur. Les ssaddattschis prétendent que ces vapeurs sont les éléments des nuages qu'ils ont la vertu de faire naître, et ils n'opèrent que lorsque le temps annonce la pluie. S'ils échouent dans leur tentative, ils se tirent d'affaire en disant qu'ils sont contrecarrés par d'autres magiciens, ou que la chaleur est trop forte pour pouvoir être vaincue par la pluie.

Pallas, qui nous a donné une foule de notions intéressantes sur les peuples mongols, décrit une autre pratique superstitieuse qui était très-en usage chez leurs ancêtres dans le treizième siècle; c'est la divination par les fissures d'une omoplate brûlée. On voit dans l'histoire que les souverains de la race de Tchinguiz-khan consultaient cette espèce d'oracle; et le missionnaire Rubruquis, qui se trouvait à la cour de l'empereur Mangou, explique de quelle manière on l'interrogeait. Sa description s'accorde avec celle de Pallas, que nous allons traduire. (Voy. *Samlungen hist. Nachr. über die Mongolischen Vœlkerschaften*, th. II, s. 350).

« Parmi les différents genres de divination qui, selon toute apparence, ont été pratiqués depuis les temps les plus reculés chez les peuples superstitieux de la race mongole, et sont même en vogue chez presque tous les peuples de l'Asie, qui ont été ou sont encore adonnés aux superstitions du schamanisme, on doit surtout ramarquer l'usage de prédire les choses futures, un ou plusieurs jours d'avance, d'après l'inspection des fissures produites par

le feu sur des omoplates, tant à cause des règles systématique de cet art, que de sa fréquente application. Cette manière de prédire est appelée par les Calmoukes *Dallatùllike*, et ceux qui la pratiquent sont nommés par eux *dalladschi*, mais par les Kirguises, *jaurunlchis*; ce sont des gens qui, sans exercer d'ailleurs la profession de sorcier, ni appartenir à la classe du clergé, ont acquis, par une longue pratique, une grande habileté dans cet art. Il existe un écrit mongol, intitulé *Dalla*, qui enseigne les règles d'après lesquelles il faut interpréter les diverses fissures, droites ou transversales, que reçoit une omoplate exposée au feu. Les meilleures pour cet usage sont celles de mouton, de saïga, de daim et de renne. L'épaule dont on veut se servir doit d'abord être cuite; puis on la dépouille nettement de sa chair avec un couteau. L'os nu est mis sur la braise, où il reste jusqu'à ce que le *dalladschi* juge qu'il présente assez de fissures; c'est d'après leur situation, leurs proportions, leur liaison entre elles qu'il prédit l'avenir, l'issue d'une affaire, les événements heureux ou malheureux, la vie ou la mort. Il est assez singulier que, par ce moyen, l'on prédise souvent juste, ce qui met ce genre de divination en grand crédit chez les peuples grossiers de l'Asie. Il y a certaines lignes principales auxquelles on rapporte toutes les fissures, et ces lignes ont chacune leur nom et leur signification particulière. »

On pratiquait en Chine, dans la plus haute antiquité, un genre de divination semblable à celui qui vient d'être décrit, si ce n'est qu'au lieu d'omoplates on se servait d'écailles de tortues, dans lesquelles on brûlait certaines herbes, jusqu'à ce qu'elles se fendissent. (Voy. Mailla, *Hist. de la Chine*, tom. I, pag. 104. Note de l'éditeur).

Nous citerons encore, au sujet des superstitions mon-

goles un passage de Raschid, qui se trouve à l'article des Ourianguites mongols.

« Lorsque les Ourianguites mongols, dit cet historien, veulent faire cesser un orage, ils disent des injures au ciel, aux éclairs, au tonnerre. Les autres peuples mongols font tout le contraire : lorsque le tonnerre gronde, ils restent enfermés dans leurs huttes, saisis de peur. Les Ourianguites s'abstiennent de manger la chair d'un animal tué par la foudre, et se gardent même d'en approcher. Les Mongols croient que le tonnerre provient d'un animal semblable au dragon, qui tombe de l'air, frappe la terre de sa queue, se replie et vomit des flammes. Des Mongols dignes de foi assurent qu'ils l'ont souvent vu de leurs yeux. Ils disent aussi que lorsqu'on répand sur la terre du vin ou du coumiz, du lait ou du lait caillé, la foudre tombe sur les animaux domestiques, et surtout sur les chevaux; mais que c'est le vin versé qui produit cet effet le plus infailliblement. Ils croient que des bottes humides exposées au soleil attirent le tonnerre; aussi les font-ils sécher dans leurs huttes après en avoir soigneusement fermé l'ouverture supérieure. Le tonnerre est fréquent dans leur pays, et la crainte qu'il leur inspire le leur fait attribuer à toutes sortes de causes. Ils disent aussi qu'il leur apparaît des esprits avec lesquels ils s'entretiennent; il y a dans ces contrées beaucoup de superstitions de ce genre. Les *cames* y sont nombreux, surtout dans le pays qui touche aux limites de la terre habitée, et que l'on appelle *Bargouti* ou *Bargoutchin-Tougroum;* il est certain que les esprits viennent converser avec ces sorciers. »

NOTE II.

(Page 159).

Voici la traduction des passages du *Tarikh Djihankus-chaï* (1) et du *Djami ut-Tévarikh*, qui sont relatifs à l'expédition des Mongols dans les pays à l'occident du Volga.

« Dans le second couriltaï, tenu sous le règne d'Ogo-taï, dit l'historien Alaï-ed-din, il fut arrêté qu'on soumettrait les nations voisines du territoire de Batou, telles que les Boulgares, les Ases et les Russes. L'empereur désigna les princes du sang qui assisteraient Batou dans cette entreprise; ce furent Mangou et son frère Boudjec, ses propres fils (de l'empereur), Couyouc et Cadgan, les princes Coulcan, Bouri et Baïdar, les frères de Batou, Orda et Tangoute, avec plusieurs autres princes, et parmi les généraux, Souboutaï Bahadour. Les princes retournèrent dans leurs apanages, pour faire les préparatifs de cette expédition, et le printemps suivant ils se mirent tous en marche vers la frontière des Boulgares, qui était leur rendez-vous général. Ils forcèrent d'abord la ville célèbre de Boulgar, tuèrent ou trainèrent en captivité ses habitants; de là ils s'avancèrent sur le pays des Russes, et conquirent leurs provinces jusqu'à la ville de Mocoss, مكس, (Moscou), dont les habitants étaient

(1) Voyez tom. I, les deux chapitres intitulés: *Zikr is-tikhlass Boulgar u houdoud As u Rous*; et *Zikr Djenk Kélari Baschguird.*

aussi nombreux que les fourmis et les sauterelles. Pour y arriver, il fallait traverser des forêts si épaisses, que les serpents même n'y pouvaient pas pénétrer. Les princes mongols ayant entouré ces forêts, y firent percer des chemins assez larges pour contenir trois chariots de front. On dressa les catapultes contre le mur de la ville, et au bout de quelques jours elle fut anéantie. Les vainqueurs y firent un butin considérable. Il fut ordonné de couper l'oreille droite à tous les morts; on en compta deux cent soixante-dix mille.

« Lorsque les Russes, les Alans et les Kiptchacs eurent été exterminés, Batou s'apprêta à détruire les *Baschguirdes* (1), nation chrétienne tres-considérable, que l'on dit voisine des Francs. Il partit pour cette expédition au commencement de l'année. Une armée de quatre cent mille hommes de cavalerie marcha à sa rencontre. Batou détacha, pour la reconaître, son frère Schiban, avec un corps de dix mille hommes. Schiban revint au bout d'une semaine, annonçant que l'ennemi avait des forces supérieures. Lorsque les deux armées furent proches l'une de l'autre, Batou monta sur une hauteur, où il demeura un jour et une nuit sans parler à personne, implorant la protection divine. Il avait ordonné aux musulmans qui étaient dans son armée, de se réunir pour offrir

(1) Ce sont les Hongrois que l'auteur désigne sous le nom de *Baschguirdes;* on croyait alors, comme on le voit par la relation de Carpin, que les Hongrois étaient de la même race que les Baschguirdes, quoique ces derniers fussent un peuple turc; erreur qui provient peut-être de la ressemblance de ce nom avec celui de *Magyar*, surtout dans la bouche des Turcs septentrionaux, qui confondent le *b* avec l'*m*.

aussi leurs prières à Dieu. Le lendemain ses troupes se préparèrent au combat. Les deux armées étaient separées par un grand fleuve. Batou le fit passer pendant la nuit à une partie des siens, et son frère Schiban, se mettant à leur tête, chargea plusieurs fois l'ennemi; mais il ne put l'enfoncer à cause de son grand nombre; alors le reste de l'armée mongole joignit Schiban, qui avec toutes ces forces se précipita sur l'ennemi. Les Mongols pénétrèrent dans le camp, et coupèrent même avec leurs sabres les cordes des pavillons. A la vue des tentes royales renversées, l'armée Kélare (1) perdit courage et prit la fuite. Il ne s'en sauva qu'un petit nombre et tout ce pays fut conquis. C'est l'une des plus grandes victoires que les Mongols aient remportées. »

L'histoire de Raschid donne sur ces expéditions les détails suivants :

« Au printemps de l'année du singe, qui commence dans le mois de Djomada-l-akhir 633 (février 1236), Mangou et Boudjec, fils de Toulouï, Couyouc et Cadan, fils d'Ogotaï, Coulcan, son frère, Bouri et Baïdar, fils de Tchagataï, Batou, Orda, Schiban et Tangcoute, fils de Djoutchi, et plusieurs généraux, parmi lesquels on distinguait Souboutaï-Bahadour, partirent pour l'expédition contre les Kiptchacs. Ayant marché tout l'été, ils arrivèrent en automne à l'Ordou des enfants de Djoutchi, dans le voisinage du pays des Boulgares. De là, Batou, Schiban et Bourouldaï s'avancèrent contre les *Polo*, بولر et les Baschguirdes (les Polonais et les Hongrois). Les *Polo* sont une

(1) Kélar est ici pour *Kéral*, *Crâl*, qui signifie roi, en langue slave. Les Mongols auront, sans doute, emprunté cette dénomination des Russes qui appelaient le roi de Hongrie, *Korol Vengerski*.

nation très-considérable, qui professe le christianisme, et dont le pays confine à celui des Francs. Ils vinrent à la rencontre de Batou, au nombre de quarante toumans (quatre cent mille hommes). Schiban, qui commandait l'avant-garde, forte de dix mille hommes, avertit son frère que l'ennemi était bien supérieur en nombre. Lorsque les deux armées furent en présence, Batou, à l'exemple de son aïeul Tchinguiz-khan, monta sur une hauteur, où il passa en prière un jour et une nuit. Il ordonna aux mahométans qui étaient dans son armée, de prier également pour le succès de ses armes. Puis, traversant de nuit, avec Bourouldaï, un grand fleuve qui le séparait de l'ennemi, il l'attaqua. Schiban le chargea en personne; le général Bourouldaï fondit sur lui avec toute l'armée, et les Mongols pénétrèrent jusqu'à la tente du Kélar (Crâl), dont ils coupèrent les cordes à coups de sabre. L'ennemi découragé prit la fuite. Semblable à un lion furieux qui s'élance sur sa proie, l'armée mongole le poursuivit, et en tua le plus grand nombre. Tout ce pays fut conquis. Cette victoire est l'un des grands faits d'armes des Mongols. Le Polo et la Baschguirdie sont de vastes pays, où il y a beaucoup de lieux fortifiés; néanmoins ils les conquirent; mais ces peuples se révoltèrent dans la suite, et maintenant (Raschid écrivait en 1300) il ne sont pas tout-à-fait soumis; ils conservent même leurs rois qu'ils appellent *Kélar* (1).

---

(1) Raschid confond les deux expéditions des Mongols en Pologne et en Hongrie. La bataille dont il fait mention est celle de la Sayò, où la plus grande partie de l'armée hongroise fut détruite, en 1241; mais cet historien n'a pas suivi l'ordre des événements; il parle ensuite des opérations de l'armée mongole dans l'année 1237.

« L'armée mongole se trouvant réunie sur le bord de la rivière حامان, (dans l'hiver de 1236 à 1237), les princes détachèrent Souboutaï-Bahadour, pour faire la conquête des pays d'Ase et de Boulgar. Ce gènéral pénétra jusqu'à la ville de كرمك (Cazan ?) et battit l'ennemi. Ses chefs بايان (Bayan ?) et حيقو (Tchicou ?) vinrent en personne rendre hommage aux princes du sang, qui, après les avoir bien accueillis, leur permirent de s'en retourner; mais ils ne tardèrent pas à se révolter, et Souboutaï fut encore chargé de les réduire.

« Les princes ayant tenu un conseil général, se séparèrent pour s'étendre et embrasser une vaste étendue de pays; ensuite ils s'avancèrent de tous côtés dans son intérieur, comme s'ils faisaient une grande battue.... (1), qui marchait à l'aile gauche sur le bord de la mer (Caspienne) prit Batchman, بجمان, l'un des plus braves chefs de la nation kiptchake, qui était de la tribu اولرلك (Olerlik ?), ainsi que Catchar Ogola, قاجر اوكوله, qui était de la nation... (2). Voici comment cela se passa: ce Batchman, qui avait échappé au fer mongol, ayant réuni autour de lui une troupe de brigands et d'autres fuyards, courait le pays, faisant du butin sur les Mongols, et se rendant chaque jour plus incommode. Comme

(1) Les points indiquent des lacunes dans le manuscrit; mais quand c'est un nom propre qui manque, il est probable que c'est celui de Mangou, parce que les noms des souverains mongols étant écrits avec de l'encre rouge, le copiste a quelquefois oublié de remplir l'espace qu'il avait laissé vide.

(2) Il manque ici probablement le mot *Ase*.

il n'avait pas de demeure fixe, on ne savait où le prendre; il restait caché pendant le jour dans les forêts qui couvrent les bords de l'Atil. Mangou ordonna de préparer deux cents bateaux, et mit dans chacun cents hommes bien armés; puis longeant un côté du fleuve, tandis que son frère Boudjec suivait l'autre, ils fouillèrent toutes ces forêts. Les Mongols vinrent en un endroit où ils virent les vestiges d'un campement que l'on venait de quitter, et il y trouvèrent une vieille femme qui leur apprit que Batchman avait passé dans une île, et que là était déposé tout ce qu'il avait enlevé dans ses courses. Mais comme il n'y avait pas de bateaux dans le voisinage, les Mongols n'auraient pas pu arriver à cette île, s'il ne s'était élevé tout-à-coup un grand vent qui fit refluer l'eau vers le bord opposé (1), au point de laisser voir le lit du fleuve. Mangou ordonna à ses troupes de le passer à gué. Elles arrivèrent dans l'île à l'improviste et prirent Batchman; tous ses gens furent en un instant noyés ou tués; leurs femmes et leurs enfants tombèrent, avec un butin considérable, au pouvoir des Mongols, qui repassèrent le fleuve à gué sans avoir perdu un seul homme dans ses eaux. Batchman, amené devant Mangou, le pria de le tuer de sa propre main; ce prince ordonna à son frère Boudjec de le couper par le milieu du corps (2). Catchir Ougola,

---

(1) Il y a ici dans le manuscrit une lacune, que nous avons remplie, d'après le *Tarikh Djihankuschaï*, où l'histoire de Batchman est rapportée à peu près dans les mêmes termes; on voit que Raschid l'a copiée.

(2) La suite est de Raschid.

l'un des chefs des Ascs, fut aussi tué. Les princes mongols passèrent l'été dans ce pays (1).

« Dans l'année de la poule (634 et 1237), Batou, Orda, Barcaï, Cadan, Bouri et Coulcan attaquèrent les Bokschas بوقشي, et les Bourttasses, برطاس, qu'ils soumirent en peu de temps. Dans l'automne de la même année, les princes, après avoir tenu un Couriltaï, marchèrent tous ensemble contre les Russes. Couyouc, Mangou, Coulcan, Cadan et Bouri assiégèrent la ville de بان (Ban?) et la prirent au bout de trois jours. Ils s'emparèrent ensuite de la ville de اككة (Iga?) devant laquelle Colcan reçut une blessure dont il mourut. Ils défirent et tuèrent Our-

(1) Voici ce que l'histoire de la Chine, par Mailla, rapporte sur le même sujet : « Lorsque Meng-ko, dans la troisième lune de cette année (1237), fut entré dans le pays de Kin-cha (Kiptchac), il s'avança vers la mer de Koan-tienkis (*Koan* signifie, en chinois, *forteresse de défilé* et *Tenguiz* signifie *mer* en turc; ces deux mots expriment donc la mer du Derbend). Leur prince, Patchiman, se jeta à leur approche, dans une île de la mer avec ses gens, dans l'espérance qu'on n'oserait pas l'y venir chercher; mais un grand vent qui s'éleva tout à coup, dans le temps que la marée se retirait, mit à sec le chemin qui conduisait à cette île. Meng-ko en profita et fit main basse sur tous les Kin-cha; leur prince Patchiman fut fait prisonnier et mené devant Meng-ko, qui voulut l'obliger de se mettre à genoux. *Croyez-vous*, lui dit Patchiman, *que j'aie la faiblesse de vous demander la vie, et me prenez-vous pour un chameau?* Meng-ko le confia à la garde de quelque soldats. Patchiman les avertit que la marée allait remonter, et qu'ils couraient risque d'être surpris, s'ils ne prenaient pas le parti de se retirer promptement. » Mailla, tom. IX, page 226.

man, اورومان, le knéz Roman), l'un des chefs russes, qui était allé à leur rencontre. Ils emportèrent, au bout de cinq jours, la ville de... ملكان, et en tuèrent l'émir, nommé Oulaï-Timour اولای تيمور (Wladimir). Il leur fallut ensuite huit jours pour prendre la ville du Grand-George بزرك نوركى (grand-duc George). On se battit avec acharnement..... fit lui-même des prodiges de valeur, et finit par remporter la victoire. Ils n'employèrent que cinq jours devant la ville de Saint-Nicolas, قدرنقا, capitale du pays de Venceslaw, وزنرلاو. Ils prirent et tuèrent le souverain de ce pays, le grand George (ملكه يوركو), qui s'était caché dans une forêt. Ensuite les princes, ayant tenu conseil, s'étendirent pour embrasser un vaste espace, et s'avancèrent par plusieurs routes dans l'intérieur de la Russie, prenant toutes les villes et les forteresses qui se présentaient devant eux. Batou assiégea pendant deux mois la ville de كيل اقسكه (Kil Acaska?); enfin, ayant été joint par les princes Cadan et Bouri, il l'emporta le troisième jour. Alors les princes prirent des cantonnements et se reposèrent pendant.......

« Dans l'automne de l'année du chien (635 et 1238)... et Cadan marchèrent contre les Circasses, et tuèrent, dans l'hiver, leur prince nommé نوقان (Toucan?). Schiban, Boudjek et Bouri firent une incursion dans le pays des Mérimes, مرمم, branche de la nation des حلنجاق (Tchintchakes?), et Barcaï attaqua les Kiptchacs; il prit les chefs des Mékroutis مكروتى.

« Dans l'hiver de l'année du porc (636 et 1238 à 1239) ..... avec Bouri et Cadan firent le siége de Mangass منكس,

qu'ils prirent au bout de six semaines; le printemps suivant, année de la souris (637 et 1239), ils envoyèrent Coucdaï, قوقداى, faire la conquête de la porte de fer تيمور قهلقه (Derbend) et des pays adjacents. Dans l'automne de la même année, les princes Couyouc et Mangou furent rappelés par l'empereur Ogotaï, et ils arrivèrent à leurs Ordous dans l'année du bœuf (638). »

Cette relation se trouve dans la vie de l'empereur Ogotaï ; elle est continuée après son règne, dans un chapitre intitulé : *Des Princes du Descht Kiptchac*, ou des steppes des Kiptchacs.

« Dans l'automne de l'année de la souris (637 et 1239), lorsque Couyouc et Mangou eurent quitté l'armée par l'ordre du Caan (pour retourner en Tartarie), le prince Batou avec ses frères, et les princes Cadan, Bouri et Boutchec marchèrent contre les Russes et les Bonnets-noirs (*Cara-Calpaks ;* ce sont les klobouks noirs des historiens russes). Ils prirent en neuf jours la grande ville russe de منكرقان (Minguercan ?) et puis toutes les villes d'*Ouladimour* اولادمور (Wladimir). Cernant une grande étendue de pays, ils s'avancèrent de tous côtés, prenant les villes et les châteaux-forts qui se trouvaient sur leur passage. Ils assiégèrent avec leurs forces réunies la ville d'*Outch-Ogoul-Ouladimour* اوچ اوغل اولادمور (ces trois mots signifient en turc *les trois fils de Wladimir*), et la prirent au bout de trois jours. Il mourut dans l'année du bœuf (1240). [On ne sait pas de qui il est question].

« Au milieu du printemps (1240), les princes franchirent les monts . . . دراق بان pour entrer dans le pays des Boulares بولار et des Baschguirdes. Orda, qui marchait sur la

droite, ayant passé par le pays d'Ilaoute, ایلاوت, vit venir à sa rencontre بزرنبام (Bezerenbam ?) avec une armée; ce dernier fut battu. Cadan et Bouri s'étant dirigés contre les Sassans [ساسان], les vainquirent à la suite de trois combats. Boudjek traversa les montagnes de ce pays pour entrer dans le Cara-Oulag (probablement la Transylvanie et la Valachie), défit les peuples Oulag (Valaques), passa les monts ... باتاق برق, et entra dans le pays de ميشلاو (Mischelav ?), où il battit l'ennemi, qui l'attendait. Les princes, marchant par ces cinq routes, s'emparèrent de tout le pays des Baschguirdes, des Madjars, ماجار, et des Sassans (1), dont le roi, *Kelar*, prit la fuite. Ils passèrent ensuite l'été sur le bord de la Tissa, تيسه (Theiss) et du Tonha, تنها (Danube). Cadan partit avec ses troupes et conquit les pays de ماقوت (Macoute ?) اوربق et سراین ; il poursuivit jusqu'au bord de la mer le Kélar, souverain de ces contrées, qui, pour lui échapper, s'embarqua dans la ville maritime de... ملكين et alla en mer. Cadan revint alors sur ses pas, et prit, après des combats opiniâtres, ... قرقين

(1) C'étaient probablement les colons saxons qui habitaient les provinces orientales de la Hongrie, et qui furent attaqués par le prince Cadan. *Partem orientalem Hungariæ, quam Almani inhabitabant, Cadan introivit et eam destruxit.* Michow, *Cronica Polonorum.* Ici devrait être placé le récit de la victoire sur les Hongrois, qui se trouve au commencement du premier article.

et..قىدىلە dans la ville d'Oulacoute, اولاقوت. Ils n'avaient pas encore reçu la nouvelle de la mort du Caan.

« Dans l'année du tigre (1241), les princes livrèrent bataille aux Kiptchacs, qui étaient venus en grand nombre attaquer...كوس et Schingcour, fils de Djoutchi, et les vainquirent. Ils revinrent en automne, passèrent la porte de fer et les montagnes, et envoyèrent Ilaoudar ايلاودر avec un corps de troupes contre les Kiptchacs battus, qui s'étaient retirés dans ces contrées; on les fit prisonniers. Le pays d'Ouroungcoute-Badadj, اورونكقوت باداج fut aussi soumis et envoya des députés aux princes, qui finirent l'année dans ces régions. Au commencement de celle du lièvre (640 et 1242), les princes ayant achevé la conquête de ce royaume, s'en retournèrent, et après avoir pssé en route l'été et l'hiver, ils arrivèrent à leurs territoires dans l'année du serpent (641 et 1243). »

NOTE III.

(Page 240).

On trouve dans Eccard (*Corpus hist. medii ævi*, vol. II, page 1451), une notice sur Tchinguiz-khan, qui paraît avoir été composée par un chrétien de la secte de Nestor, peu après l'invasion de ce conquérant en Perse. Selon Eccard, les chrétiens d'Asie se plaisaient à publier que David, roi chrétien des Tartares (c'est ainsi qu'ils appelaient Tchinguiz-khan), était prêt à leur fournir des secours contre les Turcs de Syrie et d'Égypte. Cet espoir leur était d'autant plus nécessaire, que les croisés venaient d'essuyer un terrible échec sur les bords du

Nil. Aussi le cardinal Pélage, légat du pape, et les Templiers, répandaient-ils à dessein des relations singulières sur ce roi David, les adressant même au souverain pontife pour l'animer à envoyer de nouveaux secours dans la Terre-Sainte. C'est l'une de ces relations écrite sur parchemin, et conservée à Zeitz en Saxe, qui a été publiée par Eccard. Elle tient quatre pages in-folio, et se divise en six chapitres intitulés: 1° *De rege David filio regis Johannis;* 2° *De prælio regis David et Chancara regis Persarum;* 3° *Quomodo rex David expugnavit Charnamisam;* 4° *Quomodo rex David subjugavit sibi regnum Soldani;* 5° *De situ regni Soldani;* 6° *De nuntiis regis David et calypho.*

Le premier chapitre traite de l'origine de Tchinguiz-khan. Le roi David, fils du roi Israël, fils du roi Johan, chrétien, est le plus jeune de six frères. L'aîné succéda à Israël. Ces deux princes et leurs ancêtres étaient tributaires du grand roi des Perses, appelé Chan-chara (il faut lire, sans doute, khan-khata, et l'on voit, par l'indication de son pays, que l'on veut désigner le khan du Cara-khataï), c'est-à-dire, roi des rois, dont le pays s'étendait depuis Chassar (Caschgar) jusqu'à Bella-Garum (Béla-Sagoun), au-delà du Djihoun. Les astrologues avaient prédit à Chan-chara que son royaume serait conquis par quelqu'un du nom de David. On découvrit que le fils d'Israël s'appelait ainsi; on le fit venir à la cour pour s'en defaire; mais ce jeune homme plut au roi, qui, à l'intercession de ses deux femmes, dont l'une était la fille du roi Johan, lui accorda la vie, et David retourna sain et sauf dans sa patrie.

Chapitre 2. Trois années après, le fils aîné d'Israël étant mort, David fut élu roi. On lui fit épouser la fille du roi de Machachi (Mahatchin, grande Chine); il alla avec une

armée innombrable envahir le pays de Chan-chara, roi des Perses. David le vainquit dans une bataille, prit Chan-chara, et conquit tout son royaume, où il y a soixante-quatre grandes villes, et dont l'étendue est de soixante-dix-huit journées de chemin.

Chapitre 3. Ensuite le roi David vint au pays dit Alaanar (Mavera-un-nahar), qui est limitrophe de l'Inde et contient un grand nombre de villes; celle où le roï de Perse fait sa résidence est appelée Gazna. David vainquit le roi d'Alaanar, et passa au fil de l'épée toute son armée. Ayant conquis ses états, il s'en retourna dans la contrée appelée Chara (Khataï). Le roi de Chara et Charnamisa (Khorazm-schah, il est question du sultan Mohammed) avaient eu des différends au sujet de la possession de Bacharim (Boukhara), Samarchant et Bellecharim (Bilad Kharazm, c'est-à-dire le pays de Kharazm). Ledit Charnamisa envoya des ambassadeurs au roi David et fit la paix avec lui, en lui cédant toutes ses possessions au-delà du fleuve Geon (Djihoun). En sûreté de ce côté, il rassembla une grande armée, entra dans le Khorassan, et s'approcha de Bagdad, à la distance de six journées de marche, d'où il envoya des ambassadeurs au khaliphe, pour lui déclarer la guerre. (Ici laissons parler l'auteur anonyme). « Calyphus vero magno timore ductus quia vires non habebat ut resisteret ei, consuluit super hoc fideles suos. Qui dixerunt ei ut rogaret Japhelit, patriarcham Nestolinorum, qui nuntiaret regi David, ut treugas frangeret Charnamisan, ut vel sic cessaret ab infestatione sua. Caliphus nocte equitavit cum suis, quia die equitare non consueverat, nisi statutis diebus, et ivit ad domum patriarchæ, qui morabatur intus in Baldahc, et rogavit eum dicens : *Ecce nequam iste Charnamisan super nos potenter advenit, et si occupaverit terram istam, omnes christianos*

morti tradet. Tali modo me juvare poteris: Rex David et omnes qui confidenter legem vestram observant, obediunt tibi. Rogo ergo ut per litteras et nuntios tuos regi David insinues ut treugam infringat inter se et Charnamisan et sic cessabit a molestatione nostra. Patriarcha exaudiens preces Calyphi, misit ad regem David, ut dicto Charnamisam treugas infringeret. Quo audito rex David aggressus est terram Charnamysan. Audiens istud Charnamysan ad propria rediit, de quo Calyphus valdè lætatus est. Charnamysan voluit libenter pacisci cum rege David, quod ille penitus recusavit. Congregavit autem gentem innumerabilem Charnamysan et transivit ultra fluvium Geon, preparans se opponere regi David. Quem rex David viriliter devicit in campo, et major pars gentis ejus occisa est. Asserunt quidam ipsum Charnamysan fore mortuum, quidam vero dubitant ubi sit. »

Ce dernier récit a quelque intérêt, parce qu'il confirme ce que les historiens mahométans laissent entrevoir, que l'opinion publique imputait au kaliphe Nassir l'invasion de Tchinguiz-khan dans l'empire khorazmien. Il montre en même temps que les chrétiens d'Orient voulaient faire croire que leurs chefs spirituels avaient du crédit sur l'esprit du conquérant mongol. L'auteur prétend même, dans le chapitre 6, que des ambassadeurs, envoyés par le roi David au khaliphe de Bagdad, portaient un drapeau sur lequel était le signe de la croix. En nommant à cette occasion le roi David, il ajoute: *qui semper triumphet et vivat.* Cependant les Mongols attaquaient aussi les chrétiens, puisqu'ils firent à cette époque une invasion en Géorgie; mais l'auteur de la relation explique ce fait : « Caput exercitûs David terram Georianorum intraverat, « quos devicit, et abstulit eis 40 castra, *quia non sunt vere credentes.* »

NOTE IV.

(Page 499).

Nous donnons la traduction d'un chapitre du *Djami ut-Tévarikh*, où il est question des deux résidences de Coubilaï, des principaux fonctionnaires publics dans la Chine, et de la division de l'empire en gouvernements.

« Le Khitaï est un empire très-vaste, on ne peut plus cultivé. Des personnes dignes de foi rapportent qu'il n'y a, dans aucun autre pays du monde, la culture et la population qu'on trouve dans le Khitaï. Un golphe de l'Océan s'enfonce, au nord-ouest, dans la partie de la côte du Khitaï qui sépare la Corée du Manzi, et pénètre jusqu'à quatre fersenks de Khanbalik; les vaisseaux vont jusque là. La proximité de cette mer cause l'abondance des pluies. Plusieurs des provinces de cet empire ont un climat chaud; d'autres, un climat froid.

« La ville de Khan-balik, appelée en chinois *Tchoung-dou*, ancienne capitale des souverains de ce pays, était leur résidence d'hiver. Comme elle avait été ruinée par Tchinguiz-khan, Coubilaï voulait la restaurer; mais il aima mieux, pour la gloire de son nom, fonder une nouvelle ville près de l'ancienne, et il la nomma *Daï-dou;* les deux sont contigues. Le mur de cette ville est flanqué de sept tours, entre lesquelles il y a la distance d'un fersenk. Elle est si peuplée qu'on a bâti dans ses environs. Des arbres fruitiers, transplantés de tous les pays, ornent ses vergers et ses jardins, et la plupart portent des fruits. Coubilaï fit bâtir pour son

usage, au centre de cette ville, un vaste palais, qu'il nomma *Carschi.* Il est orné de colonnes et de pavés de marbre, et muni de quatre enceintes, à la distance d'une portée de trait l'une de l'autre. La cour extérieure sert de grand commun; la troisième est la station des officiers, qui s'y réunissent tous les matins; la deuxième est destinée aux chefs de mille, et la première aux officiers de la maison de l'empereur. Le Caan demeure l'hiver dans ce palais.

« Il passe à Khan-balik et à Taï-tou, une grande rivière, qui vient du nord, du côté de la résidence d'été, et coule près du *Djemdjal* (1). Il y afflue aussi d'autres eaux. On a creusé, près de la ville, un très-grand bassin, comme un lac; on y a fait une rampe où sont lancées les barques qui servent au plaisir de la promenade. Le fleuve avait jadis un autre lit, et se jetait dans un golphe de l'Océan, qui pénétrait dans les terres jusqu'à une petite distance de Khan-balik; mais comme, avec le temps, ce golphe ou détroit s'était retréci au point de ne plus laisser passer les vaisseaux, il fallait charger les cargaisons sur des bêtes de sommes, pour les faire arriver à Khan-balik. Alors, sur le rapport des ingénieurs et des savants chinois, qu'il n'arrivait plus dans cette capitale de navires des provinces du Khitaï, ni de la capitale du Matchin, ni des villes de Kingsaï et de Zaïtoun, ni d'autre lieux, le Caan ordonna que l'on creusât un grand canal et qu'on y conduisit les eaux de ladite rivière, et de plusieurs autres. Il y a de Khan-balik à Kingsaï et à Zaïtoun, qui sont (l'un) le port de l'Inde, (l'autre) la ca-

---

(1) C'est le défilé de Cou-pé-keou.

pitale du Matchin, quarante journées de navigation. Ce canal a beaucoup d'écluses, destinées à distribuer l'eau dans le pays; pour les franchir, les vaisseaux sont hissés tous chargés par des machines qui les font descendre de l'autre côté, dans l'eau. Le canal a plus de trente *guiz* de largeur. Coubilaï ordonna que les parois en fussent revêtus de pierres, afin d'empêcher les éboulements. Il est bordé d'une grande route, qui va au Matchin (Chine méridionale); ce chemin a quarante journées de longueur; il est entièrement pavé, afin qu'après les fortes pluies, les animaux ne puissent pas enfoncer dans la boue; ses deux côtés sont plantés de saules et d'autres espèces d'arbres, qui l'ombragent. On ne souffre que personne, ni militaire, ni qui que ce soit, se permette d'en rompre des branches, ou d'en donner le feuillage aux animaux. Cette route est bordée de villages, de boutiques et d'hôtelleries, ensorte que dans cette étendue de quarante journées, les habitations se succèdent sans intervalle.

« Le rempart de la ville de Taï-tou est de terre. A la Chine, pour faire un pareil rempart, on dresse des planches entre lesquelles on met de la terre humide, qu'on bat avec de gros blocs de bois, jusqu'à ce qu'elle soit bien ferme; alors on ôte les planches, et l'on a un mur. On est obligé de recourir à ce moyen pour faire des remparts solides, parce qu'il pleut beaucoup dans ce pays et que la terre y est légère.

« Coubilaï voulut bâtir, au milieu de la ville de Caï-ping-fou, qui est à cinquante fersenks de Taï-tou, un palais semblable à celui de cette capitale. De Taï-tou à la résidence d'été il y a trois chemins: l'un interdit au public, et réservé pour la chasse, ne sert qu'aux envoyés; l'autre passe par la ville de Tchou-tchou, et

suit la rive du *Sanguin*; on y voit beaucoup de raisins et d'autres fruits. Près de cette ville, il y en a une autre, appelée *Sémali*, dont la plupart des habitants sont des Samarcandiens; ils y ont planté beaucoup de vergers dans le genre de ceux de Samarcande. La troisième route traverse un défilé, nommé *Siking*, au-delà duquel on ne trouve plus que des prairies et des quartiers d'été jusqu'à la ville de Caï-ping-fou. Autrefois la cour passait l'été dans le voisinage de ladite ville de Tchou-tchou. Coubilaï s'était fait bâtir, à l'est de Caï-ping-fou, un palais, nommé *Leng-ten*; mais à la suite d'un songe, il l'abandonna. Les savants et les architectes consultés sur le choix d'un autre local, s'accordèrent a dire que le meilleur emplacement était un lac, entouré de prairies, dans le voisinage de Caï-ping-fou. Il y a dans ce pays une espèce de pierre qu'on employe en guise de bois. On en assembla une grande quantité avec beaucoup de bois, et l'on combla ce lac, ainsi que sa source, de chaux et de briques concassées, par dessus lesquelles on fit fondre beaucoup de plomb et d'étain. Ces fondements s'élevèrent à la hauteur d'un homme. L'eau emprisonnée ainsi dans le sein de la terre, se fraya, avec le temps, divers passages, et produisit des fontaines. Sur ces fondements fut bâti un palais dans le gout chinois; on l'entoura d'un mur de marbre, d'où part un enclos en bois qui défend l'entrée de cette prairie, où le gibier se multiplie. Un second palais fut élevé dans l'intérieur de cette ville, à la distance d'une portée de trait du premier; mais la plupart du temps, l'empereur réside dans le palais extérieur.

« Les grands dignitaires qui sont à la tête des départements, recoivent le titre de *Tching-sang*; les généraux

en chef, celui de *Thaï-fou;* les chefs de dix mille, celui de *Vang-schi;* les sous-chefs d'administration, persans, chinois, ou ouïgours, sont appelée Fentchan (1) فنجان.
Il est d'usage que dans le Grand Divan (le conseil des ministres), il y ait quatre Tchinksanks, pris parmi les grands officiers mongols, et quatre Fentchans, soit persans, chinois, ouïgours et arkaouns (chrétiens), lesquels ont aussi leurs substituts dans le Divan. Il y avait dans la capitale six Divans, chacun avec des attributions spéciales, et un conseil suprême *(Sing).* » (Suivent quelques détails que nous omettons, sur les attributions de ces colléges).

« Il est d'usage à la Chine, lorsqu'un individu passe un contract, qu'on prenne sur le papier le contour de ses doigts; car l'expérience a prouvé qu'il n'existe pas deux individus dont les doigts soient parfaitement semblables; on applique une feuille de papier contre les doigts du contractant, et l'on trace sur le dos de cet acte, des traits à l'endroit des jointures de ses doigts, afin que si jamais il niait son obligation, on put comparer ses doigts avec les contours, et le convaincre par cette preuve.

Raschid dit ensuite que les employés et membres de tous les Divans doivent être assidus à leurs postes, que plusieurs secrétaires sont chargés spécialement d'inscrire le nom de celui qui ne vient pas tous les jours, afin qu'il soit fait une retenue sur ses appointements, pour chaque jour d'absence; et si quelqu'un s'absente souvent, sans pouvoir alléguer d'excuses valables, il est destitué.

---

(1) Ce nom est écrit *Pentchan*, بنجان, par Vassaf et *Bingdsching* par Sanang Setsen, p. 127.

« Le *Sing* (l'hôtel du gouvernement) de Khan-balik est très-vaste ; on y conserve les registres de plusieurs milliers d'années. Les employés de ce *Sing* sont au nombre de près de deux mille. Il n'y a de *Sings* que dans les chefs-lieux des provinces.

« Le premier *Sing* est à Khan-balik et à Daï-dou.

« Le second est celui des pays de Tchourtché et de Soulangca. Il est placé dans la ville de Moun-tcheou مونكجو, la plus grande des villes du Soulangca.

« Le troisième est celui du pays de Couli et d'Oucouli (Corée), qui forme un royaume particulier, dont les souverains portent le titre de *Vang*. Coubilaï donna sa fille en mariage à ce souverain.

« Le quatrième est celui de Nan-king (Caï-fong-fou), sur le bord du fleuve Cara-mouran ; c'est l'une des capitales du Khitaï.

« Le cinquième est dans la ville de Seltcheou? سلجو, sur la frontière du Khitaï.

« Le sixième est celui de la ville de Khingsaï, (Hang-tcheou-fou), capitale de l'empire Manzi.

« Le septième est le *Sing* de Loutcheou لوجو, (ce doit être Fou-tcheou), ville du Manzi. Il avait été transféré à Zaï-toun ; mais dans ces derniers temps, on l'a replacé à Fou-tcheou.

« Le huitième est celui de Loukinfou لوكين فو (probablement Koué-lin-fou), ville du Manzi, sur la frontière du Tangoute.

« Le neuvième est celui de Loumkéli? لومكلي, que les commerçants appellent Tchin-kelan چكلان. C'est une ville très-grande, sur la côte, au midi du grand port de Zaï-toun.

« Le dixième est celui de Caratchang qui formait un royaume particulier. Le *Sing* est dans une grande ville, nommée Yatchi, dont les habitants sont tous mahométans.

« Le onzième est celui de Kindjanfou, كنجنفو, (Singan-fou), ville du Tangoute. Ananda, fils de Noumougan (ce doit être fils de Mangala), réside dans ce pays, et habite l'endroit nommé Fentchan naour, فنجان ناور, où il a bâti un palais.

« Le douzième est celui de Métcheou, مجو, grande ville du Tangoute, avec un territoire immense. C'est là que réside Atchiki (1).

« Il y a beaucoup a dire sur tous ces pays; mais comme nous donnons leur histoire dans un appendice, nous nous bornerons ici à ce peu de détails.

« Au sud-est, tout est soumis au Caan, hormis une île de l'Océan, nommée Tchépangou (Japon), qui n'est pas éloignée des côtes du Tchourtché et du Kaoli, et dont les habitants ont la taille petite, le ventre gros et la tête enfoncée dans les épaules. Droit à l'Orient tout lui est soumis jusqu'au bord de la mer et aux frontières du Kirguiz. Au sud-ouest du Manzi il y a sur la côte, entre le pays de Keuïleki? كويلكي et Zaïtoum, une épaisse forêt, où le fils de l'empereur du Manzi s'est réfugié; mais il est sans moyens et vit dans l'indigence.

« A l'ouest est le pays de Keftché-koué, (ou peut-être *Candjé-coué*, le Cangigu de Marco Polo, c'est-à-dire, le Tonkin) d'un accès difficile et borné par le Cara-

(1) Les préfets de ces provinces, nommés dans le *Djami-ut-Tévarikh*, étaient, la plupart, musulmans.

djank, par une partie de l'Hindostan, et par la mer. Il a son propre souverain et renferme les deux villes de Loudjek? et de Djessam? Tougan, qui commande à Kouélinfou et garde le Manzi, est aussi chargé de surveiller ces peuples ennemis. Il fit une expédition dans leur pays et s'empara des villes de la côte; mais, au bout d'une semaine qu'avait duré sa domination, leurs troupes, sortant inopinément de la mer, des forêts, des montagnes, tombèrent sur les soldats de Tougan qui étaient occupés à butiner. Tougan se sauva et il réside encore à Kouélinfou.

« Au nord-ouest, où est la frontière du Tubbet et celle des *Dents-d'or*, il n'y a pas d'ennemis, excepté sur un point occupé par Coutlouc-khodja et son armée; toutefois, il est séparé de l'empire par de hautes montagnes, et l'ennemi ne peut pas y pénétrer de ce côté. Néanmoins on a placé quelques troupes sur cette frontière pour la garder.

« Au nord-nord-ouest, un désert de quarante journées sépare les États de Coubilaï de ceux de Caïdou et de Doua. Cette frontière s'étend à trente journées de l'est à l'ouest. De distance en distance sont placés des corps de troupes, sous les ordres de princes du sang ou de généraux, lesquels en viennent souvent aux mains avec les troupes de Caïdou. Cinq de ces corps sont cantonnés sur la lisière du désert; un sixième, sur le territoire du Tangoute, près du Tchagan naour (lac blanc); un septième, dans le voisinage de Cara-Khodja, ville des Ouïgours, située entre les deux États et gardant la neutralité. Cette frontière se termine aux montagnes du Tubbet. On ne peut pas traverser en été le grand désert, parce qu'on y manque d'eau; en hiver, on n'y boit que de l'eau de neige.

NOTE V.

(Page 529).

Comme il est souvent fait mention de *balisch*, dans l'histoire des Mongols, nous citerons les évaluations de cette monnaie, qui ont été indiquées par divers auteurs contemporains. Le *balisch* était une monnaie de compte. L'auteur du *Tarikh Djihankuschaï* dit, à la fin de sa préface, que le *balisch* d'or et le *balisch* d'argent valaient une quantité d'or ou d'argent, du poids de cinq cent miscals. Il ajoute que le *balisch* d'argent valait en Perse, de son temps, soixante-quinze *dinars roknis*, chaque dinar du poids de quatre *danks*. Vassaf nous apprend, à la fin du chapitre intitulé : *De l'avénement au trône de Coubilaï*, tom. I, que le *balisch* d'or valait deux mille dinars, le *balisch* d'argent, deux cent dinars, et le *balisch* tchao, ou en papier, dix dinars. Le *balisch* d'or valait cinq cents dinars, d'après l'auteur du *Raouzat-ul-Djennat*. Enfin, selon Oderic d'Udine, moine franciscain, qui voyageait en Chine vers l'année 1320, le *balisch* en papier valait un florin et demi de Venise. (Voy. son *Voyage* dans Ramusio, tom. II, in-f°, pag. 250). Nous nous bornerons à réunir ces données. Il est probable que la valeur du *balisch* a subi de fortes variations.

NOTE VI.

(Page 598).

TABLE GÉNÉALOGIQUE DES GRANDS KHANS, *successeurs de* TCHINGUIZ-KHAN.

		Noms mongols.	Surnoms mongols.	Surnoms chinois.
	1206	Témoutchin.	Tchinguiz-Khacan.	Thaï-tsou.
Touloui.	1229	Ogotaï.		Thaï-tsong.
	1246	Couyouc.		Ting-tsong.
	1251	Mangou.		Sian-tsong.
	1260	Coubilaï.	Setchen Kh.	Chi-tsou.
Tchinkim.				
	1294	Temour.	Oldjaïtou Kh.	Tching-tsong.
Tarma-bala				
	1307	Khaïschan.	Kuluk Kh.	Vou-tsong.
Camala.	1311	Ayour-bali-batra.	Bouyantou Kh.	Gin-tsong.
	1320	Schodi-bala.	Guéguen Kh.	Yng-tsong.
	1323	Yissoun-temour.		Thaï-ting.
	1328	Assoukepa (Radjapika).		Tien-chun.
	1329	Couschala.	Koutouktou Kh.	Ming-tsong.
	1329	Tob-temour.	Djidjagatou Kh.	Ouen-tsong.
	1332	Ylé-tchébé (Rintchenpal).		Ning-tsong.
	1333	Togan-temour.	Oukhagatou Kh.	Chun-ti.

FIN DES NOTES DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

LIVRE II.

LIVRE III.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU SECOND VOLUME.

CORRECTIONS.

Page 30, note (1), l. 3; dans la note VIII, à la fin du volume; *lisez :* dans la note I.

Page 158, note (2), l. 2. Voyez la note XI, à la fin du volume; *lisez :* la note II.

Pag. 350, l. 9; elle fut attaquée, entre Caracouroum et Kan-tcheou, par Coutan et les deux autres généraux de Coubilaï; *lisez :* elle fut attaquée par Coutan, qui s'était posté sur sa route.